

LE CSIKÓS



[L'AMOUR A CHEVAL]

DU MÊME AUTEUR

LE RACHAT D'UN CRIME

En préparation :

LE FILS DU CSIKÓS [ZOLTAN]

LE
CSIKÓS

[L'AMOUR A CHEVAL]

PAR

ALFRED JULIA

~~~~~  
Quatrième Edition  
~~~~~

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

1 A 7, GALERIES DE L'ODÉON, ET RUE RACINE, 26

—
1882

Tous droits réservés.

A MADAME EMMA DE CSATÁRY

Madame,

Le caractère hongrois peut se résumer en deux mots : Amour et patriotisme.

J'ai peint ces deux sentiments dans le récit ardent et passionné d'une aventure d'amour, que j'ai rapportée de Hongrie avec mes impressions de voyage.

Par la variété de votre instruction, la grâce de votre esprit, le charme de votre

maison hospitalière, vous êtes la personnification de la Hongroise.

Permettez-moi de vous dédier ce livre.

Je ne saurais le placer sous un patronage plus distingué.

Veillez agréer, Madame, l'hommage de ma respectueuse gratitude.

ALFRED JULIA.

Auteuil, le 21 avril 1882.

LE CSIKÓS

[L'AMOUR A CHEVAL]

PREMIÈRE PARTIE

I

DANS LA PÊCHERIE DE SZILAJ

Midi vient de sonner à l'horloge de l'hôtel de ville de Csongrád, gros bourg du comitat de ce nom, en Hongrie.

Un resplendissant soleil de mai ressuscite la puszta (1) de la demi-mort de l'hiver.

Au bord des marais, les cigognes, plantées sur une patte, le bec dans leur chaude collerette de plumes, s'abandonnent à de profondes méditations.

De distance en distance, les puits à bascule desinent, sur l'azur pâle du ciel, leur grand bras oblique comme la vergue d'une voile latine.

Dans un pli de terrain de la puszta Szer pâture un troupeau de chevaux. Les uns font la sieste accroupis, mais la plupart, associés par couples,

(1) La puszta est la grande plaine hongroise. (Prononcez : pousta.)

dorment d'un œil seulement, debout, appuyés l'un contre l'autre, à tête-bêche, de manière à voir le danger, de quelque côté qu'il puisse venir.

Les chiens ronflent avec entrain.

Deux bojtars (jeunes pâtres) sont couchés, côte à côte, sur un tas de paille sèche, tournant le dos au soleil.

— Notre chef, dit le plus âgé, va sans doute nous laisser seuls encore aujourd'hui.

— Pourquoi dis-tu cela?

— Parce que je le vois s'habiller dans sa hutte.

En effet, le csikós (1) Karady Sándor, pasteur en chef du troupeau, procédait coquettement à sa toilette. Chaussé de bottes soigneusement cirées, il avait passé ses jambes dans une gatya (2) toute blanche et mis une chemise à manches flottantes et frangées. Son chapeau était orné d'un bouquet de fleurs artificielles. Un dolman neuf, aux boutons de métal ciselé, flottait sur son épaule gauche avec une négligence voulue.

La moustache fièrement relevée en pointes et la csakany (3) retenue comme une épée par la ceinture donnaient au jeune homme un certain air de grandeur.

En sortant de la hutte, il enfourcha Madár, son cheval favori. La noble et docile bête prit aussitôt une attitude altière, conforme à celle de son ca-

(1) Un csikós est un pasteur de chevaux. (Prononcez : Tchicauch.)

(2) Large culotte en toile tombant comme un jupon de femme.

(3) Petite hache.

valier. C'était un petit alezan doré, de formes fines, à tempérament nerveux. Sa queue frôlait la terre et sa longue crinière retombait sur ses épaules, partagée en deux bandeaux comme les cheveux d'une jeune fille.

Il avait les quatre pieds blancs, une petite tête fauve et de grands yeux farouches.

Le csikós s'approcha lentement.

— Bojtars! dit-il d'une voie hautaine, je ne serai de retour qu'à la nuit tombante. Dès le coucher du soleil, vous réunirez tous vos camarades épars dans la puszta. J'entends que mes cinq cents chevaux soient rassemblés avant la fin du jour. Si vous laissez voler un seul poulain par les bétyars (batteurs d'estrade), vous m'en répondrez.

— Bien, maître, firent les jeunes gens.

Le csikós tourna la tête de Madár vers l'Orient, il rendit légèrement la main et le fougueux animal partit comme un trait.

Sa course était si légère, qu'il traçait à peine un léger sillage dans les hautes herbes de la prairie.

De temps à autre, Sándor le flattait de la main. Le cheval exprimait sa gratitude en faisant des bonds si prodigieux que tout autre aurait été désarçonné. Mais, en cavalier consommé, le csikós suivait les mouvements de la bête et semblait ne faire qu'un avec elle.

Une ligne d'arbres se dessina bientôt à l'horizon. Madár l'atteignit en quelques minutes; il avait franchi une distance de six lieues en une heure.

Sándor se trouvait au bas de la puszta Docz, sur la rive droite de la Tisza, que les Allemands appel-

lent la Theiss. Il attacha Madár aux branches d'un saule et descendit jusqu'à fleur d'eau.

La rivière était basse ; elle roulait lentement ses flots blanchâtres, divisés à cet endroit en deux bras par une île verdoyante, du côté de laquelle le csikós dirigeait des regards impatients. Ses sourcils commençaient à se froncer de mauvaise humeur, quand tout à coup deux formes de femmes se détachèrent du fond boisé de l'île.

L'une d'elles entra dans un bateau et rama vigoureusement vers la rive. Dès qu'elle fut à portée de la voix :

— Bonjour, Ilka !

— Bonjour, Sándor !

— Ne te fatigue pas à rompre le courant, ma colombe : laisse-toi porter doucement vers cette touffe d'osier, tout là-bas, où j'irai te rejoindre.

Dédaigneuse de ces conseils, qu'elle considérait comme injurieux pour la vigueur de ses bras, Ilka se raidit sur son banc et, en quelques coups de rames énergiques, elle atterrit aux pieds de Sándor.

Le csikós sauta dans la barque et les deux jeunes gens se dirigèrent ensemble vers l'île.

Sur le bord, la mère d'Ilka attendait, souriante.

— Jetez-moi la corde, Sándor, fit-elle, quand elle les vit tout près.

Dans sa pétulance, Ilka s'élança la première. Elle prit si mal ses mesures qu'elle tomba dans l'eau, heureusement peu profonde. Ses genoux ne furent même pas mouillés. Instinctivement, elle releva sa jupe, de sorte que ses souliers à cothurne et ses bas blancs seuls furent atteints. Sa mère

lui tendit la main pour l'aider à monter sur le tertre. La vase de la rivière lui avait mis aux pieds deux bottines de boue.

Sándor la contempla, saisi d'un véritable éblouissement,

Ilka était superbement posée sur des jambes d'un moule puissant et fin. Sa chemise, échancrée à la gorge et aux épaules, découvrait la partie supérieure d'un buste sculptural. Ses seins, que jamais corset n'avait déprimés, menaçaient de percer un petit gilet d'étoffe brune bordée de rouge. Des bras pleins, sous une peau lisse et bistrée, sortaient des manches courtes et bouffantes de la chemise. Enfin, une tête étrange, délicatement attachée aux épaules par un cou dégagé, couronnait ce splendide spécimen de beauté féminine.

— Folle ! lui cria sa mère, tout en l'admirant, cours vite à la maison changer de chaussures.

Ilka secoua la longue tresse de ses cheveux noirs et s'enfuit, jetant ses jambes de droite et de gauche, tout en riant aux éclats de sa mésaventure.

— Le bétyar Miklós, demanda la mère Szilaj à Sándor, s'est-il bien acquitté hier de la commission ?

— Oui, mère. Il m'a dit : « Szilaj passera la journée de demain au marché de Mezö Vázárhely ; profitant de son absence, Ilka et sa mère vous attendront au bas de l'île, à une heure précise. Vous pourrez rester auprès d'elles jusqu'à cinq heures. »

— Et vous voilà ! Mon pauvre enfant, je crains bien que vous ne soyez obligé de renoncer à ma

filles. Son père ne veut décidément pas entendre parler de votre mariage.

— Ne pourrai-je jamais obtenir son pardon ?

— Szilaj ne pardonne jamais.

— Soit ! mais que lui ai-je fait, moi ? Mon père et lui se disputaient, alors que j'étais tout petit, la possession d'une maison. Ils portèrent leur différend devant le juge du comitat, qui donna gain de cause à mon père. Depuis ce moment, Szilaj a voué une haine mortelle à toute ma famille. Pourquoi m'en veut-il des actes de mon père ? Cela n'est pas juste.

— Tu as mille fois raison, mon ami, mais Szilaj est rancunier et rien ne pourra le changer.

— S'il est rancunier, moi je suis tenace. Nous verrons lequel des deux résistera le plus longtemps.

— Vous le savez, Sándor, vous avez ma sympathie ; j'userai de toute mon influence sur mon mari pour faire fléchir sa volonté.

— Merci, mère.

A ce moment, ils entraient dans la cour de la maison.

Ilka les attendait sur le seuil. Elle avait chaussé des bottes de maroquin rouges, qui faisaient ressortir encore la finesse de ses pieds, et revêtu un petit tablier à bavette de mousseline orné de rubans cerise.

Sándor pénétra dans le vestibule, petite pièce carrée divisée au fond en deux compartiments. A gauche, un moulin à maïs, à moitié enfoui dans le

sol ; à droite, le fourneau de la cuisine, surmonté d'une sorte de coupole en plâtre, au milieu de laquelle était pratiqué le tuyau de la cheminée.

Ilka prit le jeune homme par la main et l'introduisit dans une vaste salle, qui s'ouvrait à la droite du vestibule.

Cette pièce servait à la fois de salle à manger, de salon et de chambre à toute la famille. Elle contenait un étroit lit de fer à chacun de ses angles. Une longue table occupait le milieu. Des coffres à linge et à provisions, des chaises de paille en complétaient l'ameublement.

Des rangées de pots à vin, de buires et d'assiettes de faïence exposaient leurs formes bizarres et leurs couleurs éclatantes sur les parois des murs badigeonnés d'une nuance saumon rehaussée d'une bordure bleue.

Sándor jetait tout autour de lui des yeux remplis de l'espérance d'avoir un jour, lui aussi, un ménage confortable, dont Ilka serait la directrice attentive, lorsque la mère Szilaj entra, portant sur ses mains tendues un plat fumant.

— A table ! mes enfants, dit-elle.

Trois couverts étaient mis à l'extrémité, près des fenêtres, sur une petite nappe de toile écrue, égayée par de larges festons rouges et bleus, que la mère Szilaj avait elle-même tissée, après en avoir filé le chanvre.

— L'excellent gulyas (1) ! fit Sándor, qui venait de répandre sur le mets une couche de paprika

(1) Mets national hongrois.

(poivre rouge) de Szeged à s'emporter la bouche ; excellent surtout quand on peut l'arroser de ce bon petit vin de Versecz.

— Maintenant, demanda la mère Szilaj, que direz-vous de ce fin sterlet au court-bouillon, trouvé ce matin même dans la nasse par Ilka ?

— Ceci est un régal digne de nos magnats ! s'écria Sándor, en mangeant gloutonnement de gros morceaux de poisson.

— A la bonne heure ! dit la mère, Sándor n'est pas de ces amoureux qui se nourrissent de soupirs. Mais, parlons de choses sérieuses. Voyons, mon ami, quelles économies avez-vous ramassées ?

— Maman, à l'heure qu'il est, j'ai deux mille quatre cents florins, répondit le csikós, en tordant sa moustache avec orgueil.

— C'est de l'argent ça, murmura la bonne femme, comme se parlant à elle-même.

Ilka dissimula, au contraire, une petite moue.

Très coquette, vaniteuse à l'excès, folle d'élégance, dévorée d'ambition, elle se disait, avec désappointement : Ce n'est guère !

— J'ai, de plus, continua Sándor, la maison que Szilaj prétendait sienne et qui a été adjugée à mon père.

— Et c'est tout ?

— Non, j'ai droit à deux poulains dans le troupeau dont la garde m'est confiée, et mon meilleur ami, mon cher Madár, m'appartient.

— Vous êtes riche, Sándor. Savez-vous qu'Ilka n'a pas de dot ?

— Je le sais.

— Et vous la voulez quand même ?

— Si je la veux ! Ilka d'un côté et la terre entière de l'autre, je choisirais Ilka.

Quand le csikós eut dîné, la mère Szilaj lui servit un petit verre de palinka (eau-de-vie), qu'il avala d'un trait, et tous trois sortirent de la maison.

Cette construction à rez-de-chaussée, faite de briques séchées au soleil et couverte de plaquettes de bois noirci, assez semblables de loin à des tuiles d'ardoise, occupait le milieu d'une vaste cour carrée et fermée d'une palissade en planches. Sur les côtés, s'ouvraient des hangars et des magasins.

Tout était propre et bien rangé. Sándor admirait cet ordre et complimentait les deux femmes.

— Maintenant, dit Ilka, venez voir la pêcherie.

On prit une allée de peupliers et l'on parvint bientôt au bord oriental de la rivière, tout ombragé d'aulnes et de saules qui répandaient dans l'air des émanations printanières.

— Nous occupons seulement le bras gauche parce que le courant y est moins fort : le flot n'emporte pas le frai, de sorte que le poisson y est plus abondant.

— Pourquoi toutes ces barques amarrées à l'ombre des saules ?

— Les unes nous servent de viviers et les autres nous permettent de tendre nos filets entre elles et la rive.

La visite de la pêcherie prit un long temps. Vers cinq heures :

— Mère, dit Ilka, ne voyez-vous pas de l'autre côté de l'eau, au loin sur le chemin, comme un

nuage de poussière soulevée par les roues d'un char ?

— En effet, ce doit être Szilaj, qui revient monté sur la voiture du père Béla. Mon enfant, ajouta-t-elle en s'adressant à Sándor, il faut nous quitter.

— Vous me promettez bien, n'est-ce pas, de plaider ma cause auprès de votre mari ?

— Certes, de tout mon cœur ; si vous ne réussissez pas, ce ne sera pas de ma faute.

— Ma bien-aimée Ilka ! Si j'étais obligé de renoncer à vous, je crois que j'en mourrais.

— Ça n'en vaudrait pas la peine, dit la jeune fille en souriant.

— Espérez, mes enfants : ne vous découragez pas, mais séparons-nous. Le nuage de poussière se rapproche, il est plus que probable que c'est Szilaj qui rentre. Ilka, reconduis Sándor sur l'autre rive, et tâche de regagner la maison avant le retour de ton père.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent, la main dans la main. Dès qu'ils touchèrent la rive opposée :

— Retournez vite dans votre île, dit Sándor, pour ne pas éveiller les soupçons de votre père.

— Croyez-vous, répondit Ilka en le suivant, que je vais me priver du plaisir de donner une caresse à mon ami Madár ?

Ils montèrent sur le tertre, où le cheval du csikós, fouillant la terre de ses sabots impatients, envoyait dans l'immensité de la puszta des hennissemens désespérés.

En apercevant son maître, le nerveux animal piétina le sol de bonheur. Il manifesta ensuite une

jubilation sereine en sentant la petite main d'Ilka se promener sur son poitrail et sa bouche se poser sur ses naseaux enfiévrés.

Pendant ce temps, Sándor embrassait Ilka et s'assurait sur les étriers.

— Au revoir, mon Ilka, n'oubliez pas, dès que l'absence de votre père vous le permettra de nouveau, de me faire prévenir par Miklós.

— Non, au revoir !

Mais Madár avait déjà emporté son cavalier dans la puszta. Tous deux disparaissaient peu à peu comme fondus dans l'estompage d'or d'un splendide coucher de soleil. Pour mieux les suivre du regard, Ilka, la main posée sur ses yeux en guise d'abat-jour, cambrait ses reins, les seins au vent. Sa silhouette, empourprée par les derniers rayons, se dessinait en lignes harmonieuses depuis le sommet de sa tête jusqu'à la pointe de ses pieds.

Un léger bruit, qui se fit derrière elle, l'arracha bientôt à sa contemplation.

Elle se retourna, saisie d'un certain effroi.

Au-dessous, à mi-tertre, un homme sortant d'un buisson s'avancait vers elle.

II

EN CHASSE

— N'ayez aucune crainte, dit-il.

Ilka regarda l'inconnu.

De tournure aristocratique, il portait un élégant habit de chasse. Son riche fusil en bandoulière et sa carnassière sur la hanche lui donnaient cet air de crânerie qui séduit tant les femmes. Une superbe barbe d'un blond doré s'épanouissait en éventail sur un cou d'une blancheur lactée. Sans expression définissable, sa figure s'immobilisait dans la réserve digne et fière qu'y avait imprimée l'habitude du monde.

On avait élevé Ilka dans la crainte salutaire des *messieurs*. Ces beaux dandys à la parole mielleuse ne cherchaient qu'à tromper les jeunes filles. Ils se faisaient un jeu de les abandonner après leur avoir ravi l'innocence. La rencontre d'une bête féroce était moins dangereuse.

Imbue de ces idées, Ilka s'arma de résolution.

— Ne seriez-vous pas, demanda l'inconnu, la fille du pêcheur Szilaj?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? répliqua-t-elle d'un ton rogue.

— Mais cela m'intéresse, comme tout ce qui vous concerne.

Et, d'un saut, il se campa devant elle, lui barbant le chemin.

Un instant déconcertée elle lui dit impérieusement :

— Laissez-moi passer, ou j'appelle.

— Qui appellerez-vous, ma pauvre enfant? Sándor est déjà loin, votre mère amuse votre père à la maison pour lui cacher que vous êtes ici. D'ailleurs, la rivière est trop large, personne ne vous entendrait.

— Que me voulez-vous donc? fit Ilka, dont l'effroi allait grandissant.

— Oh! je n'exige rien de vous. Je vous aime trop sincèrement pour vous faire de la peine.

— Je n'ai que faire de votre amour.

— Hélas! je le sais puisque vous aimez Sándor.

La voix de l'inconnu se cassa sous le nom du csikós.

Il reprit :

— Vous serez sa femme, Ilka, oui, vous serez sa femme. Et ce sera bien dommage; vous méritez une destinée plus haute, vous, dont une archiduchesse envierait la beauté.

Ce n'était pas la première fois que Ilka entendait des flatteries. Sándor lui en avait rebattu les oreilles. Il l'avait comparée aux plus belles fleurs,

aux oiseaux de plumage étincelant, aux étoiles diamantées. Sa vanité en avait été doucement chatouillée. Mais jamais, non jamais, un compliment ne lui était allé au cœur comme celui que venait de lui adresser l'inconnu. Cet homme avait les apparences d'un seigneur. Il devait connaître la Cour. Quel orgueil pour elle de se voir placée au-dessus d'une archiduchesse par un connaisseur aussi compétent !

Il saisit au passage la fugitive contraction de visage occasionnée chez la jeune fille par le trait qu'il lui avait décoché ; mais, en homme expérimenté, il dissimula.

— Je vois, continua-t-il, que mes louanges vous importunent. Je cesse de vous en donner. Pour rien au monde je ne voudrais vous être désagréable. Pardonnez-moi, chère Ilka, d'avoir osé vous exprimer ouvertement l'admiration qu'excite en moi la vue de la plus belle créature de la puszta.

— Oh ! vous ne m'avez pas offensée, fit-elle avec un dédain superbe qu'elle n'éprouvait pas. Rien de ce que vous pouvez me dire ne saurait m'émouvoir. Seulement, laissez-moi regagner ma barque et passez votre chemin.

— Mon chemin ? Je ne le connais pas ; je l'ai perdu et si vous ne m'aidez à le retrouver, je suis exposé à coucher à la belle étoile.

— Vous n'avez qu'à vous en retourner par où vous êtes venu.

— J'ai parcouru la plaine tout le jour, sans suivre de route tracée, et me voilà tout à fait égaré.

— Voyez-vous, là-bas, à droite, ce bouquet de bouleaux blancs?

— Oui.

— Au milieu, se trouve un carrefour coupé par trois routes. Il vous sera facile de reconnaître la vôtre.

— Cela ne me sera pas possible, car j'ignore quelle direction je dois suivre pour aller vers Kis-telek.

— Vous prendrez à gauche....

— A gauche de quoi? Je ne m'en tirerai jamais, à moins que, pour l'amour de Dieu, vous ne veniez me mettre vous-même sur la voie.

Ilka réfléchit.

Ce monsieur paraissait bien honnête; il lui parlait respectueusement d'une chose sérieuse. Serait-il humain, serait-il chrétien de l'abandonner ainsi à cette heure tardive, dans la puszta solitaire? Il pourrait faire de mauvaises rencontres, lui arriver malheur. Quels reproches n'aurait-elle pas à s'adresser dans sa conscience de lui avoir refusé le moyen de retrouver sa demeure?

— Suivez-moi, dit-elle.

Ils s'engagèrent dans les hautes herbes. Au-dessus de leurs têtes, quelques chauves-souris découpèrent leurs ailes palmées sur le ciel assombri. De grandes bandes de nuages roses, frangés d'un liseré rouge incandescent, s'abaissaient derrière la ligne bleue métallique de l'horizon.

De temps à autre, Ilka buttait contre une inégalité de terrain, invisible sous la verdure du pré. Le chasseur avançait alors la main pour la sou-

tenir ; mais elle se déroba prestement à cet appui. Une fois, cependant, un léger monticule la fit trébucher.

Instinctivement, elle prit la main que lui tendit l'inconnu.

Ce contact leur procura à tous deux une sensation aiguë. Le sang jeune et chaud d'Ilka fit bouillonner celui du chasseur, et la peau fine du chasseur électrisa la main d'Ilka.

Ils continuèrent de marcher un instant en silence.

Chacun d'eux n'entendait que les battements de son cœur.

Ilka respirait bruyamment.

Quant à l'inconnu, il lui semblait que dans tout son être venait de s'allumer un incendie.

— Dire que sans vous, fit-il, j'aurais été probablement obligé de coucher là, roulé dans l'herbe.

— Mais comment avez-vous fait pour vous égarer ainsi ?

— J'étais tellement occupé à chercher que je n'ai pas remarqué les endroits par où je suis passé.

— Avez-vous au moins trouvé du gibier ?

— Je ne cherchais pas de gibier.

— Qu'était-ce donc ? demanda Ilka, naïvement surprise.

— Ilka, c'était vous.

Un nouveau silence s'établit pendant lequel Ilka se posait bien des questions.

Comment se faisait-il qu'elle écoutait maintenant, sans se fâcher, des propos aussi directs ? Pourquoi la voix de ce monsieur charmait-elle ses

oreilles? Quelle sympathie subite et ardente avait-elle ressentie pour lui au seul contact de sa main? Pourquoi surtout, au lieu de s'enfuir, restait-elle auprès de lui, magnétisée, troublée, curieuse?

— Vous me connaissez donc? lui dit-elle, hâletante.

— Je vous connais depuis un mois environ pour vous avoir vue, avec votre père, à la foire de Szentes.

— En effet, j'y suis allée.

— Depuis, je n'ai songé qu'à vous, et presque tous les jours je viens sur le bord de la Tisza dans l'espérance de vous voir d'une rive à l'autre. C'est ainsi que j'ai appris votre liaison avec le csikós Sándor. Aujourd'hui le hasard m'a favorisé, je vous vois de près, je vous parle et je n'ai jamais été si heureux de ma vie.

Ilka marchait toujours, ne sachant que répondre, toute livrée au plaisir d'écouter.

Ils arrivèrent ainsi auprès du petit bois. Ilka allait s'engager résolûment dans le taillis, lorsque le chasseur la prit par le bras.

— Arrêtez-vous ici, dit-il, il ne faut pas que mes gens vous voient.

— Vos gens?

— Oui, mes domestiques m'attendent de l'autre côté du bois avec ma calèche.

— Vous m'avez donc trompée?

— Je l'avoue. Pardonnez-le-moi, Ilka; pour vous retenir plus longtemps, pour jouir de votre chère présence, j'ai dit que j'étais égaré. N'est-ce

point une ruse bien innocente? Ne m'en veuillez donc pas de vous avoir menti.

Ilka ne pensait nullement à lui adresser des reproches. Pour le moment, elle ne songeait qu'à satisfaire sa curiosité vivement excitée.

— Vous êtes un seigneur? demanda-t-elle.

— Peut-être....

— Je vous en supplie, dites-moi qui vous êtes?

— Plus tard. Je ne le puis aujourd'hui.

— Nous ne nous reverrons plus.

— Si, après-demain, à deux heures de l'après-midi. Attendez-moi au nord de l'île. Je me serai procuré une barque et je viendrai, sous un costume de pêcheur, pour ne pas vous compromettre.

— Mais moi, je n'y serai pas... à moins que vous ne me disiez qui vous êtes.

— Vous le saurez après-demain. Au revoir Ilka!

D'un mouvement vif, mais plein de tendresse, il enlaça de son bras ému la taille frémissante de la jeune fille, et, l'attirant doucement à lui, il déposa un baiser brûlant sur chacune de ses joues. Puis il pénétra dans le taillis en lui criant à demi-voix :

— Après-demain, au nord de l'île, à deux heures!

Stupéfaite et dépitée de ce brusque départ, Ilka resta sur place, immobile, sondant du regard la profondeur du bois dans lequel l'ombre de l'inconnu s'était engouffrée et avait disparu.

Puis, mue par un sentiment de curiosité irrésistible, elle contourna le massif de bouleaux et parvint de l'autre côté assez à temps pour voir, dans la demi-clarté du crépuscule, rouler vers l'ho-

rizon une calèche élégante, traînée par quatre rapides chevaux.

Elle retourna, pensive, vers le bord de la Tisza, poussa la barque vers l'île et rentra chez son père, à la nuit noire.

— D'où viens-tu? lui demanda Szilaj, irrité.

III

SOUS LES ROSEAUX

Ilka ne répondit point.

— Tu étais sans doute avec Sándor?

Ilka ne répondit pas davantage.

Exaspéré par son silence, son père reprit :

— Je t'ai défendu de parler à ce garçon. Jamais, entends-tu, jamais je ne consentirai à ce mariage. Or, retiens bien ceci : si je vous trouve une fois ensemble, je vous tue tous les deux.

— Il est inutile, mon père, que vous vous fassiez tant de peine pour si peu de chose. Vos menaces ne m'effrayent pas, mais je veux être obéissante. Je vous promets de ne plus fréquenter Sándor.

— Nous verrons bien, fit Szilaj, qui reçut cette déclaration avec une confiance médiocre.

— Viens te mettre à table, mon enfant, dit la mère, d'une voix dont la tendresse voulait adoucir les effets de la dureté de son mari.

— Je n'ai pas faim ; permettez-moi, ma mère, de me coucher.

Ilka se rendit dans le coin de la chambre où son petit lit était dressé. Elle se mit à genoux devant une chaise, la tête dans ses mains, conviant innocemment la sainte Vierge à courir avec elle après la voiture de l'inconnu.

Elle passa une nuit très agitée, sans pouvoir chasser de son esprit le souvenir de cet homme. Certainement, elle se rendait un compte exact de la distance sociale qui les séparait. N'y aurait-il pas de la folie à croire que ce monsieur, ce magnat peut-être, s'abaisserait jamais à épouser la fille d'un pauvre pêcheur de la Tisza? Non, non, son but était certainement de la séduire, mais il n'y réussirait point ; elle saurait bien éviter ses pièges et déjouer ses calculs. Sans doute, elle avait été hier légère, inconséquente, audacieuse même. Ce moment d'oubli n'aurait certes pas de lendemain. N'était-elle pas la fiancée de Sándor? Elle se devait au csikós, que son père finirait bien par accepter pour gendre. Cette union assortie assurerait son bonheur, car elle était aimée de l'honnête garçon, dont l'assiduité ne se ralentissait pas depuis plus de deux ans qu'il la recherchait en mariage.

Quant à l'inconnu, c'était bien décidé, elle ne le reverrait jamais. Qu'avait-il osé lui proposer? Un rendez-vous au nord de l'île! Ah! il pourrait l'attendre! Ce jour-là elle ne sortirait même pas de la maison, et si, par hasard, il poussait la hardiesse jusqu'à venir la poursuivre près de la demeure de ses parents, elle irait trouver son père à la rivière,

lui dévoilerait les démarches de cet homme, et son père la délivrerait une fois pour toutes de ses sollicitations.

Le lendemain, elle fut grave et taciturne, contrairement à son habitude.

— Tu es bien pâle ? lui dit sa mère, dès que les deux femmes se trouvèrent seules.

— Je n'ai pas dormi de la nuit.

— La scène que nous a fait ton père t'aura trop vivement impressionnée. Aussi, mon Ilka, pourquoi t'es-tu attardée si longtemps avec Sándor ? Si tu étais rentrée tout de suite, ton père n'aurait rien soupçonné, et nous n'aurions pas encouru sa colère.

— Est-ce qu'il s'est fâché aussi contre vous ?

— Ne m'en parle pas ! Il m'a reproché de ne pas te surveiller, et ne m'a pas dissimulé que s'il apprendrait que je favorise tes amours avec le csikós, il se ferait protestant afin de pouvoir demander le divorce et se séparer d'avec moi.

— Nous voilà bien ! que faut-il faire alors ?

— Attendre, patienter. Dès que je le pourrai, sans éveiller l'attention de Szilaj, je me rendrai à la csarda de Körös, et là, je me concerterai avec Sándor, sur le meilleur parti à prendre.

Le reste de la journée se passa sans incident. Ilka songea souvent à l'inconnu. Son grand air, ses manières distinguées, sa voiture, ses domestiques, se représentèrent à plusieurs reprises dans sa pensée en vives images, mais elle les chassa aussitôt et s'efforça de s'absorber dans le souvenir de Sándor.

Le soir, elle était tout à fait maîtresse d'elle-même, fit sa prière quotidienne avec une ferveur inusitée. Elle promit au bon Dieu, à la Vierge, à Jésus et à sa patronne Ilka de repousser énergiquement toute tentative de séduction de la part de celui qui, en quelques instants, avait si profondément troublé sa quiétude.

Un sommeil réparateur l'anéantit jusqu'au matin. En rouvrant les yeux, elle se surprit se demandant qui pouvait bien être l'inconnu. Elle n'était pas ébranlée dans sa résolution de ne plus le revoir, mais elle aurait bien voulu néanmoins savoir son nom, sa position sociale, quel homme il était enfin.

Pendant toute la matinée, elle affecta une attitude calme, jetant ses éclats de rire à tous les coins de la maison pour se donner du courage.

Mais, quelques minutes avant deux heures, son cœur battit violemment. Ce n'était pas qu'elle eût envie d'aller au rendez-vous ; mon Dieu, non ! Sa volonté n'avait pas faibli. Mais elle se sentait saisie d'un désir irrésistible : celui de s'assurer si l'inconnu viendrait réellement. Peut-être l'avait-il déjà oubliée ? Ces beaux messieurs sont si volages ! La fidélité, la constance sont les moindres de leur souci. Sotte qu'elle était, de s'être raidie contre un danger qui ne devait pas exister. Oui, on viendrait lui dire que l'inconnu se trouvait en ce moment à dix lieues de là, auprès d'une autre jeune fille, qu'elle n'en serait pas surprise. Quel inconvenient y avait-il, dès lors, à se rendre au nord de l'île, uniquement pour voir de loin, sans se mon-

trer? Elle marcherait prudemment dans les ose-raies, ayant grand soin de se cacher et de faire une prompte retraite vers la maison, si par hasard, elle apercevait de loin l'ennemi de son repos.

Machinalement, elle jeta un coup d'œil dans la glace, lissa du plat de la main les bandeaux de ses cheveux, ajusta son corsage rouge des dimanches, qu'elle avait eu la fantaisie de mettre le matin, sans savoir pourquoi; puis elle sortit.

Quand elle fut près de la pointe nord de l'île, elle s'enfonça dans un taillis touffu et s'avança lentement, écartant avec soin les branches, retenant son haleine pour assourdir les battements de son cœur, qu'elle entendait palpiter avec force.

Arrivée à l'étroite pelouse qui séparait le taillis des saules enchâssés dans le talus de la rive, elle regarda de tous côtés et ne vit personne. Alors, elle risqua un pas en dehors du taillis.

La place était solitaire. Voltigeant sur des églantiers, un jeune rossignol bégayait ses premiers chants d'amour. De sveltes demoiselles au corsage vert et bleu lui répondaient du bourdonnement de leurs ailes. Le courant de l'eau murmurait en se brisant sur les racines enchevêtrées des arbres, qu'il avait mises à nu.

— Personne! fit Ilka.

Ah! comme elle avait eu raison de ne pas croire aux paroles de cet homme! Quel désanchantement n'éprouverait-elle pas si elle était venue au rendez-vous avec le désir de l'y trouver! Allez croire ensuite aux protestations de ces beaux seigneurs! Vraiment, on ne l'avait pas trompée, en

lui disant qu'il ne fallait pas se fier à leurs promesses. Elle en faisait elle-même l'expérience. Ce n'était pas qu'au fond elle fût fâchée de l'événement. Au contraire, elle en était heureuse. L'aventure s'arrêterait à ce point. Il était bien certain, n'est-ce pas, qu'à présent elle serait délivrée de toute préoccupation. Elle allait rentrer à la maison, reprendre son train de vie ordinaire, consacrer tout son temps au souvenir de son cher Sándor, qu'elle aimait, oui, qu'elle adorait, lui seul au monde.

Elle jeta un long regard attristé sur la Tisza. Pas une barque n'interrompait la solitude de cette vaste nappe d'eau. Les vagues s'avançaient vers elle avec une régularité et une lenteur agaçantes. Elle avait envie de leur dire :

— Chères vagues, n'avez-vous pas vu, en amont de la rivière, un bateau se diriger vers mon île?

Mais, arrivés à ses pieds, les flots semblaient s'enfuir en la narguant.

Enfin, elle prit la résolution de se retirer.

— Rentrons! s'écria-t-elle tout haut; il ne vaut pas la peine que je pense à lui!

— Quelle mauvaise opinion avez-vous de moi, chère Ilka! lui dit l'inconnu venant derrière elle et marchant silencieusement sur le gazon.

— C'est vous? fit la jeune fille, qui, la voix étouffée par l'émotion, ne put en dire davantage.

— Oui, c'est moi, je ne vous ai pas oubliée, et je suis tout à vous.

Il lui prit ses magnifiques bras nus, où frémissait la sève de la jeunesse, et les couvrit de baisers.

Éperdue, elle ne songea même pas à se soustraire à cette étreinte. Les lèvres chaudes de cet homme enfonçaient dans sa chair des courants magnétiques qui l'enivraient.

— Ne restons pas ici, lui dit-il, on pourrait nous surprendre.

Et il l'entraîna vers un îlot qui se trouvait tout proche.

— C'est là que j'ai caché ma barque.

— Où donc est-elle? demanda Ilka, je ne vois rien.

La violence des grandes eaux avait séparé de l'île un petit banc de terre. Entre les deux, un étroit chenal s'était formé, qui avait été bientôt envahi par des roseaux.

L'inconnu tira une corde; sa barque apparut et appuya sa proue sur la terre.

— Entrons, dit-il.

Incapable de raisonner, Ilka se laissa pousser dans la barque. Lui, piqua sa gaffe sur le bord et l'embarcation rentra dans sa cachette, si bien dissimulée dans les roseaux et sous les branches éplorées des saules, que, de l'île, il était impossible de l'apercevoir.

— Vous voyez, dit-il, j'ai fait aménager le bateau comme une gondole de Venise. On peut reposer sur ces coussins moelleux, et, en tirant les rideaux, on est ici bien chez soi, bien seuls, à l'abri de tout regard indiscret.

A peine Ilka fut-elle assise qu'il ferma les rideaux.

Ils se trouvèrent ainsi dans une petite chambre

close, éclairés par la lumière mystérieuse que tamisait la toile, légèrement bercés par les remous de la rivière dans les roseaux.

Le jeune rossignol les avait suivis tout frétilant de curiosité. Il se posa sur la branche du saule qui dominait la barque et, aux murmures caressants de leurs voix éteintes, il opposa des chants pleins et sonores, de vrais chants de triomphe.

Une heure après, l'inconnu et Ilka sortirent furtivement de leur retraite. Avant de se séparer, ils s'étreignirent dans un long embrassement.

— Dans trois jours, à la même heure, n'est-ce pas, mon Ilka?

— Dans trois jours, à la même heure.

— M'aimez-vous, au moins?

— Cher comte, je vous adore.

— Moi, ce n'est pas de l'amour que je ressens pour vous, c'est de la frénésie.

IV

L'ASSIGNATION

La csarda (1) de Körös semblait déserte. Seul, un buveur assis à l'extrémité de la vaste salle, la tête dans sa main, le coude sur la table, regardait par terre d'un air sombre.

Ses bottes étaient poudreuses, sa gatya malpropre. Drapé dans un vieux manteau, un szür, jadis blanc, soutaché de festons rouges et verts, avec des tulipes dessinées dans les angles, il avait une attitude tragique. Son chapeau rabattu cachait ses yeux désespérés. Ses cheveux embrouillés retombaient en désordre sur ses tempes et sur le collet du manteau.

En entrant, il avait frappé brutalement de sa csakany sur la table.

— Ho ! un flacon de palinka !

La servante, effrayée de ce ton impérieux, avait apporté l'eau-de-vie et s'était retirée peureuse-

(1) Une csarda est un cabaret isolé dans la campagne.
(Prononcez : Tcharda.)

ment, sans chercher à reconnaître ce consommateur au commandement terrifiant.

Une demi-heure après, un vagabond se présenta devant la csarda. Il était ruisselant de sueur, comme un homme qui a couru longtemps au soleil.

— Le seigneur Sándor est-il là ? demanda-t-il.

— Il y a plus de quinze jours que nous ne l'avons vu, répondit la servante.

— Ici ! cria le buveur d'une voix retentissante, en relevant le visage.

La pauvre fille resta pétrifiée.

— Quoi ! murmura-t-elle, cet homme terrible est le seigneur Sándor, lui que j'ai toujours vu si soigné dans sa tenue, si gentil envers tout le monde ?

Le bétyar accourut auprès du csikós.

— Eh bien ! Miklós ? interrogea ce dernier.

— Je n'ai pas pu la voir ; sa mère m'a dit qu'elle était malade, mais je n'en ai rien cru.

— Pourquoi ?

— Parce que, à la manière dont la vieille Szilaj m'a parlé, j'ai compris qu'elle me disait un mensonge.

— Et puis ?...

— Et puis, les fenêtres de la salle étaient ouvertes ; j'ai vu le lit d'Ilka ; il n'était pas même défait.

— Szilaj, lui, que t'a-t-il dit ?

— En m'apercevant, il m'a regardé de travers, comme un dogue à qui on dispute son os ; je n'ai pas jugé prudent de m'y frotter.

— Quel est ce mystère?

— Je ne sais pas autre chose, si ce n'est que j'ai bien soif et tout aussi faim.

— Dora! s'écria Sándor, du lard, du fromage, du pain et du vin!

A peine ces objets furent-ils servis que le bétyar se mit à jouer consciencieusement des mâchoires.

— Il faut, continua Sándor, que tu me procures les moyens de passer dans l'île vers le milieu de la nuit prochaine. Voilà plus d'un mois que je n'ai pas vu Ilka et que je suis sans nouvelles. Je ne peux vivre ainsi.

— Je peux bien, seigneur, mettre une barque à votre disposition et vous déposer dans l'île, mais après?...

— Nous entrerons dans la maison de gré ou de force.

— Oui-dà? je n'ai pas envie de lier connaissance avec la carabine du père Szilaj.

— Tu as peur? fit Sándor avec mépris.

— Je prie Votre Grâce d'observer que, moi, je ne suis pas amoureux d'Ilka, et que je n'ai aucune raison de m'exposer pour la voir.

— Si tu consens, je te promets une bunda toute neuve.

— Celle que je porte est percée de trous, dit le bétyar, en ouvrant mélancoliquement sa veste, faite d'une toison de mouton; mais j'aime encore mieux que ma bunda soit trouée que ma peau.

— Ignores-tu, coquin, que j'en sais sur ton compte cent fois plus qu'il n'en faut pour te faire pendre, et que si je parlais?...

— Plus bas, seigneur, fit d'un air inquiet le bétyar, en entendant les pas d'un cheval qui s'arrêtait devant la porte de la csarda.

Sándor, intrigué, tourna, lui aussi, les yeux de ce côté.

Un pandour (1) entra, la face empourprée par les ardeurs du soleil.

— Bonjour, Dorottya! dit-il à la servante, il y avait longtemps que je ne vous avais vue, la belle.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le pandour?

— On m'a dit que je trouverais ici le sieur Karady Sándor.

Dora porta ses regards au fond de la salle.

Le pandour se dirigea vers les deux hommes.

— Vous devez être celui que je cherche, fit-il, en s'adressant au bétyar, dont le visage se couvrit d'une pâleur livide.

— Vous vous trompez, c'est moi qui suis Karady Sándor, répondit le csikós. Que me voulez-vous?

— J'ai à vous remettre ceci de la part du szolgabíró du district.

Et il tira de la poche de son dolman un papier qu'il remit à Sándor.

Celui-ci lut rapidement le billet.

— Une assignation à comparaître devant le juge de Csongrád! s'exclama-t-il d'un air de profonde surprise. Pouvez-vous me dire ce que me veut Sa Seigneurie?

(1) Gendarme.

— Baratom (mon ami), je l'ignore absolument. On m'a donné l'ordre ce matin de vous apporter ce billet; je suis allé d'abord dans la puszta, croyant vous y rencontrer, mais vos bojtars m'ont dit que je vous trouverais sans doute ici, et me voilà. Je ne puis vous en apprendre davantage.

— C'est bien ! fit Sándor. Demain matin, à neuf heures, je serai chez le szolgabiró.

Il jeta un florin sur le comptoir, alla prendre Madár à l'écurie et disparut au galop.

— Tiens ! tiens ! se dit Miklós, le seigneur Sándor a donc des démêlés avec la justice ? Et dire qu'il parlait tout à l'heure de me faire pendre ! Si c'était lui qui... Mais non, c'est impossible.

Le lendemain matin, Sándor arrivait à Csongrád. A neuf heures précises, il entra à l'hôtel de ville du district et se faisait introduire dans le cabinet du juge.

Le szolgabiró comptait à peu près une quarantaine d'années. C'était un homme maigre et pâle, aux longs cheveux noirs, entièrement vêtu de la même couleur. Une attila, fermée à l'aide de brandebourgs, retombait sur des culottes soutachées de broderies de soie. Des bottes à tiges plissées complétaient son costume. Il lisait un journal et fumait dans une grande pipe moldave.

En apercevant Sándor, il se leva sans mot dire et accrocha gravement sa pipe à un clou. Puis, il revint s'asseoir, toujours avec gravité, comme s'il était mû par une mécanique.

Le csikós suivait des yeux ces mouvements au-

tomatiques, qui commençaient à singulièrement agacer sa nature pétulante.

A la porte de la salle, le pandour, qui avait remis l'assignation, se tenait debout, sans plus bouger qu'un terme.

Enfin, le juge rompit le silence et commença par constater l'identité de Sándor. Entrant ensuite au cœur de son interrogatoire :

— Vous êtes accusé, dit-il au csikós, d'avoir enlevé une fille.

— Moi ! s'écria Sándor, enlevé une fille ?

— Oui : Ilka, la fille du pêcheur Szilaj.

— Ilka enlevée ! exclama le malheureux, près de tomber à la renverse.

Le szolgabiró fit un signe au pandour. Celui-ci comprit et plaça une chaise derrière Sándor, qui s'y laissa choir comme assommé du coup. Mais, au bout d'un instant, il se leva d'un bond et, tout en gesticulant avec une colère croissante :

— Voilà donc le mot de l'énigme : Ilka m'a trompé ; elle a fui la demeure de ses parents, elle a suivi un rival... Oh ! je veux tirer d'elle une vengeance terrible... Monsieur le juge, dites-moi, je vous en supplie, où se cache la misérable, que j'aïlle...

— Voyons ! calmez - vous. Vous m'assurez , n'est-ce pas, que ce n'est pas vous qui avez enlevé Ilka ?

— Je le jure, par le saint roi Étienne. J'aimais Ilka d'un amour pur ; je voulais l'épouser, je n'ai jamais songé à l'enlever. Ne le comprenez-vous pas à la douleur que j'éprouve ?

— Cette douleur me paraît sincère, et j'ai une connaissance suffisante des hommes pour être persuadé que vous n'êtes pas coupable. Aussi, Sándor, je ne vous retiens plus; vous êtes libre de vous retirer.

Le csikós salua le juge et sortit. A la porte, il se trouva face à face avec Miklós.

Une curiosité mêlée d'inquiétude avait conduit le bétyar à Csongrád.

— Ah! mon pauvre Miklós, lui dit Sándor, je sais tout maintenant. Ilka, cette infâme, qui m'avait tant de fois fait des protestations d'amour, Ilka s'est enfuie de la maison paternelle pour suivre un ravisseur.

— Je m'en doutais, dit Miklós.

— Quelles raisons avais-tu de t'en douter?

— Le bruit courait depuis quelque temps dans la puszta qu'un riche seigneur des environs se rendait souvent au nord de l'île, dans une embarcation recouverte d'une tente, où il s'enfermait avec Ilka des heures entières.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

— Parce que je n'ai rien vu par moi-même et que je n'ai pas voulu répéter des bruits qui étaient peut-être mensongers.

— Miklós! si tu veux que je reste ton ami, si tu désires que je continue à protéger ton existence vagabonde, j'exige qu'à ton tour tu me rendes un service.

— Parlez, seigneur, je suis prêt à obéir.

— Il faut m'apprendre quel est le ravisseur

d'Ilka et me désigner le lieu où les fugitifs se sont réfugiés.

— Je le saurai, foi de bétyar ! et je vous renseignerai.

Au moment où il prononçait ces mots, Sándor et lui arrivaient à l'auberge. Le csikós enfourcha Mádar et reprit le chemin de sa puszta. Quant à Miklós, serrant son bâton noueux dans ses mains, il se dirigea vers la rive droite de la Tisza.

Le lendemain, l'apaisement semblait s'être fait dans le cœur de Sándor, mais le calme n'était qu'à la surface. Au dedans, bouillonnaient une colère concentrée et un implacable désir de vengeance. Comment se vengerait-il ? Il ne savait, mais il infligerait, à coup sûr, aux auteurs de ses souffrances, un châtement proportionné à l'intensité de sa douleur.

Deux jours après, Miklós vint le trouver dans la puszta.

— Je sais tout, lui dit-il. Ilka s'est enfuie avec le comte Margody, de Kemenyvár. Elle lui donnait des rendez-vous dans l'île depuis un mois environ. Il y a quelques jours, elle a senti les premiers symptômes de grossesse. Redoutant le ressentiment de son père, elle a déterminé le comte à l'enlever. On prétend qu'ils se sont rendus à Pest.

Sándor écouta ce récit sans qu'une plainte trahît l'écroulement soudain de toutes ses illusions de jeunesse.

Son malheur était complet, sans remède.

Ilka s'était jouée de son amour. Rejetant toute

pudeur, elle l'avait trompé. Pour qui ? Pour un homme riche, haut placé, qui ne l'épouserait pas, et la repousserait un jour avec dédain, après avoir satisfait sa passion momentanée.

Mais, en attendant, elle était heureuse et se moquait de lui avec son rival. Souffrirait-il cette honte ? Laisserait-il ce rival abhorré jouir en paix de celle qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore ?

Non, mille fois non ! Il lui fallait le sang de cet homme. Sans doute, il n'était qu'un pauvre csikós, mais il descendait de race noble. Ses aïeux avaient été compagnons du Vezér Arpád. C'étaient des hommes libres, de valeureux guerriers, qui avaient combattu pour conquérir le pays, quand les Magyars, après avoir franchi les Karpathes, refoulèrent les Slaves dans les montagnes. Il ne rougissait donc pas de son origine, et il se croyait le droit de demander raison, même à un magnat, de l'injure qu'il avait reçue. Entre deux hommes de cœur, il n'existait pas de différence. D'ailleurs, ils aimaient tous deux la même femme. Leur amour comblait toute distance entre eux.

Voici donc ce qu'il allait faire : il partirait sous peu pour Pest, afin de découvrir les fugitifs, et de provoquer le comte en un duel à mort. Si le comte refusait de se battre, alors il n'écouterait que son désespoir et se ferait justice lui-même.

Quant à Ilka, ce ne serait pas assez des larmes de toute sa vie pour expier son abominable trahison.

V

BUDAPEST

Le samedi de la semaine suivante, Sándor faisait son entrée à Pest, fièrement campé sur son inséparable Madár.

D'après les indications qui lui avaient été données par un csikós de ses amis, il descendit à l'hôtellerie Griff, dans la Kerepesutca.

Pest a été grandement embellie depuis. On a percé de larges rues, tracé de magnifiques boulevards, dessiné des squares ombreux, coquettement parés de fleurs et d'arbustes exotiques. Des constructions monumentales s'élèvent de toutes parts, et sur les places publiques surgissent orgueilleusement des statues de grands patriotes hongrois.

Cette fière cité, nonchalamment étendue à la surface d'une plaine unie, sur la rive gauche du Danube, regarde s'étager sur la rive droite, aux flancs de collines ondulées, les maisons de la vieille Buda.

Depuis 1875, les deux villes n'en font qu'une. Pest et Buda, ces deux sœurs, souvent brouillées ensemble, ont scellé une réconciliation définitive. Elles sont unies par une municipalité commune et par de communes destinées. On ne peut pas plus les séparer dans leur dénomination que dans leurs aspirations patriotiques. Ce serait aujourd'hui une faute géographique lourde que de ne pas les appeler : Budapest.

Chacune d'elles a conservé, toutefois, sa physiologie propre. Buda renferme encore, groupées autour de son château royal, la plupart des administrations publiques. C'est à Buda que se trouvent les ministères, le siège du commandant en chef de l'armée nationale dite des « Honveds » (défenseurs de la patrie), le palais, où une garde noble est préposée à la surveillance de la sainte couronne, que le pape Silvestre II envoya au vezér Étienne, en l'élevant au rang de roi de Hongrie.

Cette destination donne à l'antique cité, fondée, dit-on, par un frère d'Attila, une allure officielle un peu gourmée, qui contraste avec l'activité joyeuse de Pest.

Ici, délibère la Chambre des députés hongrois qui, par la ferme modération de ses orateurs, le culte jaloux de ses droits, la discipline de ses partis, le patriotisme ardent de chacun de ses membres, représente un des types les plus corrects du parlementarisme.

Ici, l'Université, les écoles supérieures, l'Académie, les musées, les clubs politiques, littéraires, artistiques.

Ici, encore, la Bourse, le commerce, l'industrie, les hôtels, les consulats, les étrangers, les théâtres, les bals publics.

A Pest, le Bois de la ville, avec ses lacs et ses rivières serpentant sous le feuillage d'arbres séculaires, ses immenses pelouses, ses grandes avenues, sa ménagerie, ses cafés chantants, ses guinguettes, ses chevaux de bois et ses spectacles en plein vent ;

Les églises catholiques, avec leurs clochers gothiques, les églises grecques surmontées de coupoles byzantines, l'austère temple protestant, la riche synagogue, les casernes, les hôpitaux, l'hôtel de ville, la douane, les abattoirs, monuments d'une architecture puissante et hardie ;

Enfin, les magasins étincelants, les boutiques achalandées, l'incessante circulation des tramways, des voitures et des chevaux, l'admirable Corso, où les élégantes vont promener leurs toilettes, aussi fraîches que leur beauté, et le charmant jardin du Kiosque, petit coin de terre ouvert sur le paradis, où l'on est toujours sûr de rencontrer une société choisie prenant du thé le matin et des glaces le soir.

En un mot, à Pest, le bruit, le mouvement, la vie politique, l'effort intellectuel, le travail, le plaisir.

Pendant longtemps, les deux villes n'ont été réunies que par un pont de bateaux. En 1842, on jeta les fondements du pont des Chaînes, œuvre d'art colossale. Le tablier du pont s'appuie sur deux piles que couronnent deux arcs de triomphe superbes.

Depuis peu, deux autres ponts, de proportions encore plus gigantesques, ouvrent de nouveaux passages d'une rive à l'autre : le viaduc du chemin de fer de ceinture, sorti des ateliers de l'usine Caïl, et le pont Marguerite, édifié par la maison Gouin, de Paris.

Les communications sont, de plus, facilitées par de nombreux bateaux à vapeur minuscules, qui font un service permanent entre les quais de Pest et ceux de Buda,

Toutes ces causes de rapprochement et l'unification des deux villes ont détruit le caractère hybride qu'avait la capitale magyare à l'époque où Sándor la visita.

Ce caractère tenait à la situation politique du pays.

La Hongrie voulait secouer définitivement le joug de l'Empire ; elle faisait les plus honorables efforts pour conquérir son indépendance entière par les moyens légaux.

Les négociations de ses hommes d'État, les discours de ses orateurs, la plume de ses publicistes s'accordaient à revendiquer les droits historiques de la nation, tandis que la nation elle-même, sortant de son apathie, cherchait à se créer une industrie, à développer son commerce, à s'initier à la culture des sciences et des arts, à s'émanciper de la domination autrichienne en méritant d'entrer dans le concert de la civilisation occidentale.

Toutefois, les Habsbourg ne désarmaient pas ; ils déployaient au contraire toutes les ressources

d'une politique astucieuse et perfide pour maintenir leur absolutisme.

Une de leurs tactiques consistait à germaniser la Hongrie.

Naturellement, et par une conséquence forcée, les Hongrois s'efforçaient de la magyariser.

Deux éléments se trouvaient donc en présence : l'élément allemand et l'élément magyar.

La guerre sourde qu'ils se faisaient dans l'administration intérieure du pays se traduisait extérieurement dans la langue et le costume.

Par une sorte de transaction, le latin avait été adopté comme langue officielle ; mais les instructions militaires étaient transmises en allemand.

Les villes avaient reçu des dénominations allemandes ; Kolozsvár était devenue Clausenburg ; Pozsony, Presburg ; Buda, Offen ; Pest, Pesth : ainsi des autres.

Les noms des places publiques, des rues, des monuments, étaient transcrits en allemand et en hongrois.

En revanche, la Diète retentissait des accents mâles et sonores de la langue magyare.

Kossuth rédigeait, dans l'idiome national, le *Pesti Hirnap* (*Journal de Pest*), qui faisait vibrer la fibre hongroise depuis les Karpathes du Nord jusqu'au bas Danube.

Le costume permettait d'afficher une autre genre de protestation contre le germanisme.

Les hautes classes de la société se vêtissaient comme les Occidentaux. Nos habits sont plus commodes et d'un prix beaucoup moins élevé que leur

riche costume national. Mais elles s'empressaient de revêtir ce costume dans les cérémonies publiques et toutes les fois qu'il y avait une démonstration politique à faire.

Ces oppositions donnaient à Pest une physionomie particulière, qui frappa vivement l'esprit de Sándor.

Le csikós était un patriote exalté. Quoiqu'il vécut la plupart du temps dans un isolement complet, au milieu de la puszta, sans voir d'autres hommes que ses bojtars ignorants, il se tenait au courant de la politique générale de son pays.

Électeur du comitat de Csongrád, il s'était vu souvent relancer dans sa solitude par les agents électoraux aux gages des candidats à l'Assemblée provinciale.

Il se renseignait, en outre, dans les foires, et principalement à Mezö-Túr, célèbre marché aux chevaux, des événements passés ou en prévision. A cette époque, beaucoup plus qu'aujourd'hui, où les journaux pénètrent en grand nombre jusqu'au fond des campagnes les plus reculées, les foires étaient non seulement des rendez-vous commerciaux, mais aussi des centres d'informations politiques ; on y échangeait des idées, comme des bestiaux et des produits agricoles.

Enfin Sándor charmait les loisirs de la vie pastorale par des lectures qui enflammaient en lui le sentiment national.

Son emploi de csikós exigeait une certaine culture intellectuelle. Il avait dû justifier, pour l'obtenir, d'une instruction primaire assez développée.

Son esprit s'était ensuite fortifié par la réflexion et l'étude. Il possédait l'histoire de la Hongrie. La nécessité d'apprécier les pâturages et d'interroger le firmament sur les probabilités du temps le mettaient à même d'acquérir journellement des connaissances sur l'astronomie, la climatologie et la botanique.

Il s'était composé dans sa hutte une bibliothèque de quelques volumes qu'il relisait sans cesse. Parmi ces livres figuraient en première ligne les poésies de Petöfi.

Sorti des rangs du peuple, né dans les vastes plaines de la Koumanie, esprit indépendant, cœur chaud, magyar ardent, Petöfi résumait en sa personne toutes les vertus de sa race. Il avait le don de les traduire avec une spontanéité énergique, une grâce familière et un tour poétique des plus heureux. Ses vers, à la fois mâles et tendres, précisaient harmonieusement les douleurs et les aspirations de sa patrie :

A moi, s'écriait-il, à moi l'amour et la liberté!
Amour! je te donnerais ma vie sans regrets;
Liberté! je te donnerais mon amour avec joie!

Ces accents passionnés résonnaient au cœur du csikós. Ils lui révélaient sa propre nature et décuplaient sa vie. Aussi en faisait-il sa lecture favorite. Et quand il trouvait une pièce qui reflétait l'état de son âme, il l'apprenait par cœur et la récitait aux fleurs de la plaine, aux nuages et aux étoiles du ciel.

Que de fois ses bojgars lui avaient entendu déclamer ce fragment :

« Je suis amant et je suis Hongrois. L'amant est bien heureux ! Mais que l'âme du Hongrois est amèrement triste ! Je verse des larmes de joie, quand je pense à ma douce aimée ; je pleure douloureusement quand je jette les yeux sur mon pays.

« Ma chérie sur mon sein est un bouquet parfumé ; mon amour pour la Hongrie est sur mon front une couronne d'épines. »

Hélas ! à cette heure, l'amant était encore plus malheureux que le Hongrois.

Émerveillé de sa capitale, le Hongrois la parcourait dans tous les sens, et, bien que son unique objectif fût la recherche d'Ilka, il ne pouvait se soustraire aux séductions de cette magnifique cité.

La douleur de l'amour déçu et sa soif de vengeance trouvèrent aussi un dérivatif dans les préoccupations qui assiégeaient les Pestois à ce moment.

L'esprit public se réveillait.

L'opposition sans trêve faite, en France, au ministère Guizot et même à la monarchie de Juillet, produisait un contre-coup dans toute l'Europe. Il semblait qu'un vent de liberté allait souffler sur le vieux continent ; les peuples s'agitaient, les rois mettaient la main sur la garde de leur épée.

De sourds grondements, précurseurs d'une tempête politique, surgissaient des bords de la Seine, traversaient l'Allemagne et, suivant le cours du Danube, allaient se répercutant jusqu'en Orient.

Chacun recueillait avidement les échos de cette grande tribune française, qui a le don d'émouvoir l'humanité tout entière, parce qu'elle appuie ses revendications sur les principes qui constituent les droits mêmes de l'homme.

A Pest, notamment, dans tous les lieux publics et même dans les rues, des groupes se formaient, demandaient des nouvelles, discutaient les actes des gouvernements de Paris et de Vienne, et des orateurs improvisés communiquaient leurs sentiments à la foule.

Sándor prenait un vif intérêt à ces discussions ; il lisait les journaux et se tenait au courant des délibérations de la Diète hongroise, qui siégeait à Pozsony (Presbourg).

Mais rien ne le détournait cependant de son but.

Pour mieux se confondre avec le gros de la population, il avait changé de costume. Une attila bleue faisait maintenant ressortir l'élégance de sa taille, un pantalon gris collant dessinait la perfection de ses formes, l'éclat de ses yeux s'adoucisait sous un bonnet de velours bleu entouré de fourrure, tandis que des bottes fines, dont les tiges s'évasaient en cœur, ne cachaient pas, comme les grandes bottes du csikós, les lignes pures de ses jambes.

Sous ces habits, qui pouvaient le faire passer pour un étudiant, il fouillait les promenades pendant le jour ; le soir, il scrutait les théâtres.

Une semaine s'écoula sans qu'il pût recueillir aucun indice propre à lui faire retrouver les fugitifs.

Pendant des journées entières, il suivait dans les rues l'interminable ligne des maisons, interrogeant du regard portes et fenêtrés, dévisageant les passants, ne s'apercevant même pas de l'admiration que son grand air et sa mâle beauté excitaient chez plus d'une jeune fille.

En amont de Budapest, la Douna (le Danube) enserre dans ses bras puissants une longue et large bande de terre couverte d'une végétation luxuriante. C'est la Margit Sziget (l'île Marguerite).

Il est difficile d'imaginer une plus riante retraite. Elle porte le nom de la fille du roi Bela IV, qui, en 1252, descendit du château de Buda, pour aller y ensevelir, dans le cloître de la Sainte-Vierge, un cœur désabusé des joies de la terre.

Cet endroit, sanctifié au treizième siècle par la fondation de plusieurs monastères, est devenu un lieu de délices. L'établissement des bains, de fraîches villas, des salles de bal et de concert, des restaurants, des pelouses soigneusement peignées, des collections de fleurs rares, un bois touffu, combinent leur charme et leur utilité pour l'enchantement de la vie.

De jeunes couples vont échanger de doux serments sous ses ombrages séculaires. Les larges nappes d'eau qui les entourent de toutes parts semblent les isoler du reste du monde. Tout y excite à l'amour, mais à l'amour de la créature et non plus à l'amour de Dieu.

Sándor pensa que le comte et Ilka pourraient bien avoir abrité leur lune de miel sous le dôme

feuillu de ses arbres. Il s'y rendit plusieurs fois, mais sans succès; il ne put rien découvrir.

Un jour, il revenait du Császárfürdo, établissement de bains publics de la vieille Buda. Bien qu'il eût une assez bonne opinion du comte pour penser qu'il n'aurait pas compromis sa dignité dans cet asile des rendez-vous vulgaires, il n'avait pas voulu négliger d'y faire une recherche.

Las et découragé, désespérant de rencontrer jamais les coupables, il s'engagea sur le pont des Chaînes. Au milieu, il s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil attristé sur le magnifique panorama que forme le fleuve et les deux villes.

Le pont des Chaînes est divisé en trois voies, séparées les unes des autres par de hautes balustrades de fer. Celle du milieu est affectée aux voitures et aux cavaliers, les autres sont réservées aux piétons.

Tournant le dos à la chaussée, Sándor contemplait le spectacle animé de la navigation. Les bateaux à vapeur glissaient comme des poissons entre les barques peintes aux couleurs nationales et les lourds radeaux de bois blanc. Un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants prenaient part à cette activité. Les chemins de halage étaient encombrés de voitures venant charger voyageurs et marchandises. Sur le pont, les passants allaient et venaient d'un pas rapide, appelés ailleurs par leurs affaires ou leur plaisir.

Cette indifférence semblait insulter à la douleur du csikós. Le monde, où l'injustice triomphait avec certitude, si elle avait pour auxiliaire la ri-

chesse, ne lui inspirait plus que du dégoût. Pourquoi continuerait-il d'y traîner une vie désormais sans espoir? Il ne pourrait plus aimer et il était douteux qu'il pût se venger. A quoi bon, dès lors, l'existence? Il lui serait si facile d'en finir tout de suite avec ses maux. La Douna n'était-elle pas là, béante au-dessous de lui, toute prête à lui assurer dans la profondeur de ses abîmes une délivrance définitive?

Il jouissait par avance d'une volupté suprême en se sentant rouler par ces ondes orgueilleuses. Les ivresses de la mort lui montaient à la tête, à la seule pensée de disparaître au milieu de ce décor grandiose, de s'anéantir dans ce tombeau splendide.

Une minute de plus, et il allait se précipiter dans les flots, quand il fut distrait de ses envies sinistres par la voix d'un homme qui, derrière lui, laissait échapper cette exclamation :

— Dieu! la belle créature!

Il se retourna vivement. Était-ce un rêve? Dans une calèche de voyage, Ilka, richement habillée, se dirigeait du côté de Buda. Sándor poussa un cri rauque, ou plutôt une espèce de rugissement. Ilka tourna la tête et le reconnut. Elle le désigna au comte, assis auprès d'elle, et tous deux jetèrent au csikós un regard de dédain. Lui, s'était élancé pour franchir la balustrade, mais au même moment la main d'un agent de police s'appesantissait sur son épaule et le clouait sur place. Pendant ce temps, la calèche, emportée par quatre chevaux fougueux, gravissait la montée de la citadelle.

Il était matériellement impossible de la rejoindre. Sándor eut un accès de rage tel qu'il tomba sur le chevet du pont, frappé d'un transport au cerveau.

Quand il revint à lui, il se trouvait dans son lit, à l'hôtellerie Griff. Il y avait été transporté par les soins de l'agent de police. Une lettre, découverte dans sa poche, avait permis de savoir son adresse.

Pendant plus de dix jours, le csikós fut entre la vie et la mort. La commotion avait failli le tuer. Il se rétablit, mais lentement. Le médecin lui défendit de quitter Pest avant six semaines de convalescence.

La veille de son départ, il voulut faire ses adieux à la capitale, en revoyant une fois encore le lieu qui l'avait le plus charmé. Il se rendit, à cet effet, au Bois de la ville, à l'heure où il était certain de pouvoir s'y ivrer au plaisir d'une promenade à peu près solitaire.

Il parcourut plusieurs allées sans qu'aucune rencontre vint le soustraire à la tristesse de ses réflexions. Mais, ayant pénétré dans un étroit sentier, encaissé entre deux tertres garnis d'arbustes, il se trouva tout à coup face à face avec une jeune fille que sa gouvernante suivait à une vingtaine de pas en arrière.

La jeune fille lisait attentivement une lettre. A son approche, elle leva la tête et leurs regards se croisèrent. A peine se furent-ils dépassés, que tous deux se retournèrent en même temps et se contemplèrent pendant une minute.

Sándor se sentit troublé jusqu'au fond du cœur.

Instinctivement, il fit un détour et prit le même chemin que l'inconnue, en se tenant à respectueuse distance. Elle avait repris la lecture de sa lettre, à laquelle elle semblait prêter une attention soutenue.

Blonde avec des yeux noirs à reflets verts, âgée de dix-sept ans à peine, vêtue d'une robe d'un bleu tendre, elle était mince et souple comme un roseau. Sa démarche, pleine de dignité, révélait une femme de haute race.

Arrivée à la grille du bois, elle agita légèrement son ombrelle. Une calèche élégante l'attendait à l'ombre de grands arbres. Sur le siège, deux domestiques, en uniforme de huszárs (livrée hongroise), attendirent ses ordres. Elle se retourna pour faire signe à sa gouvernante et aperçut Sándor arrêté derrière elle. Pendant une seconde, elle plongea dans ses yeux un regard clair, ardent, profond, et monta en voiture. Un instant après, elle disparaissait au tournant de la rue.

VI

LE VAR

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis cette rencontre. La jeune fille cachetait une lettre.

— Mademoiselle Massot! cria-t-elle.

La porte de la chambre s'ouvrit. La gouvernante, haute en couleur et la tête surmontée d'une maigre tresse de cheveux d'un roux terne, s'approcha respectueusement :

— S'il vous plaît, mademoiselle ?

— Dites à Ieno de seller un cheval et d'aller tout de suite jeter cette lettre à la poste de Csongrád, avant le passage du courrier.

— Bien, mademoiselle.

— Vous remontrerez ensuite.

— Oui, mademoiselle.

— Décidément, l'ennui m'étouffera ici, murmura Irén, restée seule. Quelle vie pour une jeune fille ! Voilà près de trois mois que mon père est parti pour Vienne, où le retiennent, m'écrit-il, des intérêts d'un ordre supérieur. Il y a sept ans que j'ai perdu ma mère... Oh ! ma vénérée mère !

s'exclama-t-elle, en se plaçant devant une peinture à l'huile qui représentait une femme de grandeur naturelle.

Il existait entre cette femme et elle une ressemblance parfaite. C'étaient les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux noirs nuancés de vert, la même bouche discrète, le même air d'énergique résolution dans un corps frêle.

La comtesse Margody avait trente ans quand ses traits furent fixés sur la toile. Elle était habillée d'une robe de velours rouge, lacée sur la poitrine avec des cordons de soie blanche.

Sa tête, au front large et au menton aminci, se rattachait à des épaules tombantes par un cou dont la finesse avait dû prêter une grâce infinie à ses mouvements.

M^{lle} Massot rentra dans la chambre; Irén était encore plongée dans sa contemplation.

— Voyons, mademoiselle, dit-elle affectueusement, ne vous laissez pas envahir ainsi par la tristesse.

— De la tristesse! Dites une douleur profonde.

— Alors, c'est encore pis. Vous ne voulez donc pas être raisonnable?

— Eh! vous ne savez que me prêcher la raison! Après tout, que me dit-elle de si consolant cette raison? Depuis que j'ai perdu la plus charmante des mères, mon père me laisse presque toujours seule au château et, aujourd'hui, il m'intime l'ordre de me marier, d'ici à deux mois, avec un homme que j'exècre. Eh bien! votre raison me

fait une loi de me résigner à la volonté despotique de mon père.

— Il le faudra bien.

— Jamais ! entendez-vous, mademoiselle Massot, ja...mais !

— Cependant ! hasarda la gouvernante.

— Est-ce que vous aussi?... fit Irén, en la foudroyant d'un regard dédaigneux.

M^{lle} Massot, dominée par la froide irritation de sa jeune maîtresse, balbutia de maladroitesses excuses.

— Oh ! pardon, mademoiselle ; est-ce que je puis vous prêcher la révolte, moi ?

— Non, dit Irén, tout à coup apaisée.

Puis, donnant à sa voix des inflexions câlines :

— Ma pauvre Massot, je vous ai parlé brusquement. Il ne faut pas m'en vouloir. Je n'ai pas lieu d'être satisfaite et, dans ce moment surtout, je ne sais m'expliquer pourquoi je me trouve les nerfs singulièrement surexcités.

— Mademoiselle veut-elle qu'on lui prépare une infusion de tilleul ?

— Du tilleul, pour calmer le bouillonnement de tout mon être, n'est-ce pas ? Vous me proposez un remède vraiment efficace !

— Mais, mademoiselle, ce remède m'a toujours réussi.

— Parce que vous êtes d'un naturel placide, vous, reflétant à merveille l'aspect des montagnes de votre chère Suisse, la base inébranlable et le sommet sous les neiges.

— Comment mademoiselle pourra-t-elle jamais

être heureuse, si sa tête brûle sans cesse comme un volcan en ébullition ?

— Heureuse ! Je crains bien de ne l'être jamais, en effet. On me dit que je suis romanesque, exaltée, rêvant toujours de l'impossible. Est-ce ma faute à moi, si je suis douée d'un cœur ardent et d'une âme enthousiaste ; si je ne trouve aucun intérêt aux vulgarités qui m'entourent ; si, dans son activité fébrile, ma pensée n'a d'autre aliment que le spectacle ou le récit des actions d'autrui, alors que je voudrais agir moi-même, me mouvoir spontanément, me sentir vivre enfin ?

— Mademoiselle est encore bien jeune.

— Je suis plus vieille que vous, Massot.

— C'est vrai, à un certain point de vue, répliqua la gouvernante, et ses quarante-cinq ans grimacèrent une mine ingénue.

— J'ai besoin de respirer le grand air.

— Mademoiselle désire-t-elle monter à cheval ?

— Non, pas aujourd'hui. Je suis un peu souffrante ; il me serait impossible de supporter un exercice violent. Je descendrai tout simplement au parc, où je désire qu'on me laisse seule. Si l'intendant Virag apporte de l'argent, vous donnerez quittance pour moi ; il me doit compte de trois mille florins.

— Vos instructions seront suivies, mademoiselle.

— Je ne rentrerai qu'à l'heure du souper. Vous m'attendrez, nous souperons ensemble.

— Bien, mademoiselle.

Irén se rendit au jardin. Elle examina les fleurs,

marcha lentement le long des plates-bandes, mordit à un abricot encore vert et se dirigea vers une allée ombreuse du parc. Avant de pénétrer sous la voûte de verdure, elle se retourna pour reposer sa vue sur les murs du château.

La construction primitive remontait à l'époque de la conquête du pays par les Magyars. Quand il eut dompté les occupants, Arpád fit élever de distance en distance des citadelles pour y installer des garnisons. La demeure du comte de Margody avait été tout d'abord une de ces forteresses, un Vár.

Pendant la durée de leur domination, les Turcs l'avaient augmenté d'une tour mauresque. Démantelés par les impériaux, après la grande insurrection de Rakoczy, la tour et les remparts étaient restés à l'état de ruines; les pierres tombées avaient servi à élever le mur d'enceinte du parc et à compléter le logement comtal. Sur le devant du château, une grande cour, entourée des bâtiments d'exploitation, altérerait son caractère historique. Mais, vu du jardin, le Vár avait conservé son cachet féodal.

Irén se plaisait souvent à considérer ces débris des âges chevaleresques. Dans ces escaliers délabrés, ces salles dévastées, ces fenêtres ébréchées, ces arceaux mutilés, sa pensée trouvait un refuge contre le prosaïsme de la vie moderne.

Elle évoquait le souvenir des luttes passées, des sièges soutenus, des assauts tentés ou repoussés, des sorties audacieuses. Toute l'épopée guerrière

de la Hongrie, elle la lisait sur ces glorieux décombres.

Hélas ! qu'ils étaient loin ces temps mouvementés, où les mots magiques d'indépendance, de liberté, de patrie faisaient vibrer les âmes, retrempeaient les courages, suscitaient les dévouements !

Tout en se parlant à elle-même, Irén avait parcouru la moitié du parc. Elle s'arrêta devant un monticule qu'on avait élevé à l'aide de terres rapportées. Ce monticule s'appuyait sur le mur d'enceinte. Il avait été creusé par le dessous en une sorte de grotte, faite de pierres maçonnées avec du ciment. Un sentier ombragé, tracé en labyrinthe, conduisait à un kiosque construit sur le sommet. Une petite fenêtre cintrée s'ouvrait sur la campagne. Des plantes grimpantes avaient entouré la fenêtre d'un cadre de verdure.

Irén aimait à se retirer dans ce lieu solitaire, aussi favorable à la rêverie qu'au travail. Au bas du mur extérieur du parc, une mare en défendait l'accès. Tout autour, quelques arbustes élevaient leurs branches touffues, au-dessus desquelles on voyait s'étendre à l'infini la puszta Felgyo. Par discrétion, les serfs du château et les bergers ne s'approchaient jamais de la mare, pour ne pas troubler la solitude de la jeune comtesse.

Des dessins commencés, des broderies en cours d'exécution, quelques livres de choix couraient çà et là sur des tablettes.

Irén prit un livre : c'étaient les poésies de Garay (Janos).

Elle l'ouvrit au hasard et tomba sur le chant in-

titulé : *Konth d'Hedervár*. Il s'agit de Konth et de ses compagnons, défenseurs de la patrie contre les Turcs, défenseurs aussi des franchises nationales, et qui, condamnés à mort par Sigismond, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie, vont le braver dans sa cour avant de mourir.

« Trente chevaliers marchent vers Buda ; ils vont librement à la mort. Celui qui s'avance le premier devant les trente nobles compagnons, c'est Konth, le héros terrible.

« Les trente chevaliers, les trente héros sont des cœurs dévoués à la patrie ; ils ont été dénoncés comme rebelles par le traître Vajdafi.

« A Buda, devant le roi irrité, ils sont là, debout, intrépides. Quelle force virile dans leurs bras d'acier ! Dans leur yeux quelle noble colère !

« Assis sur son trône, le roi leur crie d'une voix hautaine et furieuse :

« — A genoux devant moi ! à genoux à terre, insolents rebelles !...

« — Non, sire, répond Konth, le héros terrible, par les cieus, ce ne sera pas ! Toi seul es un rebelle ; tes actes seuls, comme une malédiction, ont chassé la paix de ce pays !

« Son sang, sa vie, le peuple hongrois a tout sacrifié pour ton trône. Tu n'as jamais récompensé son dévouement que par le dédain et la haine !

« Mais ces bras sauront nous la rendre, l'indépendance de notre patrie, ou bien, nous tomberons en combattant, fidèlement unis au sein même de la mort !

« Quant à toi, tyran, qui toujours nous a foulés aux pieds, qui jamais n'a respecté nos droits, tu ne verras se courber devant ton pouvoir ni cette vaillante troupe, ni son chef Konth d'Hedervár.

« Le roi répond transporté de colère :

« — Toi qui insultes la majesté souveraine, ta mort sera terrible.

« Mais vous, rebelles, j'ai votre vie et votre mort dans mes mains. M'entendez-vous? Celui qui s'agenouillera, la vie peut lui sourire encore.

« La troupe des chevaliers reste immobile.

« — Mourez donc tous ensemble ! Vous appartenez au bourreau.

« Les trente chevaliers marchent à la mort d'un pas résolu et fier. A force de frapper avec sa lourde hâche, il est fatigué déjà, l'homme exercé au meurtre.

« Quel est celui-là, qui des trente héros est resté le dernier? Son attitude est intrépide, il regarde le bourreau en face : c'est lui, c'est Konth, le chevalier au cœur de fer !

.

« Le bourreau achève son œuvre. Le soleil s'assombrit, la nature se voile...

« Ainsi sont tombés les trente chevaliers et Konth, le héros au cœur de fer. »

Cette lecture terminée, Irén s'affaissa sur son siège. Son cœur se déchirait au récit des nobles souffrances de sa patrie, et s'épanouissait, en même temps, en songeant à ces Hongrois héroïques qui n'avaient pas hésité entre une mort cruelle et une existence humiliée.

— L'homme que j'aimerai, murmura-t-elle, devra porter au cœur quelque chose de la flamme de ces trente chevaliers. Mais, en est-il un aujourd'hui, et où le trouver ?

Au même instant, elle fut arrachée à sa méditation par un bruit particulier qui se fit entendre au pied du mur, à l'extérieur du parc. C'étaient les ébrouements répétés d'un cheval, joints au craquement sec que font les branches quand on se fraye un passage dans un taillis. Irén s'appuya sur le bord de la fenêtre pour se rendre compte.

Un csikós à cheval tentait de franchir l'étroite bande de terre qui séparait le mur de la mare, et, comme cette bande de terre était en pente, le cheval fit une glissade. Irén put croire que la bête et son cavalier allaient rouler dans l'eau. Elle ne put réprimer un léger cri. Le csikós leva la tête. Tous les deux restèrent stupéfiés. Irén et Sándor se reconnurent pour s'être rencontrés, quinze jours avant, au Bois de la ville, à Pest.

A la vue de la jeune fille, Sándor maintint Madár immobile, et, fixant sur Irén des regards ardents, ôta son chapeau d'un mouvement plein de grâce. Mais Irén se rejeta vivement en arrière et descendit du kiosque. Toutefois, elle s'arrêta au pied du monticule en prêtant l'oreille. Le bruit s'éloigna peu à peu et tout rentra dans le silence. Alors, Irén remonta au kiosque ; s'effaçant pour n'être pas vue, elle interrogea la campagne du regard. Déjà, bien loin dans la puszta, le csikós disparaissait au galop vertigineux de Madár. Avec sa gatya et ses grandes manches flottantes, on eût

dit d'un héros fabuleux volant sur un hippogriffe à la délivrance d'une captive.

Irén rentra au Vár toute pensive,

— Mademoiselle est pâle et revient bien plus tôt qu'elle ne l'avait fait prévoir; serait-elle souffrante? demanda la gouvernante avec intérêt.

— Non, j'ai eu froid seulement.

M^{lle} Massot regarda sa jeune maîtresse d'un air effaré : la chaleur était à peine tolérable.

— Quand je disais à mademoiselle qu'elle ferait bien de prendre du tilleul.

— Massot vous êtes une honnête et brave fille, n'est-ce pas?

— Je le pense, mademoiselle.

— Je peux compter sur votre discrétion?

— Certes !

— Sur votre dévouement ?

— Mettez-le à l'épreuve.

— Eh bien ! j'ai une confiance à vous faire.

La gouvernante se moucha pour mieux entendre.

— Vous souvenez-vous de cet étudiant que nous avons rencontré à Pest, dans notre dernière promenade au Bois de la ville?

— Oui, vraiment, mademoiselle. C'était un beau cavalier.

— Croiriez-vous que je viens de le revoir?

— Est-ce possible?

— Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il était habillé en csikós.

— Étrange, en effet, mais ce déguisement s'explique : c'est pour vous voir sans doute qu'il est

venu rôder autour du château, et il se sera déguisé pour ne pas éveiller de soupçons. Où mademoiselle l'a-t-elle vu?

— Au bas du kiosque, entre le mur du parc et la mare.

— C'est une preuve de plus à l'appui de ma supposition.

— Vous croyez vraiment qu'il est venu pour moi?

— A moins que ce ne soit pour moi-même? dit M^{lle} Massot, d'un ton comique qui fit sourire Irén.

— Je ne souperai pas ce soir et je me renferme dans ma chambre. Vous me réveillerez demain matin, à six heures.

— Oh! je ne dormirai pas; les émotions de mademoiselle m'agitent terriblement.

Irén réprima un éclat de rire et rentra chez elle.

Quand la nuit fut venue, elle alluma toutes les bougies de manière à mettre en pleine lumière le portrait de sa mère. Puis, elle s'assit sur un canapé, en face, et le contempla longuement.

— Mère, lui dit-elle enfin, tu es la seule personne au monde à qui je puisse ouvrir mon cœur. Depuis que tu m'as laissée, je n'ai pas exprimé un seul sentiment qui n'ait été bafoué. Si je parle poésie, on me traite dédaigneusement de rêveuse; si je cultive la musique, on me reproche de négliger la surveillance de la maison; si je fais entendre des protestations patriotiques, on dit que je suis une rebelle.

Je ne m'entretiens donc de ces choses qu'avec toi qui étais toute poésie, harmonie, patriotisme.

Mais, tu ne peux me répondre, et je ne sais si tu m'entends. Je l'espère pourtant, car lorsque je vais dans tous les coins de ma chambre, ton aimable regard me suit partout et ta bouche charmante semble s'entrouvrir pour appeler ta fille.

A ce moment, un saisissement religieux s'empara d'Irén. Était-ce une illusion? Le portrait paraissait s'animer, l'image se détacher de son fond de toile, ses chairs se colorer, tout son être enfin palpiter des vibrations de la vie.

— Oh! ma mère adorée, reprit Irén, tu as entendu mon invocation. Je vois à ses frémissements ton âme descendre du ciel pour me soutenir, pour me consoler.

Or, aujourd'hui j'ai une prière à t'adresser. Je suis encore une enfant et j'entre dans la phase la plus grave de mon existence, celle qui décidera de mon avenir, de ma destinée tout entière. Comment dois-je me diriger? Mon père a disposé de ma main en faveur de ce Croate épais, de cet esprit inculte, de cette nature vulgaire, qu'on appelle le baron Voldyna.

Cet homme ne sera jamais mon mari, j'en fais le serment devant toi, qui m'as appris à ne pas me courber sous l'oppression! Ce mariage ne se fera pas, dussé-je.....

Et la petite main rose de la jeune fille se posa sur un terrible poignard à lame triangulaire, accroché au mur, dont elle saisit la poignée avec une résolution farouche.

— Et puis enfin, veuille bien écouter une confiance. J'ai vu deux fois un jeune homme et je crois que je l'aime. Il doit être noble; ses yeux semblent brûler du feu de l'héroïsme. Je le crois digne de toi, mère. Nous traversons des temps troublés. A ses tressaillements indignés, on peut s'assurer que la patrie n'est pas morte. L'heure n'est peut-être pas éloignée où sa sainte voix adressera un suprême appel à tous ses enfants. L'homme à qui je donnerai mon cœur sera celui qui m'aimera par-dessus tout, mais qui aimera la Hongrie plus que moi.

A peine Irén avait-elle prononcé ce dernier mot, qu'un petit objet blanc, paraissant émerger de l'obscurité de la nuit, traversa avec un léger sifflement la baie de la fenêtre toute grande ouverte et vint tomber à ses pieds.

VII

AU BAS DU KIOSQUE

Irén s'élança vers la fenêtre. D'épaisses ténèbres enveloppaient le parc. A peine put-elle distinguer la cime des grands arbres, dont la sombre silhouette se confondait avec la noirceur des nuées.

Elle prêta l'oreille ; quelques bruissements d'insectes dans l'herbe répondaient seuls à de furtifs froissements d'ailes aux branches des buissons.

Enfiévrée de curiosité, elle ramassa l'objet qui semblait lui être envoyé par un mystérieux génie.

C'était un billet alourdi d'une petite pierre.

Elle lut :

« Avez-vous reconnu le jeune homme habillé en csikós, que vous avez vu tantôt au pied du kiosque ? Depuis le jour où il vous a rencontrée à Pest, il vous aime. Voulez-vous lui permettre de vous parler ? Pour jouir de ce bonheur, il braverait tous les dangers.

« Une petite oriflamme aux couleurs nationales, suspendue à la fenêtre du kiosque, pourrait être,

demain, le signe de votre consentement. Si l'on ne voit pas d'oriflamme, on ne paraîtra plus devant vous.

« SANDOR. »

Pendant cette lecture, le cœur d'Irén se dilatait d'allégresse. Elle était aimée de l'inconnu ! Il lui sembla que ses artères se gonflaient au flux d'un sang plus chaud. Vingt fois elle prit, laissa, reprit le billet. Elle pouvait enfin mettre un nom sur la figure de l'étudiant dont la physionomie caractérisée l'avait tant frappée à première vue, et ce nom était celui d'un héros, d'un conquérant, Sándor (Alexandre) !

— Il bravera, murmura-t-elle, tous les dangers pour me parler : il est donc audacieux ; le signal doit être aux couleurs nationales : il est patriote ! Oui, Sándor, je consens, je vous verrai, je vous...

Elle courut à ses tiroirs, fouilla dans tous les coins, trouva fort heureusement quelques rubans verts, blancs et rouges. En quelques instants, elle confectionna une oriflamme de soie qui, suspendue à un fil, flotterait au plus léger souffle de l'air.

Saisie bientôt par la fatigue, elle s'assit de nouveau devant le portrait de sa mère, qu'elle regarda longtemps en lui confiant les mouvements dont son âme venait d'être si joyeusement envahie. Mais peu à peu sa vue se troubla ; malgré l'éclat des lumières, la peinture, les meubles, les murs s'effacèrent graduellement dans le vague d'une mourante lueur ; ses paupières s'appesantirent, sa tête

se pencha sur les coussins du canapé, et son esprit s'anéantit dans un sommeil entrecoupé de visions.

Vers deux heures du matin, M^{lle} Massot, qui occupait la chambre voisine, fut réveillée par les hurlements sinistres du chien de garde. Elle se leva, anxieuse, et vit, à travers les jointures de la porte commune, la chambre de sa maîtresse resplendissante de clarté. Elle écouta; le grand silence nocturne n'était interrompu que par les effarements du chien, dont les cris avaient des intonations funèbres. Son dévouement s'inquiéta; elle ouvrit doucement la porte. Un spectacle fantastique glaça d'effroi l'excellente Suissesse. La nuit emplissait la fenêtre de sa face noire, comme pour contempler, à l'éblouissante lumière des flambeaux, le suave visage d'Irén, que la fraîcheur matinale avait teinté d'une pâleur de morte. Seul, le portrait de la comtesse semblait palpiter, mais d'une vie de revenant.

S'armant toutefois de courage, M^{lle} Massot se dirigea sur la pointe des pieds vers la fenêtre, qu'elle ferma sans bruit. Puis, elle souleva Irén dans ses bras musculeux, comme elle eût fait d'un enfant, l'étendit sur le lit, réchauffa son corps refroidi sous une moelleuse couverture, éteignit les bougies et regagna sa chambre.

— Décidément, fit-elle en se rendormant, toutes ces émotions me tueront. Je ne m'en releverai pas si je ne prends demain dix tasses de tilleul.

Cinq minutes après on n'aurait pu entendre dans le Vár que les ronflements de M^{lle} Massot.

A deux lieues environ du château de Kemény, couché dans une chambre de la csarda la plus voisine, Sándor retouchait pour la centième fois le plan de ses projets de vengeance.

Depuis l'insuccès de son voyage à Pest, il avait reconnu l'impossibilité d'engager une lutte personnelle contre un adversaire aussi riche et aussi puissant que le comte.

Sa seule ressource était donc de l'atteindre indirectement ou dans ses biens, ou dans une personne qui lui était chère.

Mettre le feu au château, frapper le père dans la personne de son enfant, étaient des moyens assurés, mais le csikós les avait repoussés comme étant lâches et indignes de lui.

A plusieurs reprises, il s'était rendu autour de Keményvár, demandant des inspirations aux arbres, aux murailles, à la tour démantelée de la demeure féodale.

Le jour même, s'étant livré à une nouvelle exploration de ce genre, il avait surpris Irén à la fenêtre du kiosque.

Quelle stupéfaction de reconnaître en elle la jeune fille entrevue au Bois de la ville et dont la rencontre inopinée ne s'était pas effacée de son souvenir !

Cette apparition l'avait déterminé soudainement à changer de tactique. Pourquoi ne tenterait-il point de séduire la fille du comte, de l'enlever, de la flétrir, et de la rendre ensuite à son père, perdue, déshonorée, souillée ?

Certes, ce mode de vengeance n'était pas géné-

reux, puisqu'il comportait le sacrifice d'une victime innocente, mais il appliquerait au ravisseur d'Ilka la peine du talion, et revêtirait, dès lors, le caractère d'un acte de justice.

Sándor avait procédé tout de suite à son exécution. Rentré à la csarda qu'il habitait depuis quelques jours, il laissa l'infatigable Madár goûter un repos mérité, et rédigea soigneusement un billet propre à toucher une jeune fille qu'il jugeait avec raison dominée par une imagination romanesque. Puis, quand la nuit eut étendu sur la puszta son voile de crêpe, il arracha Madár aux douceurs du sommeil, et se rendit de nouveau près du Vár.

Comment faire parvenir le billet à Irén? Il suffirait, pensa-t-il, de le placer sur le rebord de la fenêtre du kiosque, où elle le trouverait le lendemain. Sándor prit ce parti; mais, en contournant la mare, il aperçut une chambre du château brillamment éclairée.

Irén devait être là, sans doute. Sándor courut à l'endroit le plus rapproché de la fenêtre, il escalada le mur du parc, et vit la jeune fille assez distinctement pour être sûr que le billet, habilement lancé dans la chambre à l'aide d'une petite pierre, ne tomberait pas en des mains étrangères.

Maintenant qu'allait-il se passer? Un csikós serait-il assez fort pour infliger une punition à un comte, ou bien serait-il réduit à retourner à ses chevaux, vaincu, molesté, conspué? Ces réflexions le tinrent longtemps éveillé, et il était déjà grand jour quand son corps surmené s'immobilisa dans un lourd assoupissement.

Il ne se leva qu'à midi, se rendit aussitôt à l'écurie, pansa Madár avec une attention toute particulière. Rafraîchi par des lavages multipliés, la robe bien lissée sous la friction chatouillante d'une brosse à poils serrés, les sabots reluisant d'une couche de vernis, le charmant animal répondait aux soins de son maître par des hennissements de plaisir.

Sándor procéda ensuite à sa propre toilette. Il revêtit l'habit d'étudiant qu'il avait acheté à Pest, et, rasé de près, les cheveux coupés courts, la moustache crânement cirée, il compléta sa transformation en mettant ses mains, déjà blanchies par les loisirs, sous la protection d'une jolie paire de gants de Vienne.

Comme il se ressentait encore des suites de sa maladie, il avait obtenu de son maître une prolongation de congé. Pendant ce temps, la lecture avait succédé aux travaux rustiques, le hâle de son teint s'était dissipé à l'ombre des habitations, sa taille, ennoblie sous l'influence de la culture de l'esprit; toute sa nature, en un mot, s'était affinée.

Quant il sortit de sa chambre, il se présenta sous les apparences d'un parfait cavalier. La fille de l'hôtesse le vit partir avec un profond dépit, et son œil admiratif le suivit jusqu'au moment où Madár et lui ne tachèrent plus l'horizon laiteux que d'un point noir.

En s'approchant du Vár, Sándor, perplexe, se demandait si le signal convenu répondrait à son attente. Arrivé auprès de la mare, il distingua va-

guement de loin la fenêtre du kiosque, mais la distance ne lui permit pas de s'assurer si ses vœux étaient réalisés. Il dut faire le tour de l'eau et s'engager sur le tertre séparatif de la mare et du parc.

Grâce à la ferme agilité de Madár, il put parvenir sans encombre au bas du kiosque. O bonheur ! une oriflamme aérienne semblait lui souhaiter la bienvenue de ses trois couleurs idolâtrées. Au même instant, la tête penchée d'Irén se retirait timidement au-dedans de la fenêtre.

Sándor pouvait-il interpeller la jeune fille sans la voir ? Le procédé n'eût pas été convenable. Comment faire dès lors pour lui parler ? Il ramena Madár tout à fait au pied du mur et lui imposa l'arrêt par un mouvement significatif de la bride. Madár, docile comme un noble cheval qu'il était, comprit ce que son maître désirait de lui. Il s'assujettit solidement sur ses jambes nerveuses et resta immobile, cloué en quelque sorte au sol. Sándor, en s'aidant alors des aspérités du mur, monta debout sur la selle. Il put ainsi s'appuyer des mains sur le bord de la fenêtre, auprès de laquelle il vit Irén, pâle, fiévreuse, haletante.

— Je ne suis pas indiscret, mademoiselle ? dit-il avec douceur.

— Non ; mais puis-je bien me fier à vous ?

— Imposez-moi une épreuve, vous jugerez.

— Savez-vous si mon père est ou non au château ?

— Je l'ignore.

— S'il nous surprenait, il vous tuerait,

— Je braverais mille fois la mort, mademoiselle, pour avoir le bonheur de vous voir un seul instant.

Irén se rapprocha.

— Comment avez-vous su que je demeurais ici ?

— Je me suis renseigné à Pest et me voilà.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je ne me le suis pas demandé. Je vous aime, c'est tout ce que je peux vous dire !

— Mon père a disposé de ma main.

— Si c'est de votre aveu, je n'ai qu'à m'incliner.

— Sans mon aveu.

— Alors, je suis bien tranquille, vous ne cédez pas.

— Qu'en savez-vous ?

— La comtesse Margody Irén est soumise à son père en tout ce qu'il peut lui ordonner légitimement, mais elle résistera à toute atteinte qu'on essaierait de porter à la liberté de sa personne.

— Qui vous a dit que tel était mon caractère ?

— Votre visage.

— Soit ! Mais comment voulez-vous qu'une jeune fille puisse ne pas se soumettre à la volonté de celui qui peut fortifier son autorité paternelle de l'autorité des lois ?

— En employant le seul moyen, car il y en a un.

— Lequel ?

— Quand on ne peut combattre l'oppression, il faut la fuir.

— Fuir !... Où ?

— La Hongrie est grande.

— Avec qui ?

— Avec moi.

Irén respirait avec force.

— Je ne vous connais pas.

— C'est vrai, fit Sándor, en simulant la tristesse.

Et puis, je ne suis qu'un pauvre étudiant.

— Oh ! ce n'est pas ce qui me retiendrait, entendez-vous ! Je ne suis pas ambitieuse ; ni la séduction de l'or, ni celle des grandeurs ne pourraient me déterminer à un acte que réprouveraient mes sentiments.

— Alors, vous ne m'aimez pas ?

— C'est la seconde fois que je vous vois ; comment vous aimerais-je ?

— Pourquoi me permettre de vous approcher, si c'est pour briser mon cœur par la déception ?

— Je vous ai appelé pour vous connaître. Aujourd'hui nous nous sommes assez vus, il faut nous séparer, mais revenez demain, ici, à la même heure...

— Avez-vous au moins pour moi un peu de sympathie ?

— Nous verrons.

— Ne puis-je rien espérer ?

— Tout, si vous en êtes digne.

En disant ces mots, Irén donna sa main à baiser à Sándor, avec la grâce majestueuse d'une reine, et descendit du kiosque.

VIII

SOUS LES NUÉES

Le lendemain et les jours suivants, Sándor et Irén se retrouvèrent au kiosque et versèrent dans le sein l'un de l'autre cette surabondance d'impressions qui bouillonne au cœur de la jeunesse.

Ces causeries secrètes, dont nul fâcheux ne venait troubler la libre expansion, avaient pour eux un charme indicible.

Souvent leurs visages se rapprochaient, et de leurs pures haleines se dégageaient des effluves capiteuses qui les enivraient d'amour.

C'étaient alors des serments cent fois renouvelés, des promesses éternelles, des projets à occuper la vie de plusieurs générations.

Irén se jetait dans l'aventure avec toute la fougue d'un caractère ardent longtemps comprimé. Le voile qui lui cachait le monde ne s'était jamais soulevé pour elle. Son père l'avait jusqu'alors maintenue dans un isolement systématique. Comme sa présence l'eût gêné dans les écarts de

sa vie de plaisir, il la prenait rarement avec lui dans ses fréquentes visites à la capitale.

Il la destinait au baron Voldyna, uniquement pour s'acquitter d'une importante dette de jeu contractée au Casino national. D'après les conditions des deux joueurs, cette alliance éteindrait la dette, dont le paiement aurait ébréché sérieusement la fortune du comte.

Aussi celui-ci se gardait-il de produire sa fille, dans la crainte qu'elle ne conçût des aspirations contraires à ses combinaisons matrimoniales.

Retenu auprès d'Ilka il avait dû cependant, le mois précédent, lui enjoindre de se rendre à Pest, pour communiquer aux hommes de loi des papiers d'affaires relatifs à un procès, pendant depuis plus de trente ans et qui entraît enfin dans sa période décisive.

Quelle joie grave pour Irén de voyager ainsi, seule, la première fois de sa vie, sans autre tutelle que la surveillance fictive de la débonnaire M^{lle} Massot!

Sa mission terminée, elle était revenue au Vár, emportant le souvenir rayonnant de la rencontre faite au Bois de la ville.

Qui est-ce qui aurait pu détourner le cours de ses rêveries? Ce n'était certes pas le terre-à-terre de M^{lle} Massot.

Honnête, dévouée, fidèle, l'excellente Suisse, suivant en cela l'exemple de plusieurs de ses compatriotes du canton de Genève, s'était placée en Hongrie en qualité d'institutrice soi-disant française.

Elle contribuait, comme elles, à répandre au pays magyar l'usage d'une langue étrange, qu'on parle peut-être en Suisse et en Belgique, mais qui n'a que des traits éloignés de ressemblance avec la langue de Voltaire.

Quoi qu'il en soit, Irén, ainsi que la plupart des jeunes Hongroises comblait par son intelligence les lacunes de l'enseignement de sa maîtresse. Elle pénétrait les intentions les plus fines de nos écrivains en vogue.

Elle avait pour Alfred de Musset, notamment, une prédilection enthousiaste. Le chantre de Mardoche, de Portia, de don Paez, la séduisait par son souverain mépris des conventions sociales, sa glorification hardie des jeunes et subites amours, ses fiers défis à la mort.

Elle adorait sa muse à peine voilée, qui s'étourdit de ses doutes au bruit des baisers voluptueux, au choc des coupes emplies, au cliquetis des épées sanglantes, et préserve de toutes souillures, même dans les titubations de l'ivresse, son aristocratique élégance.

Sándor ne se doutait guère que cette poésie troublante lui avait ouvert les voies triomphales. Irén découvrait à chaque instant des rapports étroits entre l'humeur bizarre du jeune homme et celle des héros de l'auteur des *Nuits*. Elle le voyait passer tout-à-coup et sans cause apparente, d'une joie frénétique à une tristesse noire, et les soubresauts d'émotion qu'elle en éprouvait l'attachaient à lui en l'intéressant.

Souvent, il entrecoupait sa conversation de réti-

cences, s'enveloppait d'un mystère impénétrable, semblait vouloir dissimuler un secret pesant d'un poids lourd sur son existence.

Irén se persuadait alors qu'il lui appartenait de rendre à la sérénité ce cœur prêt à se rompre sous ses propres tiraillements. Disposée au sacrifice, elle en savourait par avance les jubilations ineffables.

Un jour, Sándor la trouva plus pâle que d'habitude. Ses yeux meurtris laissaient voir les traces d'une veille prolongée. Ils baignaient encore dans le cristal humide d'une dernière larme.

Elle portait une robe de mousseline blanche, dont la nuance s'harmonisait délicieusement avec la blancheur rosée de son teint. Un ruban de couleur mauve faisait jaillir des tons dorés du blond adouci de ses cheveux. Dans son corsage, soulevé par des soupirs, un bouquet de pensées brunes reposait ses pétales attristés sur les arabesques aériennes d'un nid de dentelles.

— Mon amour, qu'avez-vous? lui demanda-t-il, avec des inflexions musicales dans la voix et comme saisi par la majesté de cette jeune douleur.

— Lisez! répondit-elle, en lui tendant une lettre.

Cette lettre était du comte. Elle annonçait son prochain retour au château et l'arrivée simultanée du baron Voldyna. Sur un ton qui n'admettait pas de réplique, elle prescrivait à Irén de se préparer à la cérémonie prochaine de son mariage.

Sándor garda longtemps le silence. Un flot tumultueux

tueux de pensées contradictoires s'agitait dans son cœur.

— Qu'avez-vous résolu? dit-il enfin.

— Puis-je trancher cette question sans vous?

Un feu sombre s'alluma dans les yeux de Sándor.

— Êtes-vous disposée à me suivre?

— Me jurez-vous sur votre honneur de magyar, dit-elle avec solennité, que vous serez toujours à moi, comme je me livrerai à vous, et que désormais nos existences seront unies dans la maladie comme dans la santé, dans les larmes comme dans le rire, dans l'infortune comme dans la prospérité?

— Je le jure!

Le cœur d'Irén battait avec force.

— Scellons ce contrat d'un baiser, s'écria Sándor.

Les lèvres des jeunes gens se confondirent dans une fusion si magnétique que la vie de chacun d'eux se transsubstantia dans la vie de l'autre.

— Soyez ici demain à cinq heures, dit Irén avec résolution. Nous arrêterons définitivement les conditions de notre départ.

Vingt-quatre heures après, un peu avant le moment fixé, Sándor chevauchait sur le chemin de Kemény, mais il s'avancait lentement, la main serrant la bride pour contenir l'ardeur de Madár.

Il s'efforçait de mettre le cheval au pas, comme s'il redoutait d'arriver. L'expression de sa figure trahissait l'anxiété. Depuis la veille, un combat sans trêve se livrait dans son âme. Quelle en était la cause? Pourquoi ces angoisses? Ne touchait-il pas au but de ses désirs? Encore quelques heures

et sa vengeance allait être assouvie. Rien ne s'opposait plus à ses desseins. Il était sur le point d'infliger au comte les plus cruelles représailles. Demain, il goûterait la satisfaction la plus douce au cœur d'un rival. Et sa tête ployait sous la tristesse et son œil morne semblait chercher dans la terre un abîme où il pourrait s'engloutir !

C'est qu'il était maîtrisé par un sentiment nouveau, dont la puissance venait depuis peu de se révéler en lui.

Il adorait Irén !

Cet amour s'était en quelque sorte glissé en sournois dans tout son être. Le charme avait opéré sans qu'il en eût conscience.

Absorbé par son ressentiment, comment aurait-il pu s'apercevoir qu'il devenait peu à peu la proie d'une séduction d'autant plus sûre qu'elle s'insinuait alors qu'il avait l'esprit tendu vers un objet opposé ?

Mais à peine ses serments avaient-ils été déposés dans le sein d'Irén que sa tendresse latente pour la jeune fille s'était déclarée souverainement pour le dompter à son tour,

Déconcerté par cette passion inattendue, une question capitale se posait dans son esprit, dont il ne pouvait trouver la solution. Qu'allait-il faire ? Était-il en état de soutenir Irén selon son rang ? Ses modestes ressources épuisées, qu'arriverait-il ? Oserait-il faire à la jeune fille cet aveu déshonorant : « Je vous ai trompée » ? Et s'il lui dévoilait sa condition sociale, s'il en était réduit à lui dire un jour : « Je ne suis qu'un pauvre csikós », ne

risquait-il point de perdre son amour et d'encourir son mépris !

Il se refusait d'ailleurs à admettre qu'il pût choisir celle qu'il aimait maintenant comme l'instrument d'une vengeance devant rejaillir sur celle qu'il avait aimée. Ce serait rendre l'amante dévoué victime de l'amante infidèle.

— Décidément, murmura-t-il, je ne puis sacrifier Irén à ma haine contre son père.

On ne cueille pas une fleur pour en souffleter un ennemi.

Et il s'avancait découragé, mais résolu à immoler son amour au bonheur de la noble jeune fille qui, dans sa candeur, lui avait confié son sort.

— Seulement, se demandait-il, comment expliquer mon refus de la soustraire au mariage dont elle est menacée ? Quels motifs invoquer pour justifier l'adieu définitif que je vais lui adresser aujourd'hui même ? De quel prétexte plausible colorerai-je une rupture si imprévue pour elle ?

Destinée étrange ! Deux fois déjà, il avait entrevu l'amour ; la première fois, l'amour l'avait fui, et maintenant il était obligé de fuir l'amour.

Il était si profondément plongé dans ses amertumes que Madár le conduisit au bas du kiosque sans qu'il s'en fût aperçu.

— Comme vous arrivez en retard ! lui dit Irén. Ne voyez-vous pas l'orage qui s'annonce ?

— Quel orage ?

Il leva la tête ; le temps était aussi sombre que son âme.

— Ami, longez le mur du parc, à gauche, vous

trouverez une poterne. Attendez un instant, je cours vous ouvrir.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il gravissait avec Irén l'escalier du kiosque, après avoir mis Madár en sûreté dans la grotte.

— Regardez, dit Irén, en tendant le bras vers le ciel, quel drame émouvant se prépare.

Rien de plus imposant, en effet, que ce spectacle. Depuis le matin, les brises maritimes du sud-ouest poussaient vers les Karpathes du nord-est de nombreux cirrus qui s'étaient emplies d'eau en traversant l'Adriatique. Arrêtés par les cimes dénudées, ils s'étaient formés en masses compactes, se soudant ensemble et développant entre le soleil et la terre un noir rideau de nuages. Vers quatre heures et demie, leur épaisseur semblait vouloir écraser la puszta. Un quart d'heure plus tard, de légers cumulus, d'un blanc fauve presque lumineux, coururent aussi en bandes éparses et rapides vers les Karpathes. Presque au même instant le vent souffla dans les hautes régions aériennes en sens contraire et fit rétrograder les bataillons profonds des nuées noires.

Instantanément, la terre garda le silence comme terrifiée par les apprêts de la lutte formidable qu'allaient se livrer les éléments. Seul, un troupeau de buffles affolés, méconnaissant la voix des pasteurs impuissants à les rallier, se précipita dans la mare avec l'impétuosité d'une avalanche. Ils venaient demander un refuge à cette eau fangeuse et, n'exposant à la surface que leurs mufles, ils emplissaient l'espace de beuglements d'épouvante,

Pressée contre Sándor, Irén subissait le contre-coup de la fermentation électrique de la terre et du ciel. De larges gouttes de pluie permirent à la substance fulgurante du haut d'attirer à elle celle du bas. Un trait phosphorescent illumina tout à coup les points les plus sombres de l'horizon, tandis qu'un son grave s'avavançait en ronflements majestueux.

Aussitôt les nuages s'épanchèrent sur le sol en larges nappes d'eau. Le vent se déchaîna dans les taillis avec rage. La voix tonnante de la foudre se rapprocha de plus en plus. Répercutées par la surface inférieure des nues, les ondes sonores grondèrent avec fracas et la nature sembla vouée à un écroulement prochain, au milieu de l'éblouissement des éclairs et du roulement du tonnerre.

Émus par une commotion d'une violence extraordinaire, les deux jeunes gens s'étaient étroitement enlacés. Sándor, assis, tenait Irén sur ses genoux et l'enveloppait de ses bras comme pour la protéger contre les assauts de la tempête. L'occurrence était si tragique que ces deux êtres si jeunes et si beaux purent croire un instant que l'heure de leur anéantissement était venue. Instinctivement, leurs bouches se cherchèrent comme pour exhaler la vie dans l'ivresse d'un dernier baiser.

— O Sándor, s'écria Irén, si je pouvais mourir foudroyée sur ton cœur!

Pour toute réponse, Sándor la couvrit de caresses brûlantes et ce fut à la lueur des éclairs et aux éclats du tonnerre qu'ils cédèrent à l'entraînement irrésistible d'une passion partagée.

IX

EN DEÇA DE LA TISZA.

Les habitants de Kecskemét qui, le 28 août 1847, s'étaient levés à quatre heures du matin, purent voir entrer dans la ville deux cavaliers, un jeune homme et une jeune femme, dont la physionomie radieuse semblait défier le mauvais sort.

Un voile de gaze bleue cachait sous l'épaisseur de ses plis la tête de la jeune femme. Amolli par l'humidité de la nuit, il avait pris le modelé des traits, dont il accusait les lignes gracieuses. De folles boucles de cheveux, doucement soulevées par la brise matinale, jouaient autour d'une nuque blanche et potelée. Un rayon de soleil les lustre de reflets qui tranchaient comme des fils d'or sur la sombre fourrure de la toque.

L'amazone montait une jument isabelle pleine

de feu. Elle tenait la bride d'une main exercée. Son corps juvénile suivait la cadence du trot de la bête ; il se raidissait, svelte et ferme, sous une robe de couleur sombre. Sur l'épaule gauche flottait un dolman de velours noir, bordé de peau de renard comme la toque. Un pied d'enfant, chaussé d'une botte en fin cuir de Russie, montrait coquettement sa pointe sous les plis onduleux de la robe.

Le jeune homme portait aussi sur l'épaule un dolman de drap noir bordé de peau d'astrakan. Une attila gros beu dessinait le fier contour de sa taille. Sa figure brune se dessinait d'un air mâle, durci par une légère pointe d'orgueil. Il enveloppait sa jeune compagne d'un regard tendrement protecteur, tandis que son petit alézan doré semblait mettre sa fougue au service de la jument dont la destinée paraissait liée à la sienne.

Un grand lévrier marchait auprès de la jeune femme.

Ils mirent pied à terre dans la cour de l'hôtel de l'Aigle-Noir, Les valets décrochèrent les portemanteaux bouclés sur la croupe des chevaux, une servante invita la jeune femme à la suivre ; elle l'introduisit dans la plus belle chambre du premier étage. Le jeune homme ne s'y rendit qu'après avoir donné au garçon d'écurie des instructions minutieuses sur les soins tout particuliers dont il recommanda que les chevaux fussent entourés.

Il entra dans la chambre au moment où les domestiques en sortaient. Après avoir fermé la porte

à double tour, il posa ses mains sur les épaules de sa compagne.

— Ma chère Irén, lui dit-il, regrettez-vous de m'avoir suivi?

— Quelle demande, mon Sándor? Et vous?

— Moi! je ne vis plus sur la terre. Mon front touche aux étoiles, mon cœur nage dans un lac de délices, et, quand je vois ton âme si pure me sourire dans le miroir de tes yeux, je sens que je suis plus qu'un homme, car je plane sur des nuages d'azur, dans les régions sereines du parfait bonheur.

Les deux jeunes gens prirent alors un repos nécessaire. Les paupières fermées ils murmuraient encore des protestations de tendresses.

Irén se réveilla la première. Depuis longtemps déjà, le soleil s'insinuant dans les fentes des persiennes closes, zébrait de rayures d'or le parquet de la chambre silencieuse. La jeune fille eut quelque peine à se reconnaître : la tête de Sándor reposait sur son bras. Elle l'effleura de ses lèvres et se prit à réfléchir à sa situation.

C'était donc bien vrai : elle avait fui le château paternel! Une existence nouvelle s'ouvrait, dont elle n'entrevoyait que les douces promesses. Elle allait parcourir une carrière où elle n'aurait que des fleurs à cueillir et des parfums à respirer!

Et d'abord, elle n'avait plus à craindre de se flétrir au souffle délétère du baron Voldyna. Grâce au ciel, elle appartenait à un véritable époux, à celui qui la tenait de l'amour. Cette union serait légi-

timée plus tard, elle n'en doutait pas. Il faudrait sans doute déployer une longue persévérance pour calmer l'irritation de son père et l'amener à composition. C'était une place forte, non pas à emporter d'assaut, mais à réduire. En se concertant avec Sándor, ils arrêteraient tous deux le plan du siège, ils traceraient des lignes de circonvallation et pratiqueraient des mines avec l'aide de M^{lle} Massot. Cela n'était qu'une affaire de temps, de patience, d'ingéniosité d'esprit.

Maintenant, y avait-il autre chose à faire que de s'abandonner aux charmes de l'heure présente ? Sa bourse était gonflée des trois mille florins remis naguère par l'intendant à M^{lle} Massot. Elle y avait ajouté un millier de florins perçus sur sa cassette particulière. Sándor disposait environ de douze cents autres florins. Avec de telles ressources, on pourrait bien vivre un an, au moins, si l'on ne faisait pas de folies, si une économie relative présidait aux dépenses qui ne pourraient être excessives. La force des choses les conduirait à éviter le séjour des grandes villes. Il est d'ailleurs dans l'instinct de l'amour de s'abriter sous les toits muets, de s'isoler dans les demeures écartées, de dérober ses joies aux yeux des jaloux et aux entreprises des envieux.

— Séparée du monde entier, pensait Irén, vivre auprès de Sándor, dans la paix d'une chaumière, c'est là mon rêve.

Comme la prudence commandait de ne pas prolonger outre mesure la première étape, elle ra-

nima les paupières de son amant sous la moiteur de ses baisers.

A cette chaleur suave, les yeux de Sándor s'ouvrirent.

— O ma reine ! dit-il en pressant tendrement Irén sur son cœur, mes sens étaient bercés par un songe charmant, mais mon réveil est plus délicieux que le songe.

Quand ils furent levés, ils commandèrent le déjeuner dans leur chambre. En attendant, ils s'accoudèrent un instant à la fenêtre. Une place immense déroulait au loin ses limites. Des balayeurs enlevaient les dernières épluchures du marché qui s'y tenait tous les matins.

Une bande d'une demi-douzaine d'hommes à l'aspect farouche passa devant la porte de l'hôtel. Leur teint bistré, de longs cheveux noirs et luisants, des lèvres épaisses, le feu sombre de leurs regards, tout en eux était étrange. Chacun portait un instrument de musique : violon, alto, basse, contre-basse, clarinette, cymballum. Celui qui paraissait être leur chef leva par hasard la tête et aperçut Irén et Sandor.

— Ho ! s'écria-t-il, et la bande entière s'arrêta.

Les *czigány* préparèrent leurs instruments. Tout en se mettant d'accord, ils semblaient s'inspirer de la beauté du jeune couple. La petite main d'Irén leur envoya un signe d'encouragement. Ils y répondirent par un sourire admiratif, qui laissa voir des dents d'une blancheur éburnéenne briller entre leurs lèvres couleur de suie.

Une modulation entrecoupée d'énergies et de

langueurs monta bientôt vers le balcon. Le rythme, s'échappant en élans pathétiques, retombait tout à coup pour se développer en harmonies d'une grâce exquise. C'était un chant d'une originalité saisissante, dont les pétulances jetées à toute volée avaient des retours d'une mélodie enchanteresse. Au milieu de phrases délicates étincelaient parfois des traits enfiévrés.

Les yeux de Sándor pétillaient d'enthousiasme, tandis qu'Irén, subjuguée par la poésie capiteuse du concerto, s'appuyait sur l'épaule de son bien-aimé. Jamais musique commandée d'avance n'avait pénétré aussi profondément dans l'âme de jeunes époux. Les fugitifs voyaient dans cette aubade chaleureuse les sourires du présent et les promesses de l'avenir. Leurs libres noces étaient sanctionnées par les magies d'un art qui réveillait toutes les puissances du cœur. Il excita en eux des transports qu'ils ressentirent comme le présage d'un bonheur éternel.

Les rayonnements de cette espérance scintillaient dans leurs yeux. ils communiquèrent une verve endiablée aux cigány. Ceux-ci renforcèrent leur finale de vibrations si glorificatives, que les dernières ondes sonores s'élevèrent vers les jeunes gens comme les bouffées lumineuses d'une apothéose.

Irén jeta dix florins aux musiciens, qui la remercièrent en la saluant, comme s'ils eussent remercié la reine. Leur chef donna le signal d'un autre air, mais la jeune femme leur fit signe que non de la main.

— Je désire, dit-elle, en attirant Sándor dans la chambre, rester sous l'impression de ce morceau ; il m'a remuée jusqu'au plus profond de mon être.

Du reste, le déjeuner était servi, et ils y firent honneur. Les émotions d'amoureux éprouvées depuis la veille ne leur avaient pas enlevé l'appétit, au contraire.

Après le repas, ils parcoururent la ville pour se procurer les objets de voyage nécessaires. Une calèche légère, mais solidement suspendue, fut achetée. Madár et la Hoca, orgueilleux des harnais tout neufs, se rangèrent docilement de chaque côté du timon. Deux tout jeunes gens, le frère et la sœur, orphelins depuis peu, désiraient entrer en service ; Irén les arrêta.

Gabor excellait à conduire ; il reçut l'emploi de cocher. Milus fut investie des fonctions de cuisinière, qu'elle dut cumuler avec celles de femme de chambre.

Irén compléta sa garde-robe. Vers deux heures de l'après-midi, on se mit en route. Madár et la Hoca, la tête relevée, la pointe des oreilles en avant, prirent une rapide allure. Tournoyant sur lui-même, tout en courant, Morja leur aboyait aux naseaux. Gabor, fier de sa nouvelle position, se campait impassible sur son siège. Milus se réjouissait d'aller voir du pays. Quant à Sándor et à Irén, ils goûtaient avec gravité le bonheur de s'élancer dans l'inconnu.

Ils formaient tous ensemble un tableau d'une fraîcheur juvénile qui enchantait les passants. Tous les regards leur étaient amis et les envelop-

paient d'une atmosphère sympathique. Chacun, du fond du cœur, leur souhaitait bon voyage.

Bientôt l'attelage roula dans la puszta Hortobagy. Sándor, qui connaissait ces parages, guidait le jeune cocher dans la direction de Debreczén. A proprement parler, il n'y avait pas de route. Les pas des animaux sur le gazon pelé, de larges fondrières de boue, des ornières de chars formaient plutôt une piste qu'un chemin.

La plaine, unie comme une mer tranquille, déroulait ses horizons à perte de vue sous un ciel infini. Elle était coupée de grandes lignes d'une beauté simple et sévère. De loin en loin, de rares bouquets d'arbres, le bras oblique d'un puits à bascule et, parfois, dépassant à peine la crête des herbes, le toit enfumé d'une misérable csarda. Nul ruisseau n'égayait cette austère monotonie. La prairie jaunissait sous les ardeurs du soleil et ne verdoyait que dans un lointain vaporeux. Parfois, un renflement de terrain rompait l'uniformité du sol.

C'était un monticule de sable mouvant, poussé là par les tempêtes de l'hiver.

Les voyageurs n'atteignirent Debreczén que le troisième jour. Malgré la solitude des immensités qu'ils franchissaient, ils ne sentirent pas un seul instant la morsure de l'ennui. Ils jouissaient d'une entière liberté de mouvements. Que ne pouvaient-ils vivre toujours ainsi, sans plus de gêne !

Pénétré du sentiment de sa responsabilité, Gábor restait attentif à ses chevaux et silencieux. Mais la petite Milus contenait difficilement son humeur

enjouée. Sándor et Irén, entraînés par sa gaieté communicative, la mirent à son aise et l'engagèrent à s'abandonner franchement à son joyeux naturel. Ses saillies spirituelles, ses réflexions naïves les amusaient. L'enfant se risqua jusqu'à oser fredonner une chanson populaire. Elle ne se doutait guère du plaisir qu'elle allait faire à Irén. Il lui fallut épuiser son répertoire. Le nez au vent, la joue en fleur, ses dents humides riant entre ses lèvres sanguines, Milus lançait dans le silence solennel de la puszta les notes folâtres de son chant de fillette :

Je bois du vin le dimanche,
Je ne travaille pas le lundi ;
Il est bon de flaner le mardi,
Et de rester couché le mercredi,
De se soigner le jeudi,
De s'amuser le vendredi,
Et de se demander le samedi :
A quoi allons-nous travailler ?

Tout le monde répétait le refrain. Pendant ce temps, les chevaux trottaient en cadence. Morja allongeait de contentement son museau pointu vers Irén, et tout là haut, invisible dans l'éther, une allouette répondait, de son pur ramage, comme un écho des nues.

Si la puszta est ordinairement solitaire, elle n'est pas absolument déserte. Quand un fourmillement rayait d'une ligne grisâtre le fourré vert des herbes lointaines, on était sûr de s'approcher d'un troupeau de moutons. Bientôt les groupes se déta-

chaient de la masse, et on distinguait enfin les individus. C'était alors un défilé interminable.

En tête, les bœliers agitaient des clochettes destinées à attirer la bande tout entière. Des épau-neuls couraient dans les rangs pour presser les retardataires. Sur les flancs, des chiens-loups fauves, à queue lourde, protégeaient le troupeau contre les loups et les bétuyars. Derrière, le juhász (berger) s'avancait lentement, dans sa placide sérénité, comme un pasteur biblique. Qu'il jouât de la flûte ou qu'il fumât dans sa pipe de bois, sa marche ne s'écartait jamais du pas majestueux. Appuyé sur un long bâton à crosse d'évêque, il était couvert d'une bunda flottante, au bas de laquelle courait une guirlande de cœurs rouges, destinés à enflammer celui des jeunes filles. Sur son épaule, une tarisznya (besace) de toile blanche, rouge et verte, contenait sa maigre pitance et, à son côté, pendait un kulacs (buire en bois) plein d'un vin aigrelet, dont il se chatouillait de temps en temps le gosier.

Mais la calèche roulait toujours, la troupe fourmillante se fondait derrière elle dans un horizon poussiéreux, les aboiements des chiens n'étaient plus apportés que par des ondes sonores expirantes, et la plaine rentrait dans son silence accoutumé.

En traversant les villages, nos voyageurs surprénaient des scènes champêtres charmantes en leur naïveté.

Un petit bères (valet de labour) se tient debout, appuyé contre les ridelles de son char. Il est aussi fier qu'un huszár sur son cheval. La voiture est

attelée de trois paires de bœufs. En tête, le bœuf de labour porte une énorme cloche qui sonne. Le béres crie : Csako ! pas de paresse ! Puis, il saisit le fouet dont le manche a deux coudées et la lanière trois. Il frappe impitoyablement.

Dans le jardin voisin, Kati arrachait de mauvaises herbes. Elle reconnaît le béres au claquement du fouet, sa joie la trouble au point qu'elle arrache les fleurs avec l'ivraie. Qu'en faire maintenant ? Elle les offre en riant au béres par dessus la haie. Celui-ci descend, prend le bouquet, l'accroche à son chapeau et, plein d'un nouveau courage, il saute dans le char. Il cingle l'air de son fouet plus fort que jamais et conduit ses jeunes bœufs avec la majesté d'un vieux roi.

Dans l'après-midi du deuxième jour, Sándor aperçut loin de la route un troupeau de chevaux. Instinctivement, il donna l'ordre à Gábor de se diriger de ce côté.

Effrayés à sa vue, les premiers chevaux se replièrent sur le gros de la bande, mais Sándor descendit de voiture. Les chevaux voulurent d'abord faire bonne contenance. Ils se réunirent en un groupe pressé, inquiet, nerveux. Passant tour à tour leur tête curieuse sur la croupe les uns des autres, ils avaient des mouvements d'oreilles effarouchés pleins d'une grâce sauvage et regardaient l'étranger d'un œil craintif. Sándor fit un bruit particulier de la bouche. Aussitôt, le cercle se rompit, le groupe sauta, se cabra, se bouscula pour s'enfuir enfin dans la plaine d'une course folle, effrénée, vertigineuse,

Ce que voyant, les csikós s'avancèrent vers Sándor. Celui-ci fit signe à Gábor de s'approcher.

Émerveillés de la beauté d'Irén, les csikós mirent chapeau bas.

— Si vos seigneuries le désirent, dit le chef, nous allons leur donner le spectacle de la capture d'un cheval.

— Très volontiers, répondirent les jeunes gens; nous applaudirons avec plaisir à votre adresse.

— Voyons ! Pista, montre ton savoir faire à ces illustres seigneurs.

Pista était un beau garçon bien découplé, âgé de vingt-deux ans environ. Ses cheveux tombaient en deux longues tresses le long de ses joues. Il s'assujettit sur ses étriers, et annonça l'intention de s'emparer d'une jument grise qui paissait à une trentaine de pas. La lanière de son fouet, démesurément longue, portait à son extrémité trois petites balles de plomb. Il fallait lancer cette lanière de manière à ce qu'elle entourât le cou de l'animal et le garrotter ainsi comme dans un lacet. Pista s'avança lentement vers la jument; mais celle-ci flaira le danger et se déroba à fond de train. Le jeune csikós s'élança pour la rattraper. Ce fut une poursuite acharnée, tenace, implacable. Une distance de cinq mètres seulement séparait les deux bêtes, mais cette distance ne put être franchie. Pista eut beau suivre les tours et détours de la jument; il eut beau répéter ses bonds insensés, ses élans prodigieux, ses écarts ailés, il ne parvint pas à gagner un pouce de l'éloignement qu'il plut à la jument de maintenir entre elle et lui. Couvert de

sueur, harassé de fatigue, découragé, honteux, il fut obligé de s'avouer vaincu.

— Voulez-vous me permettre d'essayer si je serai plus heureux ? dit Sándor au pasteur en chef.

— Si cela fait plaisir à Votre Grâce, répondit celui-ci, avec une politesse où perçait l'ironie.

Sándor ordonna de dételer Madár. Il lui passa tout simplement un licou dans la bouche et sauta sur son dos, à poil. Il fit d'abord tourner son fouet au-dessus de sa tête.

— La jument est fatiguée, fit-il, il ne serait pas généreux de la pourchasser à l'aide d'une monture fraîche. Je vais m'emparer de ce poulain qui broute là-bas, solitaire.

La poursuite s'engagea plus vive peut-être que celle de tout à l'heure ; les sauts, les écarts, les bonds, les demi-voltes et les voltes se succédaient avec une rapidité incroyable. Mais la lutte ne se prolongea pas plus de vingt minutes. Le poulain s'étant jeté à gauche, alors que son mouvement se dessinait à droite, Sándor, qui avait éventé la ruse, brisa son élan du même côté, et, faisant siffler l'air de son fouet, il allongea si habilement la lanière, que l'animal surpris s'arrêta court, étreint par la corde comme dans un cercle de fer. On s'en empara aussi facilement que d'un mouton.

Enthousiasmés, les csikós lancèrent leurs chapeaux en l'air en poussant des « Eljen ! » (vivats) d'admiration.

Sándor avait opéré la capture sans oser ôter son cigare de la bouche. Madár, lui, ne soufflait même pas, tandis que le poulain était couvert d'écume.

Tout à coup, un csikós signala un lièvre, qui, parti des pieds d'un groupe de chevaux, filait comme un trait. S'élançer à sa poursuite et l'atteindre fut pour Sándor l'affaire d'un instant. Se couchant à plat ventre sur le dos de Madár, il saisit de sa main droite le lièvre par les oreilles l'enleva et vint le porter en riant sur les genoux d'Irén.

Son agilité, son sangfroid, son adresse avaient stupéfait les csikós. Irén le complimenta d'un regard gonflé d'orgueil.

X

LES ÉMOTIONS DE MADEMOISELLE MASSOT

Que s'était-il passé au Vár le lendemain de la fuite de la comtesse?

Les palefreniers constatèrent l'absence de la Hoca dans l'écurie et celle de Morja dans sa niche. Ils n'en furent pas autrement surpris. Leur jeune maîtresse était si excentrique! Il lui avait sans doute pris fantaisie de faire une promenade matinale et solitaire. On la verrait revenir tantôt. Il n'y avait donc lieu ni de s'étonner ni de s'alarmer.

Une heure après, cependant, quand ils amenèrent son cheval à l'intendant Virag, prêt à effectuer dans les domaines sa tournée quotidienne, ils lui firent part de la disparition de la jument et du chien.

Doué d'une pénétration d'esprit plus affinée que celle de ses grossiers subordonnés, le seigneur Virag trouva le fait moins facile à expliquer.

Il eût été impossible à la comtesse d'ouvrir sans clef la lourde porte d'entrée du Vár. Elle était donc sortie par une autre issue. Pourquoi, d'ailleurs, n'avait-elle réveillé personne? Les grands n'ont pas l'habitude de ménager ainsi leurs serviteurs. Que la jeune fille ait cédé à la bizarre envie de battre la campagne avant le jour, cela se pouvait concevoir, mais qu'elle fût partie clandestinement, pour laisser ses gens dormir en paix, voilà ce qui n'était pas admissible.

Il planait donc sur le fait un mystère à éclaircir. Peut-être le cheval et le chien avaient-ils été volés. Les bétyars sont si audacieux! Justement, Virag avait rencontré souvent, ces jours derniers, dans les environs du Vár, ce drôle de Miklós. C'était peut-être lui qui venait étudier les moyens de faire ce mauvais coup et l'avait mis à exécution.

L'intendant examina l'écurie, mais il n'y découvrit aucun indice. Les palefreniers venaient de balayer et d'enlever la litière de la nuit. Ils avaient donc fait disparaître toute trace qui aurait pu le mettre sur la voie.

Dans un coin de l'écurie se trouvait une petite porte de communication avec le logement intérieur. Cette porte s'ouvrait rarement. Virag se rendit dans le corridor qu'elle séparait de l'écurie. Contrairement à l'habitude, la clef ne se trouvait plus dans la serrure. Pourquoi?

Tout le long du corridor, sur le carreau, gisaient, clair-semés, des débris de paille maculés de fumier. Plus de doute, on était passé par là.

L'autre extrémité du corridor donnait sur le

jardin. La clef de la seconde porte ne se trouvait pas davantage en dedans. Virag sauta dans le jardin par une fenêtre du rez-de-chaussée.

Il distingua sur le sable des traces singulières, faites comme par les quatre pieds d'un cheval, mais ce n'étaient point ces courbes vigoureusement dessinées dont les fers des chevaux laissent l'empreinte.

Les traces le conduisirent dans le parc. A une certaine distance, le sol avait été piétiné, et, à partir de cet endroit, on voyait, distinctement imprimée sur la terre, une piste fraîche laissée par les sabots ferrés de la Hoca.

Virag porta ses regards autour de lui. Non loin de l'allée, dans le taillis, un morceau de linge tachait la verdure de sa couleur roussâtre. Un peu plus loin, un morceau semblable, puis un troisième, enfin un quatrième. Dans chacun de ces fragments de tissu se trouvait un tampon de paille ; à l'un d'eux pendait une ficelle. La lumière se faisait dans l'esprit de l'intendant ; il devenait évident pour lui que ces linges et ces tampons avaient servi à envelopper les pieds de la Hoca pour amortir le bruit de ses pas.

Arrivé au kiosque, les traces étaient plus nombreuses jusqu'à la poterne ; deux chevaux avaient dû passer dans l'allée. Du reste, aucun indice de pas humains. Intacte et fermée à clef comme d'ordinaire, la porte de la poterne n'avait pas subi d'effraction.

Le brave Virag considéra comme étranges toutes ces circonstances. Elles lui fournirent une raison

de plus de poursuivre ses investigations. Accompagné de deux valets, il fit le tour du château et se rendit du côté extérieur de la poterne. Il examina de nouveau le sol ; à dix mètres environ du mur d'enceinte, les traces de chevaux tournaient subitement à gauche, quittaient le sentier et se perdaient dans les hautes herbes. Impossible de les suivre plus loin.

En interrogeant la plaine d'un œil désappointé Virag aperçut, à la distance d'une portée de carabine, un homme baissé vers la terre, qui semblait ramasser, cueillir ou chercher quelque chose. Il s'avança vers cet homme. O surprise ! c'était Miklós !

— Ah ! je te tiens, drôle, lui dit-il ; c'est toi probablement qui as volé, cette nuit, la jument de la comtesse.

— Comment donc ! répondit le vagabond, n'est-ce pas moi qu'on accuse de tous les méfaits qui se commettent dans la contrée ? Un de plus ou de moins, qu'importe !

— Ta présence dans ce lieu, à cette heure, n'est-elle pas une preuve de ta culpabilité ?

— Je vous ferai observer, seigneur Virag, que votre raisonnement n'est pas fort, attendu que si j'avais volé la bête en question, il est certain que je serais allé la vendre au loin et que vous ne me verriez pas ici en ce moment.

— Alors, que fais-tu là ?

— Ceci me regarde.

— Je te forcerai bien de le dire, coquin ! s'écria Virag en marchant sur lui, menaçant.

— Vous écorcheriez Miklós de la tête aux pieds que vous ne parviendriez pas à le faire parler quand il a résolu de se taire.

— Dans ce cas, je vais t'emmener au Vár. Si tu n'es pas l'auteur du vol, tu en es certainement complice, et je veux te tenir à la disposition de la justice. Marchons !

— Ma foi, j'y consens. Seulement, je vous préviens qu'il faudra me bien nourrir; autrement, bonsoir la compagnie.

— Je suis trop humain pour te laisser manquer de quelque chose. Du reste, on n'a rien à refuser à ceux qui n'ont pas longtemps à vivre, et comme tu seras sans doute pendu...

— Pendu !... Et pourquoi cela, seigneur Virag ?

— Parce que tu ne vis que de vols et de rapines,

— Si ce n'est que ça, dites-moi donc la différence qui existe à cet égard entre un bétyar et un intendant ?

Les deux valets éclatèrent de rire.

— Misérable ! s'écria Virag, furieux de se voir raillé ainsi en présence de ses subordonnés; une insolence de plus et je te fais périr sous le bâton.

— Oh ! oh ! et la potence qui vous attendrait ? N'auriez-vous pas à répondre de ce meurtre devant la justice du roi ? Croyez-moi, seigneur Virag, employez votre temps à chercher le voleur de la Hoca. Cela vaudra mieux pour vous, bien qu'au point de vue du résultat cela ne vous avancera guère.

— Nous verrons bien ; j'ai du flair, moi ! fit l'intendant avec suffisance.

— Vous, du flair ! Voilà encore une prétention à laquelle vous feriez bien de renoncer.

— Soit ; en attendant, je me suis assuré de ta personne, et c'est un pas fait dans l'enquête du vol.

— Vous ne vous êtes assuré de rien du tout, attendu que vous n'avez pas le droit de m'arrêter et que si je vous suis, je le fais volontairement. Puis, étant données les circonstances de la disparition de la jument, l'idée d'un vol est absolument ridicule.

Virag regarda le vagabond d'un air inquiet.

— Oui, cette idée est ridicule. Un enfant aurait tout de suite compris qu'il n'y a pas eu de vol. Il m'a suffi, ce matin, d'examiner pendant quelques minutes le sentier de la poterne et l'herbe de la puszta, pour me rendre compte de l'événement qui a dû se passer cette nuit.

— Tu sais donc ?...

— Je ne sais rien, mais je suppose et vous verrez que la réalité confirmera mes suppositions.

Au moment où Miklós prononçait ces mots, le groupe entra dans la cour du château. Toutes les figures paraissaient consternées. Sur la porte de l'habitation comtale, la jeune femme de chambre d'Irén pleurait.

En apercevant Virag elle courut à lui.

— Ah ! seigneur intendant, M^{me} la comtesse a fui cette nuit du Vár, pour n'y plus revenir...

Virag resta interdit.

— Eh bien ! fit Miklós en ricanant, est-ce moi qui ai volé la Hoca ?

— Où est M^{lle} Massot? demanda Virag...

— Dans sa chambre; cette pauvre demoiselle vient d'avoir une attaque de nerfs.

— Il faut que je la voie tout de suite. Annoncez-lui ma visite, Erzsi. Toi, Miklós, tu resteras ici jusqu'à l'arrivée du comte, n'est-ce pas? On aura recours sans doute à tes indications.

— Soit, mais j'exige une bonne nourriture. J'ai besoin de me refaire. Ce ne serait pas la peine d'habiter un beau château si l'on n'y vivait comme un seigneur.

Ah! ah! ajouta-t-il, en se tournant du côté des valets réjouis de sa bonne humeur, et en se frottant les mains, petit Miklós va se faire dorloter, choyer, bichonner. Ça le changera, je vous assure. Il n'en a pas l'habitude.

Virag trouva M^{lle} Massot à demi couchée sur un canapé. Sa toilette négligée, sa figure défaite, ses yeux rougis révélaient l'affaissement de son esprit. Elle prenait une tasse de tilleul fumant.

— Lisez, monsieur l'intendant, dit-elle, en lui tendant une lettre qui gisait ouverte sur ses genoux.

Virag lut à haute voix :

« Ma chère Massot,

» Des motifs, que je n'ai pas à vous faire connaître, m'obligent à quitter le château. Quand vous lirez ces lignes, je serai déjà loin. J'interdis à qui que ce soit ici de se mettre à ma recherche. Mon père est la seule personne qui ait de l'autorité sur moi. Il appréciera la conduite qu'il devra tenir lorsqu'il apprendra mon départ. S'il me re-

trouve, ce sera une affaire entre lui et sa fille. Je ne vous laisse pas son adresse, car je tiens à ce que l'événement ne lui soit connu que le plus tard possible.

» Vous m'obligerez, ma bonne Massot, de rester auprès de mon père. Vous prendrez la direction de la maison. Je vous recommande le portrait de ma noble mère. Veillez à ce qu'il ne subisse aucune détérioration. Vous garderez Erzsi à mon service. J'aurai plaisir à la retrouver au château, si jamais j'y reviens!

» J'ordonne à Virag de fournir à toutes les dépenses. S'il administre le domaine avec intelligence et probité, je lui en tiendrai compte plus tard.

» Que personne ne s'afflige de mon absence, vous surtout, dont je connais la sensibilité.

» Il est inutile d'ajouter que c'est moi qui ai pris ma jument et mon chien.

» Adieu et peut-être au revoir.

» Comtesse IRÉN. »

— Voilà une singulière aventure, dit Virag en rendant la lettre à la gouvernante.

— Singulière et terrible, au moins pour moi.

— Pourquoi terrible pour vous plus que pour tout autre?

— Parce que c'est surtout sur moi que pèse la responsabilité de la fuite de mademoiselle.

— Que voulez-vous? Vous ne pouviez l'attacher, n'est-ce pas? Vous n'avez rien à vous reprocher.

— Vous croyez, monsieur l'intendant?

— Si quelqu'un encourt des reproches ici, c'est M. le comte. Est-ce qu'un père doit laisser si longtemps une jeune fille seule, livrée à elle-même?

— C'est vrai! s'écria M^{lle} Massot, rassurée par l'opinion de Virag, M. le comte aurait dû surveiller sa fille.

— Elle se serait peut-être enfuie tout de même, car M^{lle} Irén ne craint personne; mais au moins elle n'aurait pas laissé ses pauvres serviteurs dans l'embarras.

— Bien dit, monsieur l'intendant. On ne saura jamais quelle émotion poignante j'ai ressentie en apprenant la vérité.

— Comment l'avez-vous sue?

— Mademoiselle est, vous le savez, très matinale. Tout à l'heure, ne l'entendant pas encore remuer dans sa chambre, suivant son habitude, et craignant qu'elle n'eût passé la nuit sans se coucher, ainsi que cela lui est arrivé il y a quelque temps, j'ai ouvert doucement la porte. La chambre était vide; sur le guéridon se trouvait cette lettre. Quel saisissement quand je l'ai lue! Absente ou présente, il sera dit que mademoiselle me causera toujours les émotions les plus pénibles.

— Alors, dit Virag, en souriant, il est à souhaiter qu'elle ne revienne plus?

— Mon Dieu! monsieur Virag, je ne dis pas cela: mademoiselle est bonne, d'un service facile, d'une politesse exquise; mais ses excentricités me causent des révolutions que mon faible tempérament ne peut supporter.

— Je dois en dire autant de M. le comte. On ne

sait jamais à quoi s'en tenir avec cet homme-là.

— Aussi, pendant l'absence de nos maîtres, nous allons être bien tranquilles.

— Assurément ; si ça pouvait toujours durer !

— Nous nous entendrions bien tous deux, n'est-ce pas, monsieur l'intendant ?

Et M^{lle} Massot jetait à Virag des regards significatifs. Mais celui-ci, hanté de plus séduisantes visées, fit semblant de ne pas remarquer les provocations de la Suisse. Pour couper court à des tentatives qui, du reste, ne se produisaient pas pour la première fois, il fit une réponse qui n'était pas congruante à la question.

— Oui, sans doute, habiter ce château, travailler peu ou point, toucher les fermages, sans avoir à rendre des comptes, ce serait charmant. Mais le devoir, mademoiselle, le devoir ?

Virag prononça ces mots en prenant une attitude austère. Il continua :

— ... Le devoir m'ordonne de faire connaître le plus tôt possible à M. le comte la fuite de sa fille.

Il salua et sortit.

— Encore un qui ne me comprend pas, murmura M^{lle} Massot. L'imbécile ! Quelle excellente occasion de nous rendre heureux, ici, tous deux. Il est donc écrit que je ne trouverai jamais un homme digne de mon cœur...

La Suisse avala une autre tasse de tilleul.

Pendant ce temps, Virag se disait en descendant l'escalier :

— Si elle était jeune et jolie, je ne dis pas ; mais quelle vieille folle ! Diantre ! un bel homme

comme moi, qui fait pâmer d'aise, rien qu'en se montrant, toutes les jeunes femmes du district, doit espérer mieux et viser plus haut. Elle n'est pas dégoûtée, la gouvernante...

Il rentra dans son logement, en redressant sa taille et en arrondissant ses bras. Un valet l'attendait.

— Qu'on m'amène Miklós, lui dit Virag.

Miklós parut un instant après.

— Voyons, baratom (ami), fit l'intendant, sur le ton d'une supériorité qui daigne s'abaisser jusqu'à la bonhomie, j'ai été un peu vif tout à l'heure. Inquiet de la disparition du cheval de la comtesse, je ne me possédais pas entièrement; il faut oublier cela.

— Il ne s'agit donc plus de me faire pendre ! dit le bétyar avec son air gouailleur.

— Non, tout le contraire. Veux-tu gagner beaucoup d'argent ?

— Ça dépend de ce qu'il faudra faire, car je suis un honnête homme, moi !

— Voici : Il suffirait de te rendre à Pest, de découvrir le comte Margody et de lui remettre une lettre que je vais écrire.

— Faudra-t-il lui dire ce qui s'est passé cette nuit ?

— Que s'est-il donc passé ?

— Croyez-vous donc, seigneur intendant, qu'on ait coupé la langue aux gens du château ? Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est la fuite de la comtesse est connue dans la plaine à dix lieues à la ronde.

Virag, qui se considérait comme un grand diplomate, ne se laissa pas déconcerter.

— Oui, la comtesse Irén est allée se promener, mais elle reviendra bientôt.

— A Pâques ou à la Trinité.

— Crois-tu qu'une jeune fille puisse aller bien loin toute seule?

— Non; mais la comtesse n'est pas seule.

— Qui t'a dit?...

— Décidément, pour qui me prenez-vous, seigneur intendant? Ne savez-vous pas que Miklós peut reconnaître et suivre la piste d'un cheval, cette piste fût-elle de plus de trois cents lieues?

— Sur la terre fraîche, sans doute, mais dans l'herbe?

— Aussi sûrement dans l'herbe que sur la terre.

— Mais alors tu vas me dire quelle direction la comtesse a prise?

— Oh! pour cela, n'y comptez pas. Certes, depuis que vous régissez les domaines de Kemény, vous avez dû bien... économiser. Mais, quelque grosse que soit la somme que vous avez mise de côté, vous n'êtes pas encore assez riche pour payer un tel service. D'autant plus...

Ici, Miklós hésita.

— D'autant plus?...

— Que j'en sais plus long que vous ne croyez.

— Qui t'a renseigné?

— Moi-même.

— Comment?

— N'avez-vous pas vu ce que je faisais ce ma-

tin, quand vous m'avez rencontré dans la puszta?

— Que faisais-tu?

— J'examinais les traces des deux chevaux sur l'herbe ; j'étudiais celle de la Hoca et celle de l'autre cheval, si bien qu'à présent je découvrirais n'importe où la piste des deux bêtes, sans compter que j'ai reconnu les empreintes de la monture qui accompagne la jument de la comtesse, et, par la monture, le cavalier.

Virag réfléchit un instant. Il ne poussa pas plus loin l'interrogatoire, convaincu maintenant de l'inutilité de ses efforts pour obtenir du bétyar de plus amples renseignements. Le comte seul, pensa-t-il, pourra, s'il le juge convenable, acheter le secret et le concours de Miklós.

— Acceptes-tu la mission de te rendre à Pest?

— Quelle récompense m'offrez-vous?

— Vingt-cinq florins.

— Ce n'est pas assez. Le trajet me prendra dix jours au moins, aller et retour. Je voyage à pied, mais je vis en grand seigneur. Cinq florins par jour, ce n'est pas trop pour un ambassadeur aussi distingué que moi : c'est donc le double qu'il me faut, seigneur intendant.

— Cinquante florins ! Tu veux m'écorcher. Cependant, comme c'est pour le service du maître, tu les auras.

— C'est entendu. Écrivez votre lettre, je déjeunerai pendant ce temps-là et je partirai aussitôt après.

Une heure s'était à peine écoulée que Miklós, son inséparable bâton à la main, quittait le Vár de

Kemény, la lettre de Virag soigneusement placée dans la doublure de sa besace.

Il se rendit d'abord dans la puszta, derrière le parc, à l'endroit même où il avait été surpris le matin. Il poursuivit ses investigations.

— C'est bien cela, disait-il en parlant à lui-même. Voici la trace de Madár et celle de la Hoca. Je m'en doutais. Depuis longtemps j'épiais Sándor. Comme il n'eût pas fait bon pour moi, s'il avait découvert mon espionnage, je ne le suivais qu'à distance, en prenant des précautions infinies pour n'être pas vu de lui. Enfin, j'ai su ses visites à la comtesse et je suis sûr maintenant que c'est avec lui qu'elle s'est sauvée cette nuit. Mais, où diable sont-ils allés? Suivons leur piste.

La piste le conduisit à Kecskemét. Justement il devait passer dans cette ville pour se rendre à Pest. Il ne la quitta point sans s'être assuré que Sándor et Irén s'étaient dirigés vers l'Est. Ses conversations avec les garçons d'hôtel et les valets d'écurie lui facilitèrent ses recherches. Il avait maintenant la certitude de retrouver, quand il le désirerait, les traces des fugitifs. En reprenant la route de Pest, il combina les divers plans de conduite qu'il tiendrait dans l'avenir, suivant la tournure que prendraient les événements,

XI

AU DELA DE LA TISZA

Les fugitifs franchirent la Tisza sur un pont de bateaux dans la matinée du troisième jour.

Une flore particulière leur annonça les approches d'un marais. Des roseaux s'inclinaient avec grâce au souffle de la brise et relevaient ensuite fièrement leurs panaches verts; des joncs hérissaient leurs pointes comme les baïonnettes d'une armée de Lilliputiens enfoncée dans la vase; des guimauves odorantes pénétraient l'air de leurs parfums.

Bientôt le chemin serpenta entre deux flaques d'eau stagnante.

Les fils confus des algues s'enchevêtraient aux linéaments embrouillés des conferves et couvraient la terre d'un fouillis de verdure noirâtre aux tonalités de vie intense.

Enfin, le marais apparut déroulant son immense

surface unie sous un ciel gris de fer. Une végétation puissante lui faisait, le long des bords, une ornementation en harmonie avec la moire de ses eaux. Ici, fleurissaient des sagittaires nuancées, le triglochin, le plantain maritime. Là, les nymphéas blancs, les nénuphars jaunes, les lentilles et les naïadées étalant à plat leurs larges feuilles, diapraient de fleurs variées le tapis liquide.

Dans les espaces libres, grouillait un monde d'oiseaux aquatiques. Aux endroits les moins profonds, pêchaient en eau trouble le pluvier des marais, l'ibis, le héron, des grues, des cigognes. Là où le lit de l'étang se creusait davantage, les oies sauvages se livraient à des évolutions bruyantes, en compagnie de canards au plumage irisé et de cygnes au col majestueux. Au-dessus, les mouettes, l'oiseau des tempêtes et les hirondelles de mer décrivaient d'immenses paraboles.

Tournant tout à coup à gauche, la route pénétra dans une grande prairie où paissait un innombrable troupeau de bœufs. Ces ruminants de la race Csaky, se distinguaient par leur pelage d'un blanc sale, qui prête un éclat extraordinaire à leurs yeux noirs. Leurs cornes, d'une longueur démesurée, se divisaient de chaque côté de la tête comme les deux traits d'une accolade. D'humeur farouche, beaucoup d'entre eux se livraient la guerre. Leurs crânes s'entrechoquaient alors avec des craquements effroyables. Ce n'était pas sans danger que les gulyas (pasteurs de bœufs), montés sur des chevaux comme les csikós, parvenaient à les séparer. Il fallait pour cela ne pas leur ména-

ger les coups d'une longue pique, à défaut de laquelle ils n'auraient pu maintenir leur autorité sur des animaux d'un naturel aussi sauvage.

Vers midi, la voiture entra dans la région des terres cultivées. Des champs de froment aux épis bondés de grains, n'avaient plus qu'à tomber sous la serpe du moissonneur. D'autres cultures, telles que le tabac, le blé de Turquie, des plants de tournesol indiquaient le voisinage de populations moins dispersées que celles du cœur de la puszta.

Les paysans, pour la plupart d'origine tartare, avaient leurs cheveux tressés en nattes, qu'ils fixaient derrière la tête au moyen d'un peigne de cuivre. Ils parcouraient les campagnes sur leur taliga, petit char à deux roues dont les moyeux sont reliés aux ridelles à l'aide d'arcs-boutants. L'unique cheval qui traîne ce char porte un harnais hybride compliqué d'une selle. Le conducteur se tient à califourchon ; il n'est donc pas un cocher, mais un cavalier.

Vers une heure de l'après-midi, les voyageurs aperçurent un tertre ombragé par une touffe de sureaux s'élevant sur la limite de deux propriétés. Ils y firent une halte pour laisser souffler leur attelage et prendre une frugale réfection.

Milus, assise les yeux tournés du côté de l'Occident, poussa tout à coup une exclamation de surprise. Désignant l'horizon du doigt, l'enfant montrait un paysage merveilleux. Au bord d'un lac d'azur, dans un encadrement de bois profonds et de taillis touffus, des palais blancs et roses, coiffés de coupoles multicolores, hérissés de flèches har-

dies, flanqués de tours et de campaniles, miraient, dans les eaux vaporeuses, leurs façades bariolées de colorations étranges.

Était-ce une illusion? Le tableau semblait fuir le regard. Puis, il oscilla sur sa base et s'évanouit, comme s'il avait été frappé d'un coup de baguette magique.

Stupéfaite, Milus consulta son frère. Gábor s'empressa de la satisfaire.

— Il y avait une fois, dit-il, une princesse nommée Delibaba, plus belle que le jour qui nous éclaire. Sur le point de se marier, son fiancé mourut par le feu du ciel. La princesse ne put surmonter son chagrin, et l'alla bientôt rejoindre dans la tombe. Depuis, son âme revient parfois voltiger sur la puszta et se plaît à faire revivre les lieux que, dans ses rêves, elle aurait voulu habiter avec son bien-aimé. C'est précisément une de ces apparitions que nous venons de voir.

Ce récit parut faire une vive impression sur l'esprit de la fillette, dont l'admiration n'était pas exempte d'un vague sentiment de terreur.

Iréen crut qu'elle devait le dissiper en substituant la vérité à la fable.

— Ce que vient de te raconter Gábor, lui dit-elle est une invention de poète. Les prétendues évocations de la princesse Delibaba sont uniquement le résultat d'un phénomène naturel, appelé mirage, que produit l'échauffement de l'air par les rayons du soleil.

Milus ouvrit de grands yeux, ne comprit pas un mot de ce que venait de lui exposer sa maîtresse et

s'en tint à l'explication de son frère, beaucoup plus accessible à son imagination que celle d'Irén à son intelligence.

Sándor voulait à toute force gagner Debreczén ce jour-là. C'était un samedi, et il tenait à montrer le lendemain dimanche, à Irén, l'imposante physionomie du Grand-Temple au moment de la célébration des offices. Ils firent donc diligence.

Mais il restait une longue route à parcourir, et plusieurs lieues les séparaient encore de la ville que la nuit était déjà tombée.

La clarté des étoiles répandait une teinte adoucie sur le velours vert des gazons. Des vapeurs flottantes s'épaississaient dans les horizons lointains en ténèbres mystérieuses. La mélancolie du silence semblait avoir frappé tous les êtres d'une léthargie subite.

Peu à peu cependant, une légère susurration s'éleva de chaque touffe d'herbe. Des bruissements d'insectes, des frottements d'élytres, de confus bourdonnements, de vagues murmures s'entre-croisèrent, se répondirent, se firent écho, se mélangèrent, pour former une harmonie d'une grâce languissante. C'était le concert nocturne des infiniment petits.

En même temps, les bergers, les travailleurs épars, les batteurs d'estrades allumaient sur tous les points, pour préparer leur repas du soir, des feux faits de bouse de vache séchée au soleil. Bientôt la puszta tout entière ne sembla plus former qu'un immense bivouac, retentissant du chant so-

nore des hommes et de l'aboiement effaré des chiens.

— Quelle heureuse vie, dit Irén, que celle de nos campagnards ! Robustes, sains, habitués aux intempéries de l'air, dormant sous la voûte étoilée, ils n'échangeraient pas leur liberté contre tous les raffinements du luxe et du confort.

— Certainement, ma chère Irén, et c'est précisément cette liberté d'allure qui leur inspire l'amour d'une liberté plus haute, celui de l'indépendance. Nous allons entrer dans une ville habitée par un peuple fier, qui s'est toujours trouvé au premier rang toutes les fois qu'il s'est agi de combattre l'oppression étrangère.

Les feux allumés dans la plaine s'éclaircissaient. En revanche, du côté de l'Est, sur un horizon plus obscur, scintillaient de nombreuses lumières symétriquement disposées.

C'était Debreczén.

Il était onze heures du soir, quand la voiture s'engagea dans la grande rue. Nos voyageurs se rendirent à l'hôtel du Taureau-d'Or, sur la place du Marché.

Le plan de Sándor et d'Irén était de chercher un refuge dans les Karpathes du nord, en évitant Budapest et ses approches. Ils pourraient de cette façon, s'ils étaient inquiétés, s'enfuir du côté de la Galicie. La prudence leur commandait de gagner au plus vite les montagnes. Aussi ne firent-ils que passer un jour à Debreczén.

Ce fut avec orgueil qu'ils foulèrent, eux les ardents rebelles, le sol de cette ville fameuse par

son indomptable résistance au principe d'autorité indiscutée.

Nous avons déjà parlé de l'esprit arbitraire qui présidait jadis au gouvernement des Habsbourg. Toute la politique de ces princes consistait, non pas à diriger avec grandeur les destinées d'une nation généreuse, mais à réduire cette nation aux proportions d'une simple province de l'empire d'Allemagne.

L'Église catholique fut, dans cette entreprise, leur alliée naturelle.

Les Hongrois de l'est, de purs magyars, servis par leur instinct admirable des choses gouvernementales, l'avaient compris depuis longtemps. Aussi, dès qu'au seizième siècle la réforme fit son apparition, après surtout que le clair génie de la France lui eût donné son caractère de protestation contre toute croyance imposée, les magyars embrassèrent-ils avec ardeur la foi nouvelle.

Pour eux, la liberté religieuse devait être le prélude de la liberté politique et de l'indépendance nationale.

A cette attitude de révoltés, les empereurs répondirent par la persécution. Rien ne put dompter la foi des magyars aux idées de Calvin. Debreczén fut le centre de leur résistance. Ils y élevèrent, quand ils eurent obtenu les franchises de leur culte, un temple devenu célèbre.

Lorsque les fugitifs le visitèrent, ils furent frappés tout d'abord de son aspect grandiose. Ce monument a la forme d'une double équerre et ses trois branches ont chacune la même dimension. De larges voûtes s'élèvent avec hardiesse. Aucun

ornement n'en altère l'austérité. Sauf les chapiteaux des pilastres, taillés dans la pierre d'après l'ordre corinthien, les murailles sont peintes en blanc. De belles orgues regardent la branche médiane de l'édifice. La vaste chaire seule est ornée avec un goût exquis. Elle est faite de bois d'acajou massif, rehaussé de cuivres dorés.

Au-dessous de la chaire, sur une table immense se pressent de nombreux vases servant à la sacification du pain et du vin. Les uns sont en plomb, les autres en argent doré.

Un prédicant à la voix mâle et vibrante faisait entendre la bonne parole. Quant il eut terminé son discours, l'auditoire chanta des psaumes. Des écritaux fixés aux tribunes indiquaient en gros caractères la page, le chapitre et les versets des psaumes.

Le spectacle avait une gravité saisissante.

Après une visite sommaire aux autres curiosités de la ville, au collège calviniste, annexé au temple ainsi qu'au théâtre ; après un pèlerinage au pied de la statue de Csokonay, l'un des poètes qui ont le plus contribué à plier la langue hongroise aux formes du génie occidental, Sándor et Irén continuèrent leur voyage à marches forcées.

XII

DE VIENNE A ESZTERGOM

La Novara-gasse est une rue de Vienne sans caractère. Située à l'extrémité du faubourg Léopoldstadt, elle se trouve à peu près à égale distance de l'Augarten et du Prater.

Le comte Magody s'était installé avec Ilka dans une maison de cette rue.

La ville de Vienne n'a réalisé son unité qu'après 1857. Avant cette époque, la cité était séparée des faubourgs par de hautes murailles.

Le palais impérial (Hofburg), les administrations publiques, les hôtels princiers, les habitations de la noblesse, groupés autour de Sankt-Stéphan, église métropolitaine, composaient la cité intérieure (Innere-stadt).

Le commerce, l'industrie, les employés, les petits rentiers vivaient dans les faubourgs.

Malgré douze portes percées dans les remparts, il était plus difficile qu'aujourd'hui d'entretenir

des relations entre le dedans et le dehors de la ville.

Deux ponts, l'Aspern-Brücke et le Ferdinands-Brücke, reliaient la cité à la Léopoldstadt, séparés par un bras du Danube, depuis canalisé.

Comme il connaissait un certain nombre de membres de l'aristocratie viennoise et qu'il était lié avec presque tous les représentants de la grande noblesse hongroise établie à Vienne, le comte se trouvait tenu à une certaine réserve. S'il avait élu domicile dans la cité, il se serait exposé à des rencontres fortuites, et le mystère de ses clandestines amours eût été dévoilé. Il devait éviter ce danger en se tenant dans un quartier excentrique, et il s'était montré judicieux en fixant sa retraite dans la Léopoldstadt.

Une partie de la population viennoise traversait il est vrai, ce faubourg pour se rendre au Prater, mais elle suivait invariablement la Jagerzeile. A l'extrémité de cette rue, il faut tourner à droite pour entrer au bois par la Haupt-allée. Or, la Novara-gasse est située à gauche.

D'ailleurs, à cette époque de l'année, en plein mois de septembre, personne ne se trouvait à Vienne. Le Prater était à peu près désert. Quelques fonctionnaires, des militaires de la garnison animaient seuls, pendant un instant, cette promenade où, en hiver, se pressent, au contraire, toutes les aristocraties de l'Europe. Elle est alors sillonnée par des carrosses splendides. Des chevaux de pure race et de prix fabuleux frémissent sous l'éperon de cavaliers et d'amazones de tous pays.

La cour résidait en ce moment à Schœnbrunn. Les familiers de la Hofburg l'y avaient suivie, ou s'étaient provisoirement abrités dans les villas de Hietzing.

Le soir, le comte et Ilka, amoureusement pressés l'un contre l'autre, allaient parfois, bras dessus bras dessous, admirer ensemble les riches boutiques du Graben. S'ils avaient été rencontrés, le fait n'aurait pas tiré à conséquence. On aurait pensé que le comte était en bonne fortune passagère, et, au lieu de le blâmer, on aurait eu pour lui cette sorte d'indulgence facile qu'excite la légèreté des mœurs, quand elle a pour cause non un sentiment profond et vrai, mais le seul attrait du plaisir.

A Vienne, comme à Paris, comme partout où il y a des hommes, le monde réserve toute sa sévérité à ceux qui, portant au cœur une flamme, médaignent hautement de s'asservir à ses lois et ébranlent ainsi l'édifice des conventions sociales.

Pendant le jour, le comte et Ilka fréquentaient particulièrement l'Augarten. Dans ce parc morose, ils n'avaient pas à redouter de surprises fâcheuses.

L'Augarten a été fondé par Joseph II. Cédant à une de ces lubies qui hantaient souvent sa pensée impériale, ce souverain fit graver en lettres d'or, sur la grille d'entrée, cette inscription bizarre :

LIEU DE PLAISIR

Consacré à tous les hommes, par leur appréciateur.

Or, rien de plus froid, de moins riant que ce paradis terrestre. Dans ses allées tirées au cordeau

l'ennui suinte comme l'humidité, et si la blanche Éva, notre trop sensible mère, n'avait eu que ces éjourns pour y provoquer le bonhomme Adam, elle n'aurait pu lui offrir au lieu d'une pomme qu'un malfaisant champignon.

Toutefois, certain de n'y rencontrer que les enfants et les petits bourgeois du quartier, le comte s'y plaisait beaucoup. Il y était assuré contre les entreprises des jeunes élégants qui, ailleurs, avaient l'audace d'admirer Ilka avec des yeux étincelants de convoitise. Sa jalousie toute orientale n'avait pas l'occasion de s'irriter. Il jouissait là sans partage de sa magnifique compagne.

En revanche, Ilka goûtait peu l'Augarten. Ce cadre terne et restreint ne convenait pas à l'éclat de sa beauté ; il offrait une sphère d'action trop limitée à l'indépendance de son caractère, à son désir de se voir admirée.

Le luxe relatif dont le comte l'avait tout d'abord entourée la charmait plus qu'il ne l'étonnait. Cette fille de pêcheur, cette sauvage fleur de la Tisza, portait naturellement en elle l'instinct de toutes les élégances. Sa situation nouvelle, si dissemblable à l'ancienne, elle la considérait moins comme un présent de la fortune que comme une restitution. Quand elle se parait des riches bijoux, se vêtissait de soyeuses étoffes, s'enveloppait d'une atmosphère de parfums délicats, elle retrouvait des sensations jadis éprouvées dans ses rêves et depuis à demi effacées. Elle avait tant de fois appelé de ses vœux une vie opulente qu'elle croyait sincèrement qu'en la lui donnant le destin lui

payait une dette ancienne. Aussi le bien-être et le plaisir avaient-ils pénétré ses sens comme un air salubre et vivifiant.

Son bonheur l'avait encore embellie. Dans la douce clarté des villes, son teint s'était dépouillé de la légère couche de bistre dont le maquillaient jadis les chaudes haleines de la nature. Ses formes dirigées, accentuées ou modérées par la toilette, touchaient presque à la perfection.

On ne pouvait la voir sans la remarquer. Déjà, bien des regards admiratifs s'étaient noués à ses regards vainqueurs. Elle commençait à se rendre compte de l'empire qu'elle exerçait autour d'elle ; mais elle ne connaissait pas encore la puissance de séduction qu'elle aurait eue si son ignorance d'esprit et une certaine sauvagerie de cœur n'avaient nui au complet développement de ses facultés de domination.

Aimait-elle le comte ? Tout aussi sincèrement qu'elle avait aimé Sándor. Suivant l'impulsion de son humeur inconsciente, elle était allée de l'un à l'autre, comme une chatte va d'une flaque d'eau à une jatte de lait.

Le souvenir de ses parents se retraçait souvent à son esprit. Elle reportait alors une pensée attristée sur l'abandon où elle les avait laissés ; mais elle espérait les dédommager plus tard, quand elle serait riche ; cette espérance l'absolvait à ses propres yeux.

Riche ! Ne le serait-elle pas un jour ? Elle n'en doutait nullement. Y avait-il une ambition trop haute pour elle ? Le comte Margody l'aimait, il

était veuf, pourquoi ne serait-elle pas un jour comtesse Margody ?

Si elle se berçait d'illusions, le caractère de son amant était bien fait pour les entretenir. Depuis qu'il connaissait Ilka, il avait jeté son existence au destin ainsi qu'on jette une feuille d'automne à l'eau. Accoudé sur le parapet du pont, il la regardait fuir emportée par le courant.

Sa fortune, déjà fortement entamée par ses dissipations antérieures, recevait une brèche formidable des exigences de sa vie actuelle. Le mariage d'Irén avec le baron Voldyna s'imposait donc à lui comme une nécessité impérieuse. Cette union aurait le double avantage de le libérer de sa dette envers le baron et de lui donner une liberté qui lui permettrait de se consacrer entièrement à Ilka.

Le 24 septembre, il reçut précisément une lettre de son futur gendre, qui lui causa le plus vif soulagement. Le baron annonçait qu'il le retrouverait le 30 à Pest. Ils achèteraient la corbeille de mariage et, après, se rendraient ensemble à Keményvár. Cette lettre était adressée à Pest, poste restante, et l'avait suivi à Vienne par la même voie.

Il fallait donc partir et quitter Ilka. C'était une difficulté. Il n'y avait pas à songer à la ramener dans sa famille. Sa mère l'aurait reçue à bras ouverts, mais le vieux Szilaj, courbé sous le poids de la honte, ne transigeait pas avec l'honneur. Sa fille le connaissait trop pour s'exposer à sa colère.

Laisser la jeune fille à Vienne, c'était la perdre de toutes les façons. Déjà de fringants officiers, de brillants attachés d'ambassade et la tourbe oisive

des secrétaires du ministère avaient papillonné autour de ce flambeau, attirés par l'éclat de ses yeux. Il n'avait fallu rien moins que la fière contenance du comte pour les empêcher d'approcher. On connaissait son poignet de fer à l'épée et la précision de son tir au pistolet; on se tenait donc à distance respectueuse.

Mais le jour où il ne serait plus là pour défendre son bien, les larrons s'abattraient sur lui comme des loups dévorants sur une brebis qui n'est plus protégée par la dent des chiens, et il y avait lieu de craindre que Ilka n'opposât guère plus de résistance que cette brebis.

A Pest, les mêmes dangers auraient menacé le comte. Il ne pouvait cependant pas enfermer sa maîtresse.

— Après tout, se dit-il un soir, pourquoi pas? J'inventerai une histoire. On ne la croira peut-être point, mais qu'importe? Pourvu que les apparences soient sauvées, le monde n'en exige pas davantage.

Dès que son parti fut pris, il instruisit Ilka de la situation. Son absence ne se prolongerait pas au delà d'un mois. Il la conduirait à Esztergom (Gran) chez les Dames de la Sagesse; elle y serait choyée et aurait la liberté de sortir de temps à autre, accompagnée d'une religieuse.

Cette combinaison fut acceptée sans dépit. Ilka comprit que le comte ne pouvait la laisser seule. Peut-être même s'avouait-elle qu'il était préférable de ne pas rester livrée à elle-même. Une retraite sûre la garantirait contre ses propres entraî-

nements. Et puis, elle verrait de nouvelles figures, fréquenterait des gens bien élevés, prierait sincèrement tous les jours la Sainte Vierge de lui obtenir le pardon de sa faute.

Les deux amants se mirent en route le 27. Ils prirent le bateau à vapeur qui descend le Danube de Vienne à Bazias.

A sept heures du matin, un rapide fiacre les apporta sur une plage plantée de grands arbres. D'autres fiacres les précédaient ou les suivaient et jetaient un flot toujours grossissant de voyageurs. Les passagers seraient donc nombreux. Ilka s'en réjouissait comme une enfant. Sur le port régnait la fièvre du travail. Tout le long de la rive stationnait une flotte de paquebots de grande dimension. On chargeait des vapeurs, on en déchargeait d'autres. Un peuple de portefaix se croisait en tous sens, les épaules arc-boutées vigoureusement sous de lourds ballots. Des chariots, mêlés à la file des fiacres, apportaient des marchandises ou les emportaient à Vienne. Attelés à de grands chevaux de Pintschgau, à tête busquée, ils envoyaient jusque sur la rive opposée le bruit retentissant de leurs roues.

La voiture s'arrêta au pied d'un ponton. Des garçons du bateau en partance s'emparèrent des bagages. La presse des voyageurs était énorme et la passerelle fléchissait sous le poids de tout ce monde affairé.

Un léger brouillard estompait la surface du fleuve dont les flots jaunâtres couraient rapidement

avec un sourd murmure, que dominait le ronflement des chaudières du paquebot.

Le comte fit placer les menus bagages dans un coin de l'entrepont et revint rejoindre Ilka sur la galerie supérieure. On y jouissait d'un spectacle intéressant. La foule s'épaississait au-devant de la passerelle. Les cris d'appel se mêlaient au chant des matelots istriotes et aux jurons des portefaix allemands. Les passagers se hâtaient ensuite, en une longue file noire, sur le pont volant, après avoir reçu d'un officier de police, des préposés de l'octroi et de la douane, un visa que ceux-ci accordaient d'un air d'importance. Puis, chacun cherchait sa place, s'installait, se casait.

Enveloppé dans son manteau, un gros marchand autrichien s'asseyait modestement, son sac de voyage entre les jambes et son cigare de Virginie à la bouche. Un Anglais, grand et osseux, drapé dans un châle écossais, plaçait ses bagages sur le banc, tirait de son étui une lorgnette portée en bandoulière, et, la bouche béante, ses longs favoris roux tombants, il contemplait, sans qu'aucune expression de figure pût trahir ses sentiments, l'église de Saint-Étienne, dont la flèche émergeait au-dessus du brouillard. Il ne prêtait aucune attention à une élégante de Pest, que plaçait à ses côtés, avec des soins attentifs et un empressement tendre, un jeune et galant officier du paquebot.

A la pointe de la poupe se tenait debout, grave et hautain, un magyar de vieille roche. Chaussé de bottes vernies, dont les tiges montaient jusqu'à ses genoux, vêtu d'une attila noire sobrement sou-

tachée, coiffé d'un petit chapeau de feutre à bords relevés, il fumait dans une longue pipe de porcelaine, en regardant avec une sorte de dédain l'agitation qui se faisait autour de lui.

Du côté de la chaudière, un Arménien en pantalon flottant et bonnet rouge baragouinait du français avec un jeune Occidental, qu'à sa mine spirituelle, son carreau dans l'œil, l'aisance familière de ses gestes, sa prétention à tout voir, à tout savoir, à tout expliquer, on devait prendre, sans crainte de se tromper, pour un reporter parisien. Ils riaient en ce moment du mouvement plein d'horreur avec lequel une grande dame styrienne ramenait son manteau gris bordé de rouge; trois juifs aux yeux bridés, aux lèvres épaisses, aux cheveux luisants tombant en deux grosses papillottes sur leurs tempes, venaient, en s'installant auprès d'elle, de frôler ses vêtements de leurs longues lévites noires et graisseuses.

Quand tout le monde fut casé, les bagages et les marchandises embarqués, un certain ordre établi à bord, le capitaine fit lever l'échelle et donna le signal du départ. Le sifflet strident de la machine retentit, les aubes des roues battirent l'eau en soulevant des jaillissements d'écume, le paquebot s'éloigna lentement de la rive, gagna le grand courant et, lorsque rien devant lui ne s'opposa plus à sa marche, il s'élança tout frémissant du côté de la Hongrie.

Il est impossible à l'esprit le plus froid de n'être pas ému en se sentant emporté à toute vapeur sur cette prodigieuse nappe d'eau, qui fournit une si

longue course avant d'aller se confondre dans les flots irrités de la mer Noire. Le Danube est le plus grand des fleuves de l'Europe : il relie l'Occident à l'Orient ; sa possession a soulevé et soulèvera encore tant de disputes, ses eaux ont été ensanglantées par tant de combats, ses bords sont si féconds en souvenirs historiques, son cours est si majestueux, ses aspects si variés ; il traverse de si nombreuses nations, subit l'influence de tant de climats, a porté sur ses eaux inégales tant de peuples, et, suivant qu'il reste tranquillement couché dans son lit ou en sorte, grondant de colère, a produit tant de bienfaits et causé tant de désastres, qu'on ne peut le voir sans être à la fois saisi d'une respectueuse admiration et d'un légitime orgueil. On a conscience de se trouver en présence de quelque chose de grand, doué d'une puissance mystérieuse, qui vous fait sentir votre petitesse. On se sent amoindri et cependant exalté ; amoindri devant le géant, exalté par l'audace qu'on a de le fouler aux pieds.

Chaque voyageur éprouvait quelque-une de ces impressions intimes, car presque tous observaient un silence momentané, dans une sorte de recueillement. Ils se demandaient parfois un renseignement en peu de mots, se faisaient une brève réponse, mais n'engageaient pas encore de conversation suivie.

Debout devant son banc, pâlie par la fraîcheur des brises fluviales, les yeux meurtris par suite de l'insuffisance du sommeil, Ilka contemplait le

spectacle grandiose dont la scène changeante offrait à chaque instant un nouvel intérêt.

De temps à autre, le comte lui donnait une courte explication.

On passe d'abord devant l'île de Lobau, d'où Napoléon s'élança contre l'archiduc Charles à la victoire de Wagram. Plus loin, c'est le rocher de Theben, sur lequel se dressent encore de menaçantes ruines de château-fort. Ici, on franchit un défilé qui sépare les Karpathes des Alpes. Là, une tourelle célèbre surplombe le fleuve.

Deux amants s'y étaient jadis réfugiés. Poursuivis, traqués, sur le point d'être atteints et séparés, ils préférèrent la mort à la vie sans l'amour. On les vit s'enlacer avec passion, se pencher vers le gouffre et s'engloutir dans ses abîmes. Le fleuve les recouvrit du splendide linceul de ses ondes et les déposa le lendemain sur la rive. Ils se tenaient toujours étroitement embrassés, et leurs figures exprimaient la volupté suprême d'avoir exhalé leur dernier souffle dans un baiser.

Quand le bateau à vapeur eut franchi l'affluent de la Marsch et que les montagnes eurent comme fermé le passage du Danube derrière lui, il s'avança vers des contrées d'un caractère nouveau.

Ce n'est plus l'Occident, ce n'est pas encore tout à fait l'Orient, c'est la Hongrie.

Dès que la terre natale apparut, le vieux magyar ôta pour la première fois sa pipe de la bouche pour réclamer sur un ton impérieux l'exhibition du drapeau hongrois. Le pavillon jaune de l'Autriche

fut amené et céda la place au pavillon vert, blanc et rouge.

A la vue des trois couleurs nationales, les yeux des passagers hongrois s'illuminèrent d'une flamme subite. Ilka porta sur ce drapeau tricolore des regards extatiques. Quant au vieux magyar, il contempla longtemps avec fixité l'image flottante de la patrie. Une pensée de gloire passée et d'humiliation présente émut-elle son cœur? Vit-il dans les plis de l'étoffe, que le vent faisait fièrement ondoyer, des signes d'espérance? Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues basanées.

Pour le voyageur étranger, que le sentiment patriotique ne détournait pas de l'observation de la nature, l'aspect du pays offrait un intérêt autre, mais non moins vif.

On entrait dans le grand et riche bassin de Pozsony (Pressburg), l'un des plus beaux et des plus fertiles de l'Europe orientale.

Des frontières de la Moravie et de la Silésie, les Petites Karpathes et les Karpathes du nord abaissent vers le Sud-Ouest leurs gigantesques membrures, entre lesquelles se creusent les vallées de la Vag, de Nyitra et du Garan. Elles sont arrosées par les trois rivières de ce nom, qui affluent au Danube, entre Pozsony et Esztergom.

De l'autre côté du fleuve, le Fortö-Tava (lac Neusiedel), le marais Hanszág, le Raba et les petits cours d'eau qui descendent soit des monts et de la forêt de Bakony, soit des montagnes de Vertes, se rendent aussi vers le Danube. Leurs cours sinueux fécondent les terres, qui se parent d'une flore où

l'on commence à rencontrer quelques plantes d'origine asiatique.

Le paysage prend un air de grandeur que lui emprunte bientôt l'œuvre des hommes. Au loin, quatre tours orgueilleuses se découpent sur l'azur d'un ciel limpide. Ce sont les ruines de l'ancien château de Pozsony, où l'impératrice Maria Thérésia, reine de Hongrie, mais Autrichienne de cœur, éblouissait par des fêtes splendides l'aristocratie hongroise pour lui faire oublier celles de Visegrád et de Buda.

Aujourd'hui, le château n'a conservé que son ossature. Un incendie a consumé les riches ornements dont il était chargé, mais les murs extérieurs résistent aux atteintes du temps. Ils restent obstinément campés sur l'énorme rocher qui leur sert de piédestal, comme pour témoigner de leur rôle brillant dans le passé.

La nuit approchait. Un solide pont de bateaux reliant la ville à un très beau parc anglais ouvrit passage au vapeur qui fut amarré au quai jusqu'au lendemain.

Malgré sa fatigue, Ilka pria le comte de la conduire devant le palais fameux de la Diète, où la fille de Charles VI, menacée par l'Europe entière, se mit sous la protection des magnats. On sait que cédant à un chevaleresque sentiment de pitié pour cette jeune et belle reine, les nobles Hongrois, oubliant les torts de sa famille envers leur nation, jurèrent de mourir pour la défense de « leur roi » Maria Thérésia.

A peine les premières lueurs du jour eurent-

elles dissipé les ombres nocturnes, le vapeur reprit sa marche dans le courant du fleuve. Il longea bientôt la grande île Csallokoz, qui, dans toute son étendue de 80 kilomètres de longueur sur 16 de largeur, est cultivée avec autant de soin qu'un jardin.

A la pointe sud-est de cette île repose, comme un lion assoupi, la terrible forteresse Komarom, dont les feux croisés commandent le haut Danube hongrois.

Esztergom se trouve à une vingtaine de lieues plus bas. Elle est entourée d'un vaste cadre d'îles et de collines. Assise, comme le château de Pozsony, sur un rocher élevé, sa colossale basilique porte dans les nuages un dôme aux contours imposants.

La ville est située sur la rive droite du Danube. Tous les peuples qui ont tenté de s'emparer de la grande voie d'eau commerciale et militaire, ont attaqué la fière cité. Elle montre encore, dans les vestiges de ses remparts démantelés, les traces des assauts qu'elle a subis. Vers le milieu du treizième siècle, ce sont les Mongols qui la saccagent si sauvagement, que quinze habitants seulement survécurent au massacre.

On raconte, à cette occasion, que trois cents dames présumant de leur admirable beauté tentèrent d'apitoyer en leur faveur le terrible chef Batou. Revêtues de leurs plus riches parures, elles se rendent au camp du prince mongol, tombent à genoux, implorant sa clémence avec des supplications charmantes. Mais, sans se laisser émouvoir

par tant de séductions, le général barbare lance sur ce troupeau de douces brebis une soldatesque effrénée. Les trois cents malheureuses sont dépouillées en un clin d'œil, et leurs belles têtes roulent toutes sous le glaive des bourreaux.

Plus tard, Esztergom tombe au pouvoir de Soliman le Magnifique, qui décime de nouveau la population. Les Turcs en sont chassés, plus d'un siècle après, par l'héroïque Sobieski.

De tout temps, Esztergom a été la résidence du primat de Hongrie. Elle représente plus particulièrement Rome aux yeux de la nation. Rivale de Debreczén, elle maintient l'unité catholique contre l'Église des réformés.

Le primat est entouré d'une cour dévote, jadis fastueuse. Au concile de Constance, ce ministre d'un Dieu né dans la pauvreté entra dans la ville à cheval, suivi d'une escorte de cent soixante cavaliers, vêtus de velours et de soie, chamarrés d'or et de pierreries.

Aujourd'hui, plus modeste dans les manifestations de sa dignité primatrice, il est encore l'un des princes de l'Église les plus riches du monde. Bénéficiaires de grasses prébendes, les chanoines de son chapitre lui font un cortège de grands seigneurs.

Le comte connaissait précisément un de ces dignitaires. Élevés ensemble au collège des Piaristes de Pest, ils ne s'étaient jamais perdus de vue.

Au saut du bateau à vapeur, il conduisit Ilka à l'hôtel du Roi de Hongrie, et se rendit incontinent chez le chanoine.

Le saint homme était mal dans ses affaires. Bien qu'il jouît d'un revenu annuel de plus de cent vingt mille francs, il avait trouvé moyen de tomber en déconfiture. Son goût des livres rares, des tableaux anciens, des vieilles pendules, des armes de prix avait absorbé des sommes énormes. Ses jardins étaient toujours garnis de plantes exotiques. Généreux et bon, il répandait de continuels bienfaits sur sa famille. Les méchantes langues allaient disant que de prétendues nièces, jeunes et fort jolies du reste, avaient surtout contribué à le ruiner. Toujours est-il qu'en ce moment le chanoine supputait le revenu de chacune de ses terres et la solvabilité de ses fermiers, pour faire face aux réclamations de ses créanciers les plus exigeants.

Le comte le trouva dans un luxueux cabinet de travail, dont les murs disparaissaient derrière les rayons d'une magnifique bibliothèque. Assis à son bureau, que surmontait une croix d'argent, ornée de pierres précieuses et d'un christ d'or, il était si profondément absorbé dans le calcul de ses dettes, qu'on entendait sur le papier courir sa plume et bruire élégamment le frottement de sa soutane de soie.

— Je vous demande pardon de vous déranger, lui dit-il, quand il eut été annoncé : une affaire sérieuse me force d'avoir recours à votre intercession.

— Mon dévouement vous est acquis, cher comte, je serai trop heureux de pouvoir vous être utile ou simplement agréable. Mais, en attendant, veuillez accepter un cigare.

Le chanoine tendit à son ami une boîte de délicieux régalias.

— Voici ce dont il s'agit, exposa le comte, en expulsant une bouffée de tabac : la fille d'un paysan aisé de mes domaines a fui la maison paternelle, il y a deux mois, pour suivre la carrière du théâtre, contrairement aux vœux de ses parents. Ces braves gens sont venus implorer mon appui au moment où j'allais partir pour Vienne ; ils avaient, m'ont-ils dit, quelque raison de supposer que leur fille s'était rendue dans cette ville, et ils m'ont supplié de faire des démarches pour la retrouver, puis d'user de mon influence pour la leur ramener.

— Vous avez accueilli cette prière avec votre bonté habituelle.

— Oui. Arrivé à Vienne, je me suis mis à la recherche d'Ilka, c'est ainsi que s'appelle la fugitive, et grâce à l'obligeance des agents de M. de Metternich, je l'ai découverte, le troisième jour, au Colosseum, où elle était engagée comme chanteuse débutante.

— La facilité avec laquelle vous avez rempli votre mission est un signe évident de la protection de Dieu, qui n'a pas voulu vouer à une perte certaine cette téméraire jeune fille.

— En effet ; aussi viens-je vous prier de continuer l'œuvre de la divine Providence.

— Que faut-il faire ?

— Voici : après quelque résistance de la part d'Ilka, j'ai pu la déterminer à me suivre. Nous avons pris le bateau à vapeur et nous venons de nous arrêter ici tout à l'heure. Il m'est impossible de revenir à Keményvár en ce moment. Une affaire

urgente m'appelle à Zagrab (Agram). Peut-être même serai-je obligé de pousser jusqu'à Fiume. Bref, mon absence peut se prolonger pendant deux mois environ.

— Et la jeune fille ?

— La renvoyer seule à ses parents serait une duperie. Il y aurait à craindre qu'au lieu de poursuivre sa route du côté de Pest, elle ne s'empressât de retourner à Vienne.

— C'est au moins probable.

— D'un autre côté, vous comprenez, mon cher abbé, que je ne peux, moi, père de famille, voyager plus longtemps, sans me compromettre, avec une fille jeune, belle...

— Ah ! elle est belle ? fit le chanoine, dont l'attention redoubla.

— D'une beauté peu commune.

— Raison de plus pour la soustraire aux attaques du démon.

— Sans doute. Dans cette situation, je me suis dit : n'hésitons pas à recourir à l'obligeance de mon cher chanoine d'Esztergom, de mon ancien camarade de collègue ; il ne me refusera pas le service de faire agréer tout de suite Ilka par les Dames de la Sagesse. Si je puis la placer jusqu'à mon retour dans ce couvent, célèbre par les vertus des saintes qui l'habitent, j'aurai doublement atteint mon but. La jeune fille ne saurait courir aucun danger dans cette pieuse retraite, sans compter qu'édifiée par l'exemple et les conseils de ces dames, elle renoncera peut-être toujours à cette misérable carrière du théâtre...

— Où elle serait infailliblement vouée à la perdition de son âme.

— Vous approuvez donc mon plan, cher abbé ?

— Certes, et je vais, sans plus tarder, vous aider à le mettre à exécution. Laissez-moi le temps d'assister à la messe de Monseigneur le primat, et attendez-moi tranquillement à l'hôtel. Dans une heure au plus, j'irai vous prendre, vous et la jeune fille ; nous nous rendrons tous ensemble au couvent de la Sagesse, dont j'aurai prévenu préalablement madame la supérieure par un mot que je vais lui écrire à l'instant.

Une heure après, en effet, une élégante calèche s'arrêtait à la porte de l'hôtel du Roi de Hongrie. Le chanoine en descendait et ce personnage sacré, reçu avec tous les égards dus à son rang, était conduit par le maître d'hôtel lui-même à la chambre du comte.

L'abbé comptait quarante-cinq ans environ ; de taille moyenne, assez beau de figure, il se serait présenté sous un aspect tout à fait sympathique s'il n'avait contracté un air de hauteur commun aux ecclésiastiques en général et au clergé hongrois en particulier.

Pendant sa visite, Ilka ne pouvait s'empêcher d'admirer la petitesse de son pied chaussé de bottes irréprochables, la blancheur de sa main et son rochet doublé de soie violette.

De son côté, le chanoine jetait sur elle, à la dérobée, des regards discrets, mais pénétrants. Il se réjouissait à la pensée qu'il allait arracher à Satan une proie aussi charmante.

— Mon enfant, lui dit-il, sur un ton paternel, nous allons vous placer chez des Dames d'une distinction parfaite, que vous pourrez considérer comme les modèles de toutes les vertus. Vous n'aurez qu'à suivre leur exemple pour mériter du ciel le pardon de vos fautes. Si vous profitez de votre séjour au milieu de ce troupeau béni, vous retournerez auprès de vos parents définitivement purifiée. Je compte sur ce résultat. Peut-être la Providence a-t-elle suivi ce détour pour vous conduire au port. Pour moi, si je peux contribuer à votre bonheur en ce monde et à votre salut dans l'autre, j'en serai véritablement heureux. Quand vous voudrez vous approcher du tribunal de la pénitence, ne craignez pas d'avoir recours à mon ministère; je serai volontiers votre père en Jésus-Christ.

Ilka s'inclina profondément. Le comte lui avait fait la leçon. Elle ne répondit pas dans la crainte de laisser échapper un éclat de rire.

Chez les Dames de la Sagesse, où ils se rendirent peu de temps après, elle fut accueillie avec des démonstrations de vive sympathie. Sa physionomie, sa toilette, ses manières pouvaient à la rigueur passer pour celles d'une femme de théâtre. La fable inventée par le comte eut donc un plein succès. Il paya d'avance et généreusement deux mois de pension. Les avantages temporels ne sont jamais repoussés par les personnes qui font profession de fouler aux pieds les biens de la terre. Ilka, flattée de se voir si bien reçue, exprima sa

reconnaissance à la supérieure, qui promet au comte d'en prendre un soin tout particulier.

Tout à fait rassuré sur les suites de sa ruse, celui-ci se sépara de sa belle maîtresse en goûtant une pleine sécurité.

Le lendemain, il débarquait à Pest.

XIII

DANS LE TATRA

Pendant ce temps, Sándor et Irén franchissaient de nouveau la Tisza à Tokaj, célèbre par son vin fameux, qui a la couleur de la blonde et les ardeurs de la brune.

Tokaj s'étage sur le versant est d'un promontoire.

C'est le premier contrefort des Karpathes du nord. Aussi l'appelle-t-on Hegyalja (pied de montagne).

Dès qu'ils eurent contourné l'Hegyalja du côté ouest, pour atteindre plus loin le Sajó et longer la Szinva, qui descend de Miskolcz, nos voyageurs purent saluer dans le lointain la ligne majestueuse des Karpathes.

Ils ne s'arrêtèrent à Miskolcz que le temps nécessaire pour faire reposer les chevaux.

En attendant, les fugitifs, tout en se promenant

le long de la Szinva, poussèrent jusqu'à l'étang de Diós-Györ. Ils traversèrent un quartier populeux, resserré entre deux collines et habité principalement par cette race étrange des Czigány, qui conserve à travers les siècles sa physionomie primitive.

Ces malheureux habitent plutôt des huttes que des maisons. La plupart même se sont creusé une sorte de tanière dans le roc; quelques planches mal jointes, un pan de cloison en pisé forment la clôture. Ils couchent pêle-mêle sur des grabats, et n'ont d'autre objet mobilier qu'une marmite. Paresseux, inhabiles au travail, vivant de rien, ils consacrent leur faible gain à l'achat de tabac et d'eau-de-vie de maïs.

Auprès d'une hutte, étendue à terre sur le dos, ses mains croisées derrière la tête en guise d'oreiller, une fillette de quinze ans environ, dont la toilette, à peu près propre, ressortait au milieu des haillons sordides de ses camarades, dit à Sándor, qui la désignait du regard à Irén :

— Donne-moi ton cigare!

— Viens le prendre!

— Ah! je ne m'abaisserai pas à ce point; apporte-le moi!

— Mon cher Sándor, vous ne pouvez résister à un ordre donné d'un ton aussi superbe.

— En effet, fit-il en riant, et il alla remettre entre les mains de la czigane un de ces longs cigares de Virginie, dont la fabrique de Fiume a seule le secret.

La fillette se mit à le fumer sans même l'es-

suyer. Quand les jeunes gens repassèrent, en revenant de l'étang, la petite czigane se trouvait à la même place. De ses jolis doigts couleur d'acajou, elle enlevait du cigare, consumé jusqu'au bout, la partie brûlée, ainsi que la paille transversale du milieu. L'opération terminée, elle porta le bout à sa bouche et nos voyageurs stupéfaits la virent chiquer tranquillement ce qu'elle n'avait pu fumer.

Un peu plus loin, une vieille faisait bouillir sa marmite, en plein air, tout en aspirant des bouffées de tabac d'un noir brûle-gueule qui semblait rivé entre ses lèvres.

— Donnez-moi, s'il vous plait, quelque chose pour ma fille, qui est là malade.

Sándor et Irèn regardèrent par la porte entr'ouverte de la hutte.

Une superbe fille d'une vingtaine d'années gisait sur de mauvaises couvertures. Elle était entièrement nue. Ses yeux brillaient du feu de la fièvre.

— Que désirez-vous? demanda Irèn.

— Rien, répondit-elle, avec indifférence.

Et, pour couper court à l'entretien, elle se retourna du côté opposé, présentant aux visiteurs, sous un autre aspect, les formes opulentes de son corps. On eût dit d'une statue de cuivre revêtue d'une magnifique patine de bronze.

Irèn remit dix florins à la mère, qui retira son brûle-gueule de la bouche pour lui baiser les mains.

Deux jours après, les voyageurs arrivèrent à Kassa, ville allemande [par l'origine de ses habi-

tants, mais hongroise par l'amour qu'elle témoigne à la patrie commune.

Kassa est la clé de la Hongrie dans les Karpathes du nord. Position stratégique de premier ordre, elle commande à la fois la frontière contre l'étranger, et, au besoin, les régions septentrionales contre la nation.

L'Autriche y a fondé de grands établissements militaires. Tout aussi ardent que dans le centre, l'esprit public magyar y a toujours été en même temps plus contenu ; la présence d'une forte garnison ne permet pas l'expansion des sentiments hostiles.

Sándor et Irén suivaient dans les journaux le mouvement politique.

L'effervescence populaire allait croissant. Ils en éprouvaient une joie patriotique, mais ils avaient soin de la dissimuler, pour ne pas attirer sur eux l'attention.

Les passions étaient à ce point surexcitées qu'il eût été imprudent de leur part de prolonger leur séjour dans cette ville. Ils se contentèrent donc de visiter la belle église gothique, construite sur les plans de l'architecte français Villars de Hamecourt, et reprirent leur route.

De Miskolcz à Kassa, ils avaient longé les bords de la Hernad, gonflée des eaux de la Tarcza, dont le confluent se trouve à Kassa.

En partant, les jeunes gens laissèrent la Tarcza à leur droite et prirent le défilé de la Hernád.

Sándor était un magyar de trop pure race pour aimer les pays de montagnes. Lorsque, monté sur

son cheval, il parcourait sa chère puszta, ses regards se prolongeaient jusqu'à l'horizon, rien n'en arrêtait la portée et il pouvait lancer Madár dans toutes les directions, sans trouver d'autre obstacle à sa course que sa propre fatigue ; puis il planait des yeux sur tout ce qui l'entourait, et cet avantage flattait son esprit de domination.

Dans la montagne, au contraire, tout est barrière. Les difficultés du terrain se dressent à chaque pas. Impossible de lancer son cheval au galop dans les sentiers pierreux ; ce mont oblige de prendre un immense détour ; le regard vient se briser contre cette muraille de rochers. Plus de liberté d'allure, plus d'espace. Le moindre roc vous écrase de ses énormes proportions. On ne peut que se sentir faible, petit, diminué.

Sándor n'admira donc point sans réserve le spectacle que déroulaient à chaque pas sous ses yeux ces contrées si étrangement pittoresques.

Mais Irén, qui n'avait pas les mêmes raisons que lui de regretter la plaine, laissa bientôt déborder son enthousiasme ; il finit par le partager.

A peine a-t-on dépassé la circonférence du plateau disposé en cirque, dont Kassa occupe le centre, que les rives de la Hernád se trouvent resserrées dans une étroite vallée. Un chemin difficilement accessible aux voitures longe la rive gauche. De chaque côté de l'échancrure, la montagne s'élève à une hauteur considérable. Les pentes rarement adoucies sont plantées de futaies séculaires. Parfois, elles se dressent à pic, comme des falaises,

et nulle végétation ne croît dans les fentes du roc stérile, refuge des aigles ou des fauves.

Plus loin, le talus, recouvert d'une flore riante, est encombré d'une roche énorme, arrondie en forme de coupole, dont le sommet empanaché de bouleaux verdoie sur l'azur foncé du firmament.

La rivière elle-même présente un aspect aussi varié que ses bords. Tantôt, elle s'évase en un bassin où ses eaux trouvent un écoulement tranquille, tantôt elle se rétrécit torrentueusement sur les rochers éboulés dans son lit.

De loin en loin on voit, établi entre la route et le cours d'eau, un moulin solitaire. Ses hôtes interrompent un instant leur travail pour regarder passer les voyageurs ; ceux-ci jettent un regard curieux sur les meuniers ; les chiens se flairent le museau en s'avertissant, par des grognements, qu'il serait sage de ne pas s'attaquer ; le courant jette dans le biez un flot qui s'éparpille en jaillissements sur les palettes de la roue, le bruit de la chute s'apaise bientôt dans l'éloignement, et la vallée profonde retombe ensuite dans le silence solennel de la solitude.

Parfois, la rencontre d'un char à bœufs anime ce désert. Parfois aussi un Slovaque crasseux, le dos chargé de tessons de poteries, visite les habitations rares échelonnées sur la route, pour offrir de raccommoder, avec attaches de fil de fer, les cruches et les buires cassées.

A un endroit, le chemin se sépare de la rivière, profondément encaissée entre deux murailles naturelles. Il contourne le rocher et fait un détour en

serpentant sur les confins d'une forêt de chênes. Sándor et Irén se disposaient à faire une halte sous les ombrages, quand un bruit étrange se fit entendre. C'était comme une criailerie d'animaux, au milieu de laquelle éclatait par intervalles le son d'une voix humaine. A mesure qu'on avançait, le bruit devenait de plus en plus distinct. L'oreille exercée de Sándor en démêla bientôt la nature.

— Ce doit être un troupeau de porcs, dit-il, qui exhale sa fureur, tandis que le kanász (porcher) pousse des cris de détresse. Il doit se passer là quelque drame champêtre d'un intérêt saisissant. Venez, Irén, ne laissons pas échapper une si belle occasion de nous distraire.

— Soit, pourvu que vous ne vous exposiez pas témérairement.

Ils s'avancèrent avec précaution, se frayant non sans peine un passage à travers l'enchevêtrement du taillis. Parvenus à la limite d'une clairière, ils virent un troupeau de porcs qui assiégeait le kanász réfugié sur un arbre.

De race serbe, petits de taille, agiles, farouches, la queue en tire-bouchon, les oreilles dressées, les porcs s'étaient mutinés contre le porcher. Ils couraient, tournaient, tourbillonnaient, sautaient autour de l'arbre, l'œil en feu, poussant des grognements furibonds.

L'un d'eux, celui qui, sans doute, avait déterminé ses camarades à venger son injure, semblait commander à tous les autres. Il se levait constamment sur ses pieds de derrière et s'élançait, la rage

au cœur, de ne pouvoir grimper sur l'arbre. Puis, il ordonnait une volte-face, et la bande entière se ruait sur les chiens, qui s'agitaient par derrière, à distance, en poussant des aboiements désespérés.

Le malheureux kanász se trouvait dans une situation réellement fâcheuse. Ni ses gestes, ni ses cris menaçants ne parvenaient à effrayer l'armée assiégeante, et ses éloquents jurons à ses chiens, qui composaient son armée de secours, n'allumaient pas en eux cette flamme belliqueuse qui fait espérer la victoire.

En examinant le théâtre du combat, Sándor aperçut tout près de lui, au pied d'un arbre, un feu de branchages à moitié éteint, le havre-sac du kanász; sa bunda et aussi sa csakany, gisaient çà et là autour.

— Ne bougez pas, dit-il à Irén, et laissez-moi faire.

Il rampa sous le taillis pour ne pas éveiller l'attention des porcs, et mit la main sur la hachette, puis il revint en son lieu d'observation, hissa Irén sur une branche de chêne, de manière à ce qu'elle pût voir, sans courir aucun danger, et repassa soigneusement la lame de l'instrument avec celle de son couteau.

Cela fait, il entra silencieusement dans la clairière. Sa main droite serrait le manche de la csakany; les doigts de la main gauche entre ses lèvres, il emplit le bois d'un sifflement aigu, strident, prolongé.

Circé, touchant les compagnons d'Ulysse de sa baguette magique, n'aurait pas produit un effet

plus extraordinaire sur les pores. Ils se retournèrent tout à coup, en cessant leur vacarme. Cet homme, qui les regardait d'un air résolu, les déconcerta. Immobilisés par son audace, ils osèrent à peine se ranger pour livrer passage à leur chef, qui vint aussitôt sur le front de ses troupes reconnaître l'ennemi.

Ce charmant animal avait une désinvolture héroïque. Ses yeux scintillaient de lueurs guerrières ; la bravoure, la colère, l'orgueil se manifestaient dans l'énergique mobilité de son groin pointu. De sa petite queue indignée il battait ses cuisses pour fortifier son courage. Les pavillons de ses courtes oreilles tournés vers Sándor, labourant la terre de ses pieds impatients, il jeta dans l'air un cri de combat qui résonna comme un clairon, et s'élança impétueusement, suivi du troupeau tout entier.

Sándor attendit, impassible. Les chiens du kanász étaient venus se réfugier dans ses jambes. Irén le regardait, le cœur ému d'angoisse et de fierté. Et là-haut, sur son arbre, le porcher, ravi de surprise, se demandait de quel ciel miséricordieux lui tombait ce secours inattendu.

Dix secondes s'écoulèrent, dix secondes d'attente fiévreuse. Un espace de soixante pas séparait les deux camps. Sándor permit au troupeau d'en franchir la moitié. Quand il jugea la distance suffisante, il brandit la csakany au-dessus de sa tête, et la lança d'une main sûre vers le chef du troupeau.

L'arme tournoya plusieurs fois sur elle-même en

sifflant, et alla fixer le tranchant de sa lame dans le crâne du porc. L'animal, foudroyé, s'accroupit sur ses quatre pieds. Un liseré de sang vermeil rougit la ligne de soudure de la hache et de sa tête.

En voyant tomber son capitaine, le troupeau, saisi d'épouvante, s'enfuit sous bois, l'oreille et la queue basses.

— Ah ! seigneur, que de remerciements je vous dois ! dit à Sándor le kanász délivré.

— Comment diable, mon brave, a pu vous arriver cette aventure ?

— Je dînais, assis près de cet arbre, lorsque j'aperçois deux porcs s'acharner après un de mes chiens. J'ai couru vers eux imprudemment, sans m'armer de mon bâton ou de ma hachette, et j'ai saisi par la queue l'un des assaillants, celui-là même que vous venez de tuer. Il a tourné sa rage contre moi ; tout le troupeau est accouru à son appel, et je n'ai eu que le temps de grimper sur l'arbre le plus proche.

— Eh bien ! mon ami, soyez plus attentif une autre fois.

— Oh ! oui, seigneur, la leçon est bonne, j'en profiterai, car je n'aurai pas de nouveau la chance d'être entendu d'un homme aussi vaillant et aussi adroit que vous.

Le lendemain, Sándor et Irén entraient en plein pays de Scepes, cette colonie allemande si hongroise de cœur, qui a répandu, par son amour du travail et son industrie, un bien-être relatif dans une des contrées les plus arides de l'Europe. Ni la

vigne, ni le maïs, ni le blé ne vivent sur ces hauts plateaux, couverts la plupart du temps de forêts aussi vierges que celles de l'Amérique du Sud.

En revanche les prairies, entretenues dans une fraîcheur constante par les cours d'eau qui descendent des monts, permettent d'élever de nombreux animaux.

Bien que les pics les plus élevés des Karpathes n'atteignent pas la hauteur des géants alpestres ou pyrénéens, cependant quelques-unes de leurs cimes portent leur front dans les nuages. Si l'on ne reste pas confondu devant leur masse, on ressent à leur vue une sorte de terreur causée par leur configuration fantastique. Déchirés, fendus, déchiquetés, édentés, comme si leurs crêtes s'effritaient sous une carie séculaire, ils se pressent en compagnie d'un aspect formidable.

Le massif du Tátra, notamment, est fait pour confondre l'imagination.

Ce groupe montagneux se dresse comme un trait d'union entre les Alpes et le Caucase. Deux colosses, le Lomnicz et le Kesmarck, le dominant de leurs aiguilles striées. Il se distingue par la vigueur de ses arêtes, l'escarpement de ses parois, le hérissément brusque de ses saillies. Ses pyramides ont une bizarrerie de contours et une hardiesse de profil qu'on ne trouve pas dans nos chaînes occidentales. Appuyé sur la Magura, qui s'étend au nord-ouest, le Tátra s'abaisse vers le sud-est en inclinaisons si rapides que les neiges disparaissent promptement de ses crevasses. Elles ne persistent

que dans les écartements inaccessibles aux rayons du soleil.

Après le plateau de la « haute forêt », la flore se borne à l'épanouissement du pin sylvestre. Au-dessus, le bois tortillard entre-croise sa végétation contrefaite et rabrougrie. Plus haut encore, les mousses seules mettent un peu de verdure au flanc des roches. Enfin, à l'étage supérieur, la pierre dénudée dessine sa silhouette terrible sur l'éther supérieur aux nues.

Des articulations de cette ossature terrestre sortent de nombreux torrents, qui se réunissent entre eux pour former des ruisseaux et des rivières. Les ravins où ils s'encaissent n'ont pas été produits par la morsure de leurs eaux. Ces fentes horribles résultent du craquement du globe dans ses révolutions géologiques. Il faut voir, par exemple, l'entaille prodigieuse de la Kolbach pour se rendre compte du bouleversement épouvantable qui a précédé la fixité actuelle. Des roches colossales se sont éboulées en chaos dans son lit. Les eaux, divisées, contrariées, précipitées, contraintes, éparpillées, jaillissent en filets, en nappes, en cascades ; elles tombent, rebondissent, écument sous la buée de leurs gouttelettes vaporisées, et c'est en mugissant avec fracas qu'elles subissent leur torture jusqu'au moment de leur chute dans le Poprad.

D'autres fois, elles se concentrent au fond de cuvettes, où elles forment de petits lacs à la surface bleue, que les montagnards appellent des « yeux de la mer ». D'après la croyance populaire, ces bassins seraient en communication directe avec

l'Adriatique, et leur agitation, lorsqu'elle se produit, ne serait que le contre-coup lointain des tempêtes maritimes. En tous cas, si l'on accepte leur dénomination, ces yeux ont un aspect désolé. On ne voit pas verdier sur leurs bords des herbes et des joncs qui en seraient les cils. Leur ceinture est faite de pierres grisâtres. Rien n'est plus morne que le septacle de leur eau d'azur encadrée d'un empierrement infertile.

Ce fut dans ce pays sauvage, pittoresque, rude, grandiose, que Sándor et Irén résolurent d'abriter leurs courageuses amours. Ils louèrent une petite maison à Felka. Le jardin s'abaissait en pente jusqu'à la rive du Poprád, et des fenêtres de la chambre, par un temps clair, on voyait se découper vigoureusement, dans un lointoin limpide, la pointe imposante du Nagy-Lomnicz.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

LA PEINE DU TALION

Le 30 août, vers quatre heures de l'après-midi, le comte Margody et le baron Voldyna sortaient d'un riche magasin de bijouterie, situé à Pest, dans la Dorottya Utcza.

Ils causaient avec cette urbanité qui règne entre deux hommes unis par une étroite intimité de vues et de sentiments.

Un Hongrois de la plaine, vêtu pauvrement, les suivait à distance en les examinant avec attention. On eût dit qu'il désirait leur parler, mais qu'il n'osait dans la crainte de se tromper.

Sa présence avait été vaguement remarquée par le comte, qui, tout à sa conversation, ne s'en était pas autrement occupé. Peu de temps après cependant, l'insistance du malheureux finit par l'émouvoir.

Les mendiants sont rares en Hongrie. Trop fier pour tendre la main, le Magyar se tire d'affaire comme il peut, mais il n'importune pas autrui de son infortune. Quels motifs poussaient donc cet homme à suivre les deux amis? Le comte se le demandait avec une certaine inquiétude. Ne serait-ce pas un parent d'Ilka, méditant quelque projet de vengeance? Sa patience finissant par se lasser, il se retourna vivement.

— Drôle! lui dit-il, que nous veux-tu?

Le campagnard ôta respectueusement son chapeau.

— N'est-ce pas, répondit-il, au seigneur Margody que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, et qu'est-ce que cela peut te faire?

— J'ai une commission à remplir auprès de Sa Seigneurie.

— Laquelle?

— Monsieur l'intendant Virag m'a chargé de lui apporter cette lettre.

Le comte prit le billet, rompit l'enveloppe et lut. Un mouvement subit de douloureuse surprise contracta son visage. Il marcha lentement, lisant et relisant la lettre, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

Miklós profita de cette circonstance pour s'esquiver.

— Je n'ai plus rien à faire ici, retournons dans les environs de Keményvár, se dit-il. Des événements peuvent s'y passer que je désire connaître. Quant à présent, Sándor peut se flatter d'avoir porté un rude coup à son ancien rival. Le comte

a pris sa maîtresse et lui la fille du comte; c'est bien fait.

— Cher comte, demanda le baron, quelle nouvelle fâcheuse vous annonce-t-on? Confiez-moi votre chagrin; je me considère déjà comme un membre de votre famille et je désire en partager les tristesses comme les joies.

Le comte hésita un instant. Il jeta un dernier coup d'œil sur la lettre, puis il la tendit au baron.

L'observateur le plus pénétrant aurait eu bien de la peine à se rendre compte de l'impression ressentie par le jeune Croate.

— Ce n'est peut-être pas vrai, fit-il simplement. Partons immédiatement pour Keményvár; nous verrons là si ce message n'est pas, comme il y a tout lieu de le penser, une mystification.

— Partons! répondit le comte, tombé dans un état de prostration où s'était éteinte sa vivacité ordinaire.

Le baron Voldyna s'occupa de tous les préparatifs du départ. Son sang-froid ne l'abandonna pas un instant.

Agé de trente ans à peine, il paraissait en avoir quarante. Une épaisse barbe blonde encadrait sa figure grasse et rose, qu'animaient deux yeux bleus au regard doux. Sa corpulence dénonçait une santé vigoureuse. Rien, dans sa personne, ne révélait la nature élégante et fine du Slave. Néanmoins, toutes ses manières étaient empreintes d'une grande distinction native. On pouvait le comparer à un arbre d'origine anglo-saxonne trans-

planté sur le sol croate. Ceux qui connaissaient sa famille auraient pu dire que son bisaïeul avait épousé une Anglaise. Par un phénomène d'atavisme, le baron reproduisait les signes extérieurs de la race étrangère greffée sur sa race paternelle.

Aucun accident ne marqua le voyage. Les deux compagnons n'interrompirent leur silence que pour se faire les communications indispensables. Le plus jeune n'était pas d'humeur assez communicative pour arracher l'autre aux réflexions amères qui absorbaient sa pensée. Il laissait errer son regard limpide sur la campagne, comme un homme exempt de préoccupations attristantes. Quant au comte Margody, les bras croisés sur sa poitrine, le regard fixe, l'attitude abattue, il s'écoutait mentalement rechercher les causes du coup de tête de sa fille et en calculer les conséquences.

Ils arrivèrent au Vár à une heure de l'après-midi. Personne ne les attendait. La plupart des serviteurs perdaient leur temps à boire ou à dormir, au lieu de travailler. La cour, encombrée de bancs et de tables chargées de pots à vin, ressemblait à une csarda. Quand le comte pénétra dans son habitation particulière, il fut salué par les aboiements furieux d'un chien nouveau, le remplaçant de Morja, qui traitait consciencieusement son maître en étranger.

La jeune Erzsi se trouvait seule à son poste. A la vue du comte, elle fut saisie d'un tremblement si violent qu'elle put à peine articuler une phrase

entière. Dans ses explications entrecoupées de sanglots, le comte comprit qu'Irén avait quitté le Vár depuis quelques jours, que M^{lle} Massot se promenait, à l'instant même, dans la calèche de gala, et que Virag, parti l'avant-veille pour Kecskemét, ne rentrerait probablement que lorsqu'il le jugerait bon.

Tout en essuyant ses larmes, Erzsi, restée seule fidèle au devoir, ouvrait les fenêtres du salon. Le comte, demeurant affaissé sur un canapé et ne lui posant plus de questions, elle se retira discrètement. Dès que les deux hommes furent seuls :

— Baron, dit le châtelain, vous le voyez, la fuite de ma fille est un fait dont on ne peut plus douter. Je vous dégage donc de votre parole. Quant à ma dette envers vous, je vous promets de m'en acquitter au plus tôt. Laissez-moi le temps de réaliser de l'argent ; je ne vous ferai pas trop attendre.

— Cher comte, je me rends à l'évidence. Mademoiselle Irén a jugé à propos de quitter la maison paternelle. Peut-être la répugnance que je lui inspirais n'a-t-elle pas été étrangère à sa résolution. Si elle avait connu mon caractère, elle n'aurait certainement pas recouru à cette extrémité. Il n'entraît pas dans mes desseins de m'imposer à elle. Je vous ai demandé sa main, parce que je l'aimais.

Ici la voix égale, grave et ferme du baron fléchit imperceptiblement. Après une seconde de pause, il reprit :

— Quant à ce qui nous concerne, rien n'est changé dans nos dispositions. Vous n'avez manqué à aucun de vos engagements, et vous subissez le cas de la force majeure. Ne parlons donc plus de votre dette.

Après ces mots, le jeune Croate se mit à marcher d'un bout à l'autre du salon avec son calme habituel. Puis, ses yeux bleus s'éclairèrent d'une flamme intérieure; il s'avança vers son hôte, en lui tendant la main.

— Ayez la bonté, dit-il, de me traiter comme si j'étais votre gendre. Permettez-moi de demeurer auprès de vous jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre enfant. Je vous aiderai de tout cœur dans vos recherches, et ensuite, quoi qu'il arrive, je resterai votre ami.

A cette déclaration, le comte ne put réprimer son étonnement. Était-ce bien le baron qui exprimait des sentiments aussi généreux? Ce jeune homme au front de glace, dont le cœur paraissait inaccessible à l'émotion, cachait donc, sous un extérieur impassible, une sensibilité délicate! Cette révélation inattendue déroutait son esprit; il ne trouvait pas de réponse.

Se méprenant sur les causes de son silence, le baron jugea qu'il ne devait pas insister. Exiger un consentement verbal serait peut-être infliger au comte une sorte d'humiliation. Il suffisait d'ailleurs d'un acquiescement tacite. Pour le moment, il fallait agir au plus tôt, retrouver la comtesse Irén, l'arracher ainsi aux dangers de la situation qu'elle s'était créée dans son inexpérience des choses de

la vie, en cédant à l'entraînement d'une exaltation romanesque.

Ses réflexions furent interrompues par le bruit d'une voiture roulant tout à coup avec fracas dans la cour. Ils virent M^{lle} Massot descendre de calèche en prenant des airs d'impératrice.

— Erzi! cria la Suisseuse, sur un ton de commandement dur et hautain. Erzi!

La jeune fille accourut.

— Débarrassez-moi de mon châle. Pas comme cela, maladroite! vous laissez traîner les franges dans la poussière.

Et, relevant d'un geste d'impatience un bout du châle qui pendait, elle le plaça brutalement sur le bras de la pauvre enfant, dont la soumission angélique ne se démentit pas.

M^{lle} Massot gravit ensuite le perron. Ses attitudes de châtelaine la rendaient absolument grotesque. Mais à peine avait-elle posé le pied sur la dernière marche, que la porte du salon s'ouvrit, et que, dans l'encadrement, apparut le comte, qui la fixait d'un regard courroucé. Elle faillit tomber à la renverse.

— Ma fille? Où est ma fille? demanda-t-il tremblant de colère.

— Hélas! je l'ignore, monsieur le comte.

— Je vous l'avais confiée, et vous m'en répondrez!

Mais le baron dit tout bas au comte quelques mots en langue slave, dont l'effet soudain fut de le calmer.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, racontez-nous simplement comment les faits se sont passés.

Un peu rassurée par la parole radoucie du maître, la Suisse répéta le récit qu'elle avait déjà fait à l'intendant. Elle l'agrémenta d'incidences et de développements tout à fait hors de propos. Finalement, elle tira de son corsage la lettre d'Irén, qu'elle remit entre les mains du comte.

Celui-ci la lut à haute voix au baron, qui l'engagea d'un signe à congédier M^{lle} Massot.

— Si vous m'en croyez, lui dit-il, lorsque la gouvernante fut sortie, vous ne demanderez pas compte à vos gens d'un événement auquel ils ne paraissent pas avoir participé. Il suffit de se pénétrer du sens de la lettre pour rester convaincu que mademoiselle Irén a mis en exécution un plan conçu et arrêté avec la complicité d'une personne étrangère au château.

— Vous croyez que ma fille n'est point partie seule?

— Il est évident pour moi qu'elle a été enlevée de son plein gré par un homme.

— Un homme! Il me payera de sa vie l'injure faite à ma famille, la souillure infligée à mon nom.

— Soit! mais il faut, avant, découvrir la retraite des fugitifs et mettre la main sur le coupable.

— Comment faire?

— Dans une situation aussi critique, il est essen-

tiel de ne pas perdre de temps. Reposez-vous sur moi du soin de faire les démarches indispensables. Je vais remonter immédiatement en voiture et me rendre à Vienne. J'obtiendrai là, du ministère, les autorisations nécessaires pour mettre les agents de la police locale en mouvement. En attendant, conservez le calme qui convient à tous ceux dont la tâche difficile exige l'emploi de toutes leurs facultés. Faites vos efforts pour découvrir la piste des fugitifs, ainsi que le nom du misérable qui n'a pas reculé devant le rapt d'une jeune fille, et, lorsque je serai de retour, nous agirons dans le sens que les circonstances commanderont.

Dominé par la froide résolution du jeune homme, le comte ne fit aucune objection.

Quand le baron fut reparti sans prendre un seul moment de repos, il put mieux songer aux événements dont il était le jouet. Mais, incapable de réunir ensemble deux idées par un lien logique, il ne se demandait pas si, entre la conduite d'Irén et sa propre conduite, il existait une relation qui faisait découler l'une de l'autre.

Dans l'ordre moral, il lui paraissait tout naturel d'avoir enlevé Ilka à sa famille; mais l'enlèvement d'Irén lui semblait un crime irrémédiable.

Cette disposition d'esprit l'empêchait de trouver la clef de la situation dans laquelle ses propres fautes l'avaient seules plongé. Il était hors d'état de comprendre le sens des faits qui se produisaient autour de lui, L'entretien qu'il eut le len-

demain avec son intendant ne lui fournit aucune lumière. Sans le secours du baron, il n'aurait pu résister au coup fatal des conséquences dont son imprévoyance était la cause première.

L'absence du baron ne dépassa point une dizaine de jours. Il revint après avoir obtenu du ministère l'appui réclamé.

— A l'heure qu'il est, dit-il au comte, dès son retour, les gouverneurs militaires de la Hongrie ont reçu des instructions à l'effet de recueillir des renseignements sur les fugitifs et de nous les communiquer. En attendant, nous allons procéder ici même à une enquête.

Le lendemain et les jours suivants, le baron déploya une activité extraordinaire, sans se départir de son flegme habituel. Il interrogea successivement tous les habitants du Vár, inspecta les appartements, le jardin, le parc, les environs du château. Il constata les foulures du sol au pied du kiosque, releva soigneusement les empreintes et les compara plusieurs fois avec les traces à demi-effacées découvertes par Virag auprès de la poterne. Ses observations le confirmèrent dans la pensée que la comtesse avait été enlevée par un homme.

Virag lui fit part des communications de Miklós. Ordre fut donné de rechercher le bétýar. On n'eut aucune peine à le retrouver, car, depuis son retour de Pest, il s'était constamment tenu à proximité du château.

Le baron ne put obtenir de lui aucun éclaircissement précis. Tout en observant une réserve cal-

culée, Miklós donnait à entendre qu'il était prêt à vendre ses services; mais son attitude équivoque éveilla la méfiance du baron, qui lutta de ruse avec lui. Il pressentait que cet homme savait quelque chose et voulait ménager, sans doute par intérêt, les parties en lutte. Très subtil, sous sa lourdeur apparente, le jeune Croate dissimula de manière à pouvoir, le cas échéant, faire concourir le bétyar à l'accomplissement de ses desseins.

De son côté, Miklós s'était sans doute formé un plan de conduite, car il eut grand soin, à la suite de son entretien avec le baron, de se tenir au courant de tout ce qui se faisait ou se disait au Vár.

Mais le baron et le comte ne s'entretinrent plus qu'entre eux à huis clos. Personne ne put pénétrer le fond de leur pensée, et le bétyar se heurta contre le mutisme ou l'ignorance des valets.

Son désir de pénétrer ce mystère s'en accrut d'autant et, pour le satisfaire, il ne recula devant aucune fatigue. Désormais, il prit la résolution de passer toutes les nuits dans le fossé qui longeait l'avenue du château. Pour ne pas s'endormir, il se frottait les paupières avec des feuilles d'orties. Sa prévoyance ne tarda pas à être récompensée. Il n'apprit point, il est vrai, qu'une lettre parvenue au Vár signalait le passage des fugitifs à Debreczén; mais, au milieu de la cinquième nuit, il vit passer

le comte et le baron qui sortaient furtivement dans une voiture attelée en poste.

— Il est temps de partir aussi, murmura-t-il, quand les voyageurs se furent engagés sur la grande route. Bientôt après son ombre disparut dans le brouillard de la puszta.

II

QUIÉTUDE TROUBLÉE

A Felka, Sándor et Irén vivaient d'une vie enchantée. Des promenades à cheval ou en voiture, des excursions dans la montagne, la lecture, la musique, les causeries éternelles, les caresses ardentes, les longs silences de la passion inassouvie, les projets d'avenir, les serments d'amour, enfin les espérances patriotiques remplissaient leur existence, sans amener de lassitude.

Sándor acquérait tous les jours auprès d'Irén une finesse d'esprit et une distinction de manières qui le transformaient en cavalier accompli.

Irén, de son côté, assouplissait les rudesses de son humeur : son âme exubérante ne s'épandait plus en mouvements excentriques. Équilibrée par le mâle caractère de son amant, elle se développait, disciplinée, contenue, sans dépouiller sa grâce exquise. Au physique, les proportions de son corps s'harmonisaient dans un ensemble de

femme qui conservait de la jeune fille la fraîcheur et l'allure ailée.

Depuis quelques jours cependant, une certaine langueur alourdissait la légèreté de sa marche. Sa tête subissait des vapeurs, son estomac des caprices. Une fermeté de contours inusitée relevait sa gorge. Son excellente santé était traversée d'un trouble inconnu. Enfin, un matin, elle sentit dans ses entrailles un frémissement inattendu qui lui annonça le dédoublement de son être.

Éperdue de bonheur, elle plaça ses mains sur les épaules de Sándor et plongea un instant dans ses yeux un regard dont la muette extase préludait à de graves communications. Puis, tout bas, d'une voix suave, elle dit :

— Je crois que je vais te donner un enfant.

Pour toute réponse, Sándor l'attira sur sa poitrine. Ils confondirent leurs âmes dans un chaste embrassement. Le jeune homme voulut parler, il ne trouva pas de mot capable de rendre la pure ivresse de son cœur. Aucune de ses paroles n'aurait eu d'ailleurs autant de puissance d'expression que le serrement de sa main, que l'attendrissement de ses yeux, que la vénération de ses baisers.

A partir de ce moment, Sándor ne parla plus à Irén qu'avec un respect religieux. Ce ne fut pas assez de l'entourer de plus de soins, de la traiter avec plus de sollicitude. L'amante lui parut désormais revêtue du caractère sacré de la mère. Il fallait l'aider dans l'accomplissement de sa mission créatrice. Aucun sacrifice ne lui coûte-

rait. Les mouvements qu'Irén ressentait dans son sein se répercutaient dans son propre cœur. Tous deux se trouvaient plus unis, leurs liens se resserraient. Ils se sentaient grandis en pensant qu'ils collaboraient à la perpétuité de l'éternelle nature.

A la fin d'une nuit d'octobre, ils dormaient, dans les bras l'un de l'autre, du sommeil des gens heureux. Un brouillard intense enveloppait le village de Felka d'un voile que l'aube commençait à soulever.

Miklós s'avancait discrètement dans la rue principale. Ses pieds ensanglantés, ses habits déchirés, sa mine défaite révélaient qu'il venait de fournir une très longue course à pied.

Depuis plus de dix jours, il avait marché constamment à la suite de la voiture du comte et du baron ; il avait couru jusqu'à Debreczén où les pistes de Madár et de la Hoca s'étaient révélées. Pendant que les deux seigneurs prenaient des renseignements, il avait gagné du terrain dans la direction prise par Sándor. Dédaigneux des chemins battus, voulant à toute force arriver à temps, il s'était engagé dans les traverses, avait passé les rivières à la nage et troué en quelque sorte, comme un fauve pourchassant une proie, les broussailles et les taillis des forêts.

A Kassa, ayant vu le comte et le baron sortir de la maison de l'officier de police, il avait pu s'assurer ainsi de la justesse de ses investigations. Enfin, parvenu à Felka, la veille, il avait su que le comte et le baron étaient arrivés quelques heures avant lui, qu'ils s'étaient occupés de pren-

dre certaines dispositions, d'accord avec la police du comitat ; il en avait conclu que Sándor habitait le village et que le moment d'agir vigoureusement était venu.

Il importait maintenant de découvrir la demeure des jeunes gens. C'est pourquoi il errait à travers les rues, espérant obtenir des passants les informations désirées. Mais il n'avait rencontré que deux Slovaques, incapables même de comprendre ses questions.

Apercevant enfin sur son chemin une maison de coquette apparence, il s'imagina que ce pouvait bien être le nid des deux amoureux. Il l'examina donc, le cœur empli d'espoir. Tout, dans la physiologie extérieure de l'habitation, le confirmait dans ses suppositions : les volets hermétiquement fermés aux bruits et aux indiscretions du dehors, l'isolement de la demeure, le jardin abondamment paré de fleurs d'automne.

Fort de son sentiment, il ne poussa pas ses recherches dans une autre direction, quand tout à coup la porte de la maison s'ouvrit avec fracas. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant descendre du perron le comte et le baron, suivis d'un chef de police !

— Toi, ici ? lui dit le baron, dont l'accent de surprise céda bientôt la place à celui de la menace. Que viens-tu faire à Felka et pourquoi te trouves-tu là ?

— Seigneur, répondit le bétyar, en se prosternant jusqu'à terre, je suis venu me mettre à votre service. Moi seul connais le ravisseur de la com-

tesse. Si vous voulez m'employer, je vous le signalerai. Les efforts que j'ai faits pour arriver en même temps que vous sont la garantie de mon dévouement.

— Si cet homme peut nous servir, objecta l'officier de police, il faut l'employer.

— Et s'il ment? observa le baron,

— S'il ment, s'exclama le comte, je le fais attacher à un arbre de la forêt voisine et on le laissera sans secours jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Seigneurs! reprit l'officier de police, le jour se lève, nous n'avons pas de temps à perdre. Voici d'ailleurs venir les haydouks (1) fidèles au rendez-vous que je leur avais donné.

En effet, six haydouks, armés de carabines, s'avançaient au pas militaire.

L'officier leur expliqua en quelques mots le service pour lequel il les avait convoqués et l'on se mit en marche.

Le comte et le baron n'accompagnèrent pas la petite troupe. Le sentiment de leur dignité ne leur permit point de prendre part à l'opération, alors même qu'elle était commandée dans leur propre intérêt. Ils se rendirent à la maison de ville, pour y attendre le résultat de l'expédition.

Pendant ce temps, les agents de police, accompagnés de Miklós, parvinrent à l'extrémité du village.

— C'est ici, fit l'officier, en s'arrêtant devant la maison habitée par les jeunes gens.

Il prit aussitôt ses dispositions et donna ses ordres. Deux haydouks devaient surveiller le jardin,

(1). Agents de police.

deux autres la rue, le cinquième et le sixième entreraient dans la maison, de gré ou de force. Quant à Miklós il pénétrerait dans l'habitation du côté du jardin, de manière à signaler le coupable aux agents et à empêcher ainsi toute méprise.

L'entente établie entre tous ces hommes, Miklós escalada le mur extérieur, pendant que deux agents frappaient à la porte de la rue. D'une promptitude extraordinaire, il enfonça la porte de l'écurie. Gábor, réveillé en sursaut, le regarda avec des yeux hébétés.

— Selle et bride Madár tout de suite, lui dit-il, ou je te tue comme un chien. En attendant, je vais prévenir le seigneur Sándor.

L'enfant ne comprit rien à cet ordre, sinon qu'il y avait urgence à harnacher le cheval de son maître. Il s'empessa d'obéir.

Au même instant, Miklós faisait irruption dans la chambre. des jeunes gens.

Irén, que les coups frappés à la porte avaient attirée derrière la vitre et les volets, rendait compte à Sándor de ce qu'elle voyait dans la rue.

A l'apparition de Miklós, Sándor fait un bond hors du lit pour se défendre.

— C'est moi, ami Sándor, ne crains rien. Je suis venu pour te sauver. Ils sont sept hommes là-bas, qui t'attendent. Ils veulent t'arrêter ou te faire un mauvais parti. Tiens ! voici tes vêtements, habille-toi.

Tout en parlant, il passait à Sándor ses habits un à un.

— J'ai donné l'ordre à ton domestique de pré-

parer Madár. Tu vas monter sur ta bête et filer à bride abattue. Tu sais que les policiers hongrois ne sont guère malins; ils ne sauront pas entraver ta fuite.

— Fuir! répliqua Sándor d'un ton superbe; ce n'est pas dans mes habitudes. Je veux rester et me défendre.

— Hélas! s'exclame Irén, la porte de la rue trépidante sous la pression des haydouks.

— Impossible de résister, s'écrie Miklós. Six hommes armés et un officier de police t'accablent sous leurs coups. Cette maison ne t'appartient pas et ce n'est pas un asile légal, tu le sais bien. On t'accuse de rapt. Il est inutile d'ajouter à ce délit celui de résistance à l'autorité. Madame, ajouta le bétyar, en se retournant vers Irén, joignez vos prières aux miennes; il importe de fuir au plus tôt, je vous le jure.

Les craquements de la porte l'interrompent.

— Il n'y a pas de honte à fuir devant la force, ô mon Sándor! supplie Irén. Que deviendrais-je si tu étais prisonnier? Séparons-nous, reste libre, nous nous retrouverons. Je te supplie de te sauver au nom de notre amour, au nom de notre enfant!

— Tu n'as pas une seconde à perdre, fait Miklós, en descendant au vestibule.

A chaque poussée, la porte, en effet, cède davantage. Un instant encore et elle va voler en éclats.

Sándor se décide à partir; il gagne le rez-de-chaussée et passe devant Miklós pour se rendre à

l'écurie. Les deux hommes se saluent de la main.

— Poussez toujours! s'écrie alors le bétyar aux gens du dehors, en simulant une voix étranglée. J'arrive, j'arrive à votre aide.

En même temps, il se démène dans le vestibule comme s'il avait une lutte terrible à soutenir. Puis tirant son couteau de sa poche, il l'enfonce d'un pouce un peu au-dessus de son aisselle gauche. Enfin, il ouvre la porte, titube sur ses jambes et s'affaisse, en retirant le couteau de la blessure qui l'inonde de sang.

— Le misérable a voulu me tuer, dit-il aux haydouks. Je crois qu'il s'est réfugié en haut.

Les agents se précipitent dans l'escalier.

Au même instant, deux coups de feu se font entendre du côté du jardin.

Le terrain s'inclinait en terrasse jusqu'au bord du Poprád. Un mur de soutènement, d'un mètre de hauteur, le protégeait contre les crues de la rivière. Ayant perçu le bruit des pas d'un cheval, les haydouks qui se tenaient en observation devant le mur courent instinctivement vers la rivière. Quel n'est pas leur ébahissement en voyant un cavalier s'élaner de la terrasse dans le Poprád! Ils lui tirent chacun un coup de carabine; mais le cheval, en quelques bonds, a déjà gagné l'autre rive. Deux autres coups de feu retentissent sans plus de succès.

Hors de danger, Sándor se dirigea au galop vers la maison de ville. Deux messieurs causaient debout sur la porte; il reconnut le comte et le ba-

ron. Il arrêta net son cheval, et s'adressant au comte :

— Seigneur Margody! moi, Karady Sándor, je vous dit ceci : Vous m'avez enlevé ma maîtresse Ilka. Pour me venger, j'ai enlevé votre fille Irén. Nous sommes quittes. Maintenant, votre fille est ma femme devant Dieu. Si vous touchez à un cheveu de sa tête, je vous jure, foi de csikós, de tirer de ce second crime une vengeance encore plus éclatante que du premier.

Il terminait à peine cette harangue, que le comte et le baron saisirent Madár par la bride. Sándor leur cingla les mains d'un furieux coup de cravache, tandis que Madár se dégagea en se cabrant.

Jetant alors un regard de dédain indicible à ses adversaires, le csikós se retira au petit galop vers le massif du Tátra.

Quand il fut sorti de la ville, il songea qu'on allait sans doute le poursuivre et que les haydouks, meilleurs cavaliers que policiers, pourraient l'atteindre. Pour se soustraire à leur vue, il éperonna Madár et s'enfonça bientôt après dans un bois de sapins.

III

PRÈS ET LOIN L'UN DE L'AUTRE

Confondus de tant d'audace, le comte et le baron étaient restés dépités et muets. Cette scène venait de détruire l'harmonie de leurs sentiments. Émus par une cause unique, ils éprouvaient des impressions trop différentes pour se les confier.

Les paroles du csikós avaient produit comme le déchirement d'un voile. De si grandes révélations ouvraient à ces deux hommes des perspectives inattendues. Elles humiliaient le comte aux yeux du baron, et offraient à la perspicacité de celui-ci des explications grosses d'enseignement. Le comte inclinait son front de père coupable et puni, le baron courbait le sien sous le poids d'une désillusion croissante.

Néanmoins, les faits s'enchaînaient dans des circonstances qui permettaient au jeune Croate de tenir son âme haute. Il n'avait pas de reproches à s'adresser. Si son amour pour Irén était capable de sombrer, à son naufrage surnagerait toujours

une immense commisération. Il se rendait compte maintenant de l'enlèvement de la jeune fille. La faute du père avait déterminé celle de l'enfant. Fallait-il abandonner à eux-mêmes ces deux êtres désunis? Le comte ne lui inspirait aucun intérêt, mais Irén lui paraissait touchante. Orpheline de mère, victime de l'inconduite de son père, sa révolte l'avait jetée dans une situation fautive, peut-être irrémédiable. N'y aurait-il pas une sorte de lâche égoïsme à se détourner d'elle et à passer? Et puis, pouvait-il aimer une autre femme!

Toutes ces réflexions se dressaient dans son esprit avec la rapidité de conception extraordinaire de cet homme calme.

— Cher comte, dit-il, allons-nous nous immobiliser ainsi, mornes et pétrifiés, sans prendre une décision? Ne pensez-vous pas qu'il conviendrait de vous rendre immédiatement auprès de votre fille?

— Certainement, j'y songeais; m'accompagnez-vous?

— Non : ma présence ne pourrait qu'irriter le chagrin de la comtesse. Elle doit être malheureuse. Il ne serait pas généreux à moi de me présenter devant elle, en ce moment, comme pour jouir de sa défaite.

— Vous avez raison. Où vous retrouverai-je?

— A l'hôtel.

Le comte se dirigea donc seul vers l'habitation de sa fille.

Il la trouva auprès de Miklós.

Irén était descendue derrière Sándor. En le

voyant échapper aux haydouks et à leurs coups de fusil, elle avait éprouvé un immense soulagement. Sándor libre, ils se retrouveraient un jour. Elle se disposait à remonter dans sa chambre quand elle avait vu entrer l'officier de police.

Avec les signes du plus profond respect, cet agent allait lui expliquer l'objet de sa mission. Mais Irén, apercevant étendu dans le corridor le bétyar ensanglanté, avait couru à lui pour le secourir. A sa prière, le chef de police ordonna à ses hommes de soutenir Miklós jusqu'au salon, et de l'étendre sur le canapé.

— Pour vous assurer de ma personne, avait dit Irén à l'officier, vous n'avez qu'à faire garder la maison, mais dans cette maison j'entends être libre. En ce moment, je désire rester seule avec cet homme.

Sans offrir un caractère de gravité, la blessure de Miklós était néanmoins assez profonde pour qu'il fût impossible de supposer qu'elle avait été simulée.

Tout en procédant aux soins que lui suggérait son humanité, Irén l'interrogeait fiévreusement.

— Sándor n'est qu'un csikós, répondait le bétyar, qui venait d'exposer la situation en quelques mots, mais quel noble cœur!

— Vous l'aimez donc bien pour lui être ainsi dévoué?

— Si je l'aime! Comme mon enfant. Je ne sais quel ascendant il exerce sur ma volonté, mais je me mettrais au feu pour lui. Aussi, dès que j'ai su

qu'il courait un danger, je n'a pas hésité, je suis venu et je l'ai sauvé.

— Tenez, cachez vite ceci; c'est une bourse garnie de florins. Je ne sais ce que mon père va décider, mais, quoi qu'il m'arrive, tachez de suivre mes traces, de manière à savoir toujours en quel lieu je serai. D'un autre côté, efforcez-vous de découvrir la retraite de Sándor; vous nous servirez d'intermédiaire. En récompense, quand je serai riche et puissante, je me promets de réaliser votre bonheur.

Le comte entra sur ces mots.

— Enfin! mademoiselle. je vous retrouve et en quelle compagnie! Vous fuyez avec un csikós et vous vous transformez en sœur de charité auprès d'un bétyar.

— Sur le premier point, je ne fais, mon père, que suivre votre exemple. Ne m'avez-vous pas abandonnée à Keményvár, pour aller vivre avec la fille d'un pêcheur de la Tisza?

Le ravisseur d'Ilka ne s'attendait pas à une riposte aussi directe. Il en fut un peu déconcerté.

— Passons, répliqua-t-il vivement, dans une autre pièce; il ne me convient pas de parler devant cet homme.

— A vos ordres, mon père.

Ils montèrent dans la chambre d'Irén.

— Je ne viens pas discuter, reprend le comte. J'entends maintenir intacte mon autorité paternelle. En quittant le Vár sans ma permission, vous avez manqué à vos devoirs envers moi et envers

vous-même. J'ai le droit de punir cet acte de grave rébellion. De plus, votre fuite s'est effectuée dans des — conditions doublement déshonorantes ; vous n'avez pas agi en femme qui se respecte, et, ne pouvant élever votre ravisseur jusqu'à vous, il vous a fallu vous abaisser jusqu'à lui.

Irén, silencieuse, écoutait, l'attitude altière, le cœur en révolte.

Son père continua :

— Malgré vos fautes, je veux être indulgent. Nous allons rentrer au Vár. Je vous ordonne de ne plus revoir jamais cet homme. Si vous pratiquez désormais l'obéissance que vous me devez, si vous rachetez vos torts envers moi par la soumission la plus absolue, le temps pourra calmer sans doute ma légitime irritation. Peu de personnes connaissent votre incartade. Pourvu par le ministre d'une commission en blanc, je n'ai pas eu à révéler mon nom aux autorités qui m'ont assisté. Les hauts faits par lesquels vous venez de vous signaler ne vous seront pas imputés et tomberont un jour dans l'oubli. Je pourrai peut-être alors trouver, pour vous, une alliance digne de notre maison. Dans ce cas, je pardonnerai.

Irén laissa à son père le temps de juger s'il avait d'autres communications à lui faire

Puis, elle fixa sur lui un regard résolu, et, d'une voix ferme elle répondit :

— Mon père, je cède à la contrainte et je suis prête à vous suivre ; mais dès que j'aurai atteint l'âge où la nature me donnera pleine et entière disposition de ma personne, je me réserve de fixer

moi-même ma destinée. Quant à oublier l'homme auquel j'ai uni mon cœur et ma vie, vous ne me verrez jamais commettre une si basse lâcheté. Cet homme est, il est vrai, de condition inférieure ; il appartient cependant à la petite noblesse par sa naissance et, en tous cas, à la grande noblesse par l'élévation de ses sentiments. Je l'ai pris pour époux devant Dieu, je n'en choisirai pas d'autre devant les hommes. A ce titre respectable, il en ajoute un autre encore plus sacré : celui de père de l'enfant que je sens tressaillir dans mon sein.

Cette brusque déclaration fit tressauter le comte sur sa chaise. Il était loin de prévoir une telle complication. Son front se plissa de colère et ses yeux semblèrent vouloir trouer le parquet de fauves rayons. Quel sentiment trahit cette expression de physionomie ? Il ne le fit pas connaître. Irén comprit seulement qu'un mouvement d'une extrême violence, maîtrisé ou dissimulé, bouillonnait en son cœur.

— Préparez-vous à quitter cette maison, dit-il enfin, sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Nous partirons aujourd'hui même pour Keményvár. Je dois vous annoncer que le baron Voldyna est venu m'assister jusque dans ce pays. C'est un gentilhomme dont vous n'avez pas su apprécier la délicatesse. Il ne serait pas convenable de prendre congé de lui et de le quitter dans ces montagnes. J'espère que malgré vos compromissions populaires vous serez encore assez femme de bonne compagnie pour souffrir sa présence.

— La présence du baron m'est indifférente.

Vers deux heures de l'après-midi, le comte, le baron et Irén se pressaient dans une calèche découverte, et s'éloignaient au galop vertigineux de quatre chevaux de poste, étiques, mais prompts comme l'éclair et résistants comme l'acier.

Gábor et Milus avait été congédiés avec une belle récompense.

Quant à Miklós, on lui avait donné mission, dès qu'il pourrait se mettre en route, de ramener au château la Hoca et Morja.

Les trois voyageurs, serrés dans l'étroit espace de la voiture, étaient aussi éloignés d'esprit l'un de l'autre, que si leurs corps se trouvaient séparés par d'infranchissables distances.

Irén jetait un regard attendri sur les sites qu'elle avait naguère admirés côte-à-côte avec Sándor. Malgré le brusque incident qui venait de rompre le lien fleuri de leur existence, elle conservait la certitude de renouer un jour ce lien d'un nœud indissoluble. En l'enivrant encore de ses capiteux souvenirs, l'amour chantait en son cœur un hymne d'espérance.

Que lui importait que Sándor fût un csikós ! C'était un homme intelligent et fort, une âme tendre et ferme. Ce dompteur de chevaux semblait avoir puisé dans son rude métier la puissance de dominer les choses et de dompter aussi les hommes, excepté lui-même. Nature excessive, prompte à se soulever comme la tempête, à se calmer comme la mer sous les baisers du soleil,

elle captivait l'imagination de la jeune femme, prête à vibrer à toutes les impressions, ainsi qu'une harpe éolienne à tous les vents.

La comtesse mettait donc sa foi dans l'avenir, suivait de ses vœux le fugitif solitaire, lui envoyait, à travers les espaces inconnus, les élancements de son cœur. Il lui semblait qu'il se dégageait de sa pensée une sorte de fluide mystérieux, dont la propriété d'attraction devait les rapprocher un jour, elle et son amant, et pour la vie.

Transporté, comme sa fille, dans les régions illusoires de l'imagination, le comte aspirait, de son côté, au bonheur de rejoindre Ilka pour ne plus la quitter. Dès son arrivée au château, il fixerait définitivement le sort d'Irén. S'il fallait renoncer à l'espoir de la marier, des mesures énergiques seraient prises pour sauver au moins l'honneur du nom.

Quant au ravisseur, s'il reparaisait en sa présence, il le tuerait lui-même, de sa noble main. Cette exécution accomplie, le comte, désormais assuré contre les écarts de sa fille, tranquilisé sur ses affaires par la généreuse renonciation du baron à sa dette, irait livrer ses poings aux chaînes forgées par sa brune amante et rivées par l'appétit des sens, les satisfactions de la vanité, les vulgarités de l'esprit et l'habitude des niaiseries du cœur.

La figure placide du baron contrastait avec celle de ses compagnons de voyage. Sans désirs et sans espérance, drapé dans une philosophie trop élevée pour se révéler aux yeux d'autrui, le jeune Croate

ne manifestait aucun des sentiments dont les autres étaient agités.

Parfois, il jetait sur Irén un regard poignant de regret. Sa beauté le charmait, sa fière attitude le subjuguait. C'était bien la femme qu'il aurait voulu lier à sa destinée. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce cœur rebelle, qui se cabrait sous l'oppression paternelle. L'acte hardi de cette enfant, qui rompait audacieusement avec les convenances et les lois pour se soustraire à une volonté despotique, ne trouvait pas en lui un juge inexorable. Peut-être son caractère discipliné était-il dominé par la nature réfractaire de celui d'Irén.

En tout cas, il ne subissait plus la domination de l'amour. La flamme, éteinte, ne laissait plus qu'un feu latent couvrir dans son cœur. Dans l'ordre des sentiments sa vie serait un vase clos. Pas de lutte à soutenir, aucune défaillance à redouter. Il resterait réfugié dans l'isolement des rêves déçus, maîtrisant sa souffrance, plaçant trop haut son idéal pour permettre à la rancune ou à la colère d'en altérer la sérénité.

Son calme ne se démentit pas un seul instant pendant toute la durée du voyage; poli sans empressement avec Irén, il observait une réserve qui lui mérita la reconnaissance de la jeune femme, dans une situation où la plupart des hommes se seraient maladroitement attiré ses dédains.

C'est avec ces dispositions intimes que les trois voyageurs rentrèrent au château. Une lettre, portant le timbre d'Esztergom, y attendait le comte. Elle était d'Ilka. Que lui annonçait-elle? Sa lec-

ture le plongea dans un trouble qu'il dissimula de son mieux. Le soir, il fit part au baron de la nécessité où il se trouvait de s'absenter pendant quelques jours ; il le pria de rester au Vár durant son absence : il surveillerait Irén, s'opposerait à sa fuite, si toutefois elle tentait de fuir encore ; il maintiendrait, enfin, la domesticité dans le devoir.

— Je resterai volontiers pour vous rendre service, répondit le jeune homme ; que m'importe maintenant de vivre ici ou là ? Mais je n'accepterai la surveillance de la comtesse qu'avec son assentiment. Le métier de geôlier n'est pas de mon goût.

Irén avait obtenu la faveur de prendre ses repas dans sa chambre, où elle s'était cantonnée.

Le baron pria M^{lle} Massot de lui demander si elle lui ferait l'honneur de le recevoir un instant. Elle y consentit.

— Monsieur votre père, lui dit-il, est obligé de s'absenter. Il désire que je le remplace momentanément, et il veut m'investir d'une certaine autorité, même sur votre personne, J'ai repoussé cette dernière délégation. Quant à la surveillance des intérêts matériels du comte, je ne refuse pas de m'en charger par pure complaisance, mais à la condition que vous ne le trouverez pas mauvais, mademoiselle, et que vous me promettrez d'ailleurs de n'entretenir pendant ce temps-là aucune relation avec le dehors.

— Monsieur le baron, votre démarche me touche, et je vous en sais gré. Soyez l'hôte de mon

père, puisque mon père estime que votre présence assurera sa sécurité. Je vous donne ma parole de ne rien entreprendre qui puisse nuire à l'accomplissement de votre mission. Mais, à mon tour, je mets à ma docilité une condition : c'est que vous renoncerez absolument à une union que les derniers événements rendent, du reste, impossible.

— Je vois, mademoiselle, que vous continuez à me méconnaître. Veuillez me croire incapable d'un subterfuge.

— Depuis notre départ de Felka, votre attitude a conquis mon estime. Si vous n'aviez jamais fait à mon père la demande de mariage, dont je me trouve d'ailleurs indigne, nous aurions été sans doute de bons amis.

— Cette déclaration me porte à regretter doublement mes prétentions, puisqu'elles ne m'ont pas gagné une femme et m'ont empêché d'acquiescer une amie.

— Les cœurs loyaux s'entendent toujours, monsieur le baron. Les nôtres se sont déjà rapprochés ; ils ne sont plus hostiles et c'est déjà beaucoup. En attendant, vivons sur le traité de paix que nous venons de conclure. Ni l'un ni l'autre ne le violera.

Irén s'inclina en prononçant ces mots. Le baron comprit que l'audience était levée. Il salua profondément et alla retrouver le comte pour l'informer du résultat de sa démarche.

Celui-ci, satisfait, monta le lendemain en voiture, le cœur bondissant de la joie de revoir bientôt Ilka.

IV

L'HONNEUR DU NOM

Il s'arrêta deux jours à Pest pour donner à la justice les renseignements complémentaires sur les derniers événements de Felka. Après sa nouvelle déposition, Sándor se trouva donc accusé de rapt, de vol et de tentative d'assassinat sur la personne de Miklós.

Si l'on parvenait à le flétrir par une condamnation judiciaire, Irén ne songerait plus à ses projets maudits de mariage avec un csikós, et le nom de la famille ne recevrait pas la souillure d'une mésalliance.

Mais la grossesse d'Irén ?

Le comte y pense, le soir même, en parcourant, à pied, le quai de Buda, en avant du Lancz-hid (Pont-des-Chânes).

Descendu à l'extrémité de la Széchényi utca (1),

(1) Utca (rue).

il prend à droite la Pot-hegy utca, qui monte en contournant le flanc occidental du mont Szt-Gellert. Puis, il tourne, dans une ruelle innommée, à gauche, et frappe d'une certaine façon à la porte d'une petite maison, dont la façade s'éclairait directement sur la montagne.

— Que voulez-vous ? fait une voix derrière la porte.

— Parler à la Bulgare.

C'était le mot de passe : on ouvre.

A la lueur d'une chandelle fumeuse, le comte voit une pièce d'aspect misérable, comme sont presque toutes celles de ce quartier mal famé.

Une vieille femme, qui vient de l'introduire, tire un rideau, ouvre une seconde porte et invite le comte à entrer.

Dans un salon meublé avec recherche, une femme d'une quarantaine d'années, dont les traits durs conservent cependant les traces d'une beauté remarquable, lit à l'éblouissante clarté d'une lampe.

A la vue du comte, elle se lève en lui désignant un fauteuil.

La vieille s'est discrètement retirée.

Quel est le sujet de la conversation entre la maîtresse de la maison et le visiteur ?

Ils parlent à voix basse, comme s'ils craignaient d'être entendus.

Après vingt minutes d'entretien, le comte dépose sur la table une liasse de florins.

— Ainsi, dit-il tout haut, en se levant, c'est convenu ?

— Oui, monsieur le comte, je vous suivrai dès que je recevrai vos ordres.

— C'est cela. Mais que jamais !...

— Vous pouvez être assuré de mon silence.

— A bientôt donc !

La femme pose sa main sur un timbre. La vieille paraît et reconduit le comte, qui met dans sa main un billet de dix florins. Il est déjà loin, qu'elle n'a pas encore épuisé l'expression de sa reconnaissance.

Deux jours après, le comte arrivait à Esztergom.

Il courut au couvent des Dames de la Sagesse.

Dès qu'il se trouva seul avec Ilka, il l'enlaça étroitement dans ses bras, et plongeant un regard profond dans ses yeux :

— Vous m'êtes, dit-il, plus chère que jamais.

— Faut-il que vous soyez bon et généreux, cher comte ! Et moi qui redoutais de vous faire cette confiance ; moi qui avais si longtemps hésité à la consigner dans ma lettre.

— Cet aveu m'a, au contraire, uni plus tendrement à vous.

— Vous me rendez la plus heureuse des femmes. Seulement, quel embarras vais-je vous créer ! Je ne puis plus rester ici.

— Pourquoi cela ?

— Mais songez, dans un couvent !...

— Enfant ! nous allons voir.

Dans la soirée, il fit visite au chanoine.

— Cher ami, lui dit-il, j'ai plus besoin que jamais de votre soutien.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Ilka vient de m'appeler auprès d'elle. La pauvre enfant est désespérée. Elle n'osera jamais se présenter devant ses parents dans l'état où elle se trouve.

— Elle est... ?

— Oui, la chose n'est pas encore apparente ; mais dans quelque temps, on ne pourra plus la cacher.

— La situation est embarrassante.

— Voyons, cher ami, pour vous il n'y a pas d'obstacle.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Ne pourriez-vous confier hardiment le secret à la supérieure ?

— Et après ?

— Cette sainte personne ne s'intéresserait-elle pas à une jeune fille coupable de plus d'inexpérience que de perversité ?

— De quelle manière ?

— En la gardant au couvent.

— Y pensez-vous ? Et le scandale, Seigneur !

— Mon cher ami, entre nous, pourquoi ne pas parler à cœur ouvert ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Le monde est médisant, c'est vrai ; mais enfin ses médisances ne reposent pas toujours sur des mensonges.

— Je ne comprends pas.

— Je m'explique sans détours : n'y a-t-il pas avec le ciel des accommodements ?

Le chanoine prit un air grave et répliqua sur un ton blessé :

— Avec le ciel, pas avec l'Église.

— L'Église ne saurait-elle être indulgente, au nom du ciel ?

— L'Église ne peut avoir pour Ilka autant d'indulgence que vous. Elle n'a sans doute pas les mêmes raisons.

Déconcerté, le comte se mordit les lèvres. Il avait pris une mauvaise voie. Comment s'en tirerait-il ? Il ne le savait vraiment pas.

Enchanté de sa déconvenue, le chanoine jouissait intérieurement de la facilité avec laquelle, d'un mot et d'un air de physionomie, il l'avait désarçonné.

Il goûtait un malin plaisir de chanoine à voir le comte se débattre un instant dans sa chute.

Toutefois, malgré sa morgue d'homme d'Église, il n'était pas méchant. Sa connaissance des faiblesses humaines lui inspirait d'ailleurs l'indulgence. Peut-être ne se considérait-il pas lui-même comme impeccable. Il lui tendit la branche de salut.

— Ce que vous me demandez, cher comte, ne se peut pas. Néanmoins, mon aide ne vous fera pas défaut. Je possède de l'autre côté du Danube, sur le territoire d'Esztergom-Nana, une ferme qui contient un logement de maître convenable. Si vous le voulez, je mettrai cette ferme à votre disposition. Votre jeune protégée y restera jusqu'à l'époque de sa délivrance.

— J'accepte de grand cœur et vous avoue que je n'attendais pas moins de votre amitié.

— Nous procéderons à l'installation d'Ilka lorsqu'il vous plaira.

— Dès demain, si rien ne s'y oppose.

— Je vais donner des ordres à cet effet.

Située sur la lisière d'un bois, la ferme d'Esztergom-Nana ouvrait ses fenêtres au midi.

Un portique formé de six colonnes de style ionien et couronné d'un fronton triangulaire séparait le logement du chanoine de celui du fermier.

Cette habitation, composée de trois pièces de rez-de-chaussée, était ornée d'un ameublement modeste, mais confortable.

Ilka, le lendemain, quittait le couvent sans regrets.

Pour cette insouciantة fille, toute nouveauté était un plaisir.

La traversée du Danube, en voiture, sur le pont de bateaux, lui causa des joies enfantines.

Le chanoine attendait dans la cour de la ferme.

Ilka gagna tout de suite les bonnes grâces de la fermière en embrassant ses enfants à pleine bouche.

— Voyez, monsieur le comte, comme ils sont gentils.

La mère, flattée, se dit :

— Dieu ! que cette jeune dame est aimable !

— Et comme elle est belle ! ma tante, observa une jeune fille, qui devait servir de femme de chambre à Ilka.

C'était la faculté dominante de cette singulière créature de séduire tous ceux qui l'approchaient.

Le comte, radieux, reposait sur sa séduisante maîtresse un regard fasciné.

Le chanoine, lui aussi, faiblissait un peu sous le charme.

Mais bientôt l'installation fut suivie d'une séparation nouvelle.

Plus enivré d'amour que jamais, le comte ne put, au moment du départ, dérober deux larmes d'attendrissement.

Il brûla la route de Buda. Les chevaux de poste, nerveusement fouettés par le cocher qui avait reçu doubles guides, entraînaient la calèche dans le tourbillon de leur course affolée. Sur la terre durcie par le froid, la voiture bondissait, les essieux criaient, les roues tournaient, tournaient, tournaient toujours.

Ainsi qu'il l'avait calculé, le comte entra de nuit dans la vieille capitale. Il descendit au relai et donna l'ordre au cocher d'aller l'attendre avec des chevaux frais à l'extrémité du faubourg.

Puis, il gravit les pentes abruptes de la Gellérthegy et courut tout droit à la maisonnette qu'il avait visitée naguère, lors de son dernier passage. La porte s'ouvrit à ses coups significatifs et au nom de la Bulgare.

— Je viens vous prendre, dit le comte à la plus jeune des deux femmes.

— Je suis prête, seigneur.

— Suivez-moi !

La vieille remit entre les mains de sa maîtresse (ou de sa fille ?) une petite valise préparée d'avance

et lui présenta ses fourrures. Elle sortit ensuite pour scruter du regard le dehors de la maison.

— Il n'y a personne, dit-elle en rentrant, vous pouvez partir.

Le comte et sa compagne, entièrement cachés dans leurs manteaux, se dirigèrent vers la voiture.

Ils partirent à fond de train.

Sur le parcours de Buda à Keményvár, ils ne prirent qu'un seul repas, non pas à un des relais, mais dans une csarda isolée, au milieu d'une puszta déserte.

Le comte laissa souffler les chevaux plus longtemps qu'il n'était utile, dans le but de n'arriver que la nuit suivante au château.

Il y parvint, en effet, vers dix heures.

Sur ses ordres, le cocher contourna les murs et s'arrêta devant la poterne. Le père d'Irén, qui s'était muni de la clé, pénétra dans le parc, suivi de sa mystérieuse compagne. Il la conduisit au kiosque et lui dit :

— Attendez là; je ne serai pas longtemps à venir vous délivrer.

Puis, il reprit le même chemin, remonta en voiture et regagna l'avenue du Vár, où il fit son entrée, en recommandant à ces gens de ne réveiller personne.

Vingt minutes après, il se rendit clandestinement au kiosque pour en retirer la prisonnière, qu'il introduisit au dedans de l'habitation par un escalier dérobé. Il la mena dans une chambre

écartée, où l'on ne pouvait pénétrer qu'en passant par la sienne.

En décrochant ses fourrures, la femme lui dit :

— Est-ce pour ce soir ?

— Non. Je ne sais si c'est la fatigue, mais le cœur me manque en ce moment; attendons à demain.

Le comte se coucha. Sa nuit fut agitée; agitée également sa journée du lendemain; il se montra doux, presque affectueux envers Irén. La bonne intelligence qui régnait entre sa fille et le baron paraissait lui causer un vif plaisir.

Vers la fin de l'après-midi, il prétextait des achats urgents à faire à Kecskemét, et chargea M^{lle} Massot de ce soin.

— Monsieur le comte me permettra de lui faire observer qu'il est déjà tard et qu'il me serait impossible de revenir ce soir.

— C'est juste. Vous coucherez à l'hôtel; Virag vous accompagnera.

L'intendant et la gouvernante partirent radieux.

— Quel bonheur si je peux passer la nuit avec ma belle! pensait Virag.

— Cette aventure se terminera peut-être d'une façon très heureuse pour moi, murmurait M^{lle} Massot, en se pressant contre Virag d'une façon provocante.

Enfin, la nuit arrive, une lamentable nuit d'hiver, qui cache sous un brouillard glacé les sombres constructions de l'antique forteresse.

Irén veille dans sa chambre.

— Vous m'attendrez chez vous jusqu'à minuit, lui a dit son père après le souper.

Que lui veut-il ? Pourquoi venir la trouver à cette heure tardive ? Si elle était moins courageuse, elle aurait peur. Le morne silence du Vár lui paraît terrifiant. Au dehors les choses prennent un aspect sinistre.

— Mon Dieu ! que va-t-il se passer ? murmure Irén. On vient, j'entends les pas de deux personnes. Oh ! ma mère, protège-moi ! s'exclame-t-elle, en se réfugiant au-dessous du portrait de la chère morte.

Le comte entre, un flambeau éclatant de lumière à la main. Pâle, le front contracté, il s'efforce de sourire et sa physionomie est effrayante.

Il est suivi d'une femme inconnue, qui s'incline profondément. Ses traits réguliers semblent coulés dans le bronze, son regard a l'éclair de l'acier poli.

— Irén, dit enfin le comte d'une voix étranglée, je viens vous adresser une prière. Vous en conviendrez, depuis votre retour au château je ne vous ai fait aucun reproche, Aujourd'hui, mon cœur paternel est sur la voie du pardon. Je veux effacer entièrement de ma mémoire votre faute. Les traces de cette faute sont encore enfouies dans les mystères de la nature, mais sous peu elles surgiront vivantes, accusatrices. Si nous n'anéantissons pas dans son germe ce témoignage révélateur, l'honneur de notre nom est irrémédiablement perdu. Y avez-vous songé, Irén ?

— Je ne comprends pas, répond la jeune fille, qui ne comprend que trop.

— Voulez-vous causer un instant avec madame? Elle vous apprendra ce que j'attends de la comtesse Margody.

Irén porte ses yeux sur l'inconnue. L'impassibilité de cette figure tranchante comme un glaive la glace d'épouvante. Instinctivement, elle cherche de la main son poignard; on l'a fait disparaître. Elle ouvre la bouche pour appeler M^{elle} Massot et se souvient que son père a pris soin de l'éloigner. On a donc voulu la laisser sans défense. Mais l'indignation, l'horreur, chassent bien vite la crainte.

— Que voulez-vous donc? dit-elle en marchant résolument vers son père.

— Je veux, répond le comte, en lui serrant le poignet comme dans un étau, que vous permettiez à madame de délivrer notre maison de la honte dont votre faute va la ternir.

— Mademoiselle croit peut-être, dit alors l'inconnue, que je la ferai souffrir ou que sa vie court des dangers? Qu'elle se détrompe. J'ai acquis dans mon art une telle dextérité que rien de cela n'est à craindre.

Irén ne répond que par un regard foudroyant de mépris et cherche à se dégager de l'étreinte de son père. Mais le comte espère vaincre sa résistance, anéantir son énergie par la lutte, venir à bout de ses révoltes par la fatigue. Il pense que lorsque ses forces physiques seront épuisées, sa volonté brisée, elle subira passivement les entreprises de sa complice.

Tout en la maintenant, il la conjure d'obéir. De la menace il descend à la prière. Sa voix, éraillée par la fureur, fait entendre de rauques supplications.

Sur un signe de lui, l'inconnue saisit l'autre bras d'Irén.

Pour le coup, c'en est trop. Ce contact inflige à la jeune femme une souillure intolérable. Il lui faut à tout prix échapper à ces deux misérables. Ce n'est plus d'elle seule qu'il s'agit. L'enfant de Sándor est menacé; elle sauvera son fils, car son instinct lui assure que ses flancs recèlent un noble Hongrois.

D'un mouvement désespéré, elle hausse son poignet jusqu'à sa bouche, et de ses petites dents blanches, fines, acérées comme celles d'un chat sauvage, elle imprime sur la main de son père une morsure si douloureuse que celui-ci lâche prise en poussant un cri.

Ce cri terrorise la femme qui, de son côté, lâche l'autre bras. Avec la souplesse d'une panthère, Irén passe entre eux deux en se courbant, et prend la fuite.

— Suivez-moi ! dit le comte à l'inconnue, et il s'élançe à la poursuite de sa fille.

Mais Irén ouvre les portes avec rage et passe de pièce en pièce comme un ouragan.

Enfin, elle touche à la dernière porte, au moment où son père est près de la ressaisir, et entre dans la chambre brillamment éclairée du baron Voldyna, qui lisait tranquillement assis sur un canapé.

Échevelée, défaite, fulgurante, elle se réfugie dans

les bras du jeune Croate, qui s'est levé surpris, mais non ému, et, de cet asile qu'elle croit avec raison inviolable, elle tend vers son père un doigt accusateur en s'écriant :

— Défendez-moi ! défendez mon enfant !...

V

LE PEZMA

Sept mois après cette scène de famille, le comte, Irén et le baron étaient installés dans une coquette villa, située au nord du lac Balaton, non loin de Vamos, dans le comitat de Veszprém.

Tout entière à sa maternité prochaine, Irén s'absorbait dans une joie silencieuse. Elle préparait avec un soin recueilli ces objets charmants par leur dimension minuscule, qui semblent souhaiter par avance au nouveau-né sa bienvenue au monde.

Le comte partageait son temps entre la villa et la ferme d'Esztergom-Nana.

A la prière d'Irén, le baron ne les avait point quittés ; il la rassurait par sa présence, jusqu'au moment où elle aurait pourvu à la sécurité de son enfant.

C'était d'après ses conseils qu'on était venu

s'établir, sous de faux noms, au nord du lac Balaton.

Il était convenu qu'après l'accouchement l'enfant serait confié à une nourrice, qui le garderait chez elle jusqu'à nouvel ordre. Irén avait dû renoncer au bonheur de nourrir elle-même la chère créature; c'était une concession qu'elle avait été obligée de faire au comte.

En retour, il avait consenti à ce que, plus tard, sa fille serait libre d'en jouir et de la présenter au monde comme un enfant d'adoption.

Pour le choix d'une nourrice, Irén s'en était rapportée au baron.

Celui-ci s'était adressé à un de ses amis, le médecin des bains de Teplicz, dans le comitat de Trencsén.

Le docteur, d'origine croate, avait été l'objet de générosités du baron. Il était heureux de pouvoir lui témoigner de la reconnaissance. Précisément, peu de jours avant de recevoir la lettre de son bienfaiteur, il avait procédé à l'accouchement d'une jeune montagarde de la petite Magura. Cette fille, abandonnée de son amant, se disposait avec courage à élever le fruit de sa faiblesse. Elle avait pris sur ses nuits pour confectionner la layette, lorsque, malheureusement, en montant une pente abrute, le pied lui avait manqué, elle était tombée et avait roulé d'une hauteur de plus de trois mètres, en rebondissant sur les rochers.

Personnellement, elle avait guéri en peu de temps des contusions reçues dans sa chute; mais

son enfant était mort quelques heures après sa naissance.

Telle était la jeune mère que le médecin avait envoyée au baron, en faisant l'éloge de sa probité, de sa discrétion, de sa fidélité à toute épreuve, de la richesse de son lait et de la pureté de son sang.

Quelque temps après l'accouchement, Orzsébet emporterait l'enfant dans son pays, où elle l'élèverait sous la surveillance du médecin de Teplicz.

De cette façon, Irén pourrait revenir à Keményvár, se montrer à Budapest, où personne ne soupçonnerait la vérité.

Le comte avait promis d'autoriser de temps à autre des entrevues avec l'enfant. On se rendrait dans un lieu désigné d'avance à la nourrice, qui s'empresserait de l'y amener. Tous les intérêts seraient ainsi sauvegardés.

Quant au lointain avenir, chacun d'eux s'en remettait un peu au sort de le fixer, et Irén espérait bien qu'il la réunirait sous peu à Sándor.

Le comte savait et Irén commençait à savoir par expérience combien sont fragiles les combinaisons humaines. N'est-ce pas déjà beaucoup de préparer son lendemain ?

Au même moment, des préoccupations analogues envahissaient l'esprit de Sándor ; il se demandait, de son côté, quelle serait sa destinée et s'il retrouverait bientôt Irén.

A l'heure présente, la sûreté de sa personne était assurée, à la condition de ne pas retourner, au

moins tout de suite, dans sa chère puszta, et d'avoir la prudence de se tenir éloigné de Budapest.

Mais quel parti devait-il prendre ? Resterait-il en Hongrie ou passerait-il sur le territoire d'Autriche ? Dans tout pays, il faut vivre, et, pour vivre, il est indispensable de travailler. Or, que faire ? La Hongrie offre peu de ressources. Peut-être serait-il plus facile d'en trouver à Vienne.

Sándor était donc à peu près décidé à diriger ses pas vers la capitale de l'Empire. Il voyageait paresseusement, à petites journées.

Déshabitué des rudes labeurs et de la vie solitaire du csikós, il savourait encore par la pensée l'existence pleine de douceur qu'il avait goûtée auprès d'Irén.

Son âme contristée se concentrait dans l'adoration contemplative de la bien-aimée dont le radieux souvenir rendait la séparation si cruelle. La dernière confiance ouvrait aussi son cœur au sentiment nouveau de la paternité.

Mais l'assaut qu'il venait de subir avait produit un tel ébranlement dans sa vie qu'il avait beaucoup de peine à réveiller son énergie. Il se complaisait actuellement dans une sorte de rêverie nonchalante. Un découragement momentané planait sur la ruine de ses espérances.

Le malheureux avait déjà parcouru bien des contrées. A sa droite, les frontières de la Silésie fuyaient déjà derrière lui. Il descendait la vallée de la Vág.

Son abattement moral le laissait libre cependant d'apprécier le charme de la nature pittoresque,

dont les majestueux caprices se succédaient incessamment devant ses yeux.

Avant de s'élargir en rivière navigable, la Vág creuse son lit dans les entaillements des Karpates. Elle prend sa source dans le comitat de Liptó, traverse la pointe de celui de Thurócz, parcourt dans toute sa longueur le comitat de Trencsén, coupe par le milieu celui de Nyitra, qu'il sépare ensuite du comitat de Pozsony, et va se jeter dans le Danube au-dessous de Komarom.

Tantôt resserrées tumultueusement entre de hautes murailles, tantôt laissant couler leur flot tranquille le long des fraîches prairies, ses eaux parcourent des paysages variés où l'imposant des montagnes alterne avec le reposé des plaines.

De temps à autre, sur un pic culminant, se dressent les ruines encore fières d'un château féodal.

Sándor se renseignait sur la légende de ces antiques demeures, dont la situation rivalise d'audace avec les bouleversements de la nature.

Tout à coup, en sortant d'une gorge étroite comme une fissure, il aperçut courir à sa gauche le torrent furibond de l'Arva. Ce cours d'eau se précipite avec des bondissements gigantesques sur des blocs de rochers cyclopéens, et vient enfin apaiser le courroux de ses eaux dans un des larges et placides bassins de la Vág.

Sándor contourna cette petite mer. Le site avait des sourires hospitaliers qui le tentaient ; il s'arrêta sous un bouquet d'arbres et accorda un repas plantureux à Madár dans une prairie dont les her-

bes savoureuses poussaient leur verdure jusqu'au bleu métallique de la montagne.

La survenance d'une femme d'un âge mur, portant un paquet de linge sur la tête, le tira bientôt de sa rêverie. Il la vit s'accroupir tout au bord de la Vág, tremper le linge maculé dans l'eau limpide, et entreprendre avec vaillance sa vulgaire besogne. Peu après, elle entonna, sur un rythme hardi, un chant d'une poésie singulière. C'était un pezma, un cantique national serbe, du temps que la Serbie gémissait sous la féroce domination des Turcs. Sándor écouta :

« L'Osmanli a posé son pied sur la tête de ma patrie.

« Il s'est réservé les métiers nobles ; il forge les métaux, prépare le cuir, fabrique les selles et les harnais pour équiper les spahis et les janissaires.

« Moi, j'en suis réduit à fouiller le sol, à abattre les arbres, à garder les troupeaux de porcs dans la Schoumadia et à payer l'impôt.

« L'Osmanli prie, fume, se baigne et se repose.

« Moi, je travaille, je laboure, j'obéis.

« L'Osmanli a ravagé mon champ ; il m'a pris mon cheval ; il a ravi ma fiancée pour l'enfermer dans un harem de la blanche Stambul....

« Mais quel homme de cœur supporterait ces outrages ? Moi, je me suis enfui dans la forêt profonde.

« Et maintenant je suis bandit, c'est-à-dire héros !

« Oh ! la belle vie, sur la montagne, dans la

compagnie des vilas vaporeuses, qui flottent sur des nuages d'or !

« Ici, je n'ai point l'Osmanli pour maître ; je ne crains personne, hormis Dieu.

« Je suis libre, heureux et fier, comme l'aigle gris qui plane dans le ciel bleu.

« Et quand ce ciel se couvre d'un voile noir que déchire l'éclair enflammé ; lorsque le tonnerre furieux fait trembler la montagne sous mes pieds ; debout, au milieu de cet ébranlement du monde, j'envoie à travers l'espace les élans de mon cœur à ma chère Roçanda.

» Puis, je fonds comme un vautour sur la demeure des spahis turcs, je coupe leurs têtes, je m'empare de leurs biens, je brûle leurs maisons, j'enlève les femmes musulmanes, afin qu'il ne reste aucune trace des maudits, et je reviens en chantant dans ma forêt profonde, où je vis en bandit, en homme libre, en héros. »

La femme prononça ces derniers mots avec une énergie sauvage. La mâle saveur de son chant redressait son buste, donnait à son bras la vigoureuse souplesse de l'acier et le battoir frappait furieusement le linge, comme le glaive du Serbe s'abattait jadis sur la tête de l'Osmanli.

Sándor remonta en selle, vivement impressionné ; sa pensée jusqu'alors flottante était désormais fixée par le pezma héroïque.

— L'oppression est donc partout et toujours triomphante ? se dit-il. L'homme ne peut-il être que tyran ou esclave ?

Certes, les vestiges du passé qu'il rencontrait

sur sa route étaient faits pour l'en convaincre. Ils se levaient à chaque pas devant lui comme des témoignages irrécusables du despotisme des uns, de la servilité des autres.

Ici, les ruines du château de Sztrecsén rappelaient ces chevaliers du moyen âge, qui s'établissaient sur le sommet d'une montagne pour surveiller la plaine. Malheur au voyageur ou au marchand qui se risquait dans ces parages ! Les chevaliers s'abattaient sur lui comme des oiseaux de proie, pour le rançonner à merci.

Là, le vieux manoir d'Ircsó racontait à quel degré d'ingratitude la cupidité peut abaisser un homme. La veuve du chevalier de Lahár avait adopté le seigneur de Lictava pour lui laisser sa fortune. Trouvant qu'elle lui faisait attendre trop longtemps l'héritage, celui-ci proclama qu'elle était folle, l'enferma dans un cachot et se fit reconnaître par les vassaux comme leur maître légitime.

Plus loin, Sándor foula la place où s'élevait jadis le Vár de Kosso. Pourquoi les murs sont-ils renversés à ras du sol ? Les deux Tököly et Pétroczzy s'y étaient enfermés pour résister à l'empereur Léopold. Une armée marcha contre eux et les vainquit, mais ce n'était pas assez. La forteresse avait servi de boulevard à la liberté, le despotisme s'acharna contre elle ; elle fut brûlée et démolie, il n'en resta pas une seule pierre debout.

Au delà de Trencsén, un rocher s'élève à plus de deux cents mètres de hauteur. Un fou de cour, le seigneur Stibor, y avait construit son aire. Un jour, son chien fait une cruelle morsure à un serf

qui, pour se défendre, lui lance une pierre. Le seigneur Stibor ordonne d'amener le serf en sa présence. Lancer une pierre à son chien ! Ce crime réclame une punition exemplaire. Le malheureux serf tombe à genoux, implore son pardon, supplie en pleurant son seigneur. Stibor le fait précipiter du haut du rocher.

Mais voici, tout là-bas, les tours démantelées de Czeitavár. La châtelaine était Elisabeth Batory, une vieille coquette. Un jour, une goutte de sang humain tombe par hasard sur sa main. Elisabeth remarque que la place est rajeunie. Dès lors elle ne se baignera plus que dans du sang humain. Plus de trois cents jeunes filles périrent pour rajeunir sa peau flétrie.

— Il a donc suffi à tous ces personnages, pensait Sándor, d'être placés par les circonstances aux plus hauts rangs de la société pour commettre impunément toutes ces infamies ?

Quand ce n'était pas le seigneur, c'était le Turc. En tout temps, le puissant, le riche, le noble, le fonctionnaire, le vainqueur, ont broyé le peuple sous le talon de leur botte. Serait-il vrai, {comme dit le proverbe, que « la justice est morte avec le roi Mathias ? »

A la fin, toutes ces iniquités lassent les hommes braves. Leur âme s'emplit de fiel et le désir de la vengeance les mord au cœur.

Étonnez-vous après cela qu'ils se fassent bandits ! Nous, magyars, nous n'avons pas de Schoumadia comme les Serbes, ni de Tzernagora. Mais là-bas, dans le comitat de Veszprém, à l'ouest du

Balaton, s'étendent les impénétrables broussailles, les futaies redoutables de la forêt de Bakony.

Là, ceux qui sont trop fiers pour courber l'échine sous le bâton, l'amoureux à qui un insolent seigneur a ravi sa frivole amante, le soldat patriote qui ne veut pas s'exposer sous l'uniforme impérial à tourner ses armes contre sa nation, tout ce qui porte en soi le sentiment de la justice et qui n'admet pas qu'on le méconnaisse envers lui, va demander à ses retraites inaccessibles la liberté de vivre en homme et non en bête de somme.

Aussi, nous, paysans de la puzta, à ces braves que la loi appelle des « brigands », nous donnons le nom significatif de « pauvres garçons » ! Ne sont-ils pas les victimes de nos dominateurs communs ?

Les « pauvres garçons » prétendent connaître, seuls, les principes d'une bonne justice. Ils dépouillent les grands au profit des petits ; ils attaquent les puissants et protègent les faibles ; ils prennent aux riches pour donner aux pauvres.

Voici venir un misérable étudiant, qui, les bottes éculées et l'attila poudreuse, traverse à pied la puzta brûlée du soleil ou glacée sous son suaire de neige. Qui sait si sa tête n'est pas un vase d'élection plein de génie, qui soulèvera les poitrines magyares d'enthousiasme par ses discours dans les assemblées politiques ou par ses poésies dans les livres ? A sa vue, le « brigand » s'attendrit, il le reconforte par une bonne nourriture et la chaleur d'un vin réparateur ; il lui délivre ensuite un sauf-

conduit pour le recommander à tous les « pauvres garçons » dont il pourrait faire rencontre.

C'est pourquoi le peuple hongrois protège ces rebelles ; pourquoi il leur ouvre sa maison afin de les dérober aux recherches des haydouks et des pandours ; pourquoi de belles filles s'associent à leur vie vagabonde et périlleuse ; pourquoi les romans, les recueils de vers, les pièces de théâtre, exaltent les orgueilleux bandits.

Ces réflexions conduisent le csikós jusqu'à Lipotvár. Il vit sur le quai les bateliers d'un radeau prêts à s'embarquer. A sa demande, ils consentirent à le prendre, lui et son cheval.

Le radeau, fait de poutres énormes reliées entre elles par de fortes solives, avait près d'un kilomètre de longueur. Vers son milieu, sur un plancher élevé d'un mètre au-dessus de l'eau, on avait construit une petite maison composée d'une cuisine, d'une chambre et d'une salle à manger. Madár était installé dans un coin. Quant à Sándor, il prêtait déjà son aide à ses compagnons de voyage. En tête et en queue, quatre hommes dirigeaient deux immenses gouvernails ; on avançait ainsi lentement, mais sûrement.

Après une dizaine de jours de cette navigation pleine d'imprévu, la Vág poussa le radeau dans les eaux du Danube. Sándor, qui ne se rendait pas à Pest comme les bateliers, se fit descendre sur la rive droite du fleuve. Ses mains reconnaissantes serrèrent les mains de ses compagnons de voyage. Dès qu'il eut touché le bord, il monta à cheval et partit au petit galop, à l'aventure.

VI

LES PAUVRES GARÇONS

Il laissa toute liberté à la bête de choisir son chemin. Elle le conduisit à Kis-Ber.

L'État y entretient un haras. Si l'on acceptait les services de Sándor, il aurait là des moyens assurés de vivre et pourrait y attendre les événements. En s'abouchant avec un bétyar, il parviendrait à faire connaître à Miklós le lieu de sa résidence, obtiendrait de lui des nouvelles, et par son intermédiaire, correspondrait avec Irén.

Il frappa donc à la porte du commandant militaire du haras. Que voulait-il ? Du travail. Quelle était sa profession ? Csikós. D'où venait-il ! Pourquoi ces habits élégants et fripés ? Avait-il des recommandants ? Pouvait-il présenter des certificats ?

En lui adressant toutes ces questions, le commandant fixait sur lui des regards sévères. Les réponses de Sándor étaient ou évasives ou incom-

plètes ou contradictoires. Le militaire fronça ses sourcils de dédain ; Sándor se troubla de plus en plus et balbutia. Bref, le commandant se leva, et, désignant la porte, il lui dit :

— Nous ne recevons pas ici les gens sans aveu.

Sándor dévora cet affront. Il remonta à cheval et s'enfonça dans la forêt de Bakony. Qu'allait-il devenir ? Ses ressources étaient presque entièrement épuisées. Madár était son unique richesse. Mais plutôt mourir de faim que le vendre.

Les hasards de la route le conduisirent à Gicz. C'est un village principalement habité par des tonneliers. On y confectionne des manches d'instruments d'agriculture, des tonneaux, des seaux, tous les outils nécessaires aux vigneron.

Sándor entra dans une maison d'humble mais honnête apparence et demanda du travail. Les maîtres parurent surpris de la tournure et de la toilette de ce singulier ouvrier ; mais ils ne l'interrogèrent pas, si ce n'est pour se rendre compte de ses aptitudes. Sándor fut admis comme charretier. Il irait prendre le bois dans la forêt et reviendrait l'apporter à l'atelier.

Métier ennuyeux et dur. Le csikós conduisait un char traîné par deux petits bœufs de race carinthienne. La lenteur de ces animaux l'exaspérait. Ses mains, devenues naguère si blanches et si fines, se couvraient de cales. Toutefois, il gagnait honorablement son existence et celle de Madár. La nécessité lui faisait prendre toutes choses en patience, excepté le tourment de ne pas voir Irén.

Mais l'hiver s'écoula sans qu'il pût se mettre en

rapport avec Miklós. Quel isolement et que l'absence de la bien-aimée avait de tristesses ! Le csi-kós tombait de jour en jour dans un profond découragement. La vie ne serait-elle plus pour lui qu'un lourd fardeau ? Pour un peu, il irait se précipiter du haut du rocher de Veszprém.

L'abattement engendra la négligence. Sans le vouloir, Sándor mécontenta son maître. Leur bonne intelligence fut rompue. Il fallut se séparer.

Poursuivant sa route ou hasard, l'amant d'Irén descendit dans les environs de Zircz. L'immense forêt, qu'il traversa dans presque toute sa longueur l'encensa de ses aromes printaniers. Les oiseaux le saluèrent de leurs chants d'espérance, mais le malheureux ne pouvait sourire à ce rajeunissement de la nature, tant son cœur était plein d'amertume.

Un soir, après une journée de marche, il distingua à travers les entrelacements d'un taillis une lumière qui perçait la sombreur du crépuscule. Heureuse découverte ! Il n'avait mangé depuis la veille qu'un morceau de pain noir, offert par de pauvres bûcherons. Sans doute, trouverait-il là quelque reconfort. Il descendit de cheval, prit Mádar par la bride et se fraya un chemin en froissant les branchages.

Bientôt il pénétra dans une petite clairière. Sous l'épais feuillage de chênes séculaires une chaumière semblait se cacher. Les aboiements d'un chien attirèrent une femme sur le seuil de la porte. Sa silhouette se découpa vigoureusement

sur la clarté que répandait derrière elle un feu de brindilles sèches.

— Qui êtes-vous? s'écria-t-elle d'une voix éfarée.

— Un ami, répondit Sándor en s'avançant.

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Je voudrais manger et me reposer, car la faim me talonne et je tombe de fatigue.

— C'est bien. Attachez votre cheval et entrez. Nos hommes ne peuvent tarder maintenant; vous souperez avec nous.

Sous le prolongement du toit de la maisonnette s'ouvrait une sorte de galerie soutenue par des piliers de bois et défendue par une cloison de planches contre les entreprises du dehors.

Sándor y abrita Madár, il l'étrilla et le pansa avec les soins qu'aurait eu pour son enfant la plus tendre des mères.

Pendant ce temps, l'hôtesse dressait le modeste couvert. Neuf assiettes s'alignèrent sur le bord de la table. La jeune femme y versa un gulyas fumant, dès que les pas d'un cheval se firent entendre.

— Voici mon homme! dit-elle, en se dirigeant vers la porte.

— Péter! nous avons un hôte qui est venu nous demander l'hospitalité.

— Qu'il soit le bienvenu! répondit simplement Péter.

Peu à peu, la chaumière se remplit de tous ses habitants. Sándor compta sept hommes et une femme. A sa vue, personne ne manifesta ni sur-

prise, ni curiosité. Après avoir causé un instant à part avec Sándor, Péter le présenta à ses camarades.

— Ce jeune cavalier est un étudiant qui s'est enfui dans la forêt à la suite d'une querelle avec un puissant seigneur.

Ils n'en demandèrent pas davantage.

Sur ces figures où la souffrance et la révolte avaient creusé leur empreinte en durs sillons, Sándor ne lisait qu'un sentiment de sympathie révérencieuse à son endroit.

La conversation roula d'abord sur les événements de la journée.

— Savez-vous ce qu'a fait hier Plaski ?

— ConteZ-nous ça.

— Il a revêtu ses plus beaux habits, est monté dans la calèche qu'il a prise dernièrement en pleine forêt à un général autrichien, et, conduit par deux de ses hommes habillés avec la livrée du général, il s'est rendu au monastère Szent-Marton.

— Je désire, dit-il avec hauteur, parler à l'archi-abbé.

A ce ton de commandement, le jeune moine qui le reçoit s' imagine avoir affaire à un grand personnage.

— Si Sa Seigneurie daigne monter, monseigneur l'archi-abbé sera trop heureux de la recevoir.

Il conduit le visiteur dans un grand cabinet. Tout le long des murs, des multitudes de livres présentent aux yeux ravis de Plaski, amateur, vous le savez, de littérature, leurs dos richement reliés

de maroquin, agrémentés de gaufrures d'or. Au-dessus des bibliothèques, de beaux tableaux couvrent les panneaux jusqu'au plafond et, sur la corniche, se massent des quantités de statuettes de bronze, d'urnes de marbre, de buires en terre cuite du plus riche émail. Derrière les vitrines sont rangés des médailles, des vieilles montres, des sceaux, des cachets, des breloques, toute une collection d'objets anciens et précieux.

Plaski est tiré de son admiration par le froufrou de la soutane de soie de l'archi-abbé. Le prélat est un homme de haute taille, maigre, pâle, d'allure aristocratique et de grand air.

— Monseigneur, lui dit le compagnon, vous voyez devant vous Plaski, le chef d'une bande de cinquante « pauvres garçons » qui ont été obligés de chercher dans la forêt de Bakony un refuge contre les iniquités de leurs maîtres. Vous nous rendrez cette justice que nous ne prélevons pas de trop nombreux tributs sur vos troupeaux. Vous êtes magnat du Magyar Orszag (du pays des Magyars) et comme tel vous avez droit à nos respects patriotiques. Nous rançonnons surtout les Autrichiens et les juifs. Par malheur, il y a longtemps que nous n'avons pas fait de bonnes prises.

Les paysans partagent bien volontiers leur pain de seigle avec nous ; ces pauvres diables perdent la plupart de leurs journées à exécuter des corvées pour les seigneurs, et quand, à force de labeurs et de privations, ils ont réalisé quelques économies, l'agent du fisc survient et s'empare de ces économies ; une part est versée dans les caisses de l'État

à titre d'impôt, et l'autre part dans les coffres-forts du clergé, sous forme de dîme. Entendez-vous, monseigneur?

— J'entends très bien. Ne faut-il pas que les chrétiens pourvoient aux frais du culte de notre sainte mère l'Église, qui prend soin de leurs âmes et, en les dirigeant dans les voies de Dieu, leur ouvre les portes du ciel?

— Sans doute; seulement les paysans trouvent qu'on leur fait payer le paradis un peu cher. Ils se demandent aussi pourquoi les nobles ne doivent pas la dîme, pourquoi les nobles ne payent aucune espèce d'impôt?

— Ils payent le plus lourd, le plus glorieux des impôts, l'impôt du sang!

— Oui, ils font la guerre en capitaines, mais ils ne la font pas sans soldats j'imagine, et ces soldats qui les fournit, si ce n'est ce brave peuple de paysans?

— Les choses ont été établies ainsi par la Providence. Ne faut-il pas qu'il y ait des gens qui commandent et d'autres qui obéissent? Notre Seigneur Jésus-Christ a dit : « Il y aura toujours des malheureux parmi vous. » Et puis il a dit aussi : « Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers. » Cela signifie que ceux qui souffrent sur la terre recevront leur récompense au ciel.

— Tout le monde n'a pas la résignation nécessaire, monseigneur; le ciel est haut, la vie est longue. Il y a des gens impatientes, qui se lassent d'attendre et qui ont faim. Mes cinquante « pauvres

garçons » ont épuisé leurs ressources. J'en connais plus de deux cents dans la forêt qui sont dans le même cas. D'un mot, je pourrais réunir une petite armée et prendre vos nombreuses fermes d'assaut. Mais, pour rien au monde, je ne voudrais contrister Votre Grandeur.

Alors, je me suis dit : monseigneur l'archi-abbé est riche, très riche ; il possède toute la vaste contrée qui, depuis Esztergom, s'étend jusqu'au delà du lac Balaton. Il a donc les moyens de secourir les malheureux. Son cœur charitable et compatissant ne voudra pas laisser périr de misère de braves gens, qui n'auraient pas mieux demandé que de vivre honnêtement.

— Vous désirez une aumône ?

— Une aumône ! fi donc ! Je viens prier Sa Grandeur de vouloir bien me consentir un emprunt.

— Combien désirez-vous ?

— Six mille florins.

— C'est insensé ! mon pauvre Plaski ; d'où voulez-vous que je tire cette somme ?

— De la caisse du monastère.

— Il n'y a pas six mille florins.

— En cherchant bien, on les trouvera ; votre abbaye de Tihany retire une somme supérieure à celle-là du produit d'une seule de ses vignes. Préférez-vous, monseigneur, que j'allasse fouiller l'abbaye de Tihany à la tête de mes cinquante « pauvres garçons ? »

— Non certes, il ne faut pas troubler les religieux dans leurs prières.

— Voilà pourquoi je m'adresse à Sa Grandeur

elle-même. Je promets d'ailleurs de rendre les six mille florins au monastère dès qu'un juif opulent me sera tombé sous la main et que j'aurai pu lui faire dégorger le gain illicite de ses usures. Je promets, en outre, de prendre votre clergé sous ma protection ; vos moines et vos abbés pourront traverser impunément la forêt de nuit et de jour. Foi de Plaski, malheur à qui toucherait du doigt leur capuchon.

— Ne pourriez-vous pas vous contenter de trois mille florins ?

— Hélas ! monseigneur, il me faut six mille florins, pas un kreutzer de moins.

— Enfin, je vais voir si je peux les trouver.

Pendant l'absence de l'abbé, Plaski admire de nouveau les magnificences de son cabinet. Il feuillette les albums et parcourt quelques livres. Une très belle montre, suspendue à une croix d'ivoire à l'aide d'une chaîne d'or, attire son attention. Plaski la prend dans ses mains, il l'ouvre et en admire le travail merveilleux. Au même instant, l'abbé rentre, il jette des regards effarés sur la montre dans la crainte que Plaski ne veuille s'en emparer. Celui-ci s'en aperçoit.

— Me prenez-vous pour un voleur ? dit-il d'un air courroucé.

— Non certes, mon brave Plaski ; je pense bien que cette montre ne vous fait pas envie.

— Au contraire, elle me fait grande envie, monseigneur, mais je suis incapable de la prendre. Seulement, si Sa Grandeur daignait m'en faire

cadeau, je garderais précieusement ce souvenir du généreux archi-abbé de Szent-Marton.

En disant ces mots, Plaski passe la chaîne à son cou et met la montre dans la poche.

— Qui ne dit mot consent. Merci, monseigneur !

Il prend ensuite des mains de l'abbé les six mille florins demandés et les compte lentement.

— La somme est entière. C'est bien ; les bons comptes font les bons amis. Si j'osais, monseigneur, je vous demanderais encore une dernière grâce.

— Laquelle ?

— Votre bénédiction.

— Pour ça, baratom (mon ami), plus tard ; j'attendrai de te voir au pied de la potence.

— Dans ce cas, je tâcherai de vous faire attendre longtemps. Adieu, monseigneur.

Et Plaski descend majestueusement l'escalier. Il remonte dans sa voiture, tandis que le jeune novice qui l'a introduit s'incline jusqu'à terre.

Dans la principale rue de Szent-Marton, Plaski fait rencontre de deux pandours. Il les salue de la main d'un air protecteur. Les pandours le reconnaissent, mais ses quatre chevaux l'ont emporté déjà hors du village que ces braves ne sont pas encore revenus de leur ébahissement.

Un bruyant éclat de rire accueillit cette histoire. Chacun parla de Plaski avec admiration.

— Ce n'est pas toi, Péter, dit Janka, qui jouerais de ces bons tours aux abbés.

— Non, je l'avoue. Mais aussi, je n'ai pas, comme

Plaski, fréquenté les écoles. On dit qu'il était acteur avant de travailler en forêt.

— Et puis, il faut reconnaître que c'est un beau garçon, élégant, distingué. Toutes les filles en raffolent.

— Toi, Janos, qui connais de ses histoires de femme, tu devrais nous en conter une.

— J'ai des nouvelles plus sérieuses à vous annoncer.

— Qu'y a-t-il donc? demandent les brigands tout d'une voix.

— Il y a que le Ban Jellacsics a franchi la Drava et qu'il s'avance sur la route de Székesfehérvár, de l'autre côté du Balaton.

— Ma foi, dit l'un des bandits, cette querelle ne nous regarde pas, nous.

— Vous n'êtes donc pas Hongrois? lui demanda Sándor d'un air méprisant.

Tous les brigands se tournèrent du côté du csikós. Son regard altier, sa physionomie loyale, son attitude toute rayonnante de courage calme et réfléchi leur imposa le respect.

— Ce jeune homme a raison, s'écria Janka, séduite par la grande mine de Sándor; on a beau être « pauvre garçon », on n'aime pas moins son pays.

— Certainement, ajouta Péter. Si la guerre éclate, je m'enrôlerai.

— Et moi aussi! s'écrièrent à la fois ses autres compagnons.

En entendant l'expression de cet élan patriotique, un éclair d'enthousiasme passa dans les yeux de Sándor. Puis, il tomba dans une médita-

tion profonde. Sa pensée était si recueillie qu'il ne s'aperçut pas de la retraite discrète des bandits.

— Ami, lui dit enfin Péter, les camarades sont allés se coucher. Ne pensez-vous pas que nous ferions bien de les imiter? Janka va vous donner une bunda pour vous étendre. Nous ne pouvons faire plus; mais vous êtes notre hôte et cette maison est la vôtre jusqu'au jour où vous jugerez à propos de la quitter.

— Merci, baratom! J'accepte volontiers; votre extérieur honnête gagne mon cœur, et je ne puis comprendre que vous vous soyez fait brigand.

— Vous le comprendrez peut-être lorsque vous aurez entendu mon histoire et celle de Janka.

La voici en deux mots :

— J'écoute.

Orphelins tous les deux, Janka et moi, nous étions engagés au service d'un fermier du prince Ezterhazy, près du Fertötava (lac de Fertö). Nous nous aimions depuis l'enfance. Nous composions à nous deux toute notre famille. Janka était l'univers pour moi. Elle gardait les oies de la ferme, je faisais paître les moutons. Malgré la diversité de ces emplois, nous cherchions toujours à nous rencontrer, et cela arrivait encore assez souvent.

Quel bonheur, lorsque, étendus sur l'herbe, au bord d'un ruisseau, nous passions des heures entières à plonger nos yeux dans nos yeux et à nous baiser sur la bouche!

Un jour, pendant que nous répétions de ces choses qui sont toujours les mêmes, mais qui paraissent toujours nouvelles aux amoureux, un

chien enragé fond sur mon troupeau qui paissait, fraternellement mêlé aux oies de Janka. Ces pauvres bêtes, affolées, se dispersent et s'enfuient ; les moutons se noient dans le lac et les oies s'envolent pour ne plus revenir.

Lorsque j'eus assommé le chien enragé, sous les coups de mon bâton ferré, et compté nos animaux revenus de leur terreur panique, il manquait trente-sept oies à Janka, et, à moi, cinquante-six moutons.

Il aurait fallu voir la colère de nos maîtres ! Le fermier m'accabla d'injures que je supportai d'abord patiemment, parce qu'au fond j'avais eu tort de me relâcher de ma vigilance. Mais il s'oublia jusqu'à me menacer.

— Je ne sais ce qui me retient, criait-il, de te passer les pointes de ma fourche à travers le ventre !

— N'essayez pas, maître, si vous ne voulez pas aller rejoindre vos moutons au fond du Fertötava.

Ma fière contenance l'arrêta, mais voilà que la fermière arriva furieuse. Elle tenait un tison allumé à la main et se dirigeait vers Janka.

— Attends, balbutia-t-elle, ivre de rage, attends que je t'enfonce ce tison dans les yeux !

Oh ! pour le coup je n'y tins plus.

— Vous savez, la vieille, si vous touchez Janka seulement du bout du doigt, je vous crève la peau et vous retourne comme un lapin.

— Tu menaces ma femme, misérable !

Et le fermier s'avança vers moi, sa fourche de fer en arrêt, l'œil enflammé, la bouche écumante.

Si je n'avais pas fait un brusque écart de côté,

je recevais les pointes dans la poitrine. Alors, aveuglé par la colère, je fis tournoyer deux ou trois fois mon bâton et le crochet de fer s'abattit sur le crâne du vieillard. J'entendis un craquement, le fermier tomba et son sang jaillit de la blessure.

— A l'assassin ! cria la fermière.

D'un coup de poing dans la figure, je l'envoyai rouler à dix pas.

— Il ne fait pas bon pour moi ici, dis-je à Janka. La justice serait bien capable de me donner tort.

— Fuyons ! me répondit-elle.

— Tu consens à me suivre ?

— Jusqu'au bout du monde, s'il le faut.

Et nous avons fui sans regarder en arrière,

— Vous n'avez pu trouver d'autre métier que celui que vous faites ?

— Ce n'était pas possible. En traversant la forêt nous rencontrâmes les « pauvres garçons » que vous avez vus tout à l'heure. Nous mourions de faim ; ils nous donnèrent du pain et nous conduisirent dans cette chaumière. Le plus âgé de la bande dit : — Si vous voulez rester avec nous nous vous obéirons comme à des maîtres. Votre femme fera notre cuisine et soignera nos hardes. Des hommes sans femme font maigre pitance et s'en vont malpropres et déguenillés. Janka sera la bénédiction de notre foyer ; nous la respecterons comme une mère et l'aimerons comme une sœur.

— Et vous avez accepté ?

— Que faire ? Comment se placer, quand on ne peut avouer ce que l'on a fait, dire d'où l'on vient,

nommer qui l'on a servi? Il faut manger, n'est-ce pas?

— Et puis, dit Janka, nous pouvions ainsi nous aimer librement, être à jamais l'un à l'autre.

Cette note du cœur répandit un brillant reflet sur cette misérable existence, comme un rayon de soleil scintille dans le soupirail d'une cave.

Sándor poussa un profond soupir et se dit :

— Je n'hésiterais pas à faire comme ces gens-là, si je n'avais d'autres moyens de posséder Irén.

VII

LES FILS D'ARPAD

Vers la fin de la nuit, un orage éclata sur la forêt. Le bruit d'une pluie violente se mêla aux retentissements de la foudre et troubla le sommeil des habitants de la chaumière. Au matin, on n'entendit plus que la chute régulière et monotone de la pluie persistante.

Levés tardivement, les « pauvres garçons » ne purent sortir. Un lourd ennui pesait sur eux.

— Seigneur, dit Péter à Sándor, vous avez prononcé hier de fortifiantes paroles ; nous sommes de malheureux ignorants, qui aimons notre pays sans connaître son histoire. Auriez-vous la bonté de nous la raconter ?

— Très volontiers, répondit Sándor, qui se proposait de relever à leurs propres yeux ces hommes dégradés, en faisant vibrer en eux la corde patriotique. Je commence :

Nos premiers pères habitaient, dit-on, les bords

de la Volga, aux pieds des monts Ourals, en Asie.

Il y a douze cents ans environ, ils quittèrent leur pays d'origine et se dirigèrent vers l'Occident.

D'étape en étape, après deux siècles de pérégrinations, ils atteignent le versant oriental des Karpathes, sous la conduite du vezér Arpád.

Devant cette muraille gigantesque, derrière laquelle s'étend l'inconnu, ils hésitent. Mais leur esprit d'aventure les pousse.

Deux cent mille cavaliers, bien armés et confortablement équipés, protègent les femmes, les enfants, les vieillards montés sur des chariots.

Ce peuple s'engage dans les défilés de la Latorcza. Composé d'un million de têtes, il se déroule en une file d'une longueur telle qu'elle met trois mois à franchir les Karpathes.

Parvenu sur les derniers contreforts du versant occidental, il s'arrête un instant, saisi d'admiration. Aussi loin que la vue peut s'étendre, il aperçoit une plaine dont les hautes herbes ondulent comme les flots de la mer.

Au milieu de la plaine, une rivière décrit de nombreuses sinuosités ; c'est la Tisza qui forme ici des îles riantes, déborde plus loin en marécages couverts d'oiseaux aquatiques, et roule dans ses flots blanchâtres des multitudes de poissons exquis.

Les Magyars lancent leurs chevaux, leurs bœufs et leurs moutons dans ces riches pâturages, où ils trouvent une nourriture savoureuse et une subsistance inépuisable !

Les enfants et les vieillards se livrent à la pêche, les guerriers chassent dans la plaine le lièvre et

l'outarde, et, dans la montagne, bravent le loup, assomment le sanglier, se mesurent avec l'ours.

Ce pays leur paraît être la terre promise, trouvée après de si longues recherches, le paradis terrestre gagné au prix de rudes épreuves. Eljen! (vivat!), il sera le *Magyaország* (le pays des Magyars).

Aussitôt, la cavalerie s'ébranle pour courir à la conquête d'une patrie, tandis que tout ce qui n'est pas en état de porter les armes reste enfermé dans les camps, sous la protection d'une garde de vieillards.

L'armée rencontre bientôt : au nord, les Moraves de *Svatopluk*; à l'est, les Slovaques de *Zalan*; au sud, les Bulgares de *Nénmarot*. Nos escadrons disloquent ces forces rassemblées contre eux et soumettent tout le pays jusqu'à la *Douna* (Danube).

Plus tard, ils franchissent ce fleuve redoutable et font plier les résistances jusqu'au littoral Adriatique.

Les Magyars reviennent alors à leur point de départ, au bord de la *Tisza*, dans la *puszta Szer* (la plaine de l'Ordre).

C'est là qu'ils organisent la conquête.

Arpád concentre dans ses mains le pouvoir civil et militaire. Les sept tribus primitives sont divisées en familles; chaque famille reçoit en propriété une part des terres, avec la faculté de s'administrer elle-même. Quant aux conquérants, ils sont tous décorés du titre de nobles ou d'hommes libres.

Cette ère nouvelle est consacrée par une cérémonie publique. Convoqué en assemblée natio-

nale, le peuple forme un cercle immense. Les chevaux se rangent frémissants, mais contenus par des mains de fer, en escadrons immobiles. Dans les trouées se placent les femmes et les enfants. Plus d'un million d'êtres humains se pressent, enthousiastes et silencieux.

Au milieu du cercle se trouve une urne de bronze; Arpad donne connaissance au peuple de la nouvelle constitution du pays. Puis, il s'avance en caracolant auprès de l'urne, avec ses sept capitaines. Leurs sabres résonnent au flanc de leurs chevaux, tandis que leur kaczagany (manteau de fourrure) flotte au vent de la plaine. Chacun des sept retrousse la manche du bras gauche et, du bout de son glaive, il s'ouvre une veine. Un sang généreux jaillit dans l'urne. Sur ce sang mêlé, symbole matériel de leurs volontés confondues, tous jurent de maintenir les lois qui viennent d'être promulguées et vouent à la mort quiconque aura la scélératesse de les violer.

A ce spectacle, l'enthousiasme du peuple éclate, les escadrons s'ébranlent, on se félicite, on s'embrasse, et, au-dessus du bruit des boucliers, du choc des lances, du cliquetis des sabres, s'élève un cri formidable de : *Eljen a haza!* (Vive la patrie!)

La jeune nation s'élance, dès lors, avec ardeur vers l'avenir.

Avide, pillarde, aventureuse, elle pousse ses excursions guerrières en Italie, en Allemagne et jusqu'en France.

En l'an 1000, le vezér Etienne est couronné roi par le pape Sylvestre II. Ses successeurs Ladislas I^{er}

et Koloman réunissent à la Hongrie la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie.

De sombres revers arrêtent un instant cette prospérité. Les Mongols s'abattent sur le pays; ils balayent l'armée et poursuivent le roi, l'épée dans les reins, jusque dans les îles du Quarnaro.

Mais le ciel se rassérène, et la Hongrie, un moment éclipsée, brille enfin d'un pur éclat. Elle prend un nom honorable parmi les nations civilisées, sous le roi Louis le Grand, prince de la maison d'Anjou de France, qui ceint au même temps sa tête de la couronne de Pologne.

Un siècle plus tard, un événement considérable répand l'effroi en Europe. Les Turcs, frères des Magyars par la race, accourent du fond de l'Asie, soumettent la Palestine, franchissent le Bosphore, envahissent la péninsule du Balkan. Dans leur audace victorieuse, ils opposent : à Jésus, Mahomet; à l'Évangile, le Coran; à la Croix, le Croissant.

Deux civilisations entrent en lutte : il faut vaincre ou mourir. La Serbie expire à Kossovo, la Hongrie est menacée. Dans sa pétulance, elle n'attend pas que les Turcs passent la Douna. Le Transylvain Hunyadi Janos va les défier au delà du Balkan et arrête leurs progrès.

Mathias Corvinus, fils et successeur d'Hunyadi, se montre aussi grand capitaine que son père, et, de plus, politique consommé. Avec lui, la Hongrie monte au point culminant de sa gloire. Justicier intègre, Corvinus aime les beaux-arts et les lettres. Sa cour fastueuse est le rendez-vous d'une foule d'artistes et de savants.

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, les Turcs marchent à la ruine de la chrétienté; ils rêvent l'asservissement de l'Europe. Celle-ci laisse les Hongrois seuls opposer leur noble poitrine à l'ennemi commun.

La lutte s'étend dès lors dans le cirque entier des Karpathes. Pendant des années, les Hongrois déploient un courage indomptable. Leur résistance fourmille de traits glorieux. Les femmes elles-mêmes élèvent leur faible nature jusqu'aux plus hauts degrés de l'héroïsme.

Mais le courage finit par succomber sous le nombre, l'heure de la défaite a sonné; le roi Louis II laisse sa couronne et la vie dans les marais de Mohács. Pendant plus d'un siècle et demi, le Turc tient la pointe de son cimenterre sur la gorge du Magyar.

Nos malheureux ancêtres sont, d'un autre côté, menacés dans leur nationalité. La couronne est échue, par voie d'hérédité, aux princes de la maison de Habsbourg. Ces princes ont juré de maintenir l'indépendance, les franchises, les libertés de la Hongrie, mais sauf à de rares intervalles, ils ne tiennent pas leur serment. Tous leurs efforts tendent, au contraire, à fondre notre royaume dans leur empire, à réduire enfin le pays au rôle humilié d'une simple province.

Dans cette lutte d'un genre nouveau, le Magyar va démontrer combien est puissante la vitalité de sa race. Patient, fin, tenace, digne, il saura conserver son rang parmi les peuples libres.

Un combat incessant pour la vie nationale sera

livré désormais, non seulement contre nos souverains, mais aussi contre les peuples soumis à notre domination.

On nous reproche de vivre sur un sol conquis. Notre conquête n'est-elle pas aussi légitime que celle des Germains sur l'Allemagne, des Romains sur l'Italie, des Francs sur les Gaules, des Normands sur l'Angleterre?

Mais notre tort est de ne pas avoir su nous assimiler les races conquises. Quand nous avons vu à terre ceux que nous venions de dépouiller, nous leur avons infligé un traitement hautain qui s'est traduit par l'inégalité des droits. Ah! si nous leur avions tendu une main secourable, si nous les avions aimés comme des frères, la Hongrie aurait depuis longtemps réalisé son unité et secoué le joug ou le contact de l'étranger.

Refoulés dans les montagnes, les Slaves, les Valaques, les Moraves, les Slovènes gardent au cœur le souvenir du mépris que le conquérant leur a toujours témoigné. Durant des siècles, ils dévorent leur haine, ils ne songent pas encore à la vengeance.

Eux-mêmes, d'ailleurs, ne sont pas irréprochables. Indolents, mous, apathiques, sans fierté, ils se prêtent à la servitude.

La Hongrie subit un autre malheur.

Pour repeupler le royaume décimé par les guerres, les pestes ou les inondations, nos premiers rois jettent dans la patrie hongroise des fournées d'étrangers qu'ils laissent libres de s'administrer eux-mêmes, et qui, loin de se fondre avec les Hongrois, restent étrangers sur la terre hongroise. Ce

sont des Serbes fuyant l'oppression des Turcs; des Saxons qui reçoivent une partie de la Transylvanie; des Allemands, à qui on alloue la contrée de Zips. D'autres Allemands, cantonnés dans les villes libres, privilégiées, royales, rêvent l'absorption de leur nouvelle patrie par l'Allemagne.

Enfin, la Croatie est conquise; mais elle reste la Croatie.

Il convient d'ajouter que le régime féodal a mis là, comme partout ailleurs, la guerre entre la grande et la petite noblesse, entre la noblesse et la bourgeoisie d'une part et les paysans de l'autre; qu'enfin les dissensions religieuses divisent encore les esprits; que la Hongrie compte dans son sein des catholiques romains, des catholiques grecs, des grecs orientaux (non-unis), des luthériens, des réformés, des unitaires, des israélites et d'autres confessions chrétiennes et non chrétiennes.

Mais c'est précisément dans cette hostilité que l'Empire a puisé sa force. Nulle part que chez nous n'a été mieux pratiquée la fameuse devise : « Diviser pour régner. »

Toutefois cette politique étroite, mesquine, égoïste, fondée sur le mépris des hommes, la misère des peuples et la fausse gloire de la monarchie, ne devait produire en Hongrie que des fruits portant avec eux des germes de mort.

La grande préoccupation des Habsbourg a été d'asservir les fiers Hongrois au joug de l'absolutisme.

Pour y parvenir, on flatte la vanité de la grande noblesse en l'attirant à la cour.

Puis, les classes sont opposées aux classes et les races aux races.

La langue latine devient la langue officielle, et, dans les écoles, on répand la langue allemande, pour effacer des mémoires la langue nationale.

On ne fait appel à l'esprit chevaleresque des Hongrois que pour en obtenir des soldats et de l'argent.

D'un autre côté, l'administration semble s'efforcer de répandre la ruine partout, en s'opposant à l'échange des produits, au développement de la richesse publique.

Il est surtout une denrée étrangère dont il faut, à tout prix, empêcher l'entrée en Hongrie, c'est la pensée.

Quand la grande Révolution française proclame les droits de l'homme, les despotes effarés défendent leurs frontières au moyen d'un cordon sanitaire contre les idées d'émancipation.

Mais ces idées passent quand même et vont droit au cœur des peuples, qu'elles ennoblissent en leur donnant l'énergie de se dresser contre l'abjecte servitude volontaire.

En Hongrie, elles prennent la forme du jacobinisme, dont les partisans périssent sur l'échafaud. Plus tard, elles réchauffent et agrandissent l'esprit exclusif des comitats.

Ces comitats ou provinces ont eu le grand honneur de pratiquer à travers les âges, au milieu de l'asservissement universel, une sorte de gouverne-

ment local, qui produisait l'illusion de la liberté. Mais leurs assemblées, où n'entrait d'abord que la petite noblesse, n'ont été fécondées que par les larges idées d'égalité civile.

C'est de leur sein que sont sortis les hommes qui viennent de prendre en main, à la Diète, la direction du mouvement politique et national.

VIII

KOSSUTH

Les bandits ont écouté Sándor sans l'interrompre, subjugués à la fois par l'intérêt du récit et le talent du conteur.

Le csikós avait toujours été amateur de beau langage. Lecteur assidu des poètes et des journaux, il savait donner à sa parole un tour élégant et correct. Il n'avait pas trouvé, d'ailleurs, dans la langue magyare, les difficultés grammaticales que les illettrés rencontrent, par exemple, dans la langue française. Le substantif magyar n'a point de genre, l'article n'y joue qu'un rôle secondaire ; le peu d'importance des pronoms possessifs, l'absence presque absolue de prépositions et celle du verbe *être* dans les phrases où ce verbe sert à la liaison du sujet et de l'attribut, permettent à tous les Hongrois qui ont été à l'école de le posséder presque sans altération. Cette langue s'est conservée, à travers les siècles, dans sa pureté primitive, tout en s'augmentant des mots qui répondent à la

multiplication des besoins. Enfin, elle ne connaît pas de patois; aussi n'est-il pas rare de trouver même de vulgaires paysans qui la parlent avec noblesse.

Ce coup d'œil rapide jeté sur l'histoire de son pays, Sándor avait une instruction suffisante pour le porter avec assurance. Mais il n'aurait su indiquer aussi clairement les causes qui, au point de vue national, vont armer tant d'hommes les uns contre les autres dans le grand bassin du Danube.

Ces causes, les voici :

Le réveil des nationalités danubiennes date surtout du commencement de ce siècle.

Au nord, les Tchèques et les Moraves font entendre leurs griefs par la voix de leur grand poète Kollar. Ils sont écoutés avec espérance par les Slovaques, que les Magyars ont flétri de cet injurieux proverbe : « L'homme slovaque n'est pas un homme. »

Au sud-ouest, la Croatie prend l'initiative d'une revendication générale avec l'alliance des Slovènes d'Autriche et de la côte Adriatique, qu'elle s'efforce vainement de fondre dans un parti éphémère appelé l'Illyrisme.

Au sud, les Serbes de Hongrie émettent la prétention de se faire reconnaître comme nation et de se rattacher à la Serbie.

En remontant vers l'ouest, les Valaques de la Transylvanie confondent leurs aspirations avec celles des Moldo-Valaques, désireux de secouer le

joug musulman et de se constituer en Roumanie indépendante.

Sauf ces derniers, tous les autres peuples sont d'origine slave. L'idéal des agitateurs consiste à réunir tous les Slaves d'Orient en un seul empire. C'est le système politique connu sous le nom de *Panslavisme*.

Mais, pour relier entre eux tous ces tronçons épars, il faudrait l'action d'une épée fortement trempée, qui opèrerait d'abord la délivrance et imposerait ensuite silence aux prétentions diverses; car, avant même d'avoir tronvé sa formule, le panslavisme est divisé. Les Serbes rêvent le rassemblement des frères dispersés sous le sceptre d'une Grande-Serbie. Gaj Ludjevit, l'orateur de Zagreb (Agram), assure que cette réunion ne peut s'opérer que par le gouvernement d'une Grande-Croatie. Enfin, le tchèque Kollar, dans ses élans panslavistes, s'écrie que le future colosse aura pour tête la Bohême.

En attendant, tous ensemble tournent les yeux vers le chef du seul peuple slave qui ait su vivre et grandir, le Czar de toutes les Russies. « O grand Czar ! mets ta puissance au service de notre faiblesse. Fais tomber les chaînes rivées aux mains de tes enfants. »

Cette supplication, recueillie par les vieux Russes de Moscou, leur a inspiré l'idée de voler au secours des Slaves, non pour les rendre libres, mais pour les soumettre tous à la domination de leur Empereur.

Toutes ces aspirations forment un cercle hostile

autour de la Hongrie. Qu'elles se réalisent et la Hongrie aura vécu. Or, les Magyars ne sont pas hommes à mourir sans combattre. Mais comment résister au danger qui les menace, s'ils n'ont pas la liberté de leurs mouvements? Ils en sont encore à se débattre contre l'absolutisme de l'Autriche, qui réduit leur régime constitutionnel en une vaine fiction. La gestion de leurs finances ne peut que les conduire à la banqueroute; un système de douanes étouffant ruine de jour en jour leur commerce et leur agriculture. Obligés d'adresser leurs réclamations aux bureaux de Vienne, qui éternisent les questions quand ils ne les résolvent pas contrairement aux intérêts du royaume, ils se trouvent en présence du plus grave péril qu'ils aient jamais couru, et cela sans argent, sans soldats, sans gouvernement.

De plus, la cour excite tantôt les Slaves contre les Magyars, et tantôt donne raison aux Magyars contre les Slaves; elle soulève mille difficultés inextricables, suscite une foule de chicanes insidieuses, ne contente personne, exaspère surtout la seule nation dont la vitalité, l'énergie, l'esprit de conduite, pourraient lui prêter un puissant appui à l'heure des revers.

Sur ces entrefaites, un bruit formidable vient d'Occident. C'est celui d'un trône qui croule. Le peuple parisien a renversé le roi de l'oligarchie bourgeoise de 1830. Il a proclamé la République et, pour consolider cette forme de gouvernement de tous par tous, il appelle dans les comices électoraux les pauvres et les riches, les lettrés et les

ignorants, tous ceux qui, étant soumis aux lois, ont un intérêt incontestable à participer à la confection des lois, en un mot, l'universalité des citoyens.

L'événement produit un effet immense. Sur le monde couvert de ruines semées par les classes privilégiées, aristocratie ou théocratie, bourgeoisie d'intelligence ou d'argent, se lève, encore vacillant dans la brume des aurores, mais sous peu resplendissant, le soleil de la démocratie française.

A la vue de ces premiers rayons, les peuples frémissent d'enthousiasme, et leurs acclamations, répercutées de nation en nation, glacent d'épouvante tous ceux qui ont fondé leur élévation sur l'abaissement de leurs semblables. L'Europe tressaille, les vieilles tyrannies tremblent, les jeunes libertés palpitent d'espérance.

La nouvelle de l'insurrection du 24 février parvient à Vienne le 1^{er} mars. Le 3, elle pénètre en Hongrie.

Bien que l'humanité ne dispose encore que de moyens incomplets de publicité, les despotes ne peuvent plus tromper leurs sujets.

En 1789, il leur a été facile de représenter les grands Français de la Révolution comme un ramassis de brigands dignes des derniers supplices. Il leur a été possible d'ameuter les peuples du vieux continent contre ce glorieux peuple de France qui se dévouait à l'émancipation universelle. Ils ont pu, enfin, réaliser cette chose impie d'armer les frères contre les frères, les esclaves contre

ceux qui combattaient et mouraient pour leur affranchissement.

Mais, en 1848, l'idée libératrice s'est frayé passage jusqu'aux frontières de l'Europe, et les peuples, éclairés sur les tendances du peuple initiateur, se préparent à marcher sur ses traces victorieuses.

Comme tous les autres, les Hongrois cherchent à se reconnaître. Dans leur impatience fiévreuse, ils tournent les yeux vers les sommets pour leur demander un guide.

Sera-ce le grand patriote Széchényi, ce Magyar de pure race, qui, dans les jours sombres, a proféré ce cri lumineux : « La Hongrie n'est pas, la Hongrie sera ! » Non, car Széchényi, malgré les éclatants services rendus à son pays, n'a pu s'affranchir entièrement des préjugés de sa caste. Son tempérament le dispose aux attermoiements, à la temporisation, à la conciliation. Il est le chef justement respecté du parti de l'aristocratie libérale. Son rôle est achevé ; il ne saurait être le pionnier de tout un peuple.

Aux heures décisives des nations, il se trouve toujours un homme qui résume en sa personne ses aspirations, ses rêves décevants et jusqu'à ses illusions généreuses.

En Hongrie, à l'heure présente, cet homme est le député Kossuth. Simple avocat, il s'est élevé au premier rang de la politique par la seule force de son éloquence. Également habile à manier les deux armes les plus redoutables des temps modernes, la parole et la plume, ayant déjà souffert

pour ses idées, doué d'une imagination poétique, servi par un esprit raffiné, fortifié par une instruction aussi variée qu'étendue, il est le premier Hongrois qui ait su parler au cœur des humbles, faire luire un peu d'espoir au fond des existences les plus déshéritées, et remuer jusqu'en leurs linéaments les plus engourdis toutes les fibres populaires.

Au moment où les événements considérables qui se passent à Paris sont connus au delà de la Lajta, Kossuth occupe la tribune de la Diète. Son cœur s'élève aussitôt à la hauteur de la situation, pour l'éclairer, la dominer et la conduire. Avec un coup d'œil politique aussi prompt que sagace, il indique la voie que sa nation doit suivre. Il traite alors une question budgétaire. Par la plus heureuse des transitions oratoires, il rattache son sujet à la nouvelle qui passionne tous les esprits, et, dans une harangue inspirée, il formule, il précise, il détermine les idées qui bouillonnaient vaguement dans toutes les têtes.

« Il faut se garder d'abord, dit-il en substance, de recommencer la faute commise en 1790, de prêter les mains à toute entreprise contre le peuple français. La Hongrie n'a gagné à se mettre alors aux trousses de l'Autriche que la honte et la ruine. Ce qu'il faut, c'est tirer tout le parti possible des événements. Il importe de reconstituer la situation budgétaire de l'État au moyen d'un ministère des finances national. Puis il est juste de faire bénéficier les autres peuples de la monarchie du constitutionnalisme pratiqué par les Hongrois.

Le régime constitutionnel serait le ciment des nationalités, dont il convient de respecter l'autonomie. En ce qui concerne la Hongrie, en particulier, il n'y aura de prospérité pour le pays et de stabilité pour la couronne que dans la nomination d'un ministère magyar indépendant.»

Ces propositions sont accueillies avec enthousiasme par la Chambre des députés, puis par la Table des magnats. On élit une députation pour aller, de Pozsony où siège la Diète, à Vienne, où demeure le roi, en déposer le vœu aux pieds du trône.

Dans la nuit du 14 au 15 mars, les pavés de la capitale d'Autriche résonnent sous le sabot d'un millier de chevaux. Une fanfare guerrière réveille joyeusement les échos endormis de la ville des plaisirs. La veille, le peuple viennois a fait, lui aussi, justice de son tyran et chassé l'absolutiste Metternich. Ce bruit inusité trouble son esprit comme son repos. Serait-ce l'armée qui viendrait mettre le peuple à la raison? On se lève, des têtes anxieuses surgissent aux fenêtres. Grâce au ciel, ces cavaliers sont des *jurats*, c'est-à-dire des jeunes étudiants magyars, qui viennent appuyer de leur présence la députation de leur patrie et offrir aux insurgés de Vienne le secours de leurs épées.

Sitôt qu'ils les reconnaissent, les Viennois se lèvent, descendent dans la rue; on se presse les mains, on se congratule, on s'acclame et cette sympathie soudaine entre deux peuples qui se considéraient la veille comme des ennemis, atteste

que lorsque les barrières élevées par les gouvernants tombent, tous les peuples sont frères.

Retiré dans la chambre la plus triste de sa triste Hofburg, le faible Ferdinand V est assailli de revendications. Les Tchèques ont déjà réclamé leur indépendance, le royaume lombardo-vénitien supplie l'hésitant empereur de le rendre à lui-même. Les Croates et les Serbes du banat hongrois lui demandent la délivrance. Voici venir maintenant les Magyars qui veulent vivre aussi de leur vie propre et libre.

Ferdinand souscrit à la requête des Magyars. Il est deux heures du matin.

La nouvelle de ce triomphe parvient à Pest, le lendemain. Toute la population attend dans la rue, nerveuse, perplexe, n'osant espérer, tant elle a été de fois déçue; mais dès qu'elle apprend que ses vœux ont été exaucés, elle pousse des exclamations de joie, arbore le drapeau rouge, blanc et vert à toutes les fenêtres, et commente déjà les bienfaits de l'ère nouvelle qui s'ouvre devant les Magyars indépendants.

L'enthousiasme se change en délire lorsque la Diète rentre dans la capitale hongroise et qu'un ministère national prend en main les rênes du gouvernement.

Bientôt, une constitution est proclamée. Elle reconnaît leurs droits primordiaux à tous les membres du corps national, sans distinction de nationalité, et leur garantit le plein et libre exercice de la vie politique et sociale.

Le droit de suffrage est étendu à presque tous les citoyens.

Désormais la langue magyare sera officiellement obligatoire et enseignée dans toutes les écoles de la monarchie.

L'unité hongroise est enfin réalisée.

Malheureusement, à la cour de Vienne, une coterie exerce son influence contre la liberté des Magyars. Elle obscurcit dans l'esprit du faible Ferdinand ce qu'il y a de grand dans l'idée qu'il est beau de présider aux destinées d'un peuple libre. Ses clabaudages intéressés finissent par obtenir de l'empereur-roi la promesse de reprendre clandestinement les réformes qu'il a données ouvertement.

L'attitude des Serbes de Hongrie lui en fournit l'occasion.

Ces Serbes, établis au confluent de la Tisza et de la Douna depuis le dix-septième siècle, ont reçu des Hongrois une fraternelle hospitalité. Obéissant à leur esprit libéral, les Magyars leur ont concédé des terres avec une grande indépendance locale.

Or, ils se fondent aujourd'hui sur ces conventions surannées pour prétendre à l'indépendance nationale. Ils annoncent l'intention de se séparer de la Hongrie et de se rattacher, soit à leur patrie d'origine, soit à la Croatie.

Le gouvernement hongrois cherche d'abord à ramener par la conviction ces citoyens égarés. Mais, excités d'un côté par les Serbes de Serbie, qui subissent l'influence russe, et par l'empereur

qui cherche à ressaisir son omnipotence, ils se préparent à une résistance armée.

Comme tout pouvoir qui se respecte, le gouvernement hongrois les traite en rebelles. Une guerre civile, sauvage, implacable s'allume au sud de la Hongrie et vient troubler sans le décourager le cœur du Magyar encore gonflé de son récent triomphe.

Hélas ! bien d'autres épreuves lui sont réservées.

IX

JELLACSICS

Les Serbes décrètent leur réunion à la Croatie.

La Croatie se lève à son tour. Elle veut bien reconnaître qu'elle est une annexe de la Hongrie, mais elle soutient qu'elle n'en est pas une partie intégrante.

Jamais elle n'admettra l'usage de la langue magyare dans les rapports officiels, et, pour marquer sa politique, elle déclare qu'elle n'enverra pas de députés à la Diète.

Ces Slaves, qui prétendent à la suprématie de leur race, oublient que s'ils ont été quelque chose dans le passé, c'est à la Hongrie qu'ils le doivent; que la Hongrie leur a souvent accordé les droits politiques qu'elle ne possédait pas elle-même; qu'ils n'ont enfin aucun motif sérieux de se révolter.

En effet, à peine les Hongrois ont-ils conquis les droits nouveaux, qu'ils se sont empressés de

les partager avec leurs frères Croates. Ils leur ont concédé une entière autonomie municipale, le droit de faire usage de leur langue entre eux et dans leurs comitats, celui de nommer des représentants à la Diète, qui votent le slois et qui décident en commun de la liberté et du salut du pays tout entier.

Ces concessions sont repoussées avec insolence. Le ministère hongrois propose alors aux Croates de venir à Pest exposer leurs griefs et discuter avec eux les moyens de pacifier des irritations sans objet. Sa voix est méconnue. Quelques députés se rendraient volontiers à leurs postes, mais ils sont terrorisés par les meneurs. La résistance s'accroît et s'incarne dans un homme.

Cet homme est Jellacsics.

Officier de fortune, bien fait et beau de sa personne, enhardi par ses succès de cour, il jalouse la supériorité des Magyars et ressent pour Kossuth, notamment, la haine instinctive que les hommes d'épée portent aux hommes de parole. Il personnifie la revanche de la force brutale sur l'art de persuader, de l'action sur la pensée, du bras sur la tête.

Le moment de jouer un rôle lui semble venu. A mesure que les Hongrois s'éloignent de la cour, il s'en rapproche. Avec l'aide de l'archiduchesse Sophie, il obtient le titre de Ban, ou vice-roi de Croatie. Dès lors, il affecte de n'avoir de relations qu'avec l'empereur, et rompt en visière avec la métropole.

Politique à courte vue, il ne comprend pas que,

s'il prête son concours à l'absolutisme pour dompter l'indépendance hongroise, le jour où la cour aura vaincu, elle étendra le joug du despotisme à son propre pays. S'il le comprend, il n'est plus qu'un ambitieux vulgaire, disposé à ériger l'édifice de sa fortune sur la ruine des libertés publiques.

Son attitude excite à Pest une clameur indignée. L'émotion populaire gagne le palatin Étienne qui, au nom du roi Ferdinand, condamne formellement la révolte des Croates. Ferdinand lui-même fait semblant d'entrer dans les sentiments des Magyars; il déclare Jellacsics rebelle et le met hors la loi.

Mais ce n'était qu'une feinte. Jellacsics court se justifier aux pieds de son souverain. Ferdinand ouvre alors une conférence pour entendre les deux partis. Le comte Batthyanyi a été désigné pour plaider la cause de la Hongrie; certain de la sympathie secrète de son prince, le Ban maintient audacieusement les prétentions de la Croatie. Voyant dès lors que tout espoir de conciliation est perdu, le comte Batthyanyi rompt l'entretien.

— Nous nous reverrons bientôt, dit-il à Jellacsics, sur les bords de la Drava.

— Non, réplique le Ban, j'irai vous trouver sur la Douna.

Ce défi jeté à la face de la Hongrie, il n'y a plus qu'à s'en remettre au sort des combats.

Cependant, les Hongrois font une dernière tentative de conciliation. La Diète envoie au roi une

députation prise dans son sein. Son président Pazmandy est chargé de porter la parole.

— Sire, dit-il avec une noble fierté, nous venons aujourd'hui, au nom de la fidélité que nous avons montrée à vos ancêtres, vous demander de maintenir nos droits. Votre Majesté le sait : la Hongrie n'est pas une province conquise ; c'est une nation libre. Vous avez juré de sauvegarder ses privilèges et son indépendance !

Le roi, qui avait préparé sa réponse d'avance, se retranche derrière des lieux communs évasifs. Toute insistance eût été inutile. La députation hongroise se retire. A peine sortis du château, les délégués fixent à leurs kalpaks, en signe de révolte, des aigrettes d'un rouge éclatant, remontent à cheval et retournent à Pest.

Placé entre le trône et la nation, entre l'arbre et l'écorce, le palatin, ou vice-roi, juge prudent d'entreprendre un voyage à l'étranger. Il abandonne les Hongrois, qui, dès lors, prennent les armes. Le général Moga reçoit l'ordre de se porter au-devant de Jellacsics.

En apprenant ces événements, Sándor sentit une flamme courir dans ses veines de Magyar. Le soir, quand tous les habitants de la chaumière furent réunis, il leur dit :

— Aimez-vous votre patrie ?

— Jusqu'à la mort, répondirent les brigands tout d'une voix.

— Eh bien ! le moment est venu de le prouver.

— Que faut-il faire ?

— Il faut vous répandre dans la forêt et donner

rendez-vous à tous les « pauvres garçons », pour dimanche prochain, à une heure, au carrefour des Quatre-Chênes. Vous leur direz qu'un patriote doit leur faire une grande communication. Surtout qu'ils viennent tous avec leurs armes.

— C'est bien ! vos instructions seront suivies, dirent les brigands, qui subissaient l'ascendant de la nature supérieure de Sándor.

— D'ici à dimanche, nous avons trois jours. Je m'absenterai pendant ces trois jours.

Dimanche matin, je serai là. En attendant, je vous confie mon cheval, mon seul ami. Soignez-le bien, car je vais avoir bientôt à lui imposer de rudes fatigues.

— Soyez tranquille, seigneur, Votre Grâce sera satisfaite de nous.

Le lendemain Sándor se couvrit de vêtements malpropres, déguisa sa figure sous une grande barbe grise et des papillottes en tire-bouchon. Il ressemblait ainsi à un juif mendiant. Arrivé à Veszprém, il acheta une petite provision de cigares, de tabac et d'allumettes, et, muni de ce bagage, il se rendit à l'armée du Ban Jellacsics. Grâce à son travestissement et à son commerce, on le laissa circuler en toute liberté dans les lignes ennemies, qu'il put ainsi étudier tout à son aise.

Un régiment de Seressans passa comme une trombe devant ses yeux. Sándor, doué d'une imagination d'artiste, saisissait tout d'abord le côté pittoresque des choses ; les Seressans excitèrent au plus haut point sa curiosité.

Chaussés de sandales retenues par des boucles, ils portaient de grands pantalons à la cosaque se rattachant sur le cou-de-pied. Leur corps était enveloppé dans un large manteau grisâtre, doublé de rouge, fixé au cou par une double corde et dont le capuchon se rattachait sur la tête quand il faisait mauvais temps. Enfin, un grand bonnet de fourrure brune, enfoncé sur une chevelure hérissée et touffue, complétait leur costume, dont l'aspect étrange s'harmonisait avec des armes non moins étranges.

Fixé d'un côté par une courroie, se dressait derrière l'épaule un grand fusil turc, garni d'or et d'argent, quelquefois à rouet et à mèche, bien rarement à percussion. De l'autre côté, une bandoulière noire soutenait la cartouchière ornée de têtes de clous jaunes. Enfin, un handjar (sabre) à lame effilée reposait dans un énorme fourreau rouge, que soutenait une large ceinture de même couleur.

Ces hommes, qu'on appelait à l'armée « les manteaux rouges », montaient de petits chevaux laids mais vifs, au poil dur, à la bouche fine, aux pieds nerveux et sûrs, escaladant des pentes escarpées avec l'agilité du chamois.

Sándor les vit se diriger vers un cours d'eau. Il les suivit, attiré par la nouveauté du spectacle. Quand il parvint auprès d'eux, il fut tout surpris de trouver dans leurs rangs de nombreuses jeunes femmes et jeunes filles.

Presque toutes étaient grandes et bien faites. Des petits pieds et de fines attaches leur donnaient un

grand air de distinction. Un visage ovale, de beaux yeux, des dents qu'un teint brun rendait éblouissantes de blancheur, deux tresses d'admirables cheveux noirs ou blonds tombant sur leurs jarrets, en faisaient de très séduisantes créatures. Fort coquettes, elles portaient un jupon court et plat qui mettait en valeur la beauté de leurs jambes sous des bas rouges ou verts. Les formes pures de leur buste saillaient sous une charmante petite veste brune ou noire, brodée sur toutes les coutures d'arabesques rouges et soutachées de passementeries de diverses couleurs.

Les « manteaux rouges » avaient attaché leurs chevaux autour d'eux, sans ordre, après les avoir pansés et fait boire. Ils cuisaient leur repas du soir à des feux de branchages et se réchauffaient le cœur en avalant quelques gouttes d'eau-de-vie de prunes à même la csutora (gourde).

Pour ces hommes d'acier, le bivouac semblait avoir le plus vif attrait, mais leur joie n'était pas bruyante.

Sándor s'approcha d'un groupe formant cercle autour d'un grand feu. Un jeune Seressan, debout au milieu de ses camarades assis à la turque, entonna un chant plaintif :

— « La lumière du sabre est belle, la lueur de l'aurore sur la chaumière de mon père est plus belle encore ; mais, le rayon le plus doux, c'est l'étincelle noire dans l'œil de ma fiancée ! »

Le cercle répliqua en cœur :

— « Sentinelles ! prenez garde à vous ! »

Le jeune homme continua :

— « Mon cheval a fait éclater la flamme sous ses pieds, mon mousquet a fait luire la poudre; j'aime pendant l'hiver à voir brûler la bûche de Noël, mais le feu le plus doux, c'est celui de l'amour auprès de ma fidèle Hanska ! »

— « Sentinelles, prenez garde à vous ! »

Plus loin, deux ou trois hommes, montés sur un petit tertre, pressaient des guimbardes entre leurs lèvres et en tiraient une musique sauvage, qu'accompagnait la voix de cinq ou six chanteurs.

Autour d'eux, d'autres Seressans ébauchaient une danse guerrière. Ils entrechoquaient leurs cimenterres les uns contre les autres, mêlés à des —hussards croates, qui battaient la mesure en frappant leurs talons de cuivre et faisant résonner leurs éperons.

Les jours suivants, Sándor s'efforça de se rendre compte des forces ennemies.

Indépendamment des régiments tirés des confins militaires, tels que les Seressans, les Otta-chans, les Lickans, le Ban Jellacsics abritait sous ses drapeaux une foule d'aventuriers déguenillés, accourus de la Styrie, de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Serbie et de la Moldo-Valachie. Véritables bandits aux cheveux plats, à la moustache tombante, au visage osseux, toujours disposés à se mêler à une querelle pour trouver des moyens d'existence et une occasion de se battre, car tous ces gens-là étaient braves, sinon disciplinés.

A ces bandes, le général croate ajoutait les troupes régulières qui lui étaient fournies par

l'empire. Il commandait à une armée de cent cinquante-quatre mille hommes appuyés par cent vingt bouches à feu.

Sándor constata cette situation, non sans quelque inquiétude. Il se demanda si son malheureux pays pourrait résister à de si nombreux ennemis, lui que la politique de son roi avait laissé sans soldats et sans argent.

Il parcourut les rangs, l'âme attristée, offrant du tabac et des allumettes, interrogeant du regard, faisant son profit de tout ce qu'il entendait comme de tout ce qu'il voyait.

Autour d'une marmite, des chasseurs tyroliens se repassaient en riant un journal de Budapest. L'un d'eux jeta un coup d'œil dédaigneux sur la feuille publique, la fit tournoyer au-dessus de sa tête à la pointe de son sabre et l'envoya rouler au loin avec mépris.

Le faux mendiant la ramassa avec respect. Pour ne pas éveiller la défiance de son entourage, il en enveloppa sa marchandise. Puis, il s'éloigna à pas lents d'abord, qu'il précipita dès qu'il fut sorti du camp. Cette simple feuille de papier lui brûlait les doigts. Il ne pouvait songer sans émotion à ce qu'elle allait lui apprendre. Aussi, comme il la pressait sur son cœur angoissé ! Ah ! l'art merveilleux de l'imprimerie ! Le csikós se trouvait au milieu d'une armée d'ennemis implacables, seul, sans défense, sans protection, obligé de cacher qui il était pour ne pas être mis à mort. Et voilà que tout à coup la patrie tout entière lui souriait

dans quelques caractères noirs tracés sur une feuille blanche !

Enfin, il parvint hors de vue, s'assit au pied d'un arbre et déplaia religieusement le journal. Ses yeux y lirent de grandes nouvelles.

Entre le royaume et l'empire, la rupture était complète. La cour n'avait fait les premières concessions que contrainte et forcée. Maintenant qu'elle se sentait en pouvoir de les retirer, elle les reprenait sans vergogne. La levée de boucliers des Croates lui servait de point d'appui ; elle espérait battre les Hongrois à l'aide des rebelles ; cela fait, elle mettrait facilement les rebelles à la raison. Le Ban Jellecsics était nommé commissaire plénipotentiaire en Hongrie et investi du commandement de toutes les forces du royaume.

Mais là Hongrie ne restait pas inactive. La Diète, dissoute par l'empereur, s'était déclarée en permanence, sous le nom d'Assemblée nationale. Elle avait institué un comité de défense, sous la présidence de Kossuth.

Les mesures qu'elle décrétait s'exécutaient avec dévouement. Les contribuables s'empressaient de payer les impôts nouvellement établis. Une levée de deux cent mille hommes avait été décidée. On assistait alors à un merveilleux spectacle. Le paysan quittait sa culture, le bourgeois son commerce, le magistrat son tribunal, le fonctionnaire son bureau, le prêtre son autel, le noble son manoir, le prélat son palais, pour se ranger frémissants, résolus, sous les couleurs nationales. On formait de tous ces volontaires une sorte de garde mobile

qui, sous le nom de « honveds » (défenseurs de la patrie) devint le germe de l'armée nationale définitive. Plusieurs régiments de hussards hongrois, la plupart en garnison en Italie et en Bohême, rejoignirent au galop leur patrie, dont ils voulaient soutenir la cause. Il y eut même des jeunes filles qui endossèrent l'uniforme militaire, ceignirent des sabres pesants autour de leur taille frêle, et tinrent à partager avec leur frère, leur père ou leur amant, la rude vie du soldat.

Dans les plus hautes classes de la société, si l'élan ne fut pas unanime, il fut au moins général. Depuis longtemps, l'aristocratie hongroise s'était inféodée à la cour de Vienne. Par l'effet d'une jalousie mesquine, elle préférait voir un prince étranger qu'un de ses membres assis sur le trône de saint Étienne. Quelques magnats condamnaient même le mouvement. Ils ne comprenaient pas que certaines crises de la maladie des peuples, comme de la maladie des individus, ne se guérissent qu'en versant le sang ; qu'il est des circonstances où la sagesse dégénère en platitude, où la folie se transforme en héroïsme.

Toutefois, de grandes dames manifestaient un patriotisme exalté. Elles apportaient leur argent, leurs bijoux au trésor public, que le peuple appelait « la caisse de Kossuth ». Puis, rentrées chez elles, de leurs belles mains patriciennes, elles confectionnaient des drapeaux de soie frangée d'or. Chacune d'elle brodait son nom, en lettres d'or, sur la cravate de l'étendard et en faisait hommage à un régiment. Le journal citait notamment les

comtesses Batthiany, Karolyi, Margody Irén. Cette dernière avait fait présent de son drapeau à un régiment de hussards, principalement composé de Székelyek (Sicules).

— Je reconnais bien là mon adorée, murmura Sándor, ivre de joie d'avoir ainsi des nouvelles indirectes d'Irén. Il ne me reste plus qu'à me montrer digne d'elle; cette circonstance va m'aider à la retrouver.

Au moment où il se leva pour retourner à la forêt, une troupe de cavaliers se dirigea de son côté. C'était le Ban Jellacsics, suivi de son état-major.

Le chef croate se distinguait par une grande prestance militaire. Son front très découvert paraissait calme sous ses cheveux noirs. Le regard ardent de ses yeux bruns brillait d'une expression adoucie. L'audace, la finesse et la présomption se lisaient sur son visage. Très aimé de ses soldats, dont la plupart n'étaient que des barbares, il les séduisait par une rondeur affectée et des attitudes théâtrales.

— Va! va! se dit Sándor, à qui ces dehors n'imposèrent point, tu n'es pas d'étoffe à dompter les Magyars.

X

LES FRÈRES DE CROIX

Le dimanche matin, une centaine de bandits étaient réunis au carrefour des Quatre-Chênes. Plusieurs d'entre eux, montés sur des chevaux qu'ils maniaient en cavaliers consommés, figuraient l'aristocratie de cette plèbe.

Sándor parut le dernier. Il s'était vêtu avec recherche. Le poil fauve de Madár, soigneusement brossé, scintillait de reflets dorés. A la vue du beau jeune homme, les bandits ôtèrent leurs chapeaux. Son air martial leur inspira le respect. Il était pâle et grave. D'un geste, il invita les assistants à former un cercle autour de lui. Il poussa Madár sur un tertre, et d'une voix solennelle :

— Amis ! dit-il, vous connaissez les événements politiques. La Hongrie ressuscite ; elle sort du suaire où voudraient l'ensevelir les tyrans. D'un autre côté, les Slaves forment autour d'elle un cercle de haine dans lequel ils se proposent de l'étouffer. Du levant au couchant et du nord au midi

des ennemis séculaires accourent pour la démembrer et se partager ses nobles dépouilles. Déjà, les Croates se sont mis en révolte ouverte et marchent sur la capitale. Demain, ce sera l'empire tout entier qui fondra sur les Magyars. Cette situation vous est-elle indifférente ?

— Non ! non ! répondirent presque tous les « pauvres garçons ».

— Je ne doutais pas de votre réponse. Pour des causes diverses, qui ne me regardent pas, vous avez rompu avec la société. Vous vous êtes mis hors la loi. Si la société vous appréhendait au collet, vous auriez maille à partir avec la justice. C'est que vous avez plus souvent obéi à la passion qu'à la raison, et que vous n'avez pas toujours respecté les droits du prochain, n'est-ce pas ?

Les bandits baissèrent la tête.

— Eh bien ! reprit Sándor, une occasion superbe s'offre à vous de vous faire pardonner vos torts. Moi aussi, j'ai souffert comme vous de l'iniquité des hommes. Les grands m'ont fait sentir leur pouvoir insolent. Nous avons tous à tirer raison d'offenses particulières ; mais, malgré le levain de vengeance qui fermente au fond de nos cœurs, il est une chose qui nous est commune et que chacun de nous n'a cessé d'aimer : c'est la Patrie !

— Vive la patrie hongroise !

— Au moment où tous les Magyars se lèvent pour défendre cette mère en danger, vous seuls resterez-vous cachés dans la forêt, comme des lièvres tremblants ?

— Nous nous enrôlerons, répondent plus de cinquante voix.

— C'est ce que j'attendais de gens de cœur comme vous, et c'est ainsi que vous vous réhabilitez à vos propres yeux et aux yeux de vos concitoyens.

Nous allons donc nous enrôler tous ensemble, et dès que nos têtes seront abritées par le drapeau de la patrie, il n'y aura plus parmi nous de « pauvres garçons » ; il n'y aura, n'est-ce pas ? que des soldats disciplinés ne reculant pas devant la mort.

— Oui ! oui !

— Allons, enfants ! courons au-devant de la mitraille et souvenons-nous, ainsi que l'a dit Kossuth, que nous livrons ce combat suprême, parce que la race magyare ne veut pas périr.

— Elle ne périra pas. Eljen !

— Je demande à dire aussi mon avis ! s'écria Plaski, en perçant le cercle des compagnons.

Le chef de brigands, monté sur un cheval tout orné de pendeloques en cuir de couleur, vint prendre la place de Sándor.

— Camarades ! vous cédez à de bons sentiments ; je vous approuve et, cependant, je vous engage à réfléchir. En définitive, si vous êtes reconnus dans les rangs de l'armée, on ne vous fera pas grâce et vous serez pendus. La société ne pardonne jamais aux « pauvres garçons ».

Et puis, il me semble qu'étant placés hors de cette société, nous devons observer une certaine neutralité. Enfin, on vous a parlé du combat de la race magyare, mais cette race ne veut la liberté

que pour elle et la refuse aux autres peuples de l'empire. C'est pour cela que les Croates se sont soulevés.

— Celui qui tient ce langage est un ennemi, s'écria Sándor, d'un ton d'autorité.

— Je suis Croate, s'exclama Plaski, en faisant tournoyer son bonnet au-dessus de sa tête. Zivio ! (vivat !)

— A mort, le Croate ! à mort, crièrent les Magyars, bouillants de colère.

Deux camps se forment aussitôt. Une vingtaine de Slaves se groupent autour de Plaski, pour défendre sa cause. Les carabines et les pistolets s'arment, les sabres sortent du fourreau; les poignards, les couteaux jettent sous le soleil de meurtrières lueurs. On se menace du geste et de la voix, Qu'un coup de feu domine les cris de ces hommes, exaspérés et une lutte terrible ensanglante le gazon de la forêt.

Mais Sándor se précipite au milieu des deux partis. Ses deux mains sont désarmées, son regard calme, son visage austère. S'adressant aux Magyars :

— Amis ! si nous avons une querelle de « pauvres garçons » à « pauvres garçons », je vous dirais : vous êtes les plus nombreux ; n'accablez pas vos adversaires sous le poids du nombre. Choisissons parmi les nôtres autant de champions qu'il y a de Croates en face de nous et qu'un combat sans merci, mais loyal, vide cette querelle. Mais nous sommes des Magyars contre des Slaves : hier camarades, aujourd'hui ennemis. Nos natio-

nalités marchent l'une contre l'autre pour se faire la guerre. Il nous faut prendre parti et non nous livrer ici entre nous à une lutte inutile. Passons chacun du côté de nos frères : vous, Slaves, enrôlez-vous dans l'armée croate ; nous, Magyars, nous allons passer dans les camps hongrois. Et si, par hasard, nous nous reconnaissons au milieu des combats ; oh ! alors frappons-nous d'estoc et de taille, en souvenir des adieux que nous nous faisons en présence des quatre chênes de la forêt de Bakony.

Ces conseils apaisent les « pauvres garçons », qui se consultent un instant entre eux, Puis les Croates, Plaski en tête, saluent les Magyars qui s'inclinent, et ils prennent le chemin de l'armée de Jellacsics.

— Et maintenant que nous sommes entre nous, reprit Sándor, élisons le chef qui nous conduira vers nos troupes nationales.

— Vous ! vous ! répondirent tout d'une voix les assistants.

— J'accepte, mes amis, et soyez certains que votre chef Falka vous guidera toujours dans le chemin du devoir et de l'honneur. En retour, j'exige de vous l'obéissance. Avant de nous présenter à un régiment, il faut nous organiser, car notre course pour le rejoindre peut être longue et périlleuse. Je vous convoque pour demain, à l'aurore, devant la chaumière de Péter.

— C'est entendu !

— Apportez tout ce que vous pourrez trouver

de provisions de toute espèce, de munitions et d'armes.

— A demain !

En retournant vers la chaumière, Sándor, qui avait pris le nom de Falka, pour des raisons faciles à comprendre, chevauchait auprès de Péter, son hôte, tandis que leurs compagnons, par respect pour leur capitaine, se tenaient à une certaine distance.

— Vous aurez la bonté, Péter, de me désigner parmi ces braves gens, que vous connaissez tous, dix des plus courageux et qui se sont retirés en forêt pour des causes non déshonorantes. Vous et moi nous compléterons la douzaine. Les douze formeront le corps d'officiers de notre petite troupe. Avant de partir, nous nous lierons tous l'un envers l'autre par le serment des Frères de Croix.

— Bien, capitaine. Je vous choisirai dix compagnons sur lesquels vous pourrez compter. Quant à moi, je suis à vous à la vie, à la mort !

Sándor passa une nuit sans sommeil. Au point du jour, il avait fixé dans sa tête tous les détails d'organisation de la petite armée qu'il venait d'arracher aux puissances du mal pour en faire hommage à sa patrie.

— Nos hommes se font attendre, dit le lendemain Péter à Sándor.

— Croyez-vous qu'ils soient gens à manquer à leur parole ?

— Jamais un « pauvre garçon » n'a failli à une promesse. Mais, tenez, j'entends le bruit d'une troupe à cheval ; ce sont nos soldats, sans doute.

— Non, la troupe est trop nombreuse. Du reste, ne voyez-vous pas un cavalier empêtré dans les broussailles? On dirait la selle d'un hussard croate.

Au même instant, le bois s'emplit de cavaliers et, par toutes les issues, une bande de près de cent cinquante hommes pénétra en bonds désordonnés dans la clairière.

Ils présentaient le spectacle le plus singulier par leur caractère disparate. Des costumes divers, des chevaux de toute taille, dont plusieurs portaient le harnais militaire; des types étranges, des âges dissemblables, composaient un bariolage d'une sauvage harmonie.

L'un de ces hommes, un Magyar de taille gigantesque, s'approcha de Sándor, en faisant le salut militaire.

— Capitaine Falka ! dit-il, nous nous rendons à vos ordres, au nombre de cent quarante et un, tous montés, tous armés. Il ne nous manque que l'équipement et l'habillement. Hier soir, après notre séparation au carrefour des Quatre-Chênes, nous avons fait des recrues dans la forêt. Puis, en allant rôder du côté de la route de Veszprém, nous avons surpris et attaqué un détachement de hussards croates qui faisait une halte. Nous en avons tué une dizaine, blessé un plus grand nombre et mis le reste en fuite, c'est ce qui explique comment nous nous trouvons tous possesseurs d'excellentes montures.

Sur l'ordre de Sándor, la bande fut divisée en

dix escouades ayant chacune un chef. Péter devint le lieutenant du capitaine.

Il lui présenta ensuite dix autres compagnons qui, avec eux deux, devaient former la société des Frères de Croix. Sándor leur communiqua ses vues et leur fit connaître les conditions du serment.

Puis, les douze se rassemblèrent seuls dans la chaumière. Un vase plein d'eau, au fond duquel fut placée une croix bénite se trouvait sur la table. Chacun se piqua une veine et fit tomber dans le vase quelques gouttes de son sang. Sur ce vase, ils jurèrent de se secourir entre eux en toute occasion, de braver tous les dangers pour le salut commun, et même la mort, car la mort serait certainement la punition de celui qui trahirait son serment.

Le soir, au crépuscule, Sándor et son escadron se mirent en marche pour rejoindre en Transylvanie le régiment des hussards dont l'étendard portait le nom de la comtesse Irén. Leur route devait être longue, sinon périlleuse. Ils se proposaient de contourner le lac Balaton au sud, de franchir le Danube sur le bac à la hauteur de Kalocsa, de se ravitailler à Szeged, de pénétrer en Transylvanie par le comitat de Bihar et de gagner le pays des Székelyek, en évitant les places fortes, telles que Nagy-Várad, Kolozsvár, Erzsébetváros, qui étaient au pouvoir des Autrichiens.

Les populations regardaient passer ces hommes, dont les yeux lançaient de patriotiques lueurs. A leur vue, les courages s'affermirent, les élans en-

thousiastes se réveillèrent, et tels, qui peut-être auraient trouvé de bonnes raisons pour se confiner chez eux, se décidèrent à quitter leurs affaires et leur famille pour aller réclamer leur part de danger.

En traversant les villages, la petite troupe chantait la *Szozat* (l'hymne national) de Vörösmarty :

Garde une fidélité éternelle
A ta patrie, ô Magyar,
Pour que ton berceau et ta tombe
Te nourrisse et te recouvre.

Nulle part sur la vaste terre
Un autre séjour ne te convie ;
C'est ici qu'il faut que tu affrontes le sort,
Ici, il faut vivre ou mourir.

C'est le sol où tant de fois
A coulé le sang de tes pères.
Sur lequel repose la mémoire
D'un grand nombre de siècles.

C'est ici que combattirent pour un foyer,
Les guerriers du héros Arpad,
C'est ici que brisa le joug du servage
Le bras du vaillant Hunyadi.

O Liberté ! ici se déploya souvent
Ton étendard sanglant,
Et nos plus braves succombèrent
Pour toi dans une lutte ardente.

Se pourrait-il que tant d'esprit,
De force et de courage
Périssent, parce que sur le pays
Pèse une lourde malédiction ?

Il faut qu'il vienne et il viendra
Ce jour meilleur,
Que mille et mille lèvres
Imploront avec une ardeur fiévreuse.

A ta patrie, ô Magyar !
Garde une éternelle fidélité,
Elle te nourrit et, après ton trépas,
Te recouvre de son gazon.

Nulle part, sur le vaste monde,
Un autre séjour ne te convie.
Ici, il faut que tu affrontes le sort,
Ici, il faut vivre et mourir.

Ce chant lugubre, où palpitent les souffrances séculaires d'un peuple, retentissait au cœur de chacun. On fêtait les volontaires, on les acclamait. on leur fournissait des subsistances. Les jeunes filles les suivaient des yeux et les accompagnaient de leurs vœux les plus tendres.

Pendant leur voyage, les événements se précipitaient. En avant de Buda, le général Moga avait couru barrer le passage à Jellacsics. Il ne pouvait opposer à l'armée de son adversaire qu'une vingtaine de mille hommes, rassemblés à la hâte, dont quelques escadrons de hussards seulement, comme troupe régulière. Le reste était composé de paysans armés de faux et de gardes nationaux sachant à peine manier le fusil.

Malgré cette inégalité de forces, un combat acharné s'engagea, traversé par des alternatives de succès et de revers. Mais enfin, les hussards hongrois surent déconcerter les troupes croates par la rapidité de leurs manœuvres et la furie de leurs charges. Ils décrivirent un mouvement audacieux et jetèrent l'ennemi dans le marais de Valencze. Le Ban demanda une trêve de trois jours; il en profita pour courir au secours de l'empereur,

chassé de Vienne, le 7 octobre, par la population révoltée.

Vienne fut dès lors assiégée par deux armées réunies : celle du Ban et celle du prince de Windischgratz. Néanmoins, la révolution viennoise espérait triompher, grâce à l'intervention des insurgés hongrois qui avaient promis de venir à son secours.

Malheureusement le général Moga hésita ; il n'osait tirer l'épée du fourreau contre les troupes impériales et perdait son temps à réfléchir. Sur l'ordre de Kossuth, il se décida enfin à quitter son quartier général de Bruck, le 28 octobre, mais il n'arriva que le 1^{er} novembre. La veille, la ville, impitoyablement bombardée par Windischgratz, avait succombé sous la terreur. L'armée de Jellacsics se retourna dès lors contre les Magyars découragés qu'elle repoussa jusqu'au delà de la Lajta.

Les hostilités furent suspendues pendant six semaines ; mais des deux parts on se préparait à livrer la lutte décisive.

Les Hongrois mirent à profit l'inaction de l'Autriche. Ils fourbirent des armes, fondirent des balles et des canons. Des bourgeois placides se livrèrent à la fabrication de la poudre. Les femmes aidèrent les hommes avec l'ardeur de leur race et le tempérament de leur sexe.

Pourquoi l'Autriche restait-elle inactive?

XI

LE DÉJEUNER

En présence de la fière attitude des Magyars, Ferdinand V hésita. Sa conscience lui reprochait la violation de son serment. Le courage, l'esprit enjoué, les aptitudes civilisatrices de ces Orientaux constituaient les joyaux les plus purs de sa couronne impériale et royale.

Le monarque le savait ; mais celui dont la domination reposait sur l'antagonisme des races et le perpétuel conflit des intérêts de ses peuples ne pouvait envisager longtemps le sens droit des choses.

D'ailleurs, dans les appartements reculés du vieux château s'agitait une coterie sans scrupules, qui subordonnait la grandeur du trône à ses propres passions. Il lui fallait l'asservissement de la Hongrie.

A la tête de cette coterie, l'archiduchesse Sophie poussait l'empereur à l'extermination de ces hommes maudits qui, au lieu de se ranger silencieusement sous le joug, osaient proférer à pleine voix les mots d'indépendance et de liberté.

Mais l'empereur ne pouvait s'y résoudre, et, ne trouvant pas d'issue à sa situation, il abdiqua.

Sa succession revenait de droit à son frère l'Archiduc François-Charles. Sophie détermina son mari à renoncer au trône en faveur de son fils, qu'elle espérait gouverner. L'archiduc François-Joseph fut proclamé empereur.

L'Assemblée nationale estima que Ferdinand n'avait pu à lui seul rompre le contrat synallagmatique passé avec la Hongrie et déclara dès lors nul et non-venu l'acte d'abdication.

Encore adolescent, François-Joseph joignait la fougue de la jeunesse à l'esprit dominateur de ses aïeux. Que lui importaient les décrets des juristes de Pest ?

Les préparatifs d'une formidable invasion furent poussés avec vigueur. Toutes les provinces de l'empire fournirent leur contingent. Une armée colossale s'ébranla contre une poignée de Magyars. La Hongrie allait être simultanément attaquée ; au nord, par le général Schlick ; au sud, par les Serbes, les Valaques et les Esclavons révoltés, sous la conduite de Nugent ; dans la Transylvanie, par les généraux Hammerstein et Puchner ; enfin, du côté de l'Autriche, par le prince de Windischgratz et le Ban Jellacsics.

Rien de plus varié, de plus discordant que ces masses venues de tous les points de l'horizon, parlant plus de vingt langues différentes et revêtues de plus de deux mille uniformes divers, parmi lesquels on distinguait surtout, indépendamment des régiments de la frontière militaire croate, les lourds

cuirassiers noirs de Bohême à côté des chevaux légers de Kress, la svelte infanterie de Nassau près des musculeux chasseurs tyroliens et des rapides uhlands d'Autriche.

Vers le milieu de décembre 1848, ces masses se mirent en mouvement. La Hongrie ne pouvait leur opposer que des troupes non aguerries et des généraux inexpérimentés ; mais, troupes et généraux étaient exaltés par la flamme patriotique.

Avec la pénétration de son coup d'œil, Kossuth jugea que, dans les conditions d'infériorité numérique où ses armées étaient placées, il fallait leur donner l'avantage des positions. Il laissa l'ennemi s'avancer jusqu'aux marais de la Tisza. Lui-même se retira ainsi que le gouvernement à Debreczén, et c'est dans l'austère grand temple de cette ville que la Diète organisa la défense nationale.

La lutte s'engagea sur tous les points. Partout, les généraux Vetter, Aulich, Gorgey, Batthyanyi, Guyon et Klapka opposèrent leur poitrine aux armées impériales. Deux Polonais offrirent à la Hongrie le concours de leur expérience militaire, Bem et Dimbiski. On confia une armée à chacun d'eux et l'on accueillit avec transports une légion polonaise, composée de proscrits, que la communauté d'infortune attirait vers les Magyars.

Alors, aux escarmouches succédèrent les combats, et aux combats, les batailles. Le commencement de la campagne se distingua par des revers et des victoires sans conséquence sur son issue.

Bientôt la guerre prit une tournure grandiose. Trois généraux de l'armée hongroise s'élevèrent

au-dessus de leurs collègues; ils tinrent l'ennemi en échec. Görgey défendit avec un succès inouï les Karpathes du nord contre des forces dix fois supérieures aux siennes. Dans la vaste puszta, Dimbinski infligea à Windischgratz et à Jellacsics des défaites sanglantes, tandis que Bem faisait des prodiges en Transylvanie.

Au début, les hostilités conservèrent un caractère chevaleresque. L'imagination enflammée par l'éloquence de Kossuth et la poésie de Petöfi, les Hongrois se battaient avec l'héroïque générosité de leur race.

De jeunes étudiants s'élançaient au galop contre la lourde cavalerie des cuirassiers d'Auersperg et donnaient de leur élégante épée contre la poitrine de fer de ces Bohêmes gigantesques.

A la tête des escadrons de hussards, des magnats, vêtus de splendides costumes, caracolaient sous la mitraille, armés d'une simple cravache.

Bientôt la résistance opiniâtre des Magyars exaspéra l'ennemi. Sur cette terre que foulent d'habitude de placides bestiaux, il n'y eut pas une créature humaine qui ne prît part à la guerre. Les ordres des généraux et du gouvernement furent portés à travers les vastes solitudes par des petits garçons ou des fillettes qui, montés à poil sur des chevaux à la crinière hirsute, sans autre guide qu'un licou de corde, franchissaient l'espace comme si la terre brûlait sous leurs pas. De poste en poste, d'autres jeunes courriers transmettaient ces ordres, pliés entre deux plaquettes de bois ficelées ensemble.

La nuit, des torches enflammées, au bout de longues perches plantées en terre, transmettaient des signaux de puszta en puszta. Chaque arbre, chaque buisson recélait un danger. Qu'un soldat s'égarât du gros de la troupe, il était perdu ! Des femmes, des enfants, cachés derrière les troncs ou les taillis, les massacraient à coups de pierre.

Quant aux régiments, ils étaient harcelés par des bandes insaisissables de csikós à cheval. Les repoussait-on ? ces bandes revenaient à la charge. Les dispersait-on ? elles se reformaient immédiatement.

Les soldats de Jellacsics ne chantaient ni ne dansaient plus. Sans ses nombreux canons, le Ban n'aurait pas ramené un seul Croate en son pays.

Sándor avait raison ; Jellacsics n'était pas de taille à se mesurer avec les Magyars. Réduit à ses seules forces, il eût été brisé comme verre.

Lui, Sándor, s'était jeté dans la lutte corps et âme. Accueilli avec admiration par le colonel du régiment de hussarsz qui combattait sous la bannière de la comtesse Irén, il était parvenu, en très peu de temps, au grade de capitaine. Autour de leur chef Falka, les autres frères de Croix formaient une phalange sacrée.

En quelques jours, leur général en chef, Joseph Bem, avait battu les généraux autrichiens et forcé les Impériaux à se réfugier dans les forteresses. La Transylvanie allait être bientôt soumise aux armes hongroises.

Sándor faisait partie d'un corps de troupe chargé

de se porter à la rencontre d'une brigade que Nugent envoyait, du Banat, au secours des Saxons.

Dans cette brigade, un régiment de volontaires valaques, serbes, bosniens, croates, se distinguait par son audace. On sentait qu'il était commandé par un homme énergique et sûr de ses mouvements.

Pendant une suspension d'armes, ce régiment et les székelyek campèrent en face l'un de l'autre. Un froid vif glaçait les membres. Néanmoins, la gaieté régnait du côté des Hongrois. Leur camp était amplement pourvu de vivres et de boissons généreuses. Tous les matins, les paysannes apportaient des provisions qui reconfortaient le soldat. Aussi, les chants retentissaient et l'esprit de saillie se donnait carrière.

Il n'en était pas ainsi du côté des serviteurs de l'Autriche. Tout manquait à ces malheureux ; ils venaient de traverser un pays dévasté. Mal vêtus, ils n'avaient d'autre nourriture qu'un peu de farine de maïs, cuite à l'eau, et d'autre boisson que la glace fondue des puits.

La joie bruyante des uns semblait insulter au morne silence des autres. Sándor occupait un poste à six cents mètres de l'ennemi. Il eut pitié de sa détresse.

— Péter, dit-il à son lieutenant, je souffre de la misère de ces pauvres gens. Va les trouver et dis de ma part au capitaine que je le prie d'accepter à déjeuner, lui et tous ses hommes.

— Bien, capitaine.

Péter s'avança en agitant un mouchoir blanc à

la pointe de son pallas. Un instant après, on arbora un signe semblable du côté opposé. Péter s'approcha et s'acquitta de sa mission auprès du capitaine, jeune officier blond, aux yeux bleus, dont la fatigue et les combats avaient durci les traits.

— Répondez au capitaine Falka, dit-il, que je le remercie infiniment de ses bontés et que j'accepte avec d'autant plus de plaisir son invitation que mes hommes sont littéralement épuisés.

La nouvelle fut accueillie par les Hongrois avec une explosion de joie. Ces hommes, qui étaient prêts à déchirer leurs adversaires, ces soldats, dont plus d'un avait terni la grande cause magyare par des actes de cruauté féroce, se réjouissaient comme des enfants à la pensée qu'ils allaient traiter pendant un moment leurs ennemis en frères. Une activité fébrile anima tout à coup le bivouac. De grands feux furent allumés. On fit cuire des viandes. Le pain, le vin furent tirés des fourgons en abondance. Enfin, chaque soldat se brossa, fit reluire ses armes, cira ses moustaches et posa crânement son kalpak sur l'oreille. Cette coquetterie fit sourire Sándor, qui présidait à ces préparatifs avec dignité, mais attention, en fumant dans sa longue pipe moldave.

Au moment désigné, la compagnie ennemie s'avança, capitaine en tête. Les Hongrois la reçurent en faisant le salut militaire. Tandis que les deux capitaines se serraient la main, les hommes se mêlaient et tout le bivouac était en fête.

— Je ne puis vous offrir, dit Sándor à l'officier, une table digne de vous; ce n'est qu'une pierre,

mais vous êtes le bienvenu et je suis heureux de vous recevoir.

Les deux jeunes gens se mirent à manger avec appétit. D'abord hésitante, la conversation s'anima peu à peu, on parla de la guerre et de ses maux, puis on se fit des communications plus intimes.

— Moi, dit le capitaine croate, je bénirai la balle qui me cassera la tête.

— Seriez-vous malheureux, seigneur ? N'y a-t-il pas au monde une femme qui vous aime ?

— Pis que cela, il y a une femme qui ne m'aime pas.

— Et vous l'aimez ?

— Je l'adore.

— Alors je ne vous conterai pas mon histoire, elle insulterait à votre douleur.

— Vous êtes donc heureux, seigneur capitaine ?

— Heureux en ce que je suis aimé, malheureux en ce que je suis séparé de l'objet de mon amour.

— Par la guerre ?

— Non, la guerre m'a permis, au contraire, de me rapprocher en quelque sorte d'elle ; je combats sous son drapeau, la bannière de la comtesse Margody.

A ces mots, le capitaine croate tressauta sur sa pierre et fixa ses yeux sur Sándor.

— Me trompai-je ? Capitaine, votre figure ne m'est pas inconnue.

Sándor fixa à son tour le Croate.

— La vôtre ne m'est pas inconnue non plus.

— Nous nous sommes déjà vus, certainement.

— Mais oui, je reconnais Votre Seigneurerie. Vous êtes bien le baron Voldyna ?

— Précisément. Et vous ?

— Seigneur, vous voyez dans le capitaine Falka le csikós...

— Sándor, l'amant, le ravisseur de la comtesse Irén ?

— Dites son époux.

— C'est pour la seconde fois que les événements nous mettent en présence. Notre troisième rencontre sera la dernière. Vous pouvez être certain que si je vous retrouve à portée de mon pistolet ou de mon handjar, vous êtes un homme mort, à moins que vous n'ayez soin de me tuer le premier.

— Ma situation vis-à-vis de vous, baron, est plus délicate. Serait-il bien loyal de se défaire d'un rival malheureux ?

— C'est trop de chevalerie. D'ailleurs nos patries sont en guerre, nous sommes ennemis, et, à ce titre, nous avons le devoir de nous combattre à mort.

— Soit, à la prochaine rencontre.

— Oui, mais pas de générosité, pas de pitié.

— Je le promets.

— La main dans la main.

Et les deux jeunes gens se donnèrent une étreinte de main énergique, comme pour sceller l'engagement qu'ils venaient de prendre.

Ils se promenèrent ensuite silencieusement, en fumant des cigares.

Puis, le boute-selle se fit entendre au camp des Impériaux. Les Hongrois bourrèrent de provisions les poches de leurs ennemis et l'on se sépara en se promettant de se retrouver sur le champ de bataille.

XII

LE DRAPEAU

Des deux côtés on plia bagage. La brigade impériale avait opéré sa retraite avant l'aube et laissé le baron Voldyna aux avant-postes pour masquer sa manœuvre.

Informé de ce changement de front, le commandant hongrois avait fait aussitôt lever le camp. Le gros de la troupe était en route. Sándor reçut l'ordre de se replier en toute hâte. Il s'agissait d'empêcher la brigade impériale de franchir la Maros. D'après les indications recueillies, une nouvelle rencontre devait avoir lieu aux environs de Varalja.

Après deux jours de marche forcée, les Hongrois atteignirent la rive gauche de la Maros. Ils avaient devancé les Impériaux d'une heure. L'objectif de la brigade ennemie était, en effet, de passer la rivière à Varalja, car son avant-garde surgissait bientôt au sommet d'une colline. Le détachement la suivait sur les talons, son mouvement se dessinait et le combat se préparait.

Placé à l'aile gauche, Sándor se trouvait justement en face de la compagnie du baron Voldyna. Les deux commensaux de l'avant-veille allaient probablement se retrouver l'épée à la main.

Furieux de se voir barrer le passage, les Impériaux commencèrent leur attaque avec une vigueur extraordinaire. Appuyés sur la Maros, les Hongrois soutinrent leur choc. L'engagement se développa aussitôt sur toute la ligne. Pendant plus de deux heures, on avança, on recula, on perdit, on regagna le terrain. Sándor et le baron s'étaient reconnus de loin. Leurs régiments se heurtaient, se bousculaient, se pénétraient, sans que l'un des deux pût entamer l'autre.

Peu à peu les lignes se rompirent, les combattants se confondirent ; ce fut une mêlée complète. Les balles sifflaient, les cris se croisaient, les handjars et les pallas se choquaient avec un bruit strident. Par une manœuvre imprévue, les Impériaux tournèrent l'aile droite des Hongrois, la confusion se mit dans les rangs de ceux-ci ; ils plièrent ; allaient-ils être écrasés ? La compagnie du baron enveloppa un petit groupe de hussards au milieu duquel se trouvait le porte-drapeau. Cette poignée d'hommes résista avec frénésie, mais elle fut bientôt percée ; le porte-drapeau tomba mort d'une balle au front. Zivio ! (Vivat !) Le Slave Plaski ramassa le drapeau et Sándor vit avec désespoir le nom d'Irén flotter au-dessus des troupes impériales.

— Amis ! s'écria-t-il, en s'adressant à ses frères

de Croix, il faut reprendre le drapeau ou périr jusqu'au dernier !

— Eljen a haza ! (Vive la patrie !) répondent les douze, et ils s'élancent comme un tourbillon. L'escadron tout entier les suit. A leur tour, les Hongrois renferment les Impériaux dans un cercle de fer et de feu. Sándor se précipite tête baissée. Un cavalier ennemi court à sa rencontre ; c'est le baron. Excités par l'odeur de la poudre et la vue du sang, ils s'attaquent avec fureur. Le baron porte à Sándor un coup de handjar qui lui fait au front une entaille profonde. A la vue de son capitaine blessé, Péter, ivre de colère, court sus au baron et lui loge une balle dans la poitrine. Le Croate pâlit, chancelle et tombe de cheval.

Débarrassé de cet obstacle, Sándor dirige Madár vers l'ancien bandit Plaski, qui agite sur sa tête le drapeau de la comtesse Irén. En présence de ce terrible adversaire, Plaski, pour se défendre laisse choir le drapeau, Alors, auprès de l'étoffe tricolore, se livre un combat acharné. Les douze sabrent avec acharnement tout ce qui leur résiste. Autour d'eux, les victimes s'amoncellent ; mais tout l'intérêt de cette lutte héroïque se concentre sur Plaski et sur Sándor. Leurs uniformes volent en lambeaux et leur visage est couvert de sang. Madár partage l'ivresse de son maître ; il fait des bons précipités pour atteindre Vély, le cheval de Plaski. Il peut enfin le saisir au cou avec ses dents. L'animal affolé de douleur se cabre sur ses jambes de derrière. Madár se cabre aussi pour ne pas lâcher prise. Le mouvement des deux bêtes met un mo-

ment Plaski à découvert. Prompt à profiter de l'occasion, Sándor fait décrire à son pallas une courbe fulgurante qui s'enfonce dans le cou de son adversaire. L'arme tranchante sépare presque la tête du tronc, et le Slave roule sur le sol, en même temps que son cheval terrassé enfin par la morsure de Madár. Sándor se baisse, sans quitter la selle, et saisit le drapeau qu'il couvre de baisers.

En voyant leur étendard reconquis, les Hongrois continuent le combat avec une ardeur nouvelle. Ils pressent les Impériaux qui se débandent. Cette défaillance décide du sort de la journée. Le général hongrois lance sur ce point un détachement de hussards, qui n'a pas encore donné. En un clin d'œil, l'aile droite de l'ennemi est enveloppée. Les Impériaux, s'apercevant que les Hongrois exécutent un mouvement tournant dont le succès les exposerait à être jetés dans la Maros, font une conversion à gauche. Mais les Hongrois déjouent cette manœuvre habile; ils enfoncent le centre, coupent la petite armée impériale en deux tronçons et la mettent en pleine déroute. Ils restent maîtres du champ du combat.

Dès que Sándor n'avait plus été soutenu par l'excitation de la lutte, il était tombé, évanoui. Son sang s'échappait à flots de la blessure que le baron lui avait faite à la tête. Quand il recouvrit l'usage de son entendement, il se trouva dans une grande salle, imparfaitement éclairée.

Des ombres passaient incessamment devant ses yeux, des plaintes lugubres affligeaient ses oreilles,

une odeur de sang, d'éther et d'opiates affectait son odorat.

Peu à peu ses idées se précisèrent, son regard distingua deux longues files de blessés étendus sur de la paille fraîche. Au milieu, des chirurgiens, des infirmiers, des femmes s'empressaient au soulagement de toutes ces souffrances. Sándor éprouva de vives douleurs. Une soif ardente dessécha sa bouche. La fièvre imprima une sorte de tremblement à tout son corps, couvert de blessures douloureuses, mais sans gravité.

Au bout d'un instant, le médecin en chef de l'ambulance vint à son chevet.

— Restez calme, lui dit-il, vous serez bientôt guéri. Le cuir chevelu seul a été entamé. Quelques jours de repos vous délivreront de la fièvre. Il suffira de compresses pour cicatriser la plaie. Dans une vingtaine de jours au plus, vous pourrez reprendre votre service.

A peine le chirurgien fut-il parti, que le commandant du détachement arriva, suivi des frères de Croix.

— Capitaine Falka, lui dit-il, je viens de signaler au gouvernement votre brillant fait d'armes, qui nous a valu la victoire. A l'avenir, la garde du drapeau de votre régiment vous sera confiée.

Sándor fut si ému qu'il ne put prononcer une parole. Il se contenta de presser, aussi énergiquement que sa faiblesse le lui permettait, la main que lui tendit son supérieur.

Resté seul avec les douze, il s'informa de leur santé. N'étaient-ils pas blessés? La compagnie

avait-elle perdu beaucoup de soldats? Il s'inquiéta, enfin, du baron Voldyna. Avait-il été tué ou blessé? Dans ce dernier cas, l'avait-on relevé? Était-il traité dans l'ambulance? L'aurait-on porté ailleurs?

— Péter, vous connaissez le baron, puisque c'est sous une balle de votre pistolet qu'il est tombé. Cherchez-le, je vous prie; je voudrais, s'il n'est pas mort, qu'il fût soigné auprès de moi.

— Vous allez être obéi, capitaine.

Les douze s'éloignèrent, vérifiant sans succès les deux files de blessés. Ils se dispersèrent ensuite dans Varalja pour découvrir le baron dans d'autres ambulances.

Au même instant, de l'autre côté de la Maros, sur le théâtre du combat, un jeune officier blessé se réveillait d'un long engourdissement.

Où était-il? Il ne savait. Une nuit lourde pesait sur lui, une sensation générale de froid le paraly-sait et se faisait sentir surtout au bas de l'épigastre. Par un effort de volonté, il put y porter la main; du sang chaud coulait entre ses doigts. Instinctivement, il comprit qu'il devait arrêter cette perte de sang. Il ramassa le peu de forces qui lui restaient et parvint à grand'peine à se plier en deux. Puis, il étendit la main; un bout du manteau de Plaski se trouvait à sa portée, il le tira et se l'appliqua sur la poitrine. Quelque peu de chaleur se dégagea de son corps brisé.

Mais son retour à la vie n'avait d'autre résultat que de lui montrer sa situation dans toute son horreur. Le cadavre de Plaski était étendu sur ses jambes. Autour de lui des morts et encore des

morts. Dans le lointain, des gémissements affreux interrompaient seuls le silence de ce champ de massacre. Mais bientôt des bruits plus terribles se firent entendre : du côté des montagnes, des hurlements annonçaient la prochaine arrivée d'une bande de loups. Faudrait-il, qu'après avoir échappé à la fureur du combat, il mourût sous la dent meurtrière des fauves ? Ah ! pourquoi la balle de Péter, au lieu d'entrer dans sa poitrine, ne lui avait-elle pas fait sauter la cervelle ? C'eût été au moins la mort du soldat.

Pendant que son imagination enfantait ces pensées amères, plusieurs lueurs tremblottantes rompaient l'obscurité complète de la terre et du ciel. On eût dit des âmes de flamme qui voltigeaient sur la plaine avant de prendre leur vol vers les régions célestes. Ces lueurs allaient et venaient, se rapprochaient et s'éloignaient. Plus de doute, c'étaient des lanternes portées par des gens qui, peut-être, parcouraient le champ de désolation pour dépouiller les morts. Qu'importe ! le blessé voulait sortir de cette situation affreuse, quoi qu'il pût lui arriver. Il poussa de faibles cris de sa voix dolente, mais les lumières s'éloignèrent vers le côté d'où elles étaient venues.

Désespéré, le blessé s'épuisa en efforts et parvint, malgré ses souffrances, à pousser des cris plus accentués. Fut-il entendu ? Les lanternes se réunirent et s'arrêtèrent ; puis elles s'avancèrent directement vers lui. Bientôt des formes humaines se dessinèrent, notre homme entendit leurs voix, il redoubla ses appels, les lanterniers accoururent ;

l'un d'eux, Péter, approcha la lumière de sa figure.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il, c'est bien le baron Voldyna ! Seigneur, nous vous cherchons, sur l'ordre du capitaine Falka.

Couché, bientôt après, à côté de Sándor, le baron lui disait :

— Ah ! capitaine, pourquoi ne m'avez-vous pas tué ?

— J'y ai mis toute la bonne volonté possible.

— Vous ne m'auriez pas manqué, vous, tandis que votre maladroit lieutenant m'a fait une blessure dont je souffre horriblement, sans en mourir.

— J'espère en votre prochaine guérison.

— Vous avez tort.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous attaquerai de nouveau.

— Raison de plus pour que je désire vous voir recouvrer la santé.

— Et si nous allions nous manquer encore au milieu du combat ? Il y aurait un moyen plus sûr d'en finir.

— Lequel ?

— Un simple duel à mort.

— Soit ! votre arme ?

— Le pistolet. Nous tirerons à trois pas.

— J'accepte.

— Merci ! Mais aurai-je le bonheur de guérir ?

— Je vous recommanderai d'une manière toute particulière au chirurgien de l'ambulance.

Le baron devint, en effet, l'objet de soins pressés. Malheureusement, la balle ne put être extraite de la blessure. Il était à craindre qu'en

cherchant à se loger définitivement dans le corps, elle ne finit par intéresser un organe essentiel.

Six jours après son entrée à l'ambulance, Sándor put enfin se lever, marcher un peu. Sa tête était toujours entourée de compresses, mais la plaie se cicatrisait et la guérison faisait de notables progrès. Il craignait qu'elle ne fût définitive avant l'époque fixée. Cette conviction l'inquiétait sérieusement. Dès qu'il serait complètement rétabli, il devrait regagner son régiment. Or, l'état du baron ne s'améliorait pas ; le mal le retiendrait peut-être encore très longtemps à l'ambulance. Le projet de duel entre les deux capitaines serait donc compromis.

Pour empêcher ce résultat, pour que le soupçon ne pût s'élever dans l'esprit de son adversaire qu'il avait désiré se soustraire au combat, Sándor déclara des souffrances qu'il n'éprouvait point ; il persuada aux chirurgiens qu'il était plus gravement malade qu'ils ne se le figuraient.

Pourtant, ses forces se ranimaient plus vigoureuses que jamais. Dans ces conditions, le séjour de l'ambulance lui devint bientôt insupportable. L'odeur fade des drogues pharmaceutiques lui soulevait le cœur. Il avait besoin de grand air et, néanmoins, il se condamnait à respirer l'atmosphère étouffée de cette salle où se retournaient sur leur couche de paille des moribonds dont la bouche n'exhalait que des gémissements.

Pendant les premiers jours, Sándor avait reçu les fréquentes visites de ses frères de Croix et de nombreux camarades. Mais aujourd'hui le régi-

ment avait quitté Varalja, les frères de Croix étaient partis. L'ordonnance seule de Sándor était restée, pour prendre soin de Madár. La noble bête avait reçu elle aussi de nombreuses blessures. Vély ne s'était pas laissé vaincre sans infliger à son adversaire des morsures furieuses. De plus, la croupe de Madár était tailladée de coups de handjar et la lance d'un uhlan avait percé sa cuisse. Ces accidents nécessitaient un repos prolongé.

Sándor voyait avec une sorte de désespoir l'état du baron s'aggraver. Ce n'étaient, certes, pas les soins qui manquaient au capitaine ennemi. Les prescriptions des hommes de l'art, ponctuellement suivies, devaient à coup sûr ramener la santé dans ce corps robuste, si la balle ne cheminait clandestinement dans des régions où elle compromettrait le principe même de la vie.

La médication était d'ailleurs surveillée par Sándor avec un soin jaloux. Jamais frère ne soigna plus tendrement son frère. Il aidait de tout son pouvoir au rétablissement d'un rival qui lui avait demandé la faveur d'une rencontre.

Quant au baron, il supportait ses maux avec une fermeté stoïque. Plus sa vigueur physique s'affaiblissait, plus son âme se fortifiait, plus son cœur s'élevait. Au début, ce n'était pas sans une sorte de répugnance, dissimulée, il est vrai, qu'il subissait les prévenances de Sándor. Aujourd'hui, il les recevait avec reconnaissance.

Une réciproque estime, une sympathie secrète unissaient dans les profondeurs cachées de leur être ces deux jeunes hommes qui s'efforçaient de

déguiser, sous les apparences d'une animosité polie, l'attachement inavoué, l'amitié naissante qu'ils éprouvaient au fond l'un pour l'autre.

Un matin, après un pansement douloureux, que Sándor avait pratiqué lui-même avec une attention délicate et des ménagements infinis, le baron prit dans sa main débile la forte main du csikós et la pressa silencieusement. Sándor, effrayé, comprit que cette manifestation amicale était un adieu. En effet, deux minutes après, le baron rassembla ses forces, et d'une voix grave :

— Je sens, dit-il, que je vais mourir.

— Vous vous trouvez donc plus mal ?

— La vie s'éteint en moi et bientôt mon être va rentrer dans le grand Tout. A cette heure suprême, je ne veux proférer que des paroles de paix et d'amour. Au moment de quitter ce monde, je juge avec désintéressement la vanité de nos querelles. Je ne vois plus en vous ni un ennemi, ni un rival ; je n'y vois qu'un frère. Le pardon est le seul sentiment qui doit émouvoir le cœur du mourant. Dites à la comtesse Irén que je n'ai jamais cessé de l'aimer. Quant à vous, je n'ai plus de raison de vous haïr. Vous êtes digne d'Irén, rendez-la heureuse et soyez heureux vous-même.

Sándor observait un silence recueilli ; il sentit peu à peu la main du baron se déprimer et se refroidir. Les traits du Croate prirent un éclat extraordinaire. Ce fut la dernière lueur de sa vie, qu'il exhala dans un soupir.

Le csikós ferma en pleurant ses yeux bleus, qui avaient pris une expression de grandeur ineffable.

Puis, il veilla lui-même le corps jusqu'au moment de l'inhumation.

Tout ce qui restait de soldats valides à Varalja tint à donner une marque de respect à l'ennemi mort avec honneur. Ils se joignirent au convoi du baron, que conduisit Sándor. Tristes, mais touchantes funérailles ! Il n'avait pas été possible, vu la désolation que la guerre entraîne avec elle, de trouver un corps de musique pour précéder le cortège, comme c'est l'usage. Mais chaque assistant portait dans sa main un citron jaune, dans lequel était piqué un rameau de myrte vert.

Quand le corps fut descendu dans la tombe et que le prêtre eut répandu la première pelletée de terre, tous les assistants jetèrent tour à tour sur la bière le citron et le myrte, emblèmes de l'âme purifiée du mort. Puis des détonations de mousqueterie rendirent les honneurs militaires au capitaine baron Voldyna.

Le soir même, Sándor, en selle sur Madár, à peu près guéri, chevauchait, accompagné de son ordonnance, dans la direction de son régiment.

XIII

UNE GRANDE HONGROISE

Au début des événements, le comte Margody, sa fille et le baron Voldyna avaient suivi chacun la loi de ses affinités.

Le comte s'était réfugié d'abord à Vienne et, au moment de la révolte de Vienne, à Prague.

Il avait ordonné à Irén de le suivre; mais Irén avait répondu :

— Je suis Hongroise de cœur et d'âme, et ce n'est pas à l'heure de l'invasion de sa patrie qu'une Hongroise passera sur le sol étranger.

Donnant raison à Irén :

— Chacun, avait dit le baron, doit prendre un parti. Dans ces circonstances, l'indifférence serait une trahison. Pour moi, je vais mettre mon épée au service des miens. L'amour de la patrie est le sentiment agrandi de la famille, sentiment que,

dans le cours des siècles, les hommes étendront sans doute à l'humanité tout entière.

Quelques jours après, le jeune Croate prit congé d'Irén.

— Je n'ai plus de services à vous rendre, lui dit-il, je n'ai plus qu'à me faire tuer.

Par délicatesse, Irén avait gardé le silence. Elle avait pensé que, lorsqu'une femme ne pouvait pas laisser tomber le bonheur de sa bouche, il était humain de se taire. Elle s'était donc bornée à tendre sa main au baron.

Le jeune homme avait tenu pendant un instant dans la sienne cette admirable petite main, d'une peau si blanche et si fine, d'une tiédeur si communicative, puis il l'avait portée lentement à ses lèvres, comme un breuvage dont on veut savourer le parfum, et y avait imprimé un baiser dans lequel était passée sa vie.

Dès qu'Irén fut restée seule, elle partit pour Trencsén. Quelle émotion quand elle revit son enfant ! Zoltan avait déjà dans les yeux une expression de gravité ardente, qui contrastait avec la grâce de son sourire. Il sembla reconnaître sa mère : ses mouvements répétés trahissaient son naissant amour.

— Chère âme ! lui disait la jeune comtesse en le pressant dans ses bras, quand pourrai-je t'avouer au grand jour et jouir à chaque instant de tes caresses ? Il faut attendre encore. Bientôt, j'en ai l'inébranlable conviction, ton père et moi nous serons définitivement réunis. Ce jour-là, mon pauvre cœur ne connaîtra plus la souffrance.

De retour au château, Irén se voua tout entière à la défense nationale. Son argent et ses bijoux, elle en fit offrande à son pays. Plusieurs veilles furent consacrées à la confection d'un drapeau. Puis, elle fit de la charpie et prépara des linges pour le pansement des blessés. Parfois même, elle ne craignit pas de monter à cheval, soit pour apporter un renseignement utile, soit pour transmettre un ordre urgent, sans s'inquiéter des dramatiques aventures qu'elle pouvait rencontrer en chemin, dans un pays exposé à toutes les surprises de la guerre.

Quand le gouvernement hongrois eut transporté son siège à Debreczén, Irén s'empessa de le suivre. Keményvar ne lui offrait plus une retraite sûre. La contrée était, il est vrai, défendue par l'armée de Dimbinski. Mais Windischgratz et Jellacsics s'approchaient. Les vicissitudes des combats ou les nécessités de la stratégie pouvaient faire tomber le château aux mains des ennemis. Irén ne voulut pas courir le risque de subir la loi de ces hommes exécrés.

A Debreczén, il ne lui fut pas possible de trouver un logement convenable pour elle et ses gens. Les membres du gouvernement, les députés à l'Assemblée nationale, les représentants des diverses administrations publiques, les troupes qui passaient et repassaient envahissaient la ville. Cette population flottante, tassée sur la population sédentaire, se pressait dans des habitations insuffisantes. D'ailleurs, l'hiver s'annonçait par des rigueurs prématurées, et Irén n'avait pu découvrir

qu'une maison en pisé où la nuit, à travers les fentes, le vent faisait entendre ses gémissements et sentir sa froidure.

Elle se retira donc dans les montagnes du nord-est, sur les bords de la Latorcza, dans ces gorges sauvages où jadis s'engagèrent les hardis guerriers d'Arpád, et où s'élève, au centre du comitat de Bereg, l'ancienne citadelle de Munkacs.

Irén choisit cette ville célèbre dans les fastes des guerres de l'indépendance. L'ardent patriotisme de ses habitants et des paysans de la région qu'elle commande, l'héroïsme d'une grande Hongroise, Zrinyi Ilona (Hélène Zrinyi), ont couronné la vieille cité d'une auréole de gloire.

Cette noble femme appartenait à une race d'une énergie étonnante.

Zrinyi Miklós, son aïeul, avait balancé la fortune de Soliman le Magnifique par une résistance fameuse.

Il s'était enfermé avec trois mille hommes dans Szigetvár. Le grand-vizir, qui commandait une armée de vingt-cinq mille Turcs, avait livré sans succès plusieurs assauts meurtriers.

Irrité de cet échec, Soliman vint poursuivre le siège en personne, avec un renfort de trente mille janissaires. L'imminence du danger retrempa le cœur des Hongrois. Zrinyi fit dresser une potence; il serait pendu celui qui parlerait de se rendre. De nouveaux assauts furent repoussés et des sorties d'une hardiesse inouïe jetèrent la confusion dans les rangs des Osmanlis. Les plus vaillants pachas, les capitans les plus valeureux, la fleur de l'armée

ottomane, tombaient journellement sous les coups d'une poignée de héros.

Quoi ! le Padischah superbe, la terreur de l'Europe, est arrêté avec toutes ses forces devant une bicoque ! Soliman en conçoit une telle colère qu'il tombe foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Le grand-vizir redoute l'effet de cette mort sur le moral du soldat. A tout prix, il faut qu'elle reste ignorée. Il fait revêtir le cadavre de son maître de vêtements splendides et le place sur un trône de telle sorte que toute l'armée puisse le voir de loin. Un cordon de janissaires empêche d'approcher, et, pour que le secret ne soit pas divulgué, le grand-vizir fait trancher la tête du médecin du sultan et des officiers de sa chambre. Il ordonne alors un dernier assaut, au nom du terrible Soliman, qui a promis, dit-il, si la brèche n'est pas emportée, de combler les fossés avec les têtes des capitans.

Mais voilà qu'un boulet turc a mis le feu aux poudres de la citadelle et que les murs s'écroulent, ensevelissant sous leurs ruines la plupart des assiégés. Les défenseurs de Szigetvár sont réduits à deux cent dix-sept.

Zrinyi se pare alors de ses plus beaux habits ; il emplit ses poches d'or, pour montrer que, s'il le voulait, il pourrait acheter sa vie, et il s'avance vers les Turcs à la tête de ses soldats, comme s'il se rendait à une fête.

Un combat acharné s'engage aussitôt dans les fossés pleins de cadavres du Vár. Zrinyi massacre tous ceux qu'il rencontre sous sa main. Un coup

de lance lui fait au flanc une blessure d'où le sang s'échappe à flots. Il tombe, mais se redresse soudain et, campé fièrement sur ses genoux, il continue de combattre, lorsqu'une balle lui casse la tête.

L'empereur reconnut ce service en rivant plus fort que jamais les chaînes de la Hongrie.

Indigné, le père d'Ikona se jeta dans un complot pour affranchir sa patrie ; il périt sur l'échafaud, à Vienne, le 30 avril 1671.

Compromis dans la conspiration dite des Trois Comtes, le premier mari d'Ikona n'avait échappé au bourreau que par miracle.

Elle avait épousé en secondes noces un homme d'un caractère indomptable : Tököli Emeric.

Voyant leurs libertés ravies, et persécutés comme protestants, les paysans des environs de Munkacs s'étaient révoltés. Tököli se mit à leur tête. Il groupa autour de lui tous les mécontents et rassembla bientôt une armée redoutable. Sa devise de combat était : « Pour nos foyers et nos autels. » Partout où il passait, les Magyars l'acclamaient comme leur souverain. On frappa des monnaies à son effigie. Victorieux dans toutes les rencontres, il poussa ses succès jusqu'en Moravie.

Tandis que les modérés parlaient de concessions, le fier Tököli rêvait d'une Hongrie absolument indépendante de l'Autriche. Ce moment lui parut favorable à la réalisation de son rêve ; il appela les Turcs à son secours. Mahomet IV lui envoya une armée de deux cent mille hommes. Avec de si puissants auxiliaires, les Hongrois se

croyaient sûrs du succès. Ils offrirent la royauté à Tököli qui la refusa, n'ayant d'autre ambition que l'affranchissement de sa patrie.

Malheureusement, le grand-vizir Kara-Mustapha refusa de suivre ses conseils. Au lieu d'abattre sur le sol hongrois la puissance de l'empire, il courut mettre le siège devant Vienne, attiré par l'appât du butin.

On sait ce qu'il en advint. Désireux de rentrer dans les bonnes grâces de l'empereur, Jean Sobieski, roi de Pologne, arriva, de son côté, avec une armée de secours. Forcés de lever le siège, les Turcs, poursuivis par Charles de Lorraine, subirent une série de défaites qui aboutirent enfin à la déroute de Mohács. Les mêmes lieux qui avaient été témoins de la victoire décisive des Ottomans sur les Hongrois virent, un siècle et demi plus tard, l'échec qui devait être le commencement de leur irrémédiable décadence.

Dans l'aveuglement de la honte, le grand-vizir, attribua son insuccès à Tököli, qu'il fit arrêter et enfermer à Belgrade.

Privée de son chef, l'insurrection était vaincue. L'armée nationale se dispersa, et les villes révoltées se rendirent une à une.

Seule, Munkács releva fièrement ses tours obstinées devant les troupes impériales.

L'inébranlable fermeté d'Ilona enflamma la garnison de courage. Les Impériaux prendront la forteresse d'assaut ou lèveront le siège.

Afin de la convaincre de l'inutilité de la résistance, le général Karaffa envoie des parlemen-

taires à la comtesse. Ceux-ci exposent exactement la situation du pays. Les Turcs alliés des rebelles sont battus et l'armée nationale n'existe plus. Son illustre époux est captif. Quelle nécessité de prolonger la lutte ? La voix de la raison s'accorde donc avec celle de l'humanité pour lui conseiller de baisser les ponts-levis et d'ouvrir les portes.

Pour toute réponse, Ilona Zrinyi fait descendre les parlementaires dans les caves du château, leur montre les ressources de la garnison en munitions, armes et vivres, et brandissant une torche enflammée sur un baril de poudre, elle déclare qu'elle fera sauter la citadelle plutôt que de la rendre.

Elle comptait sur l'évasion de son mari.

Quelques temps après, un traître introduisit furtivement l'ennemi dans la place. Exilée, Ilona Zrinyi se réfugia en Turquie, où le tombeau de cette femme héroïque est encore l'objet de pieux pèlerinages.

Ces souvenirs flattaient Irén dans la fierté de son sexe. En parcourant les salles dévastées du château, il lui semblait voir planer sur ses nobles ruines la grande âme d'Ilona. Elle cherchait sur le sol, pour les baiser, les traces de ses pas, et pleurerait de désespoir d'être réduite à ne pouvoir faire pour sa patrie que des vœux stériles.

Les sentiments patriotiques ne parvenaient pas toutefois à la distraire du souvenir de Sándor. Ses recherches pour le découvrir étaient restées infructueuses.

Où est-il donc ? se demandait-elle. Pourquoi n'avait-elle pas entendu parler de lui ? Pourquoi

n'avait-il fait aucune tentative pour la revoir? Qu'était-il devenu? Aurait-il été tué? Son corps dormirait-il pour toujours dans un coin de terre inconnu?

La jeune comtesse fut bientôt détournée de ces tristes préoccupations par l'entrée de M^{lle} Massot qui lui apporta le journal.

Harassée d'émotions, M^{lle} Massot n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle ne comprenait pas que sa maîtresse restât dans un pays ravagé par la guerre civile. C'était affaire aux hommes de s'entretuer. Les femmes devaient laisser ces messieurs vider leurs querelles ensemble.

— Madame la comtesse eût été mieux inspirée, disait-elle, de voyager dans les pays méridionaux que de s'exposer volontairement au froid mortel d'une saison rigoureuse dans ces affreuses montagnes.

— Quelle retraite auriez-vous désiré que je choisisse.

— Venise.

— L'avez-vous déjà visitée?

— Non, mais je la connais par mes lectures.

— Qu'est-ce qui vous attirerait particulièrement à Venise? Ses tableaux?

— Pas précisément.

— Ses palais?

— Non ; ses canaux mystérieux, le balancement des gondoles sur les lagunes, et...

— Et?

— Et les aventures galantes de la place Saint-Marc.

— Vous aimez donc les aventures ?

— Oui, quand elles sont poétiques.

— Mais, ma chère demoiselle Massot, elles émo-
tionnent, et vous n'aimez pas les émotions.

— Il faudrait s'entendre; il y a émotions et émo-
tions.

— Vous fuyez les unes et appelez les autres ?

— C'est cela.

— Si je n'étais pas trop curieuse, je voudrais
bien savoir quelles sont celles que vous préférez.

— Tout ce qui remue le cœur, tout ce qui parle
à l'âme. Moi, je suis spiritualiste; la vile matière
me répugne, je ne comprends pas que notre misé-
rable nature soit réduite au boire et au manger, et,
si j'avais pu me créer, je me nourrirais de rêves,
je boirais de l'esprit et je me serais donné des
ailes pour voler en plein azur.

— Madame est servie! interrompit la jeune
Erzsi.

La comtesse se mit à table, en compagnie de
M^{lle} Massot. Pendant qu'elle parcourait des yeux
le journal, l'angélique Suissesse avalait des mor-
ceaux de viande formidables.

— Ah! fit Irén tout à coup.

— Quelles nouvelles ? demanda la gouvernante,
qui avait failli s'étouffer pour ne pas pas parler la
bouche pleine

— Écoutez !

« En Transylvanie, l'invincible Bem s'occupe
de la réorganisation de ses troupes avec l'activité
qui est pour lui une seconde nature. Les Saxons et
les Valaques ont appelé les Russes à leur secours,

et notre général veut recevoir d'une manière digne de lui les auxiliaires de nos ingrats compatriotes,

« Parmi les régiments qui ont le plus souffert dans la dernière campagne et dont les cadres demandent à être renforcés, se trouve celui des hussards Székely. C'est grâce à son impétuosité que les nôtres ont remporté le sanglant combat de Varalja. Ce régiment, on le sait, marche sous l'étendard dont lui a fait hommage la jeune comtesse Margody Irén.

« Dans la mêlée, une mêlée terrible où les soldats combattaient corps à corps, le drapeau fut pris par un Slave. A cette vue, le capitaine Falka se précipita, suivi de quelques braves; il perça la ligne de fer dont on avait fait un rempart au Slave et parvint, après une lutte terrible, à reconquérir le drapeau.

« Tous les officiers actuellement présents à Kolozsvár ont tenu à célébrer hier par un banquet ce brillant fait d'armes. Naturellement, le capitaine Falka, très entouré et plusieurs fois acclamé, a été le héros de la fête. »

En faisant cette lecture, le cœur d'Irén palpait d'un plaisir indicible. Fixant sur M^{lle} Massot un regard pénétrant d'enthousiasme :

— Nous allons partir, dit-elle.

— Encore? ne put s'empêcher de crier la Suisse.

Un second mais froid regard d'Irén la rappela au respect.

— Nous allons partir, reprit-elle pour Kolozsvár.

— Je suis toujours prête à suivre madame la comtesse, irait-elle au bout du monde. Mais je me permettrai de faire observer à madame qu'elle est enrhumée, et qu'il n'est pas prudent de s'engager en cette saison dans une contrée couverte de neige.

— Au contraire, cela me guérira.

— Sans compter que des bandes de loups courent la campagne.

— Eh bien ! ce sera la distraction du voyage. Nous nous amuserons à tuer quelques-uns de ces messieurs. Justement, j'aurai là une occasion magnifique d'essayer ma nouvelle carabine.

— Voilà, et si madame manque les loups, ces féroces animaux, enhardis, seront capables de nous assaillir.

— Vous aurez aussi des armes, mademoiselle Massot.

— Juste Dieu ! me servir d'une carabine, moi ? j'aurais trop peur qu'elle n'éclatât dans mes mains.

— Alors vous vous contenterez de juger de mon adresse. Vous verrez que ce plaisir vaut bien une promenade en gondole sur les canaux de Venise.

— Pour ça, non. Encore, si nous quitions Munkács pour descendre vers l'Adriatique ; mais nous rendre à Kolozsvár ! Une ville qui n'est occupée que par des militaires, récemment prise sur l'ennemi, et que l'ennemi va naturellement essayer de reprendre !

— Dans ce cas, nous assisterons à un siège.

— Voilà une bien séduisante perspective ; nous exposer à mourir de faim !

— On trouvera toujours du tilleul chez les pharmaciens, cela vous soutiendra.

— Sans doute, j'aurais bien besoin d'en boire tout d'abord une tasse pour me préparer aux dangers que nous allons courir.

— Prenez-en dix, mais que tout soit prêt dans une heure. Je veux absolument partir aujourd'hui.

— A vos ordres, madame la comtesse. Oh ! Venezia la bella ! ajouta M^{lle} Massot tout bas, quand me sera-t-il donné d'admirer tes palais, de rêver mollement dans tes gondoles et de voir passer tes cavaliers sous les arcades de la place Saint-Marc ?

XIV

LE BAISER

Il était six heures du matin. La ville de Kolozsvár se réveillait. Des hommes, des femmes, des enfants sortaient curieusement des maisons et se dirigeaient presque tous vers la vallée qu'arrose la petite Szamos.

Cette charmante rivière, divisée en deux bras, enlace dans une caressante étreinte l'une des plus riantes promenades qu'on puisse voir. Elle féconde des arbres touffus qui, en été, ombragent des massifs de fleurs épanouies sur l'émeraude des pelouses.

Lorsque, à cette époque, la musique militaire jette ses fanfares aux branches pleureuses des saules, aux feuilles modestes des ormes, comme à la tige altière des peupliers, on voit s'avancer dans la grande allée des files de jeunes femmes et de jeunes filles souriantes sous leurs fraîches toilettes et belles à rendre jalouses les roses qui les encensent au passage de leur parfum enamouré.

Dans les transparences de leur chair, d'un grain si pur et si fin, palpité le sang de plusieurs races, dont le mélange a produit des types d'un charme ineffable. Les origines sont magyares, slaves, allemandes, saxonnes, sicules, serbes, bulgares, russes, valaques, moldaves ou turques. De tempérament ardent mais d'humeur nonchalante, ces beautés orientales développent leur buste splendide dans une démarche réveillant l'idée de timides odalisques échappées du sérail. Elles promènent autour d'elles leurs regards alanguis, qui recèlent l'éclair sous la sombreur de longs cils noirs. La musique semble avoir pour elles des enivrements éperdus. Elles l'écoutent, tout en parlant une langue sonore dans sa suavité. Sobres de gestes, leurs manières ont une grâce toute patricienne.

A cette heure et en ce moment, la promenade de Kolozsvár offrait un aspect d'un caractère bien différent. Un jour limpide se levait sur la colline qui s'étage de l'autre côté de la route, en face de la ville. A l'Orient, on voyait, à travers l'enchevêtrement harmonieux des branches sans feuilles, un ciel rouge zébré de bandes d'ocre phosphorescente. La vallée restait encore plongée dans une demi-obscurité. De tous les points s'avançaient silencieusement des régiments de soldats. Les escadrons suivaient les bataillons et étaient suivis à leur tour de batteries d'artillerie. Toute une petite armée se massait sur la route, dans les allées et jusque sur les pelouses de la promenade. Derrière le cercle, une foule de curieux s'intéressaient aux mouvements des troupes, se

désignait les régiments, se renseignait sur les officiers et attendait avec impatience l'arrivée du général en chef qui devait passer la revue.

Ce général avait naguère chassé les Autrichiens de la ville, et, en quelques mois de campagne, vaincu les Valaques et les Saxons révoltés, ainsi qu'une légion auxiliaire de Russes, venue au secours des rebelles. Tout ce qui sentait battre un cœur hongrois dans sa poitrine était désireux d'acclamer le héros de la Transylvanie, le général Bem, que ses soldats appelaient : « le Petit Père ».

Peu à peu, le jour descendit dans la vallée et bientôt un rayon de soleil, glissant à la surface gelée de la Szamos, éclaira jusque dans ses lignes les plus lointaines le tableau imposant qui se déroulait aux yeux.

Aussitôt, un mouvement se produisit du côté de la ville, le canon fit entendre sa voix grave et le général Bem parut. C'était un petit homme, à la tête ronde, aux yeux pétillants de vivacité. On devinait tout de suite en lui un capitaine ingénieux, un tacticien plein de ressources. Sa figure respirait la bonne humeur et son esprit jaillissait en saillies continuelles. D'une grâce charmante et d'une bonté sincère, il était l'idole du soldat. Le prestige qu'il exerçait entraînait pour beaucoup dans les succès inouïs qu'il avait remportés sur un ennemi puissant, avec des recrues inexpérimentées.

En traversant les rangs des curieux, il reçut de ceux-ci une ovation enthousiaste. L'armée l'accueillit avec les signes d'une reconnaissance profonde.

Bem modéra la fougue de son cheval. Il parcourut au pas le front des troupes, inspectant d'un coup d'œil la tenue des hommes, adressant un compliment à l'un, un reproche paternel à l'autre, cherchant dans la physionomie de chacun à se rendre compte de l'esprit qui l'animait et de la confiance qu'on pouvait mettre en lui.

Impassibles sous les armes, les trois feuilles nationales de chêne à leur sako ou à leur kalpak, les soldats promettaient du regard à leur général le dévouement le plus absolu ; bravoure, activité, discipline, sacrifices de toute sorte, ils mettaient leur être tout entier au service de la patrie.

La figure à la fois débonnaire et martiale de Bem excitait en eux un sentiment filial. Entre l'armée et son chef il se développait un courant sympathique, qui avait déjà permis d'accomplir de grandes choses et permettait d'augurer de choses plus grandes encore.

Un aide de camp du général provoqua aussi une curiosité admirative. Le poète Pétöfi s'était enrôlé dès le début du soulèvement national. Il venait de se marier, et les deux époux s'idolâtraient. Mais leur amour avait pour ciment celui de la patrie. Naguère, le barde maygar avait fixé ce double sentiment dans une ode intitulée : *Ma femme et mon sabre !* que parfois les soldats récitaient le soir, au bivouac :

« Oh ! notre joie est grande et le plaisir est de tous les instants ! Notre bonheur brille comme une perle pure. Mais tout cela semble déplaire à mon vieux sabre : du haut de son mur, il nous regarde d'un air bourru.

« Eh ! pourquoi ce mépris, animal ? Serais-tu jaloux, par hasard ? Laisse, ô mon vieux camarade, laisse en paix ce qui te ne regarde pas, et si tu es un homme, ne te mêle point des affaires de femmes !

« D'ailleurs, à quel propos la jalouser ainsi ? Tu la connais bien mon adorée ; tu connais aussi son âme, une âme telle que Dieu en a bien peu créé.

« Que la patrie ait besoin un jour de mon bras ; elle-même te ceindra autour de ma taille et, nous bénissant : « Partez, dira-t-elle ; soyez toujours fidèles l'un à l'autre. »

Il en avait été ainsi. Tendres furent les adieux des deux époux assombris, il est vrai, d'un sinistre pressentiment. En peu de jours, Pétöfi avait conquis ses grades sur le champ de bataille. Bem, qui se connaissait en hommes, en avait fait son aide de camp. Brillant officier, le poète servait son pays de son épée et continuait de l'enflammer par l'exaltation patriotique de ses chants. Son œil de feu reflétait l'impétueuse expansion de ses vers. Nul mieux que lui ne savait enchâsser l'expression pittoresque dans la mâle sobriété de l'idiome magyar.

Quand le général eut parcouru le front des troupes, il se plaça au milieu d'une pelouse, entouré de son état-major. Devant lui vinrent se ranger les officiers et soldats qu'on allait décorer de l'ordre hongrois du Courage. Le capitaine Falka fut le premier appelé.

A peine la distribution des couronnes d'argent eut-elle commencé, qu'un messager parvint jus-

qu'au général. Sur la communication qui lui fut faite, Bem donna des ordres. L'aide de camp Pétöfi et un de ses collègues se rendirent aussitôt vers la ville, suivis d'un détachement de cavaliers. Ils revinrent bientôt après, faisant escorte à une jeune femme à cheval.

A cette vue, un ébranlement se produisit dans la foule ; on se bouscula pour admirer la gracieuse amazone. Quelques personnes avaient connu son arrivée, la veille, à Kolozsvár. Son nom circula bientôt de bouche en bouche. C'était la comtesse Margódy.

Irén était radieuse. Ombragés par un kalpak noir, que surmontait une plume rouge de héron, ses yeux exprimaient les nobles sentiments qui dilataient son cœur. Elle portait un riche costume de magnat, où les passementeries d'or s'harmonisaient avec des brandebourgs de soie. Un dolmany doublé de riches fourrures flottait sur son épaule gauche, et sur sa longue jupe résonnait un petit sabre turc recourbé, dont le fourreau d'or ciselé s'agençait à une poignée rehaussée de pierreries.

Orgueilleuse de sa belle maîtresse, la Hoca s'encapuchonnait vaniteusement, en faisant vibrer entre ses dents l'élégant cliquetis de son mors d'argent doré.

A cette apparition inattendue, les soldats attendris dépouillèrent la rudesse d'expression que la vie des camps avait imprimée sur leur figure. Les officiers se campèrent sur leurs jambes ou sur leurs chevaux avec une mâle coquetterie. Il avait suffi de l'arrivée d'une seule jeune femme pour atténuer

le farouche aspect de tous ces hommes encore palpitants de la fureur de récents combats.

Dès qu'Irén s'approcha de la pelouse où stationnait le général, Bem s'avança vers elle en mettant chapeau bas :

— Madame, lui dit-il, l'officier que vous devez féliciter se trouve précisément dans les rangs des braves auxquels nous avons accordé les insignes d'un courage exemplaire. J'ai tenu à placer moi-même la décoration sur sa poitrine.

— Veuillez me le désigner, général.

Accompagnée de l'état-major, Irén se dirigea vers le capitaine Falka, dont le bras droit tenait haut et ferme le drapeau du régiment. S'il n'avait pas reconnu sa bien-aimée tout de suite, Madár aurait suffi à réveiller son attention. La noble bête avait flairé la Hoca et la Hoca semblait avoir senti Madár. Les deux chevaux témoignaient la joie de se retrouver par leurs hennissements répétés et l'impatience de fraterniser ensemble.

Trop émue par l'étrangeté du spectacle et le côté pathétique du rôle qu'elle y jouait pour voir avec précision les objets et les personnes, Irén s'avança vers le capitaine Falka sans observer son visage. Elle était loin, dans ce moment, de penser à Sándor. Tout entière à la mission patriotique qu'elle-même s'était donnée, elle ne put reconnaître sous l'uniforme le père de son enfant, dont aucun indice ne lui faisait d'ailleurs soupçonner la présence.

— Capitaine Falka, dit-elle, j'ai voulu vous féliciter moi-même de votre acte d'héroïsme. Vous avez, en exposant votre vie, repris à l'ennemi le

drapeau dont j'ai fait hommage au régiment. Je vous en suis personnellement reconnaissante. Veuillez accepter ce bouquet en souvenir de moi.

Tout en prononçant ces mots d'une voix altérée, Irén détachait de son corsage un tout petit bouquet de fleurs hivernales des Karpathes, réunies par un ruban aux couleurs nationales ; elle les offrit au capitaine. Celui-ci fit gracieusement le salut militaire et prit le bouquet. La comtesse lui abandonna sa main que le capitaine porta jusqu'à ses lèvres ; mais, quelque respectueux que fût le baiser qu'il y déposa, il se dégagea de ce contact une chaleur magnétique qui fit tressaillir Irén.

Sándor, ne pouvant se faire reconnaître d'une autre façon, avait mis dans ce baiser toute sa joie et tout son amour. La langue avait dû garder le silence, mais les lèvres venaient de parler. Elles avaient dit ce qui bouillonnait au fond de cette âme, obligée d'étouffer la flamme rallumée soudainement.

Leur appel ne fut pas sans être entendu. Remuée jusqu'au fond de son être, Irén fixa de ses regards celui dont les manifestations avaient tant d'empire. Ses yeux rencontrèrent deux yeux qu'elle reconnut ; le capitaine Falka n'était autre que Sándor, le père de son enfant.

Bonheur sublime et poignant ! Il transportait la jeune femme et il lui était interdit de le laisser éclater. Elle était forcée de subir une situation bizarre, faite de ce qui pouvait le mieux exciter sa félicité et l'anéantir.

Ce drame intime, rapide comme l'éclair, échappa

tout à fait aux spectateurs. Les personnages trahirent par un peu de pâleur et des mouvements imperceptibles les impressions profondes qui les bouleversaient ; mais ces phénomènes furent naturellement attribués à la solennité de la scène dont le caractère simplement patriotique n'était compliqué que pour Sándor et Irén.

Le général Bem invita gracieusement la comtesse à prendre place à côté de lui, pour assister au défilé. Cette manœuvre s'opéra en bon ordre. Le désir de la victoire fortifiait le cœur du soldat, l'espérance pétillait dans ses yeux.

Mais Irén venait d'apprendre à l'instant que plusieurs régiments quittaient la ville immédiatement après la revue et que celui de Sándor était du nombre. Cette nouvelle la fit tomber dans une affliction subite. Quoi ! n'avait-elle retrouvé son amant que pour être aussitôt séparée de lui ? On lui fit connaître heureusement la direction qu'allaient suivre les hussards Székely.

Prétextant une fatigue soudaine, Irén prit congé du général et n'attendit pas la fin du défilé. Aux approches de la ville, elle s'en éloigna de nouveau en obliquant à gauche, contourna les collines, mit la Hoca au galop, se rendit en toute hâte au village de Szászfenes. Avisant, à droite de la route, une maison de paysans de propre apparence, elle y demanda l'hospitalité de quelques moments.

On l'accueillit avec une cordialité toute magyare. Son jockey reçut l'ordre de mettre les chevaux à l'écurie et de se porter ensuite sur le bord

de la route. Dès que les hussards passeraient, il s'informerait du capitaine Falka, et prierait cet officier de s'arrêter pendant quelques minutes, une dame désirant lui parler.

En attendant, la fermière attisa le feu du poêle, apporta à Irén une jatte de lait chaud, s'empessa autour d'elle en mêlant aux marques d'un profond respect l'expression du bonheur qu'elle éprouvait de posséder sous son toit une grande dame aussi charmante, dont le costume et les propos lui révélaient une patriote dévouée. Sa fille, une brunette de dix-huit ans, imitait sa mère et ne se lassait pas de contempler la beauté d'Irén et la richesse de ses habits.

Un petit garçon de dix ans ne détachait pas ses yeux du sabre turc qui venait d'être placé sur la table.

Irén, assise devant le poêle, relevait le bord de sa robe et tendait ses petits pieds à la chaleur reconfortante. Son jupon, brodé de dentelles, dépassait un peu la robe ; les fines découpures étalaient leur blanche transparence sur les tiges noires des bottes. Bien que sa pensée se portât au-devant de Sándor, elle jeta néanmoins un coup d'œil de satisfaction sur l'ordre parfait qui rehaussait cette humble demeure.

— Vous vivez seule ici ? demanda-t-elle à la fermière ?

— Oui, pour le moment, Votre Grâce ; mais, en temps ordinaire, je vis avec mon mari et mon fils aîné.

— Ils se sont probablement enrôlés ?

— Depuis le moment où le général Bem a pris, en Transylvanie, le commandement des troupes nationales.

— Avez-vous au moins de leurs nouvelles ?

— Nous avons reçu une lettre la semaine dernière; ils étaient alors au pays des Saxons. Tous deux se portaient bien; mon fils a reçu, paraît-il, un coup de lance au front; mais sa blessure est légère : il n'est pas même entré à l'ambulance.

— Et vous, mon enfant, reverrez-vous avec plaisir votre père et votre frère ?

— Oui, madame, et aussi Janos, mon fiancé.

— Ah! vous avez un fiancé? En ce cas, prenez cette bourse; c'est mon cadeau de noce.

— Madame la comtesse est trop bonne; mais je ne puis accepter. Nous ne faisons pas payer l'hospitalité.

— Aussi, est-ce mon cadeau de noce, vous dis-je. Je vais quitter le pays. Nous ne nous reverrons peut-être plus. Vous achèterez votre toilette de mariée en souvenir de moi.

Au moment où Irén posait sa bourse sur la table, une fanfare lointaine retentit, qui s'approchait peu à peu en jouant la marche de Rakoczy. Cet air inspiré, écho lointain des joies et des douleurs passées de la patrie, jeta un émoi enthousiaste dans le cœur de tous les habitants du village. Les maisons se vidèrent comme par enchantement. Tous coururent sur le bord de la route pour saluer au passage les soldats qui faisaient entendre l'hymne guerrier.

Le petit garçon de la fermière était déjà loin. Quant à la mère et à sa fille, elles se tenaient respectueusement derrière Irén qui était accourue anxieuse à la fenêtre. Bientôt les hussards apparurent. Le jockey avait pu s'adresser à Sándor. Madár piaffait dans la cour, la porte s'ouvrit, les deux amants s'enlacèrent dans un saint et profond embrassement.

Par discrétion, la fermière et sa fille se retirèrent dans une autre pièce. Pendant longtemps, ce ne furent que des exclamations de joie, entrecoupées de baisers. Enfin, on se retrouvait ! Il y avait donc encore du bonheur sur terre ! Qu'était-on devenu depuis la séparation forcée de Felka ? Comment s'était-il fait qu'on n'avait pu correspondre ? Et mille autres questions se pressaient, se heurtaient, se succédaient sans ordre, au gré du sentiment excessif du moment.

Peu à peu, cependant, les deux jeunes gens se racontèrent l'un à l'autre la vie de leur absence. Par respect pour le nom de son père, Irén passa sous silence les tentatives de violence que le comte avait voulu exercer sur sa maternité. Elle se rattrapa en parlant longuement de Zoltan et de son envoi forcé à Trencsén chez sa nourrice Orzsébet. Cette révélation plongea Sándor dans un transport de joie frénétique.

Néanmoins, les confidences se faisaient précipitamment, car le temps pressait. Le régiment devait fournir à toute vitesse une longue étape. Le capitaine Falka ne pouvait s'attarder ; il lui fallut s'arracher à sa félicité. Irén n'était pas

femme à le détourner de son devoir. Tout pour lui, mais au-dessus de lui, la patrie ! Néanmoins, le cœur ne perdait pas ses droits. Il se brisait à la pensée d'une séparation nouvelle, dont le terme était inconnu. On s'embrassait, on se quittait pour s'embrasser encore. Enfin, il fallut mettre un terme à cette scène douloureuse. Les deux jeunes gens mêlèrent leurs larmes à leurs caresses. Ils se recommandèrent mutuellement leur fils adoré. Si l'un des deux venait à mourir, l'autre l'élèverait dans le culte de la Hongrie.

— Quant à vous, Sándor, ajouta Irén, n'oubliez jamais le drapeau de la comtesse Margody.

— Ce drapeau, qui nous vaut le bonheur de notre réunion, je braverai mille morts pour le défendre ! Et, si par malheur nous étions encore obligés de courber le front sous le joug impérial, je jure de ne jamais livrer une bannière qui représente pour moi ce que j'ai de plus cher au monde : vous, mon Irén bien-aimée, le nom de mon fils et la patrie hongroise.

Une minute après, le capitaine Falka lança Madár au galop pour rejoindre son régiment. Selon la volonté d'Irén, il ne se retourna pas, dans la crainte de céder à un mouvement de faiblesse.

Irén remonta en selle à son tour et rentra à Kolozsvár au pas cadencé de la Hoca. Aussi loin qu'elles purent la voir, ses hôteses la suivirent des yeux. En admirant sa silhouette élégante s'estomper dans la vapeur poussiéreuse de la route, les deux femmes se demandaient quelle était cette

adorable créature qui, pendant une heure, avait illuminé leur maison d'une vision quasi-surnaturelle. Elles rentrèrent au modeste logis, où elles furent heureuses de retrouver encore le parfum laissé par la comtesse.

XV

VICTOIRE!

Une nuit de la dernière semaine d'avril 1849, la salle de la pêcherie de Szilaj était faiblement éclairée d'une lampe fumeuse. Au dehors, les rafales de pluie fouettaient les vitres à les casser. De temps à autre, des bouffées de vent grondaient harmonieusement dans les pousses printanières de peupliers. La nature pleurait en exhalant par intervalle de longues lamentations.

L'intérieur de la pêcherie était aussi plongé dans l'effarement. Szilaj, atteint d'une blessure grave, se retournait douloureusement dans son lit; sa femme le veillait, navrée.

Ils étaient seuls dans l'île, seuls à la maison.

Malgré son âge, le vieux Szilaj a voulu combattre les ennemis de son pays dans les rangs des honveds. Blessé à la cheville du pied droit, il n'a pas attendu sa guérison complète. Impatient de revoir sa femme, il s'est échappé, pendant une nuit, de

l'ambulance où il était soigné. Une marche de près de trente heures, coupée par des haltes insuffisantes, a rouvert sa blessure. A peine a-t-il pu atteindre sa demeure. Aussi, avait-il fallu le coucher tout de suite.

Malheureusement, la pêcherie était loin de tout centre d'habitation. D'ailleurs, en ce moment, tous les médecins et chirurgiens du pays exerçaient dans les camps.

Et pourtant, les secours d'un homme de l'art auraient été indispensables, car depuis deux jours la blessure répandait une odeur fétide, la gangrène montait et le malade s'affaiblissait d'heure en heure.

— Que faire, mon Dieu? que faire? clamait la mère d'Ilka en se tordant les mains.

— Accepter avec courage cette dernière épreuve, ma chère femme.

— Si je courais à la ville la plus voisine, je trouverais au moins un pharmacien qui me donnerait des conseils et je pourrais te soigner, te sauver sans doute.

— Non, fit le malade, en souriant avec tristesse, non; je sens que je suis perdu. Tu n'aurais pas le temps de revenir; j'aime mieux mourir auprès de toi. Seul, ce serait affreux. D'ailleurs je ne regrette qu'une chose en perdant la vie, c'est de te laisser ainsi livrée aux convoitises d'autrui.

— Cher ami, je ne pense qu'à toi! ne parlons pas de moi à cette heure suprême. Ah! pourquoi n'avons nous pas notre fille auprès de nous?

— Ilka! elle n'est plus ma fille; je la maudis!

— Plaignons-la; ne la maudis pas en mourant.

— Je la maudis, te dis-je. Elle a manqué à l'honneur, elle a manqué à ses parents, elle a manqué à sa patrie.

— Hélas! où est-elle maintenant?

— Elle est à Vienne avec les ennemis de la Hongrie. Ce n'est pas du peuple de Vienne que je parle; les peuples sont tous disposés à s'aimer, à se rapprocher, à se traiter en frères. Mais je parle des gouvernants, des grands, de ceux qui, pour la conservation de leurs privilèges et de leurs fortunes, voudraient faire rouler leurs carrosses sur un pavé d'esclaves. C'est avec ceux-là qu'elle passe sa vie infâme, c'est avec le magnat Margody, Croate d'origine et de cœur, qu'elle se prélassé dans un luxe déshonorant, pendant que son pays lutte jusqu'à la dernière goutte de son sang et le dernier florin de sa bourse, et que son vieux père agonise... Je lui envoie ma malediction!

— Mon Dieu! mon Dieu! quelle série de calamités!

— Femme, il y a une compensation.

— Laquelle?

— La Hongrie va triompher.

— Tu crois?

— J'en suis sûr. Remontons un peu au début de la campagne.

— Peut-être que ça va te faire du mal de parler ainsi.

— Au contraire, parler de la Hongrie victorieuse me soulage. Tu te rappelles qu'en janvier, après la défaite de notre général Messaros, battu par

Gœtz et Schlick, nos affaires semblaient fort compromises. Limonich venait de s'emparer de Léopoldvár, et il investissait la forteresse de Komárom. Au sud, les troupes impériales tenaient Iszek et entouraient Petervarad; elles étaient cernées, il est vrai, par les nôtres dans Arad et Temesvár.

En revanche le « Petit Père Bem » soumettait la Transylvanie. Après avoir enfermé dans deux ou trois citadelles les Saxons et les Valaques, il venait de culbuter et d'expulser du territoire un corps de dix mille Russes, qui occupait les provinces danubiennes et que les rebelles avaient appelé à leur secours.

Cet exemple a donné du cœur à nos autres généraux. N'ayant plus rien à craindre pour leur flanc gauche, ils firent face résolument aux Autrichiens.

Le prince Windischgratz dut marcher sur Debreczén; Klapka et Damianics l'attendaient pour lui interdire le passage de la Tisza. De son côté, Dimbinski, le général en chef, l'arrêta dans les plaines de Gyöngyös. Une bataille meurtrière s'engagea. Elle aurait pu être gagnée..... elle fut perdue.

— Pourquoi?

— Parce que parmi les généraux hongrois il y en eut un qui manqua de patriotisme.

— Son nom?

— Görgey.

— Qu'a-t-il fait?

— Il avait reçu l'ordre d'unir ses forces à celles de Dimbinski et d'empêcher Schlick d'opérer sa

jonction avec Windischgratz. Au lieu d'exécuter cet ordre, il resta immobile et Dimbinski fut obligé de se retirer derrière la Tisza. Si cette jonction n'avait pas été effectuée, Windischgratz et Jellasics étaient écrasés.

— Ce général est donc un traître?

— On le croit. Toutes les fois qu'un chef d'armée place son ambition personnelle, ses vues propres ou ses passions au-dessus de l'intérêt de la patrie, il trahit cet intérêt, qui lui a été confié et qu'il a juré sur l'honneur de défendre.

— On aurait dû condamner ce Görgey.

— Certainement, mais on eut la faiblesse de ne pas le faire. Quand il comparut devant Dimbinski : — Quelle peine, lui demanda le Polonais, mérite le général qui refuse d'obéir à son supérieur? — La mort! répondit effrontément Görgey. Il comptait avec raison sur la faiblesse humaine et la magnanimité de Dimbinski. Alors, les choses furent renversées. A cet homme qui avait failli perdre son pays par orgueil, le gouvernement confia le commandement suprême.

— S'est-il au moins montré digne de cette faveur?

— Son amour propre satisfait, Görgey a déployé de grands talents militaires. Quant à Dimbinski, il a prouvé par sa conduite que la grandeur ne réside pas dans le grade. Reprenant aussitôt l'offensive, il a chassé les Impériaux de Gyöngyös et battu à plate couture, dans la plaine de Gödöllő, les généraux Gœtz, Schlick et Jellasics.

Pendant ce temps, Görgey recouvrait Buda, élevait Waitzen à la baïonnette et mettait les enne-

mis en pleine déroute à Nagy-Sarlo. Windischgratz se retirait à Pozsony, sur la frontière, Nugent, en Styrie, et Jellacsics, humilié moins par la défaite que par l'humeur hautaine du prince de Windischgratz, retournait en Croatie attendre les événements.

— Nous sommes donc vainqueurs sur toute la ligne?

— Oui, chère femme, et si quelque chose peut me consoler de te laisser seule ici-bas sans l'aide de ta fille et la protection d'un homme, c'est la pensée qu'en mourant je peux saluer ma patrie de ce cri de bonheur : « Victoire ! »

— Pas encore ! répliqua soudainement une voix d'homme derrière la mère Szilaj — pas encore ! car la Russie vient au secours de l'Autriche.

Les deux époux se retournèrent avec stupeur et virent entrer Miklós.

— Comment ! s'écria Szilaj en se redressant tout tremblant d'émotion sur son lit, le czar prête son aide à l'empereur ?

— C'est comme je vous le dis.

— En ce cas, la Hongrie est perdue !

Et, pâlisant, oppressé, voulant parler encore sans pouvoir y parvenir, il poussa un cri lugubre et s'affaissa sur son oreiller.

Il était mort.

TROISIÈME PARTIE

I

REVERS

— « La Hongrie est perdue ! » avait dit en expirant le patriote Szilaj.

A la terrible nouvelle : « Les Russes arrivent », tous les combattants s'écrièrent aussi : « La Hongrie est perdue ! »

Il n'était que trop vrai. L'Empire, battu par les Magyars, ne se trouvait pas suffisamment humilié. Il lui manquait cette honte d'appeler à son secours les armées étrangères, pour réduire ceux qu'il appelait dédaigneusement des rebelles.

François-Joseph réclama l'intervention du czar de toutes les Russies.

Nicolas I^{er} ne se fit pas prier. Le rôle de gendarme de l'Europe plaisait à son humeur autocratique.

Comment ! à la porte de son immense empire, où tant de millions d'hommes se prosternent le front dans la poussière devant son image sacrée,

une petite nation se permettrait de se gouverner elle-même et de résister par les armes à l'arbitraire de son souverain?

Quelle humiliation pour un empereur et quel mauvais exemple pour les peuples!

Il faut mettre à la raison ces insurgés, étouffer les idées d'émancipation qui pourraient franchir la frontière; il faut enfin rendre à son voisin un de ces services qu'on peut rappeler au besoin d'une voix hautaine.

La résolution prise, les armées du czar s'ébranlent. On dirait des serpents gigantesques rampant vers tous les points de la Hongrie, pour l'étrangler sous la compression de leurs anneaux de fer et de feu.

Du nord au midi et de l'est à l'ouest, la terre tremble sous le pas des bataillons, le trot des escadrons et le poids d'une artillerie innombrable.

Il ne restait d'autre perspective aux Magyars que d'implorer la paix ou de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie.

L'héroïsme les tente; c'est au dernier parti qu'ils s'arrêtent. S'ils sont vaincus, ils feront payer cher leur défaite. La Diète prononce la déchéance de la maison de Habsbourg et Kossuth fait un appel désespéré à la nation. Vingt-cinq mille paysans y répondent en venant grossir les armées nationales.

Dans les premiers jours de mai, le général russe Paskievics franchit les frontières de la Galicie et descend lentement des Karpathes. Trois jours après, le féroce Haynau, le « fouetteur de fem-

mes » de la Lombardie, s'élança à son tour de Pozsony. L'engagement devient bientôt général.

Dans ce péril extrême, il était prudent de rassembler les forces nationales, afin d'opposer à l'ennemi des masses compactes au lieu de faisceaux épars.

Ce plan, inspiré à Kossuth par Dimbinski, fut d'abord contrecarré par Görgey, dont l'ambition personnelle s'accommodait mal des mesures prises en dehors de lui, dans le seul intérêt de son pays. Menacé, cependant, de tous côtés, il quitte Komarom et opère une retraite devenue fameuse dans les fastes militaires.

Vers la même époque, Perczel et Bem repoussent victorieusement le Ban Jellacsics, qui avait repris l'offensive dans le midi.

Mais ces triomphes éphémères ne font que retarder le dénouement inéluctable. La Hongrie devait infailliblement succomber sous le nombre. Dans le courant du mois de juillet les revers se succédèrent presque sans interruption.

Chassé de Debreczén par Haynau, le gouvernement se réfugia d'abord à Szeged, puis à Arád. Dimbinski, chargé de le défendre, perdit la bataille de Temesvár. L'invincible Bem, battu à son tour dans un combat où périt le poète-soldat Pétöfi, fut obligé d'abandonner la Transylvanie aux Russes. Görgey signa, en rase campagne, une capitulation qui mit fin à une lutte trop inégale pour être soutenue plus longtemps.

Seul, le général Klapka se maintint derrière les

murs de Komarom et ne rendit la forteresse imprenable, « la vierge inviolée de la Douna », qu'à la fin de septembre, lorsqu'il vit que toute résistance était désormais inutile.

L'Europe libérale s'attendait à la chute inévitable de la Hongrie. Elle apprit néanmoins cette catastrophe avec une véritable stupeur. Le monde sentit que quelque chose de grand venait de tomber, et que, la cause de la liberté vaincue, un despotisme implacable allait écraser les Magyars.

Le désespoir s'empara de l'armée de Görgey, lorsqu'elle connut que son général avait capitulé. Plusieurs officiers brisèrent leur épée, d'autres tuèrent leurs chevaux pour ne pas laisser entre les mains de l'ennemi les auxiliaires de leur héroïsme. D'autres encore se firent sauter la cervelle, trouvant la mort préférable au malheur de survivre à l'assassinat de la patrie.

Ceux-ci s'épargnèrent une grande douleur. La vengeance des Impériaux fut terrible. Le comte Batthyanyi tomba fusillé à Pest. Le même jour, Haynau fit pendre à Arád treize généraux magyars. Görgey seul eut la vie sauve. On devait bien à sa duplicité la protection d'une existence qu'il devait traîner depuis dans l'opprobre.

Tous ceux qui ne purent se réfugier à l'étranger subirent de mauvais traitements. Les prisons se remplirent. On y enferma même la plupart des femmes patriotes, dont le seul crime avait été de mettre l'influence de leur grand cœur au service de la nation.

Quelques jours avant la capitulation de Vilagos,

Kossuth avait remis le pouvoir dictatorial à Görgey et pris le chemin de l'exil. Il sortit de la Transylvanie par la vallée de Méhadia.

A l'exemple de nombreux officiers, Sándor put se rendre en Turquie. Il avait un double intérêt à se soustraire, au moins momentanément, aux enquêtes des Impériaux : outre qu'il aurait encouru un châtement comme soldat, il avait à craindre que le comte Margody ne le signalât aux vainqueurs, pour la satisfaction de son propre ressentiment.

Ses frères de Croix l'accompagnèrent jusqu'à la dernière limite.

— Amis, dit-il, nous allons nous séparer, mais pour peu de temps, je l'espère. Dès que la réaction aura distillé son fiel, je reviendrai. Trouverai-je toujours en vous des frères ?

— Des frères dévoués jusqu'à la mort.

— Merci, camarades ! Comptez sur mon retour. Je désire vous arracher à la vie misérable que vous allez être contraints de recommencer.

— Nécessité n'a pas de loi. Que voulez-vous que nous devenions ?

— Sans doute, il faut vivre ; seulement, promettez-moi de n'exercer votre ancien métier qu'aux dépens des étrangers dont la présence va longtemps encore souiller le sol hongrois ?

— Nous n'avons pas de peine à vous le promettre. Nous continuerons ainsi la guerre à notre façon.

— Vous allez retourner à la forêt de Bakony, dans votre chaumière, n'est-ce pas, Péter ?

— C'est la retraite la plus sûre.. Les pandours n'ont jamais osé se risquer dans les broussailles qui l'entourent.

— Pensez-vous pouvoir y retourner en triomphant des ennemis qui menaceront votre retraite ?

— Nul ne connaît mieux les traverses que « les pauvres garçons ». Bien fins ceux qui nous arrêteraient.

— Alors... Non, je ne pourrai jamais me séparer de lui.

— De qui s'agit-il, seigneur ?

— De mon autre moi-même, de Madár.

— Seigneur, vous pouvez nous le confier ; nous répondons de lui sur nos têtes.

— C'est le seul bien de votre capitaine.

— Nous le lui rendrons fidèlement.

— Je me décide. Que ferais-je, d'ailleurs, de ce pauvre animal sur la terre d'exil ?

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée d'un détachement de hussarsz qui escortaient une calèche. Le cortège marchait lentement à cause des horribles fondrières de la route.

Dans l'un des deux hommes assis au fond de la voiture, les frères de Croix reconnurent Kossuth. Ils le voyaient pour la première fois. Tous furent émus d'un sentiment inexprimable.

Le patriote qui, avec le seul ressort de l'éloquence, avait mis les armes à la main de tout un peuple, se distinguait par un aspect des plus imposants. Son front large et haut surmontait des yeux profondément rêveurs. Une fine moustache

ombrageait sa bouche méditative, et, sur toute sa figure, encadrée d'un collier de barbe noire, la mélancolie de l'insuccès avait empreint son amertume. Nul découragement ne se lisait cependant sur ses traits fermes à expression douce. Vaincu par les événements, Kossuth n'en paraissait pas accablé. Son cœur surmontait sa défaite.

La vue de ce grand Magyar inspira un enthousiasme douloureux aux frères de Croix. Ils se découvrirent avec respect devant le glorieux vaincu. Il leur rendit leur salut à la façon hongroise, d'un air triste, mais fier. Sans prononcer une parole, il leur communiqua par sa seule attitude son espérance invincible en un avenir meilleur.

Kossuth passé, Sándor descendit de cheval, ainsi que ses frères de Croix. Il donna l'accolade à chacun d'eux.

— Il faut penser à tout, dit-il, d'une voix qui se cassait à chaque mot sous l'émotion.

— Qu'y a-t-il, seigneur Falka ?

— Je peux mourir en exil. Si Dieu me laisse le temps d'écrire mes dernières volontés, c'est vous que je chargerai de les exécuter. Un compagnon d'infortune voudra bien, sans doute, vous les remettre. Vous le reconnaîtrez à ceci :

Tout en parlant, Sándor ouvrait ses vêtements ; il montra le drapeau du régiment enroulé autour de sa robuste poitrine.

— Il ne me quittera qu'avec la vie, ajouta-t-il.

— C'est entendu. Vos désirs seront accomplis.

— Dans ce cas, au revoir !

Sándor pressa les mains de ses frères et de

Janka, puis, étreignant la tête de Madár, il couvrit ses naseaux de baisers.

En descendant la route qui le conduisait en Valachie, il se retourna plusieurs fois. Ses frères de Croix le suivirent des yeux jusqu'au détour d'une grande roche qui le cacha définitivement à leur vue.

Alors, Sándor n'entendit plus que le bruit de ses pas, auquel semblaient répondre dans le lointain de la patrie les hennissements inconsolés de Madár.

II

OU L'ON RETROUVE ILKA

Trois mois environ avant la capitulation de Vilagos, Ilka entra, les yeux en larmes, chez un marchand de bières d'Esztergom. La boutique, située dans une des principales rues de la ville, était coquettement parée de riches cercueils, de voiles, de cierges et de fleurs funèbres.

Placées chacune dans une case, autour de la pièce, les bières présentaient aux yeux du chaland leur forme gracieuse et leur ornementation plus ou moins élégante. Elles étaient peintes de couleurs qui variaient du noir au rose. Des filets d'or ou d'argent en rehaussaient les moulures. Le couvercle, à charnières, se fermait au moyen d'une clé ciselée. Quelques-unes, entr'ouvertes laissaient voir une garniture intérieure de velours ou de soie capitonnée.

A l'étalage se trouvaient principalement des bières d'enfant. Elles contenaient chacune une

poupée de cire de grandeur naturelle, revêtue d'un costume blanc, et simulant un petit mort sous un suaire de gaze.

En passant, les jeunes mères contemplaient avec attendrissement les poupées dans leur couche mortuaire, et elles se disaient que si Dieu reprenait leur cher trésor, elles éprouveraient du moins de la consolation à le voir ainsi, douillettement étendu sur un lit fait de soie, de mousseline et de fleurs.

— Quel âge avait votre enfant ? demanda la marchande à Ilka.

— Onze mois.

— Alors, voici ce qui vous conviendrait.

Elle montra une petite bière mignarde, peinte en bleu tendre, ornée de bordures d'argent qui s'harmonisaient avec la garniture intérieure de satin gris de perle.

— Oui, c'est bien la grandeur de mon pauvre Vid, fit Ilka en fondant en larmes.

La pensée de voir son fils, naguère si turbulent, enfermé pour toujours dans cette étroite boîte la faisait sangloter.

— Pauvre petit... si gentil, si pétulant ! et maintenant, froid, endormi, mort pour toujours ! Ses mains mignonnes ne se promèneront plus dans mes cheveux ; je n'entendrai plus sa voix si fraîche, si pure !... Mon Dieu !... mon Dieu !...

Haute en couleur et d'une santé exubérante, la marchande cherchait à consoler Ilka par ces réflexions banales dont les indifférents irritent notre

douleur quand nous perdons un être qui nous est cher.

— Voyons, madame, ne pleurez pas ainsi; votre enfant est maintenant au paradis, ce pauvre ange! Il est plus heureux. La Providence a ses vues... C'est souvent pour notre bonheur que Dieu nous prend.

Et ainsi pendant un quart d'heure.

Cette marchande, qui passait avec raison pour une jolie femme, disposait d'un répertoire varié de condoléances. Suivant l'âge, le sexe et la position sociale des gens, elle plaçait un compliment appris par cœur, qu'elle débitait d'une voix pateline, formant un contraste criard avec la chaleur de son teint, l'éclat de ses yeux et l'opulence de son corsage.

Le marché conclu, Ilka rentra dans la maison qu'elle habitait, sur le bord du petit bras de la Douna.

— Eh bien! lui dit une vieille femme qui vaquait aux soins du ménage, avez-vous fait votre triste achat?

— Oui... on doit apporter la bière tout à l'heure.

Elle monta, affaissée par la douleur, à l'unique étage de la maisonnette.

— Vous êtes vraiment bon, seigneur Prendini, de veiller ainsi mon pauvre enfant!

— Madame, disposez de moi comme vous l'entendrez : je serai trop heureux de vous servir.

Le seigneur Prendini était un jeune homme de vingt-cinq ans environ. Il portait l'uniforme de

lieutenant d'un régiment italien. Blessé à la cuisse, dans un engagement qui avait eu lieu non loin d'Esztergom, il s'était fait transporter dans la maison, où il avait loué une chambre jusqu'à ce que son état lui permît de rejoindre son régiment. Depuis deux jours, il pouvait se lever et marcher un peu, appuyé sur des béquilles.

— Je n'oublierai jamais, reprit-il, les soins que vous m'avez si gracieusement donnés depuis mon arrivée ici. Vous et M^{me} Schmith, notre propriétaire, vous n'avez pas quitté mon chevet pendant les trois mois que ma maudite blessure m'a retenu au lit. Ce n'est qu'avant-hier que vous m'avez quitté pour soigner votre enfant.

— Et alors vous vous êtes levé avant l'époque assignée par le médecin, pour m'aider à votre tour à défendre la vie de mon Vid chéri.

Un nouvel accès de sanglots coupa la voix d'Ilka. Elle se mit à genoux, posa ses lèvres brûlantes sur le front glacé du gentil cadavre et le couvrit de baisers en proférant les exclamations les plus tendres.

Le lieutenant Prendini contemplait cette scène déchirante, le cœur ému et des larmes dans les yeux.

Emporté en trente-six heures par une diphtérie, le jeune Vid semblait dormir. Ses grands cils noirs ombraient d'une couche de bistre sa paupière inférieure ; la rigidité cadavérique donnait à ses traits réguliers une fermeté marmoréenne ; ses lèvres blêmes restaient entr'ouvertes, et tout autour de

lui on entendait voltiger le silence stupéfiant de la mort.

La semaine suivante, Ilka ressentait encore sa douleur aussi vivement que le premier jour.

— Nous ne pouvons pourtant pas, lui disait Prendini, passer notre temps à pleurer ceux qui nous ont quittés. La mort fauche si dru sa moisson humaine que toute l'existence des survivants n'y suffirait pas. Sans doute il est doux de conserver le souvenir des êtres que nous avons aimés ici-bas, mais la vie nous sourit de tous côtés, et nous aurions tort de repousser ses avances, car elle amortit le poignant de la douleur pour n'en laisser fleurir que la poésie.

— Tout cela est très vrai, seigneur, je me fais souvent ce raisonnement, mais c'est plus fort que moi... et puis...

— Vous vous arrêtez. N'auriez-vous pas en moi toute confiance? demanda le lieutenant d'un air peiné et d'une voix caressante.

— Si, seigneur, je vous crois sincère dans les marques d'intérêt que vous me témoignez.

— Alors, pourquoi ces réticences? Pourquoi hésitez-vous à m'ouvrir entièrement le livre de votre vie?

— Ne vous ai-je pas tout dit? Seulement, depuis que le passage des troupes et leur campement de l'autre côté de la Douna m'ont forcée de quitter la ferme du chanoine, je n'ai pas reçu de nouvelles du comte...

— S'il est resté à Vienne, il sera bien facile de le retrouver.

— D'après sa dernière lettre, il devait partir le lendemain pour remplir une mission diplomatique dans une cour du Nord ; il ne dit pas laquelle.

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Quatre mois.

— C'est, en effet, un bien long silence.

— Je ne crois pas que le comte ait négligé de m'écrire pendant tout ce temps, mais les lettres ne me seront pas parvenues. Tout est bouleversé dans ce malheureux pays. Le service de la poste a toujours été mal fait ; c'est bien autre chose en ce moment. Au surplus, je suis presque bien aise de n'avoir pas à répondre.

— Vous redoutez de lui annoncer la mort de son enfant ?

— Oui, ce lien brisé, peut-être le comte ne m'aimera-t-il plus.

— Je n'imagine pas qu'on puisse ne plus vous aimer quand on vous aime et ne pas vous aimer quand on vous connaît, ajouta le lieutenant avec un soupir.

— Je ne puis, continua Ilka, comme si elle n'avait pas entendu, je ne puis confier ma situation aux Dames de la Sagesse.

— Et le chanoine ?

— Il a profité du trouble causé par les événements pour se retirer dans l'intérieur de la Hongrie. Il était d'ailleurs malade, le Primat lui a permis de s'absenter. Après la paix, il reviendra sans doute mettre ordre à ses affaires. Mais quand aurons-nous la paix ?

— Cette guerre peut se prolonger, en effet, ainsi que votre isolement.

— Oui, et c'est un ennui ajouté à ma douleur...

— Permettez-moi de vous parler franchement. Vos ressources sont peut-être épuisées ?

Ilka ne répondit pas.

— Qu'à cela ne tienne, continua vivement Prendini. J'ai reçu précisément hier de l'argent de ma famille. De plus, l'Etat me doit un arriéré de solde que je toucherai bientôt. Je suis donc presque riche. Faites-moi le plaisir de partager ma bourse avec moi.

— Votre offre me touche et je vous en remercie, mais rien ne presse encore.

— Croyez-vous que la brave femme qui nous loge et nous entretient de tout puisse attendre, elle ?

— C'est vrai, je n'y pensais pas.

La conversation se poursuivit ainsi longtemps, de plus en plus communicative et rapprochant les jeunes gens par un attrait mutuel.

Le lieutenant Prendini (Umberto) détestait la domination autrichienne. Natif d'Udine, il aspirait ardemment à la délivrance de la Vénétie. Englobé dans les armées impériales, il avait marché contre la Hongrie avec une sorte de désespoir. Aussi, il bénissait aujourd'hui doublement sa blessure, puisqu'elle lui permettait de ne plus combattre la cause des Hongrois, qui lui était sympathique, et qu'elle lui avait procuré le bonheur de connaître Ilka.

Le hasard les avait fait se rencontrer dans la même maison. Ils étaient tous deux jeunes et beaux, et leurs deux nations gémissaient sous l'opresseur commun. Ils se rendirent des soins réciproques.

La vieille femme qui les logeait ne cessait de chanter les louanges de l'un à l'autre. Prendini intéressait par sa blessure, Ilka, par la perte de son enfant.

Dénuée de ressources, la jeune femme puisa dans la bourse que le lieutenant lui avait ouverte avec une générosité si délicate. La chaleur de l'été devenait suffocante, on laissait les portes ouvertes, on se voyait constamment. Ce fut en s'appuyant sur le bras d'Ilka que Prendini fit sa première promenade. Il sortirent de même les jours suivants ; au retour, ils prenaient leurs repas ensemble. Puis, c'étaient des lectures et des conversations sans fin. Ils étaient si près, et le comte si loin !

Malgré sa guérison, Prendini ne pouvait de longtemps encore supporter les fatigues de la guerre. Il obtint un long congé de convalescence. Un beau jour, il quitta la mère Schmith pour rejoindre so-disant son régiment. Ilka partit deux jours après. Elle allait, dit-elle, se rendre à Vienne. A un kilomètre de la ville, elle retrouva Prendini, qui l'attendait dans une voiture de voyage. Ils prirent le chemin de Trieste.

Pendant qu'ils livraient leurs folles amours aux brises de l'Adriatique, la Hongrie succombait. Le grand mouvement émancipateur de 1848 se trouvait momentanément enrayé.

Tous les soulèvements populaires d'Europe qu'avait excités la Révolution du peuple de Paris râlaient sous le genou de la force. A Paris même, l'effarement de la bourgeoisie française réagissait avec succès contre l'idée républicaine mal comprise et sottement appliquée. La peur du droit ébranlait les têtes les mieux équilibrées.

Elle encourageait Bonaparte à déchirer la Constitution qu'il avait juré de défendre, et à poser sur son front, avec l'aide de l'Église, la couronne impériale.

L'Église, qui, au début, avait acclamé la liberté afin de mieux l'absorber, se préparait à donner l'absolution au légicide. De longues années d'hypocrisie et d'oppression se penchaient donc sur le monde.

— Quand il apprit ce résultat, le Czar Nicolas prophétisa sous sa rude moustache :

— L'ordre règne enfin sur le continent. Gare à qui le troublera ! Les Romanow peuvent envisager l'avenir avec sérénité. La liberté est morte en Orient. J'ai assuré à mes successeurs une longue suite de règnes d'une tranquillité absolue.

III

LE RETOUR

En juin 1850, un navire de commerce turc remontait la côte dalmate de l'Adriatique. Aux approches des passes du Quarnaro, la Bora commença de souffler et souleva les flots à la hauteur des mâts. En peu d'instants, la tempête devint effroyable. Le navire, ne pouvant conserver sa ligne dans cette mer démontée, était poussé tantôt vers les roches de l'Istrie, tantôt vers les rives de l'île Cherso. Matelots et capitaine perdaient la tête.

En dehors de l'équipage, un jeune Ottoman contemplait de sang-froid ce déchaînement des forces de la nature. Son œil noir brillait sous le fez rouge, et son corps nerveux se raidissait dans un cafetan de cachemire. Bien qu'il ne connût pas la manœuvre, il donnait des indications utiles et son exemple retrempait les courages. Enfin, après une lutte acharnée contre les éléments, le navire put sortir du canal de Farasina et, vers la fin du jour, prendre port à Fiume.

L'aterrissement ne se fit pas sans danger, mais tous les périls furent conjurés, et le jeune Ottoman mit pied à terre sain et sauf. Il avait affrété le navire et la cargaison lui appartenait.

Pendant trois jours, la Bora redoubla d'efforts, si bien qu'il fut impossible de songer au débarquement des marchandises. Le long des maisons, des cordes tendues à hauteur d'appui permettaient aux habitants de Fiume de se cramponner et de résister ainsi à la violence du vent qui les aurait renversés.

Enfin, la terrible agitation de l'air se calma peu à peu, le soleil jeta de nouveau le chaud reflet de ses rayons sur les lauriers du Thersato, et le jour purifié dévoila dans toute sa riante beauté ce coin exquis du golfe perfide.

Le jeune Ottoman contempla pendant quelques minutes les magnificences du paysage. A gauche, l'île de Veglia étalait nonchalamment les découpures blanches de ses plages sur l'azur de l'Adriatique; à droite, les bois odorants de l'Abattia semblaient encenser de loin les sombres escarpements du Monte-Maggiore, dont le pic rutilant sous les ardeurs solaires se découpait sur un ciel vapoureux.

Mais, malgré l'intérêt qu'il paraissait prendre à ce spectacle, il s'y arracha pour s'occuper activement du débarquement de ses marchandises. Il les vendit le jour même. Deux commerçants, l'un de Vienne, l'autre de Venise, lui en offrirent un prix convenable et le marché fut conclu. Sans perdre une minute, l'Ottoman s'entendit avec un voiturier, quitta Fiume par une soirée éclatante de lumière,

longea la Fiumara et s'enfonça dans les gorges solitaires des monts Ogulins.

Deux semaines après son départ, les onze frères de Croix soupaient tristement dans la chaumière de Péter. Devenus scrupuleux depuis la guerre, ne s'attaquant, comme ils l'avaient promis à Sándor, qu'à des ennemis avérés de la Hongrie, ils trouvaient rarement l'occasion de faire de bonnes prises. Aussi la pitance était-elle maigre et la conversation sans entrain.

— Mais qu'a donc Madár à piaffer ainsi? demanda Péter.

Tout à coup le cheval poussa, dans les mystères du crépuscule, un hennissement prolongé.

— Il va casser son licol, observa l'un des pauvres garçons.

— Décidément, fit un autre, il doit y avoir quelque chose; la bête fait trop de vacarme.

— Allons voir! dit Péter.

Les bandits se rendirent dans la galerie extérieure qui servait d'écurie

Madár se démenait comme un insensé. Il frémissait de tous ses membres, pesait sur son licol, comme s'il voulait le rompre et s'échapper.

De leur côté, les chiens aboyaient furieusement.

— Voici quelqu'un! s'écria Péter.

Et les bandits sautèrent sur leurs carabines pour se mettre en état de défense.

Dans la demi-clarté de la pénombre, un homme apparut bientôt. Il avait le costume et l'apparence d'un riche marchand turc. Une soyeuse écharpe

de Smyrne, passée autour de son cou, ne laissait voir que ses yeux.

— En voilà un, dit en riant Péter à ses camarades, qui court se jeter dans la gueule du loup.

Puis, s'adressant à l'étranger :

— Seigneur ! entrez dans ma maison, où vous ne pouviez venir plus à propos.

L'Ottoman franchit le seuil sans hésitation. Autour de lui, Janka et les pauvres garçons se rangèrent curieusement en cercle. Il porta ses regards sur chacun d'eux, comme s'il cherchait à les reconnaître, pendant qu'il déboutonnait son long cafetan. Il ouvrit ensuite sa veste, et, à la lueur de la lampe fumeuse, montra du doigt, enroulé autour de son corps, le drapeau de la comtesse Irén.

— Le capitaine Falka ! s'écria Péter, fou de joie.

— Lui-même, dit Sándor, en découvrant sa figure.

— Eljen ! crièrent tous les frères de Croix.

Chacun voulut embrasser son capitaine, qui avait hâte de donner aussi l'accolade à son bien-aimé Madár.

L'entrevue du csikós et de son cheval fut une scène touchante. L'homme s'abandonnait aux mouvements désordonnés de l'animal, et l'animal manifestait les sentiments affectueux de l'homme. Les pauvres garçons ne pouvaient dire lequel des deux témoignait plus de bonheur.

— Il faut maintenant, dit Sándor, faire pénétrer jusqu'ici mon chariot. Je l'ai laissé dans un taillis

parce que je ne connaissais pas suffisamment les sentes pour y faire passer une voiture.

Les frères de Croix se rendirent auprès du véhicule.

— Je l'ai acheté, ainsi que le cheval, à Kanizsa et, depuis cette ville, je suis venu seul afin que personne ne connût le lieu de ma destination et votre retraite.

La voiture fut bientôt retrouvée et amenée, non sans efforts, sous le hangar de la chaumière.

Après qu'il eut soupé, le capitaine Falka fit en peu de mots le récit de son séjour en Turquie. Un seul épisode présentait un intérêt considérable pour l'auditoire. Un jour, à Constantinople, le capitaine avait arrêté net un cheval emporté et préservé ainsi le cavalier d'une mort certaine. C'était un Pacha, possesseur d'une immense fortune, dont la reconnaissance se traduisit par un don princier, une somme d'argent d'une réelle importance.

Presque riche, Falka s'était empressé de revenir retrouver Irén et arracher au plus tôt ses frères de Croix à leur existence de réprouvés. Il ne leur demandait, en retour, que de le suivre et de lui obéir comme on fait au chef affectueux et respecté d'une nombreuse famille.

Les bandits se confondirent en expressions de reconnaissance et en protestations de dévouement. Quoi ! leur ancien capitaine, leur frère fidèle, leur faisait entrevoir le bien-être et la sécurité ! Comme ils seraient heureux de consacrer leur énergie à son propre bonheur !

Sándor avait rapporté dans ses bagages des cos-

tumes d'Ottomans pour tous ses frères de Croix. Deux seulement d'entre eux conservèrent le costume national, pour figurer deux guides du pays. Quant à Janka, on la vêtit d'un feredgé, et, sous ce déguisement, elle passerait pour la femme unique de Sélim-Effendi, sobriquet que reçut Péter.

Un matin, la caravane se mit joyeusement en route. Sándor, moyennant quelques piastres, avait eu soin de se munir, à Constantinople, d'un passeport pour lui et ses futurs compagnons. Ils étaient censés faire le commerce ambulante en Hongrie. Trois ballots de marchandises, conservés à cet effet, avaient été solidement attachés, ainsi que les bagages, sur le char où Janka trônait, comme la providence de tous ces hommes qui lui faisaient escorte.

Par surcroît de précaution, ils évitaient les villes et même les mezöváros, bourgs populeux où se concentre la population des champs.

On ne voit pas dans les campagnes hongroises, comme sur notre sol de France, de ces innombrables maisonnettes isolées, métairies ou fermes, où notre paysan, âpre au travail, a fixé son foyer pour mieux consommer son mariage avec la terre.

Tout au plus, nos voyageurs allaient-ils renouveler leurs provisions dans un falu (petit village), où leur présence ne pouvait exciter qu'une curiosité circonscrite à la localité.

C'était, du reste, pendant la nuit qu'ils fournissaient de plus longues étapes. Bêtes et gens souffraient moins de la chaleur estivale en marchant ainsi sous la coupole étoilée.

Quand le soleil était monté au zénith, on s'établissait auprès d'un ruisseau, coulant sous les joncs, ou bien au bord d'un marais, dont les eaux fraîches tempéraient la chaleur du jour. Des tapis, ingénieusement disposés autour du char, formaient une vaste tente où les frères de Croix prenaient un repas copieux et s'endormaient ensuite jusqu'au moment où la nuit assurait à leur voyage la protection de ses ombres.

C'est ainsi qu'ils parvinrent jusqu'aux environs de Trenscén. Après quelques démarches, ils découvrirent la demeure de la nourrice Orzsébet.

Précisément, celle-ci venait de recevoir une lettre de la comtesse Irén, contenant des instructions sur l'attitude qu'elle devait observer si Sándor venait réclamer son enfant. Orzsébet avait eu de si exactes indications sur la personne du csikós que dès qu'elle le vit, elle alla chercher Zoltan et le mit dans les bras de son père.

Pendant plusieurs minutes, Sándor tint le petit être pressé silencieusement contre son cœur. Un monde de pensées s'éveilla en lui aux caresses du fruit de ses amours romanesques, dont le fil brutalement rompu allait se renouer. Quel avenir allait-il préparer à son enfant ? Il le couvrit de baisers et le dévora de regards avides.

Zoltan ne détachait pas non plus ses grands yeux de la figure de Sándor. Le père et le fils ne paraissaient pas étrangers l'un à l'autre. Leurs sourires alternaient avec leurs caresses. Sándor se sentait puissamment envahi par un sentiment profond : Zoltan ouvrait son petit cœur à l'amour imposant

que lui inspirait cet homme aux grandes moustaches, qui le faisait sauter sur ses genoux et qui mettait à sa voix forte des intonations douces comme les chants de sa nourrice.

— Et la comtesse, où est-elle ?

Orzsébet hésita.

— De grâce, répondez. Lui serait-il arrivé malheur ?

— Lisez ceci.

C'était la dernière lettre d'Irén. Elle y annonçait que le général Haynau l'avait fait arrêter et enfermer dans la forteresse de Szeged.

— Le misérable ! s'écria Sándor, pourpre de colère. Détenir une femme ! Mais je suis là et nous allons voir.

Dès le lendemain, les frères de Croix se mirent en route. La caravane était augmentée de deux recrues : Zoltan et sa nourrice. Ces deux êtres devinrent instantanément l'objet des attentions de tous les autres. Malheur à qui aurait osé toucher au fils du capitaine !

Sándor remonta la vallée de la Vág. A Rutka, il suivit une gorge qui mettait le massif du Tátra à gauche. Puis, il s'engagea dans les riants vallons du Mátra, et traversa la vaste plaine qui sépare la Douna de la Tisza.

Le 20 juillet, il avait installé tout son monde dans une ferme de la puszta Homok, qu'il venait d'acheter, à de bonnes conditions, dans une licitation publique.

Ces soins pris, la sécurité de Zoltan assurée, il ne songea plus qu'à Irén. La lettre de la comtesse

lui avait appris que M^{lle} Massot était restée à Szeged, et qu'elle avait la faculté de voir quelquefois sa maîtresse.

Sándor monta donc à cheval, toujours vêtu de son costume turc, et se rendit à Szeged.

En route, Mádar faillit écraser un bétýar, profondément endormi dans les hautes herbes. L'homme se releva tout effaré.

— Miklós ! s'écria Sándor.

— Eh quoi ! seigneur, c'est enfin vous que j'ai tant cherché depuis si longtemps !

— Ah ! mon pauvre ami, que d'événements se sont passés depuis que nous ne nous sommes vus !

— Oui, que d'événements ! Mais il en est un qui vous intéresse à cette heure plus que les autres : c'est la détention de la comtesse.

— Aussi, vais-je examiner les moyens de la faire évader.

— J'y ai songé avant vous et je suis à même de vous aider efficacement.

— Comment cela ?

— Je suis lié avec plusieurs soldats autrichiens qui tiennent garnison dans la citadelle.

— Tu es l'ami de ces coquins ?

— Coquins pour vous, pas moi.

— Tu ne hais donc pas les ennemis de ton pays ?

— Oh ! entendons-nous ; vous êtes Magyar, je suis Slave, Slovaque.

— Tu n'as donc pas pris part à la guerre de l'indépendance ?

— Si, mais contre le parti national.

— Et tu oses me l'avouer, à moi ?

— Vous, je vous aime personnellement, mais les hommes de votre race, je les déteste.

— C'est alors me détester moi-même. Puisqu'il en est ainsi, je ne veux ni de tes services ni de ta fréquentation.

— Seigneur, souvenez-vous de mon dévouement pour vous ! Savez-vous bien qu'à Felka.....

— Je ne veux rien entendre.

— Si, seigneur Sándor, vous m'entendrez, dit le bétyar d'une voix lamentable, en s'accrochant à la jambe du csikós.

— Lâche-moi !

— Non, je ne vous lâcherai pas, Sándor, mon fils, mon cher fils !...

Mais Sándor, implacable, lui administra deux vigoureux coups de cravache sur les épaules.

Miklós recula en rugissant. Il ne sentit pas de souffrance physique, mais une blessure terrible au cœur.

— Sándor, tu me revaudras cela ! cria-t-il, les poings crispés, à son ancien ami, qui s'éloignait au petit galop.

IV

L'ÉVASION

L'arrestation de la comtesse Margody Irén avait eu un tel retentissement que la population de Szeged tout entière connaissait M^{lle} Massot et sa demeure. Sándor n'eut donc pas de peine à trouver la Suisse. Il apprit d'elle comment Irén s'était, à la fin de la guerre, jetée dans la forteresse de Temesvár et comment, s'étant signalée par l'exaltation de son patriotisme, elle avait encouru la colère de l'exécrable Haynau.

Un détachement de chasseurs styriens l'avait un jour arrêtée chez elle, au milieu de ses gens, et conduite en charrette, pêle-mêle avec d'autres patriotes, dans la citadelle de Szeged, où cependant le gouverneur avait eu la galanterie de la loger dans une chambre séparée et convenablement meublée.

Cette chambre donnait dans la cour centrale et se trouvait éloignée des remparts. Des sentinelles

gardaient nuit et jour les courtines et les chemins de ronde. Un poste militaire défendait, à la porte, l'entrée comme la sortie. Dans ces conditions, était-il possible de songer à une évasion?

Sándor se fit rendre un compte précis des lieux : l'escalier, le corridor, l'étage, l'orientation de la chambre d'Irén lui furent minutieusement décrits par M^{lle} Massot.

— Il y aurait un moyen sûr, dit-il.

— Lequel?

— De changer de vêtements avec la comtesse.

— Et de rester à sa place? Quelles émotions! je ne pourrais pas les supporter.

L'effroi de la vieille fille, en poussant cette exclamation, fit comprendre à Sándor qu'il devait imaginer un autre moyen.

— J'y songerai, fit-il en se retirant.

Il revint à la ferme et soumit la situation à ses frères de Croix.

Janka offrit de pénétrer dans la prison, de troquer ses habits avec ceux d'Irén, et de procurer ainsi l'évasion de la comtesse, au risque d'être retenue pendant le reste de ses jours. Mais bien qu'Irén fût de taille moyenne, la taille de Janka était néanmoins trop élevée au-dessus de la sienne pour que la supercherie eût des chances de succès. Or, il fallait réussir du premier coup, sous peine de s'exposer à voir la comtesse dirigée sur une prison de Bohême, de Pologne ou d'Autriche, où il serait impossible de la faire évader et même de la retrouver.

Après une longue méditation de plusieurs jours,

pendant lesquels chacun fut admis à exposer son avis et à indiquer le rôle qu'il consentait à jouer, on discuta un projet hardi, dont toutes les chances furent soigneusement pesées et qui fut adopté à l'unanimité.

Ainsi que tous les Hongrois, les frères de Croix parlaient plus ou moins bien l'allemand. Cette circonstance devait leur être d'un grand secours. Ils se rendirent à Szeged, trois jours avant l'exécution de leur plan. Janka et M^{lle} Massot présidèrent aux préparatifs. La Suisse fut chargée de rouler autour de son corps et sous ses robes des cordes fines, mais d'une solidité à toute épreuve, et de les laisser dans la chambre d'Irén.

Le rôle de Janka était plus délicat. Il consistait à séduire trois ou quatre soldats de la garnison et à les entraîner dans un lieu solitaire désigné d'avance.

Coquettement habillée, la jeune femme, prenant des allures provocantes, se promena seule sur la place Széchényi, dans un coin de laquelle s'élevait la citadelle. Elle fut bientôt remarquée par un groupe de cinq militaires qui commencèrent à rouler de l'œil en la guignant d'un air bête. Puis ils se poussèrent réciproquement le coude, pour s'enhardir. Enfin, le plus sémillant de la bande risqua un compliment. Janka répondit avec un grand sérieux, de façon à faire entrevoir au conquérant les plus séduisantes espérances et à donner quelques encouragements aux autres.

Le lendemain, même manège. Janka fut assez habile pour inspirer à chacun des cinq l'idée qu'il

serait l'objet de ses préférences. Elle leur donna rendez-vous pour le jour suivant au Népkert (Jardin du peuple), au delà de la Tisza.

Après une promenade au cours de laquelle Janka put juger de l'énorme dose de sentiment que contient le cœur d'un fantassin, les camarades proposèrent à leur idole de se rafraîchir dans une guinguette. C'était ce qu'attendait la jeune femme, qui les avait attirés exprès de ce côté. On s'attabla, on but, on chanta. Les militaires devenaient d'autant plus tendres qu'ils recevaient sur les doigts toutes les fois qu'ils voulaient se permettre une privauté. Bientôt, ils furent gagnés par une lourde ivresse, leurs paupières s'appesantirent, et ils s'accouchèrent, endormis, sur la table.

Quatre frères de Croix parurent aussitôt. Avec l'aide du cabaretier, qu'ils avaient mis dans leurs intérêts, ils traînèrent les cinq soldats dans une chambre, où se trouvaient des lits prêts à les recevoir. Ils leur enlevèrent ensuite leurs uniformes et s'en revêtirent eux-mêmes. L'un d'eux s'affubla de deux costumes, l'un sur l'autre.

Grâce au puissant narcotique versé préalablement dans leur vin, les malheureux chasseurs n'eurent même pas la conscience de ce qui se passait autour d'eux. Couchés dans de bons lits, ils devaient bien rester là pendant huit à dix heures à ronfler sans se réveiller. Au bout de ce temps, l'évasion serait effectuée et l'enchanteresse Janka bien loin de ceux qu'elle avait charmés.

En effet, à la brune, les quatre frères de Croix, devenus provisoirement chasseurs styriens, en-

trèrent un à un dans la citadelle, sans exciter l'ombre d'un soupçon. D'après les renseignements que leur avait transmis Irén, un petit magasin, situé derrière le grand bâtiment de droite et complètement isolé des autres constructions, servait à garder des objets de literie. La comtesse prisonnière avait obtenu l'autorisation de s'y mettre à l'abri du soleil ou de la pluie pendant le temps qu'elle prenait sa récréation. L'empreinte de la serrure, relevée très habilement par elle, avait permis à un serrurier de confectionner une clé, à l'aide de laquelle les frères de Croix ouvrirent le magasin et purent s'y cacher.

A une heure du matin, ils sortirent tous les quatre sans bruit et se rendirent au bas de la fenêtre de la comtesse. Celle-ci, qui avait été prévenue par M^{lle} Massot, fit doucement glisser une corde jusqu'à terre. Un des douze y attacha le cinquième uniforme qu'il avait emporté dans ce but. Irén hissa dans sa chambre le vêtement militaire et s'en revêtit en un clin d'œil. Puis elle rejeta de nouveau au dehors la corde à nœuds, solidement attachée au pied de son lit, enjamba la fenêtre et descendit prestement dans la cour. La hauteur modérée des deux étages lui rendit la descente facile.

Dès que la comtesse eut grossi la bande d'un camarade, quatre d'entre eux allèrent se cacher chacun dans un des escaliers qui conduisaient aux dortoirs de la garnison. Le cinquième retourna au magasin et enflamma une allumette sous la paille d'un matelas. Le feu se propagea rapidement, et

les flammes illuminèrent bientôt les bâtiments de la vieille forteresse. Chacun des frères de Croix et Irén elle-même crièrent alors : « Au feu ! » de toutes leurs forces dans les escaliers.

En une minute, la garnison fut debout. Les faux chasseurs mêlés aux vrais profitèrent du désordre indescriptible qui suivit l'alerte pour se diriger du côté de la porte. L'un d'eux eut l'audace d'entrer comme une bombe dans la chambre de l'officier qui commandait le poste et de lui dire que le feu était au fort et que le gouverneur ordonnait d'ouvrir les portes pour puiser de l'eau dans la Tisza, en attendant l'arrivée des pompes.

Dans l'effarement que produit toujours la nouvelle d'un incendie, l'officier se frotta les yeux, donna, en effet, l'ordre d'ouvrir les portes. Un flot de soldats se précipita au dehors. Irén et les frères de Croix ne furent pas les derniers. Janka, impatiente, attendait Irén au coin de la Karaszutça. Avant que le premier trouble causé par l'événement fût apaisé, les frères de Croix se retirèrent prudemment de ce côté.

— Voilà M^{me} la comtesse, dirent-ils à Janka en lui désignant un petit chasseur qui portait crânement son uniforme.

— Que madame la comtesse veuille bien me suivre, fit respectueusement Janka.

Les quatre amis laissèrent les deux femmes seules, coururent à la guinguette du Népkert, reprirent leurs vêtements et réveillèrent, non sans peine, les vrais chasseurs.

— Il est deux heures du matin et le feu a pris à la citadelle! leur crièrent-ils.

Ces mots produisirent un effet magique. Les troupiers, à peu près dégrisés, s'habillèrent à la hâte et coururent à la forteresse. Ils se mêlèrent à leurs camarades, comme s'ils descendaient de leurs dortoirs, si bien que personne ne s'aperçut de leur absence. Ces événements se passèrent avec une telle rapidité qu'ils finirent par se persuader que l'aventure du Népkert avec la belle Janka devait être le fruit d'un rêve moqueur.

Circonscrit dans le petit magasin, l'incendie fut éteint au bout d'une heure de travail; on ne sut jamais, à la citadelle, comment le feu avait pris. L'évasion de la comtesse stupéfia tout le monde. Les officiers admirèrent la présence d'esprit dont elle avait fait preuve en profitant de l'émoi général pour prendre la fuite; mais où était-elle passée? Comment avait-elle pu éviter tous les regards? Personne ne pouvait se souvenir de l'avoir vue.

Le gouverneur, furieux d'avoir été joué par une femme, mit aux arrêts, pour l'exemple, une dizaine de capitaines qui n'en pouvaient mais. Il envoya un détachement faire une perquisition chez M^{lle} Massot.

Ces guerriers, entrant ainsi la nuit dans la demeure de la Suisse, lui infligèrent des émotions qui la portèrent à infuser le lendemain une source intarissable de tasses de tilleul. Quand ils furent partis, elle s'avoua que le sous-officier qui les commandait n'était vraiment pas mal. Le gouverneur n'aurait-il pu l'envoyer seul procéder aux perquisitions

nécessaires? Qui sait? Peut-être serait-il né de là une aventure? Rien de romanesque dans ce grossier pays. On devait procéder sans doute avec plus de poésie à Venise. Et l'excellente fille se rendormit en rêvant que le sous-officier, l'ayant rencontrée sous les arcades de la place Saint-Marc, l'attirait, en poussant des soupirs, vers une gondole à la cabine bien close, stationnant exprès pour eux dans un mystérieux canaletto.

Il va sans dire qu'Irén n'avait pas attendu, elle, le résultat des recherches dont elle était l'objet. Dirigée par Janka et par d'autres frères de Croix échelonnés le long de la Csongrádi-Országutca pour protéger au besoin les deux femmes, elles arrivèrent derrière le cimetière Deszka, où les attendait Sándor.

— Maintenant, s'écria le csikós en étouffant son amante dans ses bras, la mort seule pourra nous séparer.

Ils ne perdirent pas de temps en paroles inutiles. Les douze frères de Croix, Irén et Janka, se trouvaient réunis. Ils montèrent à cheval et partirent à fond de train vers la puszta libératrice. Irén et Sándor galopèrent côte à côte seuls, en tête de la bande, qui se tenait à distance. Ils se disaient de ces choses adorables que le cœur inspire à deux amants réunis enfin définitivement, après des séparations forcées et d'inexorables absences. De temps à autre, Sándor enlaçait la taille d'Irén, qui s'abandonnait sur son bras vigoureux, et leurs lèvres échangeaient de brûlants baisers, pendant que Madár et la Hoca, se chatouillant réciproque-

ment les naseaux, dévoraient l'espace en cadence.

Une semaine ne s'était pas écoulée que Miklós se présentait à Keményvár.

— Seigneur, dit-il à Virag, veuillez faire savoir à l'illustre comte Margody que, s'il daigne me recevoir, j'ai des communications importantes à lui faire.

— Qu'on le fasse entrer, répondit immédiatement le comte.

— Votre seigneurie est bien changée, ne put s'empêcher d'observer le bétýar, constatant l'altération des traits du père d'Irén. .

— Oui, mon brave Miklós, et comment pourrais-je ne pas me courber sous le poids des revers qui m'accablent ?

Le comte prononça ces mots en grand de la terre que les souffrances ont abattu. Il n'avait plus le ton superbe et la parole hautaine des temps prospères. Miklós s'en réjouit ; il se voyait enfin traité comme un homme et il concevait l'espoir de réussir dans ses projets.

— Depuis cette fatale guerre, reprit le châtelain, l'adversité me fait sentir sa lourde main. Ce n'était pas assez d'avoir perdu l'amour et le respect de ma fille ; mon meilleur ami, le baron Voldyna, est mort au service des Croates, dans une ambulance. Il m'est impossible de retrouver les traces d'Ilka, disparue d'Esztergom-Nana avec mon fils. La comtesse Irén est prisonnière à Szeged et me voilà enfin seul dans ce triste château, sans avoir la ressource de me rendre à Budapest pour me distraire un peu. Presque tous mes anciens amis sont ou morts ou pros-

crits. Les autres refusent de me reconnaître. Une haine désormais éternelle poursuivra, non seulement ceux qui ont pris parti contre les Magyars, mais encore les neutres.

— J'en sais quelque chose, pensa Miklós. Monsieur le comte, ajouta-t-il tout haut, je me suis présenté devant Votre Seigneurie pour lui offrir mes services et soulager, autant qu'il dépendra de moi, ses souffrances.

— Comment cela, mon brave ?

— Voici : M^{me} la comtesse, votre fille, n'est plus prisonnière à Szeged ; elle vit avec Sándor dans la puszta Homok.

— On lui a donc rendu la liberté ?

— Elle s'est évadée. Comment ? je l'ignore. Le fait est qu'elle est libre, auprès du csikós.

— Dans ce cas, elle n'y restera pas longtemps.

— Que compte faire Votre Seigneurie ?

— Me rendre auprès du général Haynau et obtenir de lui qu'il envoie des troupes pour arrêter Sándor et me rendre ma fille.

— Vous ne pouvez faire cela.

— Pourquoi donc ?

— D'abord, parce que Sándor et ses compagnons sont toujours prêts à fuir ; qu'ils ont des intelligences dans la plaine ; qu'au moindre signal, ils quitteraient leur ferme et se soustrairaient à coup sûr aux recherches de soldats qui ne connaissent pas le pays et seraient induits en erreur par tous les campagnards, dont ils sont exécrés. Enfin, en admettant que l'expédition réussisse, Haynau ne vous rendrait pas votre fille : il est

courroucé terriblement de son évasion, et il lui infligerait sans doute, pour la punir une dure captivité dans une forteresse autrichienne. Vous n'atteindriez pas votre but, et tout le monde vous reprocherait l'odieux d'avoir contribué à l'arrestation, peut-être même à la mort de votre enfant.

— Alors, un père ne peut rien contre sa fille ?

— Vous pouvez l'attirer ici volontairement, la retenir ensuite, et vous venger ainsi plus sûrement de Sándor qu'en le livrant à l'ennemi.

— Tu crois ?

— Seigneur, vous n'avez pas idée du bonheur des deux amants. Confortablement installés dans une ferme, entourés de frères de Croix qui leur font une garde du corps, comme à de petits souverains, choyés par des serviteurs dévoués, le csikós Sándor et la comtesse Irén se considèrent comme les gens les plus heureux de la terre. Voulez-vous anéantir d'un coup cette insolente félicité, qui semble narguer, presque aux portes du château, votre solitude et votre douleur ?

— Oui ! répondit d'une voix éclatante le comte, que l'espoir de la vengeance faisait revivre.

— Seigneur, rapportez-vous en à moi, j'ai aussi à me venger du coup de couteau que Sándor m'a donné à Felka. Seulement, monsieur le comte est riche, je suis pauvre et, sans vendre mes services, je lui demanderai de vouloir bien les rémunérer.

— Que demandes-tu ?

— De quoi passer mes vieux jours en paix, il faut peu de chose au bétyar.

— Dis-moi sans hésiter ce que tu désires ?

— Une récompense de deux mille florins vous paraîtrait-elle excessive ?

— Tu auras deux mille florins.

— Si votre Seigneurie y consent, elle m'en servira mille avant l'exécution de mon plan et les mille autres après que je l'aurai réalisé.

— J'y consens. Ton plan quel est-il ?

— Voici, monsieur le comte.

Et le bétyar parla bas, comme s'il eût craint d'être entendu des murailles.

V

LA FÊTE

Le 25 août, dès l'aube, la ferme de Sándor s'emplit de bruit et de mouvement. Les frères de Croix, Janka et les serviteurs se multipliaient. On dressait de grandes tables sous les arbres de la cour, on préparait des tonneaux de vin, on installait des cuisines en plein air. Les convives devaient être nombreux à en juger par la file des couverts et la quantité de victuailles que des cuisinières improvisées piquaient dans les broches ou plongeaient dans les marmites.

Sándor présidait à ces préparatifs d'un air joyeux. Un mois environ s'était écoulé depuis l'évasion d'Irén; il vivait entre sa bien-aimée et son fils Zoltan, qui devenait plus intelligent et plus affectueux tous les jours. Son haras se développait et le commerce des chevaux lui procurait des gains très satisfaisants. Il avait noué avec tous les villages voisins des relations d'affaires.

Le bruit de son aventure avec la comtesse Margody, sa belle conduite pendant la guerre de l'indépendance, l'action d'éclat qu'il avait accomplie, son retour étrange d'exil, la fidélité généreuse gardée à ses frères de Croix, l'évasion si originalement conçue et si habilement exécutée d'Irén, lui avaient fait une renommée légendaire à vingt lieues à la ronde. Il inspirait l'envie aux hommes, l'admiration aux femmes, l'amour et le respect à tous.

Aussi, les voisins qu'il avait priés à la fête s'empressèrent-ils de répondre à son invitation.

Au milieu des calamités de la patrie, l'idée seule de cette fête était tout à fait heureuse. Alors que le pays gémissait sous la botte de l'ennemi, on allait célébrer la Szent-Lajos (la Saint-Louis), le patron de Kossuth !

Vers dix heures, les invités commencèrent à se rendre. Il en vint de tous les points de l'horizon, à cheval, en voiture, en char, en carriole. Ils entraient dans la cour au galop, les fouets claquaient, les cris de bienvenue résonnaient, les chiens aboyaient, et le flot humain courait expirer au seuil de la demeure hospitalière. Les hommes avaient revêtu leurs plus beaux habits nationaux, les femmes, leurs plus charmantes toilettes. Quel bonheur de pouvoir rire, enfin, de se confier les espérances patriotiques après tant de lugubres désastres, de se retrouver entre Magyars, dans la liberté de la puszta, loin du casque autrichien et du bonnet cosaque !

Un des orchestres les mieux composés de czi-

gány avait été loué, et tout le monde se félicitait, parlait, se livrait au plaisir d'un jour, au son des vieux airs nationaux, parmi lesquels revenaient souvent la szozat de Vörösmarty et la marche de Rakoczy.

Quand midi sonna, une agape homérique se déroula sous les allées ombreuses. Des plats gigantesques fumaient sur les tables, les vins les plus goûtés de Hongrie circulaient de convive en convive, les conversations bruyantes s'animaient, l'esprit de fraternité débordait de tous les cœurs.

Les jeunes gens et les jeunes filles échangeaient de tendres regards, de douces paroles et d'amoureux serremments de mains. Plus d'un baiser furtif fut cueilli sur une joue fraîche, plus d'une promesse grosse de félicités futures chatouilla voluptueusement une oreille enivrée de bonheur.

Le repas se prolongea jusqu'à la nuit tombante. On fit disparaître alors les sièges et les tables, et, sous la feuillée, on alluma une à une des lanternes vénitiennes aux trois couleurs hongroises. Les vieilles gens s'assirent en cercle et les jeunes se préparèrent à la danse.

Les polkas, les valse et les czardas se succédèrent sans interruption. Longtemps absorbés par les triomphes et les revers de la patrie, ces cœurs magyars s'ouvraient enfin aux sentiments de leur nature tendre et passionnée. Les czardas reflétaient surtout cette dualité de sentiments.

Au premier coup d'archet, le danseur semble fuir sa danseuse. Ce n'est pas le moment d'aimer. Les temps sont tristes, sombre est l'avenir. Tandis

que la femme manifeste sa résignation en piétinant sur place, dans une cadence à peine indiquée, le regard de l'homme trahit une âme en détresse, ses mains pressent sa tête comme pour l'empêcher d'éclater sous la pression de la douleur. Il s'éloigne de sa danseuse en se balançant mollement. Certaine de distraire en fin de compte ce cœur désolé, de faire pénétrer dans sa tristesse un rayon de joie consolatrice, celle-ci attend, en jetant des regards furtifs au cavalier.

En effet, bientôt le charme opère, le couple se rapproche, voilà le danseur et la danseuse réunis, l'homme pose ses mains sur les hanches de la femme ; la femme, les siennes sur les épaules de l'homme. Dès ce moment, le balancement de l'un et de l'autre s'accroît, le mouvement d'abord langoureux se précipite, les pieds tressautent dans un rythme fébrile, jusqu'à épuisement de forces morales et physiques.

Vers neuf heures du soir, tous les frères de Croix, vêtus chacun de son uniforme militaire, exécutent une danse héroïque. Sándor les dirige et communique à leur âme les sentiments profonds qui s'exaltent dans la sienne. Un sombre enthousiasme anime les danseurs. Électrisés par l'expression de leur physiologie, les *czigány* font rage. La basse imite le roulement du tonnerre, les marteaux du cymbalum tombent sur les cordes dru comme la grêle d'un violent orage, tandis que les éclats impétueux du violon traversent la terrible mélodie de sons fulgurants comme des éclairs.

Soudain, les danseurs ont tiré leur sabre du

fourreau. Ils simulent un combat, les lames heurtent les lames avec des cliquetis de fureur et les éperons marquent la martiale cadence, pendant que les instruments des czigány enveloppent cette scène guerrière des clameurs confuses de la bataille.

Debout, les mains crispées, les yeux étincelants, la poitrine haletante, tous les convives suivent de cœur les mouvements de ces héros, et la haine commune de l'Autrichien et du Russe se traduit par des gestes, des exclamations, des cris exaspérés. On croirait voir les têtes rouler sous le tranchant des glaives et les escadrons ennemis taillés en pièces fuir dans le lointain de la puszta.

Tout à coup, une apparition inattendue vient surexciter jusqu'au délire les imaginations enflammées. Habillée en amazone, coiffée du kalpak à plume de héron, la taille ceinte du cimenterre turc à fourreau d'or, la comtesse Irén s'avance svelte et grave, ses yeux noirs et verts emplis d'étincelles. Sa main gauche élève le drapeau, vierge de toute souillure, brodé par elle et sauvé par Sándor du naufrage de la Hongrie, tandis que sa main droite tire de sa gaine ciselée là lame du mignon cimenterre.

A sa vue, la danse cesse, la musique se tait, les regards se tournent vers elle, rayonnants d'amour et d'admiration. Sándor lui-même est fasciné par la noble beauté de sa maîtresse.

— Amis! dit Irén, en brandissant son petit sabre, Eljén Kossuth! (vive Kossuth!)

— Eljén Kossuth! répètent toutes les bouches.

— N'oublions jamais, reprend Irén, celui qui ne désespère point de la patrie; ne désespérons pas nous-mêmes et tenons-nous toujours prêts à la défendre, à la venger et, s'il le faut, à périr avec elle!

Ces quelques mots, prononcés d'une voix vibrante, remuent profondément les cœurs. Des vivats frénétiques font trembler les feuilles des arbres. On s'approche de la jeune femme, on se presse, on sollicite la faveur insigne de lui baiser la main. Pendant un quart d'heure, c'est un défilé continu des convives, heureux et flattés de rendre hommage à la comtesse patriote, qui a bravé tous les dangers pour la cause magyare et uni son sort à un csikós, un enfant de la puszta, un des héros de la grande famille populaire.

Cela fait, Irén rentre dans la maison, précédée de la nourrice Orzsébet, qu'une curiosité irrésistible avait attirée au dehors, sur les pas de sa maîtresse.

Les invités remerciaient Sándor du plaisir qu'il leur avait procuré et chacun se dirigeait, qui vers son cheval, qui vers son char ou sa voiture, quand tout à coup, un cri strident de désespoir, parti de la chambre de la comtesse, glace tous les cœurs.

Sándor en reçoit une commotion inexplicable; il court anxieux et palpitant vers la chambre.

Irén, les yeux hagards, lui désigne du doigt le berceau vide de Zoltan et peut à peine articuler ces mots :

— On a volé notre enfant !

A côté du berceau, gisait dans une mare de sang le cadavre de Morja. La pauvre bête portait un large coup de couteau dans la poitrine; elle était tombée victime du devoir.

— Misérable! cria Sándor, en terrassant la nourrice, qu'as-tu fait de mon fils ?

— Grâce pour elle, supplie Irén. Elle m'a suivie dans la cour; sa curiosité était bien naturelle et c'est moi seule qui suis coupable. Mais comment supposer...?

Et la comtesse tordait ses belles mains et des flots de larmes inondaient ses yeux. Elle tomba évanouie sur son lit.

Pendant que ses femmes s'empressaient autour d'elle, Sándor, revenu au milieu de ses convives, leur annonce le fatal événement.

— Vite! à cheval! s'écrie-t-il. Qu'on batte la puszta, de la Tisza à la Douna. Ma vie à celui qui ramènera mon enfant!

Chacun des invités hâte son départ et promet de se livrer à des recherches en se retirant. Les frères de Croix et Sándor lui-même montent à cheval. Bientôt la ferme, naguère si bruyante, devient silencieuse au point qu'Irén entend tomber ses larmes.

Le ravisseur de Zoltan avait une avance trop considérable pour qu'il fût possible de l'atteindre. Il connaissait les dispositions de la maison, bâtie légère à rez-de-chaussée, et savait que les fenêtres de la chambre d'Irén donnaient sur le jardin, du côté opposé à la cour. La solitude des

alentours lui avait permis de s'avancer, en rampant sur la terre comme un sauvage, jusqu'au pied d'une des fenêtres, toutes grandes ouvertes à cause de la chaleur.

Il avait attendu là patiemment le moment qui devait infailliblement se produire où Irén se mêlerait à la fête. Morja, engourdi par la pâture dont on l'avait gorgé pendant le jour, ou ne le sentit pas, ou flaira un ancien ami. Le fait est qu'il ne bougea que lorsqu'il le vit s'élançer dans la pièce et courir au berceau de Zoltan. Il se précipita sur lui, les crocs menaçants, mais celui-ci lui plongea si prestement un coup de couteau dans le cœur, que la bête roula sur le parquet sans même pousser un soupir.

Zoltan dormait. L'homme lui rabattit la petite couverture de son berceau sur la tête, et l'emporta en lui posant légèrement la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.

Il courut ainsi, nanti de son précieux fardeau, jusqu'à une distance de cinq cents mètres environ. Là, une calèche attelée de quatre chevaux pétulants les reçut lui et l'enfant, et partit aussitôt comme une flèche.

Le cocher devait avoir reçu l'ordre de faire diligence, car il dévorait l'espace. Le ravisseur tenait l'enfant dans ses bras, chaudement enveloppé dans sa couverture. Le pauvre petit être qui d'abord avait pleuré et crié, finit par se lasser. Le balancement de la voiture lui procura une lourde somnolence et il se rendormit profondément.

Il fallait franchir environ vingt lieues pour arri-

ver à destination. Quand le cocher eut mis entre la calèche et la ferme une distance suffisante pour qu'il fût impossible de la rattraper, il permit aux chevaux une allure moins rapide. Défense lui avait été faite par son maître de causer avec celui qu'il conduisait. Observateur scrupuleux de la consigne, il ne se retournait même pas et ne perdait pas du regard son fringant attelage.

Près de deux heures s'étaient écoulées depuis le rapt de l'enfant. Nos voyageurs n'avaient rencontré personne dans la puszta, sur laquelle pesait une nuit obscure. Le ravisseur avait doucement dégarni la tête de Zoltan et pressait l'innocent petit être contre son cœur, comme eût fait une tendre mère. Puis, avec des précautions infinies pour ne pas troubler son sommeil, il abaissa sa rude figure sur son visage angélique et le couvrit de timides baisers.

La physionomie de cet homme trahissait une étrange lutte intérieure. Presque sordidement vêtu, osant à peine s'asseoir commodément dans la luxueuse calèche, il faisait des dénégations de tête, haussait les épaules, se livrait en un mot à une mimique qui exprimait les indécisions de son âme.

A ce moment, la voiture traversait un petit bois d'acacias. La route poussiéreuse se déprimait sous les roues, dont le mouvement se trouva forcément ralenti. Le ravisseur fixa ses yeux sur le cocher, et, sûr de n'être pas vu de lui, il prit aussitôt une détermination. Il descendit tout doucement de la calèche, se cacha un instant derrière un

bouquet d'arbres. Quand l'attelage se fut suffisamment éloigné, il se fraya un passage à travers les broussailles et s'enfuit précipitamment, tout en s'évertuant à préserver l'enfant des soubresauts qui pourraient le réveiller.

Sorti du bois, il se dirigea tout droit vers la Tisza. Avec un instinct extraordinaire, il découvrait dans les hautes herbes des sentiers que tout autre aurait à peine aperçus en plein jour.

Un moment il s'arrêta, cloué sur place, l'oreille tendue. Les insectes nocturnes troublaient seuls le silence de la solitude. Mais l'ouïe d'une acuité bestiale de cet homme perçut un autre bruit. Alors il s'agenouilla, déposa bien doucement l'enfant sur le sol et se coucha lui-même à plat ventre en collant son oreille contre terre.

— Un, deux, trois cavaliers, se dit-il. Serait-ce Sándor et deux de ses frères?

Il resta couché, ramena autant que possible les herbes sur son corps et sur celui de l'enfant, pour les cacher, et attendit.

Bientôt, en effet, le bruit fait par ces cavaliers devint tout à fait distinct. Un éclat de voix de Sándor retentit au cœur de l'homme comme un glas funèbre.

— Je suis perdu, pensa-t-il, en s'aplatissant comme s'il avait voulu s'enfoncer dans la terre.

Le bruit se rapprocha. Sándor et ses compagnons, à peine distants de deux cents mètres, se dirigeaient directement vers le ravisseur.

— On vient tout droit sur moi, murmura-t-il; si leurs chevaux continuent à trotter, ils butteront

contre mon corps, tandis que s'ils galopaient, j'aurais la chance de n'être pas touché.

Alors, il se traîna sur le corps de Zoltan, s'arc-bouta de manière à le protéger sans le toucher, et, posant ses deux mains en cornet autour de sa bouche, il poussa coup sur coup deux cris bizarres. Ces cris, qu'il semblait tirer de son ventre, présentaient cette anomalie qu'ils paraissaient résonner à deux kilomètres plus loin. On eût dit la voix de deux hommes très éloignés dont on percevait vaguement quelques sons. L'illusion était si complète que les cavaliers s'y trompèrent absolument.

— Quelqu'un là-bas ! s'écria Sándor ; en avant !

Les trois chevaux prirent le galop, l'homme raidit son dos au point de lui donner la dureté de la pierre. Il se trouvait juste sur la ligne d'un cavalier. S'il allait faire trébucher le cheval ! Mais l'animal bondissait comme un lévrier ; il le franchit en inclinant à peine sur ses épaules le panache des herbes.

Quand la trombe chevaline fut passée, l'homme se releva, reprit Zoltan dans ses bras et continua son chemin le dos courbé. Un instant, il s'arrêta, replaça ses mains sur sa bouche et, se tournant du côté opposé à celui vers lequel il se dirigeait, il poussa de nouveau deux autres cris gutturaux semblables aux premiers, destinés à lancer les cavaliers sur une piste à gauche, tandis que lui-même s'enfuirait rapidement à droite.

Sa ruse eut un plein succès. Après deux heures de marche, il put gagner les bords de la Tisza, qu'il remonta jusqu'à une touffe de roseaux. Une bar-

que y était cachée, il l'attira vers lui, plaça Zoltan, toujours endormi, sur un banc et rama vers une île dont la rive sombre se dessinait à peine dans la vapeur de l'eau.

Arrivé de l'autre côté, il amarra la barque à un saule qui versait ses pleurs de feuilles vertes dans l'onde et prit une allée de hauts peupliers. Les lignes noires d'une habitation se découpèrent sur le ciel obscur, deux chiens poussèrent un grognement, prélude d'aboiements furieux. Mais l'homme siffla, les chiens accoururent vers lui, silencieux, et s'étirèrent sur leurs pattes de devant en exhalant un bâillement de satisfaction.

Avec une connaissance parfaite des lieux, le visiteur poussa la porte à claire-voie de la cour et vint frapper au volet d'une fenêtre.

— Mère Szilaj, s'écria-t-il, ouvrez, n'ayez pas peur, c'est moi!

A peu près au même moment, la calèche entra dans la cour d'honneur de Keményvár. Le comte Margody sortit du salon et s'approcha vivement.

— Eh bien! fit-il d'une voix étranglée par la surprise, il n'y a personne dans la voiture?

— Comment! s'exclama le cocher, en tressautant sur son siège avec stupeur. L'homme s'est donc enfui?

— Malédiction! dit le comte d'une voix rauque, j'aurais dû me douter que ce bétyar était un traître!

VI

LE BÉTYAR

— Eh! bon Dieu! Que portes-tu là, Miklós?

— Un enfant... un enfant à moi.

— Il doit être joli, alors.

— Comme un fils de prince, voyez!

Et Miklós découvrit Zoltan, qui, reveillé, regardait tout autour de lui avec de grands yeux effarouchés.

— Dieu! qu'il est beau, et que ses langes sont fins! Mais d'où l'as-tu tiré? Tu l'as volé sans doute?

— Justement.

— C'est abominable! Et ses pauvres parents?...

— Écoutez, maman Szilaj; vous me jugerez ensuite.

— Attends, laisse-moi coucher le petit dans le lit d'Ilka, ma chère fille... qu'on m'a volée aussi.

— Vous savez si j'aimais Sándor! Son père même n'aurait pas eu plus de dévouement pour lui, et je le lui ai prouvé dans diverses circon-

stances. Je vous ai raconté comment, ayant vaguement connu son retour dans la puszta, je l'ai parcourue pendant plus de quinze jours pour le rencontrer, et comment il m'a traité.

— Il t'a reproché d'avoir servi aux Impériaux pendant la guerre.

— C'était mon devoir, mère Szilaj, mais l'aide que j'ai prêté aux hommes de ma race ne m'a jamais fait oublier les amis magyars. La preuve, c'est que je suis venu ici, inquiet de votre mari, une nuit que j'avais pu m'échapper du camp.

— Oui, la nuit où mon pauvre homme a rendu son âme à Dieu. *

— N'ai-je pas bien agi envers vous ?

— Sans toi, je ne sais vraiment pas ce que je serais devenue, seule, dans cette maison, avec mon mort aimé.

— Vous ai-je dit : Szilaj a combattu les Slaves, donc, tirez-vous d'affaire comme vous le pourrez ?

— Au contraire, tu m'as rendu tous les services possibles, et je t'en aurai une reconnaissance éternelle, mon brave Miklós.

— Eh bien, savez-vous ce qu'a fait Sándor ? Je n'avais pas osé vous l'avouer...

— Voyons ?

— Il m'a donné des coups de cravache comme à un chien.

— Lui, que je croyais si doux ?

— Il est doux, mais hautain. Quand il entre en colère, il ne se connaît plus. Vous pensez si j'étais fier d'avoir été cravaché. — Il faut que je me venge ! me dis-je.

— Qu'as-tu fait pour te venger?

— Je me suis rendu à Keményvár. Là, j'ai appris que le comte Margody était dans la désolation. Il y avait de quoi : sa fille, la comtesse Irén, venait de s'évader et vivait avec Sándor. Quant à Ilka...

— Eh bien ! Ilka ?

— Mère Szilaj, armez-vous de courage. On ne sait pas ce que votre fille est devenue.

— Je le sais, moi.

— Comment ?

— Elle m'a écrit, j'ai reçu sa lettre hier soir et, dans quelques jours, j'aurai ce bonheur suprême d'embrasser mon enfant chérie. Mais, continue...

— J'ai offert mes services au comte ; je lui ai dit : Voulez-vous que je ravisse le petit Zoltan à ses parents, et que je vous l'apporte ? Sa mère viendra certainement vous réclamer un jour son enfant et vous ne la laisserez plus sortir du château. Cette combinaison lui a souri. J'ai exigé deux mille florins, dont la moitié payable avant l'exécution. Tout cela convenu, j'ai rôdé nuit et jour autour de la ferme de Sándor, pour en étudier les êtres. Puis j'ai attendu le moment favorable. J'ai su qu'hier on allait célébrer la fête de ce grand farceur de Kossuth. Une occasion plus propice ne pouvait se présenter ; j'ai pris mes dispositions en conséquence et me voilà.

— Comment as-tu fait pour franchir en quatre heures la distance qu'il y a entre la ferme de Sándor et mon île ?

— J'oubliais de vous tout conter. Le seigneur Margody m'avait fait conduire dans sa calèche,

où je me carrais comme un empereur. Au retour, je tenais l'enfant sur mes genoux, sa petite tête appuyée sur mon bras. Pour rien au monde je ne lui aurais fait de mal. De temps à autre, je découvrais sa gentille figure et je la baisais au front. Sa douce chaleur, son souffle si pur me remuaient le cœur. J'étais tout attendri, et pour un rien, j'aurais pleuré, je ne sais pourquoi.

Alors, je me suis dit : quelle sera la destinée de ce pauvre enfant? Peut-être va-t-on le faire périr? et c'est moi qui aurai prêté les mains à cette abomination. Que faire? Le rapporter à son père? Et ma vengeance! Mon pauvre Miklós, tu n'as jamais été aimé de personne. Voici une excellente occasion de te créer une famille. Garde la chère créature avec et pour toi. Tu l'élèveras, Zoltan est si jeune! Il se fera bien vite à la misère. D'ailleurs, j'ai là, dans une ceinture, mille florins; ne suis-je pas riche? Mon parti pris, je suis descendu de voiture et j'ai couru jusqu'ici.

— Que vas-tu faire maintenant de ce pauvre petit être?

— Je viens vous proposer de le garder auprès de vous. Nous l'élèverons ensemble. Vous êtes veuve, cela vous fera une compagnie.

— C'est une idée! Enfin, nous verrons. En attendant, nous ne ferions pas mal de dormir jusqu'au jour. Tu m'as interrompue dans mon sommeil et mes yeux se ferment malgré moi. Retire-toi dans le fenil, moi je regagne mon lit; bonsoir.

— Bonsoir, maman Szilaj. Soignez bien mon... notre enfant.

— Sois tranquille; ce cher ange ne manquera de rien ici.

Pendant que ces propos s'échangeaient, Ilka voyageait assez péniblement de Trieste à la Tisza.

Un soir, en rentrant du bain, elle avait trouvé sur son guéridon la lettre suivante à son adresse :

« Ma chère Ilka,

« J'ai reçu l'ordre de rejoindre mon régiment et je pars sans te dire adieu, parce que je sens qu'il me serait impossible de m'arracher de tes bras. Du reste, ma chère, cette heureuse existence ne pouvait durer. Il aurait fallu se quitter tôt ou tard. Autant vaut tout de suite et subitement, pour nous éviter les déchirements d'une séparation. Conserve bien mon souvenir. Je n'oublierai pas combien je t'ai aimée et je resterai toujours ton ami.

« J'ai chargé le capitaine Fritz, en garnison à Trieste, de te remettre demain matin une somme de cent cinquante florins. Ce n'est guère, mais c'est tout l'argent dont je puis disposer; je n'ai gardé que le strict nécessaire pour mon voyage.

« Si tu m'en crois, tu recevras amicalement le capitaine Fritz. Il nous a rencontrés plusieurs fois, et il a été frappé, comme tous ces messieurs, du reste, de ta souveraine beauté : charmeuse ! ne séduis-tu pas tous ceux qui te voient ? Or, je crois que le capitaine Fritz en tient un peu pour toi. Il est riche, tu as donc intérêt à lui faire bonne mine, car je suis sûr qu'au besoin il serait capable de t'obliger par amitié pour moi.

« Dès que je serai arrivé à destination, je t'écri-

rai, j'espère que tu me répondras. Nos relations ne seront donc pas tout à fait rompues. Quoi qu'il en soit, je t'aimerai jusqu'à la mort. Reçois mille baisers passionnés de ton :

« PRENDINI (UMBERTO). »

En lisant cette lettre, Ilka pleurait de rage.

— Le lâche, dit-elle, quand elle eut fini, le lâche ! Il m'abandonne en me retournant le couteau dans le cœur. Mais serais-je ingrate ? Il me laisse cent cinquante florins et veut bien passer la main à un autre amant. Je suis donc bien dégradée !!!

Et la jeune femme éclata en sanglots.

Le lendemain, le capitaine Fritz se fit annoncer. C'était un Autrichien, grand, blond, au regard gris, au front chauve. Il roulait ses yeux en coulisse et plissait sa bouche en cœur. D'une main, il tenait son csako et portait un énorme bouquet de l'autre. Cet ensemble composait un tableau si grotesque qu'Ilka faillit éclater de rire.

— Je bense, dit-il, que matame me fera l'honneur d'accepter ce pouquet ; il est fait de rosses moins fraiges qu'elle. Maintenant, j'ai une bédide gommission du lieutenant Brendini. Il m'a chargé de remèdre ceci à matame. Si matame le bermet, je lui ferai mes offres de service ; ma pourse est à sa disbosition. Oh ! que matame ne se chène pas, je suis rige, très rige...

Et en lançant cet appât, qu'il croyait irrésistible, il découvrit deux rangées de dents longues, jaunes, bleues, noires...

— Quel amour d'homme ! pensa Ilka.

— Monsieur, lui dit-elle tout haut, je prends ce bouquet et vous en remercie. Je le mets dans ce vase et vous répondez que ce n'est pas moi qui l'en retirerai pour le jeter.

Fritz rougit de bonheur. Il étendit la main comme pour demander à placer un mot, mais Ilka continua :

— Veuillez me remettre cette enveloppe.

Le capitaine tendit une enveloppe contenant en papier les cent cinquante florins de Prendini. Ilka l'ouvrit, déplia les florins, les compta lentement, puis de ses belles mains calmes, elle les déchira en mille petits morceaux et les jeta par la fenêtre.

— Vous n'avez donc pas besoin t'argent? demanda Fritz, ahuri.

— Au contraire, j'en ai d'autant plus besoin que je n'en ai plus. Seulement je ne veux rien devoir à Prendini.

Le capitaine respira.

— Et à moi, matame, moi, fotre endhousiaste serfiteur, ne foudriez-fous rien me tevoir?;

— Ça dépend, que pouvez-vous faire pour moi?

— Anche des zieux! dit Fritz subjugué par la beauté et les encouragements d'Ilka, je ferai tout ce que fous foudrez.

— Il me faut votre fortune entière.

Fritz sauta, comme s'il s'était assis sur un panier de crabes.

— Puis, j'exige que vous donniez votre démission de capitaine des armées impériales.

Les yeux de Fritz s'ouvrirent, comme des devantures de magasin.

— Ensuite, vous me conduirez à votre château ; vous avez un château, n'est-ce pas ?

— Teux châteaux, matame, teux châteaux !

— Vous me conduirez dans vos deux châteaux.

— Mais pas à la fois ?

— Si cela se pouvait ! J'aime tant les choses étranges. Enfin, vous..... écoutez bien ! vous m'épou-se-rez.

L'irrésistible Autrichien aurait avalé une grenouille que ses traits ne se seraient pas contractés dans une plus drôle de grimace.

— Eh bien ! matame, maintenant que che connais fos contitions, che révléchirai.

— Je ne vous donne que vingt-quatre heures. Si demain vous ne me rendez pas réponse, à la même minute, n'espérez rien de moi.

— Pon ! matame. Temain, je serai là. Ch'ai bien l'honneur de fous saluer.

— Quelle femme ! pensait le capitaine Fritz, en descendant l'escalier. Elle est cent fois blus pelle et blus sétuisante que che ne me le vigurais. Comment Brendini a-t-il bu s'en sébarer ? Mais elle est exicheante en tiable ! Abrès ça, che le gombrends ; elle est tigne t'un drône.

Le tendre capitaine était venu nouer une aventure passagère, il s'en retourna blessé au cœur, et si profondément, qu'Ilka resta présente à sa mémoire pendant tout le reste du jour. La nuit, il ne put fermer l'œil. Il était à ce point asservi que le lendemain, dans l'éblouissement de la pers-

pective que lui ouvrait l'espoir de posséder son idole, il courut chez elle, attiré par une fascination dominatrice. A quoi allait-il s'engager? Il l'ignorait, mais il était effrayé lui-même en sondant par la pensée la profondeur de l'abîme dans lequel sa faiblesse pouvait le faire tomber.

Aussi, la concierge de la maison dut-elle le soutenir lorsqu'elle lui annonça qu'Ilka était partie en disant qu'elle ne reviendrait plus.

Elle avait vendu des bijoux pour payer ses frais de voyage, ne se doutant guère que l'inflammable don Juan tudesque prendrait au sérieux la farce qu'elle avait jouée.

Dans cette circonstance, du reste, tous les trésors de la terre ne l'auraient pas fait changer de résolution. Révoltée du mépris avec lequel Prendini l'avait traitée, ulcérée dans son amour-propre, blessée dans l'affection qu'elle avait vouée au jeune Italien, elle éprouvait comme un renouveau de dignité. Sa fierté reprit un moment son empire. Malgré ses fautes, elle n'était pas assez avilie pour passer sans transition des bras d'un amant trompeur dans ceux d'un conquérant de femmes à coups de florins.

Elle apprit, en voyage, que la mission diplomatique du comte Margody était terminée. A tout hasard, elle lui manda, sous le couvert de la chancellerie de Vienne, qu'il la retrouverait chez son père. Dans l'ignorance où elle était de la mort du vieux Szilaj, elle avait eu soin, en écrivant à sa mère, de la supplier d'obtenir de son père sinon un pardon complet, du moins une clémente ré-

ception. Revenue, disait-elle, de ses erreurs passées, elle comptait se bien conduire à l'avenir et s'efforcer d'adoucir au cœur de ses parents l'amertume répandue par sa fuite coupable du foyer paternel.

Ces déclarations étaient loyales. La vilénie de Prendini l'avait enrichie d'expérience. Elle se disait :

— De deux choses l'une : ou le comte ne m'aime plus, ou il m'aime encore. Dans le premier cas, il est prudent de me ménager une retraite à la maison de mon père. Dans le second cas, je dominerai mieux le comte de loin que de près, surtout depuis que j'ai perdu, avec mon fils, le plus puissant des liens qui l'attachaient à moi. Si je réussis, je ne désespère pas de l'amener à faire d'Ilka une comtesse Margody.

Ce fut dans ces dispositions qu'elle effectua son retour à la pêcherie. En la revoyant, sa mère éprouva une telle secousse que la pauvre femme resta muette pendant plus d'un quart d'heure. Elle l'embrassait en pleurant, la touchait, la regardait, les yeux remplis d'admiration. Quoi ! semblait-elle dire, cette belle dame est ma fille !

De fait, la beauté d'Ilka venait de s'orner encore d'un caractère plus élevé. Sous l'influence de l'indignation, ses traits se dessinaient en lignes plus pures, sa taille se redressait avec noblesse, et le réel bonheur de revoir sa mère et de rentrer dans le devoir répandait sur toute sa personne une grâce imposante.

Elle pleura sincèrement son père, se reprocha

le chagrin qu'elle lui avait infligé, implora le pardon de sa mère, se baigna pour ainsi dire dans les souvenirs de sa chaste enfance et y trouva comme une sorte de purification.

Miklós avait exigé de la mère Szilaj que l'origine de Zoltan ne serait pas révélée à Ilka. Il présenta lui-même l'enfant à la jeune femme, en contant une fable.

— Il y va de ma vie, ajouta-t-il, si ce mystère est découvert. Vous êtes trop discrète pour chercher à pénétrer mon secret et trop généreuse pour me trahir.

— Rassurez-vous, mon brave Miklós ; je ne vous demande qu'une chose, c'est de me laisser aimer cet enfant.

Zoltan ne savait prononcer que les mots : papa, maman, et quelques autres. Les premiers jours, il n'avait cessé de gémir, mais peu à peu le souvenir des siens s'effaçait de sa mémoire et il s'accoutumait à sa nouvelle demeure et aux nouveaux visages qui l'entouraient. La mère Szilaj et Miklós le soignaient, le caressaient, lui faisaient de continuelles risettes. Il leur répondait, mais sans enthousiasme. Son instinct du beau ne lui inspirait qu'une médiocre sympathie pour les faces ridées des deux vieillards, ainsi que pour leurs vêtements grossiers et malpropres.

Mais quand il vit Ilka, il lui sourit en tendant vers elle ses petites mains caressantes. La jeune femme le prit dans ses bras en le couvrant de baisers.

— Que cet enfant est gentil ! disait-elle à sa

mère; il ressemble à mon pauvre Vid. Il a dans sa physionomie quelques traits du comte Margody.

— Va ! chère créature, ajouta-t-elle, en le pressant sur son cœur, qui que tu sois, je te servirai de mère.

Elle lui essaya les vêtements de Vid; ils lui allaient à ravir. Zoltan retrouvait dans son élégance un des éléments du milieu dans lequel il était né. Il lui manifestait sa sympathie par des cris et des pleurs lorsqu'elle s'éloignait de lui. Aussi, ne le quittait-elle point. Elle l'habillait, le faisait manger, le promenait dans tous les quartiers de l'île. L'enfant jouait avec ces mille riens, qui sont partout dans une campagne riante. Il ne se lassait pas surtout de voir remuer sans cesse la surface ondulée de la Tisza.

Au début, Miklós avait vivement été contrarié du retour d'Ilka. Sa présence dans l'île ne lui présageait rien de bon. Elle exciterait sans doute sa mère contre lui. Où se retirerait-il, dans ce cas, avec son enfant, qu'il aimait cent fois plus que lui-même?

Mais quand il vit la jeune femme et Zoltan s'accorder si bien ensemble, lorsqu'il entendit Ilka s'estimer si heureuse de vivre auprès de sa mère de la vie simple et innocente de la pêcheur, et déclarer qu'elle n'avait pas l'intention de s'en aller, oh! alors, Miklós le bétyar, Miklós le vagabond, Miklós le réprouvé, sentit son cœur se gonfler d'un bonheur incommensurable. Il aurait un foyer, une famille! On ne le chasserait plus comme un voleur. Son existence tourmentée, solitaire et

sans cesse menacée, allait finir dans le repos, l'amour et la quiétude. Il y avait donc une Providence ! Les malheureux entendaient enfin sonner leur heure, et il venait un moment où le ciel s'entr'ouvrant montraient à leurs yeux consolés un coin du paradis.

Il se disait ces choses réconfortantes, une après-midi, dans la grande salle de la chaumière, assis auprès de la mère Szilaj et d'Ilka, qui tenait Zoltan sur ses genoux. Son âme s'ouvrait à l'ivresse d'une félicité qu'il n'avait jamais entrevue dans ses rêves les plus chatoyants.

Tout à coup, les chiens aboyèrent, Miklós leva la tête et aperçut le comte Margody qui entrait dans la cour.

— Le comte ! s'écria-t-il, en fuyant ; ne lui dites pas que je suis ici ou je suis perdu.

Il courut se cacher derrière le fourneau de la cuisine.

VII

DANS LA PÊCHERIE DE SZILAJ

Ilka s'avança précipitamment vers le comte, qui la couvrit d'embrassements frénétiques. Arrêtée sur le seuil de la porte, la mère Szilaj tenait Zoltan dans ses bras. En voyant l'enfant, le comte le prit dans les siens.

— Ah ! mon adoré petit Vid, s'écria-t-il, que je suis heureux de te voir enfin ! Est-il beau ! Et fier ! Et distingué ! Cher bijou, tu ne me quitteras plus.

Et le comte baisait Zoltan à pleine bouche.

Ses exclamations et sa tendresse avaient été pour Uka un trait de lumière. Elle fit un signe d'intelligence à sa mère ; les deux femmes comprirent tout de suite le parti qu'elles pouvaient tirer de la méprise du châtelain de Keményvár. Il avait cru que Zoltan était son fils Vid. Pourquoi le détromper ? Son erreur pouvait être le puissant auxiliaire d'Ilka dans la poursuite de ses projets ambitieux. Le comte manifestait l'intention de ne plus se séparer de l'enfant ; il préparait donc lui-même le ter-

rain sur lequel sa maîtresse allait s'efforcer d'édifier le monument de sa fortune.

Mais ces dispositions ruinaient complètement les espérances de Miklós. Le bétýar, sans rien voir, avait tout entendu et tout compris. La fragile conception de ses plans allait être renversée comme un château de cartes. Il ne touchait donc pas au port, comme il l'avait cru. L'erreur d'un homme et le mensonge de deux femmes allaient suffire pour le rejeter violemment dans son passé, fait de larmes, d'inquiétudes, et de misère. Une douleur poignante saisit le malheureux et souleva son cœur de colère.

Il eut pourtant assez de fermeté pour se contenir, et quand le comte, la mère Szilaj et Ilka furent entrés dans la salle, il se traîna sans faire de bruit jusqu'à la porte, appliqua son oreille contre la serrure et il écouta, en retenant son souffle.

Ilka expliqua d'abord comme quoi, obligée de se réfugier de Nana à Esztergom, elle avait séjourné dans différentes villes, se pliant à la nécessité que lui imposaient les opérations militaires. Elle osa soutenir, enfin, qu'elle était accourue près de sa mère dès que les hostilités avaient cessé.

Le comte eut l'air d'ajouter pleine croyance à ses déclarations. En revenant au château, il s'était arrêté à Esztergom, dans l'espérance de l'y retrouver. Son ami le chanoine, malade aux eaux de Szlias, n'était pas encore rentré à l'hôtel du chapitre. Ses fermiers, dispersés au moment du départ d'Ilka, n'avaient pas reparu. Personne,

dans l'intérieur de la ville, ne connaissait Ilka, qui avait vécu dans un faubourg, absorbée par la maladie de son enfant et les soins prodigués à Prendini. Il ne pouvait donc contrôler les dires de sa maîtresse. D'ailleurs, la joie de la retrouver et le bonheur de voir l'enfant qu'il croyait être le sien primaient en lui tout autre sentiment, et il aurait été bien mal reçu celui qui serait venu en ce moment lui dévoiler l'infidélité dont Ilka s'était rendue coupable avec la complicité du jeune et beau lieutenant italien.

Forcé de renoncer à l'espoir un instant caressé d'arracher Irén à Sandór, il avait, en se rendant à la pêche, formé le projet d'installer Ilka au château en qualité d'intendante. De cette façon, il ne vivrait plus dans l'isolement et jouirait, sans avoir à se déranger, de la présence de sa maîtresse. Le baron Voldyna mort, qui avait-il à ménager ? Ses relations mondaines, déjà très restreintes, venaient, pour la plupart, d'être brisées à tout jamais par suite de la division des esprits que la guerre de l'indépendance avait introduite dans la société magyare.

Quant à sa fille, il avait pris la résolution de l'abandonner à son sort, et de ne même plus la recevoir si, par impossible, elle tentait de revenir à lui. Puisqu'elle était tombée à ce degré d'abaissement de vivre dans une ferme avec un csikós, entourée d'anciens bandits, c'est qu'elle n'avait pas du sang de Margody dans les veines et qu'elle ne méritait ni intérêt, ni pitié.

Ilka, au contraire, avait fait preuve de noblesse

de sentiment en quittant un csikós pour un comte. Sa présence ne déparerait pas le château. C'était sans doute par une ironie du destin qu'elle était née dans une condition inférieure. Si le monde était bien ordonné, Irén serait fille de pêcheur, et Ilka fille d'un grand seigneur.

— J'espère, ma chère enfant, que vous ne me refuserez pas de demeurer avec moi ?

— Je serais très honorée et très heureuse de votre offre ; mais, permettez-moi de vous faire observer que ce n'est pas au moment où je suis venue retrouver ma mère, après une si longue absence, que je vais la quitter ; je ne saurais m'y résoudre.

— Qu'à cela ne tienne ; votre mère viendra, comme vous, habiter aussi Keményvár.

— Votre bonté me confond, monsieur le comte. Seulement, oserai-je vous poser une question ?...

— Parlez en toute liberté, chère Ilka ; vous savez bien que vous avez en moi un autre vous-même, et que vous pouvez penser tout haut.

— Eh bien ! je vous demanderai quelle sera la situation de ma mère au château ?

— Rassurez-vous ; votre mère ne sera reléguée ni dans la haute ni dans la basse domesticité. Le titre d'intendante que je vous donnerai n'aura d'autre objet que de couvrir aux yeux du monde le titre réel de maîtresse souveraine de mon cœur et de mère de mon enfant. Vous le voyez, ma bien-aimée, vous n'avez plus aucune objection à opposer à mes projets, et j'attends que votre charmante bouche prononce un consentement qui me remplira de joie.

— Si j'osais encore, je vous adresserais une prière.

— Laquelle ?

— De nous conserver la jouissance de cette île. Je suis née sous ses ombrages, et il n'y a pas un buisson qui ne me rappelle un souvenir d'enfance. Je serais heureuse, étant vieille, de fouler encore des gazons que j'ai tant froissés sous mes sautilllements de fillette. D'ailleurs, n'est-ce pas dans sa ceinture de roseaux que nous avons échangé nos premiers serments ?

— Accordée, la jouissance de l'île. N'y a-t-il plus rien à demander ?

— Si, encore une grâce. A Keményvár, je me considérerai comme une petite reine, car mon changement de condition sera une sorte d'élévation à la royauté. Or, un souverain signale son avènement au trône par des actes de clémence. Je voudrais pouvoir, en votre nom, pardonner à un coupable.

— Expliquez-vous.

— Vous avez à vous plaindre de Miklós, le bétyar, je ne sais pour quelle cause.

— Si j'ai à m'en plaindre ! Non seulement il m'a trompé, mais il m'a volé.

Miklós appliqua de plus belle son oreille contre la serrure.

— En bonne justice, reprit Ilka, Miklós devrait être puni. Mais je vous serais reconnaissante si, à l'occasion de notre réunion définitive, vous poussiez la grandeur d'âme jusqu'à oublier ses torts. Cet homme nous a été dévoué ; il nous a rendu de

nombreux services. On pourrait l'employer. Peut-être, au surplus, n'est-il pas aussi coupable que vous le croyez ?

— Ma charmante amie, dans quelles illusions vous vivez au regard des gens de cette espèce ! Ça n'a ni foi, ni loi. Pour un florin, un bétyar ferait pendre son propre père. J'en conclus que votre Miklós ne mérite que la corde.

— Votre appréciation est juste, en ce qui concerne la plupart de ses pareils ; mais Miklós fait exception à la règle, je vous l'assure. Et puis, cela me ferait plaisir que vous vous montriez miséricordieux. Voyons, cher comte, laissez-vous apitoyer.

— Tout ce que je peux vous promettre, c'est de ne pas livrer ce coquin aux tribunaux. Je veux bien ensuite oublier, mais plus tard, quand la blessure qu'il m'a faite sera cicatrisée. Seulement..., ajouta le comte en se levant et en marchant à grands pas, seulement il est indispensable, pour le bon exemple, qu'avant de pardonner tout à fait je me procure le plaisir de lui faire administrer une volée de bois vert.

Miklós ne désira pas en entendre davantage. Il gagna immédiatement la porte de sortie et se sauva par derrière la maison, sans prendre congé de ses hôtes. Courant vers la flottille, il choisit de tous les bateaux celui qui réunissait au plus haut degré la solidité à la vitesse. Après l'avoir pourvu de trois paires de rames, il le décrocha et le poussa dans le courant de l'eau. Puis il redescendit la Tisza, en ramant avec force, jusqu'à un petit îlot désert, planté de grands saules et tout couvert de

roseaux gigantesques. D'un coup de rame vigoureux, il pénétra violemment dans la touffe des carex et y attacha sa barque.

— Si le bateau n'est pas en sécurité ici, il ne le sera nulle part, dit-il.

Alors, écartant avec ses bras les roseaux de la clôture, il plongea dans l'eau profonde. En quelques brassées, il eut gagné la rive droite de la rivière; s'orientant du regard, il s'élança vers le sud-ouest.

— Mon pauvre garçon ! pensait-il, tout en courant, tu avais été assez naïf pour croire qu'un bétyar pouvait goûter sur cette terre un peu de bonheur. Tu avais eu la prétention de te créer une famille et de finir tes vieux jours dans la paix et l'amour d'une innocente petite créature humaine. Ton rêve a duré quelques heures à peine. Te voilà retombé plus bas que jamais. Quelle vie ! Crever de faim, n'avoir pas une tuile où reposer sa tête, cravaché par Sándor et menacé par le comte d'une volée de bois vert ! Plus de mère Szilaj, plus de Zoltan, seul au monde, chassé comme une bête malfaisante. Est-ce une existence ?

Sándor, passe encore ! J'ai combattu la Hongrie. Les Magyars n'admettent pas que nous, Slovaques, ne soyons pas hongrois de cœur ; sa fureur contre moi se comprend : « N'offense pas le Magyar ! » dit le proverbe, ne te déclare pas l'ennemi de sa race ou tu encourras sa vengeance. Mais, le comte ! Pour un millier de florins retranché de ses trésors ! Est-ce plus important que d'avoir dérobé un verre d'eau à la Tisza ? Ah ! il veut me

faire expirer sous les coups ! Il se figure qu'on ne compte pas avec un bétyar ; nous verrons, nous ferrons.....

Ce petit enfant, que j'ai volé méchamment à son père et à sa mère, ils vont le prendre, se faire aimer de lui, recevoir ses caresses. Et moi je continuerai à battre la campagne, à coucher à la belle étoile, sous la pluie, sous la neige, sans avoir même la consolation de contempler le sourire du cher petit ange ! J'aurai commis le crime, et c'est le seigneur Margody qui en recueillera le bénéfice !

Je sais bien que je vais contrarier Ilka, la généreuse Ilka, qui a voulu me sauver. Ma foi, tant pis ! Elle est assez habile pour se tirer d'affaire quand même. D'un autre côté, n'ai-je pas mis le deuil dans le cœur de la comtesse Irén, si bonne pour moi à Felka ? Et puis, le remords me travaille ; j'ai commis une mauvaise action, je dois la réparer.

Tout en monologuant, Miklós courait, les cheveux au vent, écrasant les herbes, épouvantant les nichées d'oiseaux, chassant les lièvres du gîte, confiant sa plainte aux nuages, plaidant sa cause devant la solitude qui, troublée, le regardait passer nerveux, fébrile, irrité, implacable, aspirant avec l'air la vengeance à pleins poumons.

Il était sept heures du soir quand il entra dans la ferme.

— Le seigneur Sándor, où est-il ? Il faut que je lui parle et tout de suite.

Sa voix haletante, ses gestes effarés, le tremblement de son corps, tout en lui fit une telle impres-

sion sur l'esprit de Péter, seul en ce moment dans la cour, que l'ancien bandit se dirigea vers la chambre du maître pour le prévenir.

Mais Miklós, qui l'avait suivi, envahit la pièce en même temps que lui.

Sándor était assis, la tête dans ses mains. Ses yeux sans regards fixaient le berceau vide de Zoltan, tandis qu'Irén gisait inanimée dans un fauteuil. En les frappant de son aile, la douleur avait affaissé les jeunes gens. Un cri de Miklós les tira de leur torpeur.

— Sándor ! dit le bétyar, viens vite ! Ils veulent prendre ton fils !

— Mon fils ? répondirent à la fois le père et la mère, où est-il ?

— Dans l'île de Szilaj ; mais demain, sans doute, il n'y sera plus. Aussi, faut-il se hâter, partir, voler, si vous voulez le disputer à ses ravisseurs.

En quelques mots brefs, d'un accent ému, et sans faire l'aveu de sa faute, il exposa la situation. Sándor et Irén recouvrèrent instantanément leur vivacité.

Ordre fut donné de seller cinq chevaux et, les montures prêtes, Sándor, Irén, Péter et un autre frère de Croix, guidés par Miklós, partirent avec la foudroyante rapidité d'un cyclone.

Pendant toute la durée du trajet, personne ne souffla mot. Pour se rendre plus légers, les cavaliers retenaient leur respiration. Les chevaux eux-mêmes semblaient comprendre la gravité des circonstances. Tout en mesurant leurs pas l'un sur

l'autre, Madár et la Hoca, si démonstratifs d'habitude, galopèrent austèrement côte à côte.

Vers dix heures, une lune douteuse se leva sur un ciel parsemé de nuées blanches qui se pourchassaient dans une course effrénée.

Une heure plus tard on atteignait la Tisza.

— Halte ! cria Miklós en sautant à terre. Attendez-moi là, je vais prendre le bateau.

Et il disparut sous l'eau silencieuse. On le vit bientôt reparaitre, battant avec énergie la nappe humide de coup de rames.

Sándor, Irén, Péter se précipitèrent dans l'embarcation.

— Vous, dit Miklós au frère de Croix, restez au bord de la rivière, faites le guet, surveillez, et, le cas échéant, donnez-nous l'éveil.

Les trois hommes ramèrent avec ensemble vers la pêcherie, tandis qu'Irén tint le gouvernail. Arrivés à l'île, ils coururent à la maison, sans faire de bruit. Le bétyar s'étonna de ne pas entendre aboyer les chiens. La cour était solitaire.

— Mère Szilaj ! cria Miklós, après avoir frappé, ouvrez vite, c'est moi, Miklós, votre ami.

Personne ne répondit. Sandór, impatient, ébranla la porte de coups redoublés. Aucun bruit au dedans. La chaumière semblait dormir d'un sommeil enchanté. Péter, qui venait de chercher un pieu, le glissa entre le seuil et la porte, plaça une souche dessous et, pesant de tout le poids de son corps sur ce levier improvisé, fit céder l'huis qui s'ouvrit, béant. Sándor passa le premier, tout le monde le

suivit. Ciel et tonnerre ! L'unique et vaste salle était déserte.

— Quoi ! déjà partis ! s'écria Miklós en s'arrachant les cheveux.

Tous exhalaient leur rage en imprécations inutiles.

Péter, plus calme, fit le tour de la maison. Tout à coup il s'arrêta, prêta l'oreille, puis retourna en courant vers ses compagnons.

— Ecoutez ! dit-il.

Rien ne semblait troubler le silence mystérieux de la nuit.

— J'entends quelque chose ! murmura enfin Irén, d'une voix oppressée.

En effet, du côté du nord de l'île, le souffle attiédi de la brise apportait comme un vagissement.

— C'est Zoltan ! s'écria Irén, que l'instinct de la mère gratifiait d'une finesse d'oreille exceptionnelle.

— Courons ! dit Sándor, et tous les quatre s'empressèrent vers la pointe de l'île ; on n'y vit âme qui vive.

Mais un coup de sifflet se fit entendre.

La voix du frère de Croix resté sur la rive résonna dans l'ombre :

— Seigneur Sándor ! une barque remonte le cours de la rivière. Elle porte plusieurs personnes, dont un enfant. Quand j'ai parlé, au lieu de continuer à s'avancer vers la rive, elle a gagné le large ; naviguez ferme en amont, et vous la rattraperez.

Sándor et les siens volent vers le bateau, y prennent place et rament désespérément. Obéis-

sant à cette vigoureuse impulsion, le bateau bondit sur les ondes. Irén, les yeux tendus vers l'horizon brumeux de la rivière, dit enfin tout bas à Sándor :

— Quand la lune éclaire entre deux nuages, j'aperçois un point noir tout là-bas, dans l'espace, à gauche.

— Redoublons d'efforts ! s'écrie le csikós.

Comme un cheval frémissant sous l'éperon, le bateau fend l'eau de sa proue enfiévrée. Il gagne à chaque instant une distance appréciable.

Enfin la barque poursuivie apparaît aux yeux. Ceux qui la montent déploient tout leur zèle pour échapper au danger qu'ils pressentent d'instinct. S'ils approchent de la rive droite, le bruit fait par le frère de Croix et les chevaux les porte à se rejeter dans le courant; s'ils sont atteints par le bateau qui leur donne la chasse, pourront-ils résister à l'assaut de plusieurs personnes? Ne se rendant pas un compte exact du péril qui les menace, ils s'en exagèrent la gravité.

Dans son impatience d'installer Ilka et son fils à Keményvár, le comte Margody avait voulu opérer la translation sans tarder. Il avait choisi la nuit dans l'idée d'échapper aux hasards de rencontres fâcheuses. Mais il était loin de se douter qu'il aurait peut-être maille à partir avec des ennemis. Aussi n'était-il venu qu'avec un seul de ses domestiques. Sa voiture l'attendait dans le petit bois de bouleau où Ilka l'avait jadis accompagné. Inexpérimentés dans l'art de gouverner une barque, exécutant gauchement les conseils d'Ilka qui, dans

son inquiétude, se consumait elle-même en efforts impuissants, le maître et le valet contrariaient leurs mouvements et reculaient parfois au lieu d'avancer.

— Jetons-nous sur la rive gauche ! dit Ilka.

La fausse manœuvre qu'ils opèrent à cet effet les cloue sur place.

Pendant ce temps, l'autre bateau s'approchait. Déjà les deux parties adverses peuvent se compter.

— Arrêtez-vous ! fait impérieusement Sándor.

— Plutôt mourir ! répond avec un souverain mépris le comte, qui a reconnu le csikós.

— Mes amis, dit Sándor à ses compagnons, ramez avec vigueur, encore deux poussées et nous les tenons.

Debout sur la proue, le csikós a pris la gaffe en main. La vue d'Ilka décuple sa fureur et sa force. Par un effet moral instantané, toutes les souffrances que sa première amante lui a jadis infligées ressuscitent pour ainsi dire et affluent à son cœur. Quant au comte, ce rival exécré, qui a ravi sa fiancée et lui vole son fils, il va le tenir enfin sous sa main vengeresse.

A ce moment, les embarcations ne sont plus qu'à deux mètres de distance. Sándor harponne celle du comte, et la proue du bateau heurte violemment la poupe de la barque.

Aussi exaspéré que le csikós, le comte se lève, saisit une rame et, la brandissant des deux mains, il lui fait décrire une courbe qui s'aplatira sur la tête de Sándor. Mais, avec la souplesse de la panthère, celui-ci le devance et saisit à bras le corps

le comte, qui lâche la rame et enlace à son tour le csikós.

Les deux embarcations craquent, leur choc furieux leur imprime un mouvement de recul. Loin de se lâcher, les deux adversaires se serrent, au contraire, avec plus de puissance ; leurs efforts leur font tout à coup perdre l'équilibre, le plancher se dérobe sous eux, et dans l'écartement des deux barques, ils tombent ensemble dans la rivière, aux cris d'épouvante des femmes.

Tous les yeux se penchent sur l'abîme. Chacun attend, le cœur dévoré d'une poignante angoisse, mais le clapotis de l'eau s'apaise peu à peu dans le remous de cercles excentriques, la Tisza reprend son cours tranquille et sa surface blafarde se lustre, sous les rayons furtifs de la lune, de l'éclat neutre d'un miroir d'étain.

Péter et Miklós plongent au fond de la rivière à plusieurs reprises, mais sans succès. A bout de forces, ils sont contraints de renoncer au sauvetage des deux noyés.

.

Le lendemain, les pêcheurs de Szeged retiraient de leurs filets deux cadavres d'homme étroitement embrassés, qui se regardaient d'un œil terrible.

En tombant dans l'eau, ils s'étaient fait d'horribles morsures.

Miklós ne put survivre à Sándor. Un matin, on le vit partir en serrant convulsivement son bâton dans la main.

Deux jours après, Péter et les frères de Croix trouvèrent son cadavre gisant dans la puszta, la face contre terre. Ils creusèrent silencieusement une fosse, y descendirent le corps, et, quand ils l'eurent enseveli, ils plantèrent sur le tertre le bâton du bétyar, dont ils avaient fait une croix. L'herbe verdoya bientôt après sur la misérable tombe, et les oiseaux sautillèrent sur le bâton avec de joyeux frétillements d'ailes.

Ilka devint, l'hiver suivant, la maîtresse d'un attaché d'ambassade.

Quant à Irén, elle se cloîtra dans Keményvár. Sa vie solitaire fut plus grande encore que son infortune. Absorbée par l'éducation de Zoltan, elle mit tous ses soins à en faire, non seulement un Magyar, mais un homme. Le jour où son fils eut atteint sa cinquième année, elle le posa elle-même sur la croupe nue de Madár, qu'elle cingla d'un coup de cravache. Le cheval partit comme un tourbillon et revint deux heures après. L'enfant n'avait pas bronché. Habile à tous les exercices du corps et d'une intelligence exceptionnelle, il acquit en peu de temps, avec un tempérament vigoureux, une

expérience précoce dans tous les travaux de la pensée.

Il a joué un rôle clandestin, mais important, dans les négociations qui ont eu pour but de préparer la rénovation de la patrie en déterminant avec justice les droits réciproques de l'Autriche et de la Hongrie désormais réconciliées sur le terrain du dualisme.

C'est une histoire étrange dont nous ferons paraître sous peu le récit.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Chap.		Pages.
I	Dans la pêcherie de Szilaj	1
II	En chasse	12
III	Sous les roseaux.	20
IV	L'assignation.	28
V	Budapest	37
VI	Le Vár.	51
VII	Au pied du kiosque.	64
VIII	Sous les nuées	73
IX	En deçà de la Tisza	82
X	Les émotions de M ^{lle} Massot	96
XI	Au delà de la Tisza.	110
XII	De Vienne à Esztergom	118
XIII	Dans le Tátra.	140

DEUXIÈME PARTIE

I	La peine du talion.	153
II	Quiétude troublée	165
III	Près et loin l'un de l'autre	175
IV	L'honneur du nom.	185
V	Le Pezma	198
VI	Les « pauvres garçons ».	209
VII	Les fils d'Arpád	224

Chap.		Pages
VIII	Kossuth	234
IX	Jellacsics	245
X	Les frères de Croix.	257
XI	Le déjeuner.	268
XII	Le drapeau.	278
XIII	Une grande Hongroise.	290
XIV	Le baiser	303
XV	Victoire!	317

TROISIÈME PARTIE

I	Revers.	323
II	Où l'on retrouve Ilka	331
III	Le retour.	340
IV	L'évasion.	350
V	La fête.	362
VI	Le bétyar.	374
VII	Dans la pêcherie de Szilaj.	387